Jean de La Hire



CAHIER

JEAN DE LA HIRE



Cahiers d'Etudes n° 1

Imprimeur : *Western-Euro-Press- — Belgium*

Editeur responsable: R.T.P.

Couverture d'après Rippl-Ronaï

TABLE DES MATIERES



QUALITES ET DEFAUTS DE JEAN DE LA HIRE
j van herp

1) Les premières années.

Le comte Adolphe d'Espie de La Hire naquit à Banuyls sur mer, en Roussillon, le 28 janvier 1878. Il descendait, par sa mère, des contrebandiers catalans du XIXe siècle, et du côté paternel avait pour ancêtre le capitaine de Charles VII, ce qui revenait à peu près au même. Car ce compagnc de Jeanne d'Arc avait une façon très personnelle de prier :

> Seigneur fait pour La Hire ce que tu voudrais que La Hire fît pour toi, si tu étais La Hire et si La Hire était Dieu.

(avis aux instituteurs et autres qui tiennent les gens du Moyen Age pour de simples d'esprit).

A huit ans La Hire entre à Béziers comme pensionnaire du collège de la Trinité. Il y resta dix ans et ses maîtres réussirent parfaitement à faire de lui un incrédu en matière de religion. Au point qu'il se refusa à y faire sa philosophie, et qu'il en sortit bien convaincu de la fausseté de tout ce qui s'y enseignait. Qui voudrait en savoir plus long n' qu'à ouvrir L'EMPREINTE d'Estaunié (1895), il y verra que le dra vécu par La Hire était assez courant à l'époque... Dame, les jeu gens commençaient à réfléchir... Mais il est intéressant d'y relever une déclaration d'un confesseur :

> Nous donnons tellement de religion à nos élèves que, tôt ou tard, fût-ce à l'article de la mort, ils la rendent, tel un aliment mal digéré.

De même Brieux, parfait incrédule, dira dans son drame "LA FOI" :

> Quand on a longtemps respiré l'air des temples on ne peut en vider sa poitrine.

Plus poétiquement dit, c'est la même chose.

Et La Hire, s'il se montrera anti-clérical, disons jusqu'à la trentaine, parfais assez aggressivement et naïvement comme dans INCESTUEUSE, changera d'attitude par la suite. Je ne dis pas que son oeuvre deviendra apologétique, mais SAINTE-THERESE, signée Cazal et brûlée en Espagne, si elle est peut-être hérétique, n'est pas offensante. Dans les romans historiques Saint François de Sales sera opposé à la religion mondaine. Et les Jésuites interviendront dans SOUS L'OEIL DE DIEU et LES ADORATEURS DU SANG, en tant que puissance capable de contrebalancer les complots néfastes de l'Allemagne ou des Sectes ésotériques...

Après avoir dit "Non" à l'Eglise, La Hire dira "Non" à l'armée en refusant d'entrer à Saint-Cyr. Aussi, comme il se doit, il va manger de la vache enragée. Et ce seront des mois pénibles ; la misère en jaquette, la pire, celle où l'on n'ose pas vous offrir la place qui vous permettrait de vivre, car ce serait en-dessous de votre dignité... Alors on vous laisse crever de faim et de respect.

Mais à vingt ans on affronte gaillardement le serrage de-ceinture pourvu qu'il ne se prolonge pas trop longtemps. Et en attendant des jours meilleurs, La Hire s'associe avec Pierre Hortola, Ernest Gaubert, Marc Varennes et fonde "L'Aube Méridionale" qui, à Béziers, répond à "L'Effort" de Toulouse fondé par Maurice Magre. Et à vingt ans, en 1898, on publie son premier roman "LA CHAIR ET L'ESPRIT", qui sera remanié quatre ans plus tard sous le titre "LE SANG DES GRENADES". Roman réaliste et littéraire comme il se doit, et pas du tout dépourvu de valeur, signé La Hire d'Espie, il retient l'attention de Pierre Louys. Et l'auteur d'APHRODITE recommande le jeune écrivain à Fernand Xau, alors directeur du Journal et du Gil Blas.

Le jeune écrivain devra bien aller faire son service militaire à Marseille, dans l'infirmerie, les mauvais temps ont pris fin. Sa place, il la retrouvera à son retour et il ramènera de Marseille un roman "L'ENFER DU SOLDAT".

En moins de cinq ans il se trouve avoir une situation assise dans les lettres. Le Gil Blas est un journal surtout littéraire, un peu snob, quoique nettement de gauche (on y rend compte, ponctuellement, de tous les duels), et qui classe ses collaborateurs : il est à la gauche ce que Le Gaulois d'Arthur Meyer est à l'extrême-droite, il donne le ton à toute une partie de la société. Et La Hire se voit gratifié d'un buste de bronze au salon de 1902, d'un portrait par un prix de Rome à celui de 1903 ; quant à ses ouvrages ils sont critiqués par Laurent Thailhade, Rachilde, Henri Ghéon, Charles Vildrac, dans les revues sérieuses et littéraires.

Car ce jeune romancier est une valeur qui monte. Surtout, s'il est audacieux, il verse dans l'érotisme et non dans la pornographie. La différence est d'importance, l'écrivain de droite seul est pornographe : ses héros font l'amour sans complexe, en détaillant les faits, avec fougue et en y prenant plaisir. A gauche, on est plus grave, on sait qu'il n'y a pas d'actes individuels, que chacun est responsable devant l'Humanité et son Devenir ; et quand des personnages s'égarent dans un lit, ce n'est point pour y batifoler, c'est pour se contempler le sexe en méditant sur la condition des sous-développés.

En 1906, s'il doit dresser le bilan de huit années, il a seulement vingt-huit ans, il compte derrière lui vingt-deux volumes, dont la première étude consacrée à Willy et Colette (il avait été leur secrétaire et il a signé Willy comme tout le monde), une autre au Président Fallières, et vingt romans, ce qui le signalait déjà à l'attention pour sa production abondante.

Et c'était un romancier social, désireux de marcher sur les brisées de Balzac et de Zola, de brosser la fresque de son époque, et il ne cachait pas ses ambitions :

> J'ai projeté une série de romans de moeurs contemporaines qui, sous le titre général L'HOMME ET LA SOCIETE, comprendra trois parties : I La Jeunesse, II L'Age mûr, III La Vieillesse, chacune en plusieurs volumes (...) Ces romans se situent d'après la vie d'un personnage, Jean de Sainte-Clair (...) Sainte-Clair a dix-huit ans dans LE SANG DES GRENADES, vingt-deux à la fin du roman en préparation, vingt-deux et demi au dénouement du REGIMENT D'IRMA, vingt-cinq à la conclusion de L'ENFER DU SOLDAT, vingt-neuf à la dernière page des MEMOIRES D'UN DON JUAN et dans LES VIPERES.
> Donc, la Jeunesse (...) est l'histoire d'un jeune homme et la peinture des milieux où il vit jusqu'à son mariage, cela dans le cadre des événements publics qui forment l'Histoire de l'Humanité de l'an 1890 à l'an 1901. l'Age mûr ira de 1901 à 1920. Quant à la Vieillesse, l'avenir en décidera.

Plusieurs éléments sont à relever. Tout d'abord que c'est dès le début, dès le premier roman ou presque que l'auteur a conçu ce projet, ce qui n'est rien, et qu'il l'a entrepris et mené à bien pour la première partie : sept romans et plutôt du format pavé. Romans un peu précieux, un peu tarabiscotés de forme, d'un réalisme parfois brutal, comme dans L'ENFER DU SOLDAT, d'un humour parfois grinçant, comme dans le REGIMENT D'IRMA, histoire d'un régiment et d'une maison close fraternelle, avec ce gag énorme des dernières pages : la maison close ayant ouvert ses volets et Irma trônant au balcon, drapée de tricolore, le régiment défilant dans la rue et lui présentant les armes au passage.
Ensuite que, de l'aveu de La Hire, Jean de Sainte-Clair n'est que son double, qu'il a érigé en système le roman autobiographique :

> Si en notre vingtième siècle, on ne voit plus ces aventures de grand chemin qui rendaient si pitoresquement périlleuse et mouvementée l'existence de nos ancêtres, on y trouve en échange les aventures de la rue (...) du boulevard, des salons,(...) Et la vie d'un homme au vingtième siècle est peut-être plus tragique et plus mouvementée que la vie d'un homme au quatorizième siècle. Jadis, on tuait, maintenant on laisse ou on fait mourir, l'agonie du vaincu est plus longue et le triomphe du vainqueur plus fécond en émouvantes péripéties. (...) j'ai subordonné l'étude des divers milieux de la Société (...) au cours normal de l'existence d'un personnage unique : Jean de Sainte-Claire. Et toute la société contemporaine je la verrai à travers l'esprit-qui se forme, se modifie et se cristallise peu à peu-de Jean de Sainte-Claire (...) Ainsi je me serai efforcé de donner un tableau uni, serré, de lignes très simples (...) une oeuvre analytique dans ses détails et synthétique dans son tout, un panorama de la vie
>
> (1905)

Quand un romancier conçoit un tel programme, qu'il est doué de l'imagination, des dons d'observation et du souffle nécessaire pour avancer au rythme de deux volumes par an, le chemin est devant lui ouvert qui mène tout droit à l'Académie. Et cela La Hire en était conscient plus que tout autre :

> Je suis très content que tu admires le REGIMENT D'IRMA. Quand j'ai écrit ce roman j'étais à 22 et 23 ans dans l'ardente et lucide ferveur de ma vocation d'écrivain, nourri des classiques, de Chateaubriand, de Flaubert et de Maupassant (...) bien dans la ligne de mon éducation intellectuelle et de mes initiations littéraires modernes. Et ce livre a d'ailleurs été très apprécié.
> Si j'avais continué dans cette voie (...) je serais certainement de l'Académie Française
>
> Lettre à sa fille
> publiée dans Désiré n° 19

Je n'en doute pas car ce projet est celui que Proust mena à bien, et que, de son côté, entreprit Abel Hermant avec ses "MEMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA SOCIETE". L'oeuvre de Proust surclasse ce qu'avait entreprit La Hire, mais celle d'Abel Hermant, navigant dans les eaux du snobisme, inconscient reflet de Proust, jusqu'à en manifester les mêmes goûts, le mena à l'Académie. Et pourtant le bagage se révélait mince : ces romans à clé n'ont de sel que pour qui en possède le trousseau, sinon les personnages copiés ne sont que mannequins, sans vie intérieure, sans visage, sans complexité. Et, à tout prendre, ces romans d'académicien ne sont que romans pour pipelettes, Ici-Paris sur grand papier, un peu relevés quant à l'expression - d'une perfection syntaxique étonnante - mais si truffés d'allusions historiques soigneusement voilées, qu'il faut au moins être agrégé d'histoire pour les débrouiller et en apprécier le sel.

Et brusquement en 1907 c'est la cassure, l'auteur renonce à toutes ses ambitions, il tire un trait sous son oeuvre, change de genre, change de plume, ceux qui l'avaient encensé jusque là lui tournent le dos... ils ne le vilipendent même pas, ils l'ignorent...

2) Le virage

> Mais l'éclatant succès imprévu de LA ROUE FULGURANTE (...) en décida autrement.
>
> Lettre à sa fille

Bunau Varilla était devenu en 1903 le seul directeur du Matin. L'homme nous est présenté comme orgueilleux brutal, autoritaire, mais aussi bon commerçant et sachant choisir ses collaborateurs, à commencer par Gaston Leroux (qui à flanquer ce dernier à la port le jour où il lui dit m...). Pour La Hire, passer du Gil Blas au matin c'était... quoi au juste ? Une promotion ?... Oui, quant à l'audience : 700.000 exemplaires diffusés dans Paris et les grandes villes cela compte... Mais surtout et avant tout c'était changer de public : quitter "les bacheliers" pour celui des "déclassés" et "primaires" et l'accent péjoratif sonne dur à cette époque découpée en castes bien fermées, où chacun porte l'uniforme de sa condition, de sa profession, voire de ses opinions : redingote pour l'homme du monde, complet veston pour l'employé, jaquette pour les professeurs, pantalon rayé pour le vendeur, feutre à large bord pour un militan socialiste, il n'était pas jusqu'à la barbe qui ne fut une enseigne : broussaille elle annonce le républicain, effilée le radical-socialiste, et impériale le bonapartiste cela va de soi...

Donc passer au Matin c'est écrire pour "la misère en faux-col", c'est renoncer aux chroniques parisiennes, aux nouvelles, aux phrases bien ciselées selon le goût de l'époque, ce n'est plus écrire pour le salon des intellectuels de gauche, sorbonnards, médecins et professeurs, c'est affronter sur leur terrain les feuilletonistes du Journal : Jules Mary, Décourcelle ou Arthur Bernède...

Et malgré tout son flair Bunau Varilla n'aurait pas soupçonné que ce jeune aristo était de taille à leur disputer le public. Mais quelqu'un l'avait senti, et c'était Michel Zevaco. Et là nous avons un témoignage, cette dédicace à la première édition de LA ROUE FULGURANTE :

> Mon cher ami,
> Parce que vous avez si brillamment rajeuni et renouvelé le roman historique, vous vous êtes, le premier, et sans en connaître l'auteur, intéressé à une oeuvre qui vous a paru rajeunir et renouveler le roman d'aventures modernes (...) Vous en avez été le parrain pour sa publication en feuilletons dans "Le Matin".

Je ne crois cependant pas que La Hire ait tellement bondi de joie devant le contrat qui le liait pour des années à Bunau Varilla. Je gage que ce dut lui être dur. Un écrivain admis dans la littérature, en route vers l'Académie, et qui acceptait de s'engager dans la voie du feuilleton devait éprouver une pénible impression de déchéance. Et je n'avance ceci à la légère. Je vais recopier ce qu'on peut lire dans "LE ROMAN EN FRANCE PENDANT LE XIXème SIECLE" publié en 1909 et dû à E. Gilbert. C'est tellement énorme qu'on pourrait croire au canular ou à la charge, c'est pourtant là l'opinion moyenne de la critique du temps :

> Le besoin maladif de s'enivrer de fictions gagnant de plus en plus les petites classes bourgeoises et populaires, il fallut songer à étendre le procédé...
> Aux habiles de la première heure succèdèrent les plus grossiers et les plus éhontés imitateurs. Une banalité baroque déshonore des élucubrations aussi immorales qu'esthétiquement condamnables.
> (p209)
>
> Il était inutile de chercher (...) les apparences mêmes du style (...) la vérité de l'observation en étaient aussi absentes que la mesure et la pondération. Ces longues odyssées (...) enfiévraient les veilles des grisettes et s'adaptaient à l'intelligence courte des petits bourgeois.
> (p210)
>
> Au lieu de viser à réjouir les délicats et à mériter l'estime des lettrés (...) les auteurs se sont livrés aux capices tyranniques d'une masse aveugle (...) Ils n'ont pensé qu'à plaire, à enrichir le journal qui leur donnait l'hospitalité (...) ils sont devenus les courtisans du public (...) la sensiblerie prit la place du sentiment, l'affectation celle du naturel, la trivialité celle de l'humour. Les romanciers doués d'une âme artiste furent contraints de borner désormais leur ambition aux suffrages restraints d'une élite hautaine.
> (p211)

Et avec ça Madame ?... Une chose est claire, l'écrivain se vouant au feuilleton perdait l'estime de ses pairs, sa maison était marquée de la croix rouge des pestiférés, son oeuvre jetée au panier, son nom voué à l'ignominie du silence.

Et ce fut le cas ! Ce La Hire qui prostituait sa plume, cherchez encore trace de son nom dans les revues qui encensaient ses débuts. Ah s'il était venu dix ans plus tard, ce n'est pas Bunau Varilla qu'il aurait rencontré mais Albin Michel, et alors, contraignant son inspiration à un filet étroitement mesuré, en cultivant les intrigues minces, le style sans couleur, les personnages plats, heurtés et sans mystères, il serait en 1935 entré à l'Académie en lieu et place de Pierre Benoit. Mais nous étions en 1908 et il fallait accepter de descendre se confondre avec

> ces écrivains qui abusèrent de leur facilité et de leur talent, dans un but de spéculation, pour flatter, tromper, dépraver les intelligences inférieures. Le roman-feuilleton a été un des pires agents de la décomposition littéraire (...) Son oeuvre démoralisatrice n'est balancée par aucune tendance esthétique (...) ces romans pornographiques et imbéciles répandus dans le peuple, et dont les auteurs relèvent plutôt de la cour d'assises que du tribunal des gens de lettre.
> Gilbert o c p216

3) L'écrivain populaire malgré lui.

Quand La Hire mit le doigt dans l'engrenage fatal, il du se dire : "ce n'est que pour un temps..." Il ne manque pas d'écrivains qui ont second métier destiné à assurer la matérielle : ils sont professeurs, hommes d'affaires, journalistes. Le second métier de La Hire sera la littérature commerciale, et, en attendant de l'abandonner, il entassait les notes, les plans, les idées pour le jour où...

Et effectivement, jusqu'en 1920 il maintiendra ses deux activités sur le même plan :

- Littérature populaire : Les aventures d'un enfant de troupe (1911), Le mystère des XV (1911), Le corsaire sous-marin (1912), L'avion d'amour (1913), Les trois Boy-scouts (1913), Un officier pauvre (1914), Les trois diables bleus (1915), L'archiduc sanglant (1916), Marcelle la p'tite dactylographe (1919), Passions ardentes (1919), Les drames du coeur (1921), Fleur meurtrie (1921), Le miroir d'amour (1921).

- Littérature : Les trois mignons (1913), A Venise dans l'ombre de Byron (1915), Au-delà des ténèbres (1916), Joë Rollon (1919), L'Inféconde (1920), Le Mariage stérile et le divorce (1920), Sainte-Thérèse (1921), Le vertige de la volupté et de la mort (1922), Voluptés de guerre (1922), Les nuits de l'Alhambra (1923).

En y comptant les ouvrages signés Cazal, et dont une lecture, même rapide, montre qu'ils furent mis en chantier avant la guerre.

Mais le métier de feuilletoniste est une tunique de Nessus qu'on ne peut s'arracher de la peau. La Hire dut avoir plus d'une fois la tentation d'y renoncer, puis il comparait les droits d'auteur de sa littérature populaire, et ceux de sa littérature tout court...

Ce drame, car c'en est un, nous été fort bien présenté par Frédéric Dard, au Séminaire de Littérature Générale tenu à Bordeaux le 6 avril 1965.

Parlant de Robert Hossein il dit :

> Il s'est fâché en lisant les premiers San-Antonio.
> "Tu ne vas pas commettre ce genre d'insanités ! Tu n'as pas honte de pondre ces calembredaines. Tu n'as donc pas de dignité, c'est pour du pognon que tu t'abaisses à faire ça...
> J'allais (...) tuer dans l'oeuf San-Antonio, mais mon éditeur a eu un argument contre lequel on ne résiste pas lorsqu'on vient de claquer du bec pendant un an.
> Il a sorti son chéquier.

Et c'est cela l'argument suprême qui enchaina La Hire : il gagnait sa vie, largement, et pouvait combler sa femme et sa fille. Il ne serait pas de l'Académie Française, il occuperait les colonnes du feuilleton à perpétuité.

Mais ce fut dur, car, à part sa prodigieuse fécondité, il n'avait aucune des qualitésque l'on attribue à l'auteur populaire.

4) Le romancier populaire tel qu'on l'imagine.

Il est certain que le roman populaire obéit à une rhétorique du discours et des sentiments qui n'est pas celle du roman classique français. Les lois de cette rhétorique ne sont définies nulle part, et il serait vain d'essayer de les dégager à partir d'oeuvres écrites car aussitôt les exceptions apparaissent, énormes, flagrantes, et, chose remarquable, ce sont ces oeuvres-là qui survivent.

Il n'en reste pas moins que ce sont ces caractéristiques là qu'aperçoit l'auteur littéraire ou classique, ce sont elles qu'il identifie à la littérature populaire, ce sont elles qu'il s'efforcera de suivre quand il décidera de "faire populaire". (Voir l'oeuvre de P. Benoit, encore que chez lui l'écrivain, étant au-dessous du médiocre, ne pouvait faire plus)

D'abord l'écriture ne doit jamais accrocher le lecteur, une prose terne, sans éclat, est souhaitable. Ou alors le mauvais goût coruscant et les mots rares, les préciosités et les mièvreries de style d'un Félicien Champsaur ou d'une Raymonde Machard...

Mais Féval, Dumas et quelques autres, dont Leroux, écrivent d'une plume alerte où abondent les images ingénieuses et frappantes.

Le récit sera sérieux, et même grave, l'auteur ne se moquera pas de ses héros, des personnages que le public doit prendre au sérieux, qu'il doit admirer, avec lesquels il doit s'identifier. Et c'est toute la différence entre l'oeuvre de Zévaco et celle de Dumas.

Mais Féval et Leroux ne se feront pas faute de se moquer de leurs héros. Leroux ira même (LA POUPEE SANGLANTE) jusqu'à transformer d'ardentes et pathétiques supplications amoureuses en pitreries, rien qu'en enchitfrenant le héros...

L'oeuvre sera chaste, les amoureux exemplaires, la fiancée au coeur pur demeure vierge jusqu'au mariage, et le fiancé ne songe point à d'autres voluptés que celle de la main dans la main et les yeux dans les yeux.

Encore que chez Féval, avant sa conversion, la fidélité n'est guère de mise, et que l'amoureux ardent courtise l'une avec le coeur, l'autre avec les sens.

Ajoutons tous les poncifs obligés, une mère sera toujours "sublime", une amoureuse "passionnée", une jeune fille sera "pure" et pourra "traverser les plus grands périls" sans crainte pour sa vertu ; il est certain que "la possession éteint les ardeurs amoureuses"... Et n'insistons pas sur la nécessité de l'innocence vengée, du mal défait, de la vertu triomphante.

Encore que chez Féval, Rocambole et Fantômas, ce soit souvent le mal qui séduit et triomphe.

Il se dégage, malgré tout, de tout cela quelque chose de flou, de brouillé, de vague, qu'on ne peut cerner nettement, mais qui existe. Le roman populaire ne doit pas être mal écrit, mais le style y a peu d'importance, de même la peinture et la profondeur des caractères, ce qui compte ce sont les événements, le déroulement de l'intrigue. Rien ne peut mieux en donner l'idée que les anciens films à épisodes, tournés à un rythme fou, sans effets de caméra, sans esthétisme, tout étant conditionné par la narration des événements...

Le comte d'Espie s'est plié à ces lois, mais de façon fort guindée, ou en en remettant. Il se contraignit, n'écrivit pas naturellement, mais en s'efforçant de reproduire ce qu'il croyait l'archétype du roman populaire, voulant respecter les lois, les poncifs, les clichés et le solide manichéisme ingénu. Ce n'est que lentement qu'il arrivera à se dégager de cet empois, sans pourtant jamais atteindre à la haute désinvolture d'un Féval ou d'un Leroux.

5) Les défauts de La Hire.

Les défauts de l'auteur sont énormes et résultent d'un choix délibéré.

Pour commencer il bannit tout humour. Si nous laissons de côté les oeuvres pour la jeunesse, d'exigences plus souples, nous ne trouvons dans son oeuvre que cinq touches d'humour :

- dans LA CAPTIVE DU DEMON, après avoir présenté Léonid Zattan comme une brute sanguinaire, le barbare sorti des steppes, qui coupe de sa main le nez, les oreilles, la langue d'un prisonnier, qui voit dans la guerre l'occasion de remplir son harem, La Hire écrit paisiblement :

> Or, le 21 mars 1919, à 14 heures, Léonid Zattan se trouvait fumant le narghilé et lisant un fascicule de janvier de la Revue des Deux Mondes...

Tout comme un futur académicien.

- dans LA CROIX DE SANG l'auteur nous parle des convictions religieuses du Nyctalope :

> Pour les religions il était informé. Il avait conversé à Rome avec le Pape, et, à Lhassa, avec le Bouddha vivant; il s'était complu à étudier dans les universités islamiques du Maroc, et dans les plus vénérables bonzeries de la Chine ; enfin il avait comme amis le général des Jésuites, un grand orateur dominicain, un pasteur vénéré d'Heidelberg et le président du consistoire de Genève.

C'est de l'ironie, et excellente, et le voisinage du dominicain et du jésuite est, à lui seul, une trouvaille. Mais c'est un humour au second degré que le lecteur simple peut fort bien ne pas remarquer.

- il en va de même dans ce passage du SPHINX DU MAROC :

> Soca et Vitto attendaient le Nyctalope ; quoiqu'ils ne lui eussent pas envoyé le moindre message. Ils l'attendaient, comme un croyant janséniste, momantanément dans les ténèbres de l'inquiétude et du doute, attend la grâce de Dieu, qui répandra la lumière et la certitude.

- il y a dans LES CHASSEURS DE MYSTERES le récit que fait une jeune femme de ses premières nuits. Il faut dire que le Kleptomorphe a jeté son dévolu sur elle, et, comme il possède la faculté de pouvoir copier l'apparence de qui lui plait, il a pris celle du fiancé et a ainsi épousé la jeune fille. Mais après trois jours et trois nuits il a repris sa propre apparence, et la jeune femme, à l'aube, se trouve couchée à côté d'un autre homme. Elle nous le conte avec le vocabulaire classique de la vierge surprise et déshonorée, et c'est irrésistible, mais encore une fois de l'humour au second degré.

- et enfin il y a la chute de KAITAR - LA NOUVELLE JUDITH : Kaïtar est le Bouddha secret, le Maître, le Futur Roi du Monde, Kaïtar-Han-Karatal. Avec toute sa puissance psychique il n'est qu'un jouet entre les mains du Grand Khan, qui se prépare à la conquête du monde, fort de ses avions électriques, de ses bombes à gaz stupéfiant, de ses hordes disciplinées par les lamas et les bonzes.
Ce Grand Khan, incarnation de l'Asie occulte et nostalgique, héritier de Timour et de Gengis-Khan, jette finalement le masque :

> Je m'appelle tout simplement Louis Dubois (...)
> Vous vous imaginez qu'il faut avoir un nom extraordinaire pour avoir une existence extraordinaire ! Mais, monsieur, c'est le destin qui fait les noms. (Si j'avais réussi) le nom de Louis Dubois serait devenu dans tous les fastes de l'histoire plus magnifique que celui de Louis XIV.

Et l'humour devient en même temps discrète critique.

Chaque texte est des plus savoureux, mais en quarante années de vie littéraire c'est peu. On sent que l'auteur s'est bridé, mutilé, qu'il s'est interdit tout sourire, feignant au moins de prendre ses personnages au sérieux, puisque le lecteur le désire.

C'est pour la même raison que, pendant trente ans, il choisit d'écrire mal. Non pas au sens des grammairiens et des docteurs d'école qui condamnèrent de la sorte et Balzac et Zola, avec Dumas et Féval, condamnations qui n'eurent jamais la moindre valeur, mais mal du point de vue du lecteur.

Sans revenir aux discussions scolaires sur le fond et la forme, il est certain que toute narration, qu'elle soit romanesque, théatrale ou cinématographique, fait intervenir deux facteurs nettement tranchés : le récit, c'est-à-dire l'enchaînement des faits et des péripéties, et le discours qui est la présentation de ces mêmes faits et où interviennent, à côté de l'écriture, le découpage et le mode narratif.

Et chez La Hire le discours est le plus souvent médiocre. On se souvient d'une intrigue, non d'un personnage, d'un dialogue ou d'une réplique. Tout ce qui survit est le propre du conteur, l'écriture n'y est pour rien.

Au départ l'auteur usait d'une prose honnête et sans couleur de futur académicien destiné à succéder à Edouard Rod et Paul Bourget. On ne trouve dans ses livres ni les dialogues gouailleurs de Leblanc, ni les images et la couleur de Féval, ni les italiques insolites et la verve quasi-surréaliste de Leroux, mais un style plat de constat : "j'étais là, telle chose m'advint..." Et pourtant l'on trouve le rythme ternaire et classique des bons élèves nourris d'humanités grecques et latines :

> Des grèves avortées, des échauffourées sans conséquence, des meetings sans résultat.
>
> Tout est devenu aussi facile, aussi parfait, aussi puissant que l'exige un service.

les épithètes expressives, rares peut-être, mais adéquates :

> Non pas méphistophélique mais plutonien...

le verbe préféré à l'épithète comme élément expressif :

> Il fût arrêté, incarcéré, interrogé...
> Le malheureux s'effraie, s'irrite, entre en fureur...

Mais cela n'excuse pas d'avoir multiplié "la pure jeune fille", "l'ignoble traître" ou "les blasphèmes". Je veux bien qu'il ait souffert en écrivant :

> Nous serions à la merci du chômage, d'une maladie que je pourrais avoir. Et peu à peu pour payer l'arriéré des dettes de mon bon et malheureux papa...
> Une situation comme celle-ci c'est l'aisance et la santé pour toi et notre chère vieille Gertrude...

Mais nous souffrons, nous, en le lisant. Encore qu'ici il s'agit peut-être de réalisme. Qui sait, on parlait peut-être de la sorte dans certaines familles. Pourquoi pas ? Qui n'a pas entendu un séminariste susurrer "Notre CHER Témoignâge Chrétien..."

Mais on trouve la même niaiserie sous la plume de l'auteur :

> Un de ces êtres abominables qu'un esprit de jeune et pure française ne peut imaginer.

ou encore ceci qui est proprement atroce :

> La vie quotidienne d'Angélique de Barange était, sur tous les plans, d'une limpidité de fin cristal sans défaut, remplie par l'amour filial, l'amour pré-conjugal, le goût de la campagne, de la lecture, de la musique, des délicats ouvrages de femme.

Je n'irai pas jusqu'à dire que l'auteur l'a fait exprès, en grommelant : "vous voulez de la con... et de la poésie à trois sous, en voilà...".

Question personnages, on ne les voit pas, on ne les imagine pas, ils n'ont ni aspect physique, ni personnalité propre. Essayez de vous représenter le Nyctalope ou l'un quelconque de ses ennemis. Si l'on doutait du vague et de l'imprécision des personnages que l'on examine les couvertures portant "LES AVENTURES DU NYCTALOPE". Pas une qui le représente, alors qu'au moins une silhouette, voire un portrait dépouillé jusqu'à l'abstrait, illustre les couvertures d'Arsène Lupin, de Sherlock Holmes ou de Rouletabille...

Quant au comportement des personnages et aux intrigues...

Examinons le premier de ses romans franchement écrit dans l'optique populaire : LE MYSTERE DES XV. Le récit débute en coup de tonnerre, dès la première ligne nous assistons au réveil de Xavière de Ciserat à bord du radioplane l'emmenant sur Mars. En dix pages nous faisons le voyage, nous apprenons qu'il existe une colonie de trois mille terriens dans l'île d'Argyre... Ensuite ?... Il faut bien débrouiller l'intrigue, permettre aux fiancés, aux amoureux, aux pères, aux frères, de retrouver la trace des quinze jeunes filles disparues, et pendant les trois cinquièmes du récit l'auteur va se dépêtrer de cet embrouillamini.

Le pire est que cette intrigue est motivée par le comportement proprement absurde d'Oxus. Il colonise Mars, implante deux à trois mille hommes, et il lui faut dix ans pour se rendre compte que ces jeunes gens ont besoin de femmes... Bon, admettons encore... quoique je me demande ce que firent jusque là les membres des XV. Je crains qu'ils n'aient joué aux petits bergers de Virgile... Quelle sera la réaction d'Oxus ? Fonder un B.M.C. ? Mobiliser les négresses de ses territoires africains ? Recruter des midinettes et des jeunes femmes dont la disparition ne provoquera aucune réaction ? Que non, des jeunes filles bien en vue de la très bonne société internationale, les équivalents de La Callas et de Brigitte Bardot... Et si de surcroît il s'imagine qu'il n'éveille pas l'attention, ou pis, que pas une fois il ne lui vienne à l'idée que ce faisant il va stimuler la curiosité, on peut dire qu'il n'a pas volé tous les ennuis qui lui tomberont dessus.

Chaque aventure du Nyctalope, chaque roman de La Hire, se présente un peu comme une succession de fenêtres ouvertes dans une façade derrière laquelle se déroulent des événements. Nous en surprenons une partie : celle qui s'encadre dans la fenêtre, le reste nous est raconté. Et dès que les personnages sont sous notre regard ils changent de comportement, ils cessent d'être eux-mêmes, ils se mettent à jouer un rôle qui n'est pas le leur. Ainsi l'absurde comportement d'Oxus, ainsi Zattant se laissant soudain mener par des événements qu'il dominait, ainsi Titania qui assume un rôle de comparse, et même de comparse mineure dans une association dont elle est le chef ; ainsi toutes les failles et les erreurs de ces associations secrètes : agents dont l'identité est connue, qui sont dépourvus de dossier, et où une fausse barbe suffit à duper.

Ce sont là défauts communs à 95 % des auteurs populaires, dont les ouvrages nous tombent des mains sitôt qu'une intrigue adroite n'est plus là pour nous captiver.

Mais ici le problème se complique. Il est vrai que La Hire se montre souvent prolixe, diffus, redondant, qu'on attend vainement un décor, une phrase qui peint ou qui frappe, une réplique, un dialogue, et que, où qu'on nous promène, en Espagne, au Turkestan, sur la planète Mars ou dans le Paris du XXIIème siècle nous ne quittons jamais cet univers délavé où tout se confond dans la même terne grisaille.

Et cependant La Hire existe, et il captive.

6) Les qualités.

Une partie des défauts relevés s'explique par la méthode de travail de l'auteur. Voici ce qu'en dit Marcel de Bare :

> Doué d'une mémoire sans égale, Jean de la Hire ne prend jamais de notes. Imaginant, composant et dictant sans plan, sans notes, soumis seulement à une inspiration passionnée.
> Le texte dicté demeure exactement le texte qui sera imprimé, publié, il passe de la sténo à la dactylo, puis au linotypiste du journal ou de l'éditeur, sans que l'auteur y ait fait la moindre retouche.

N'oublions pas qu'il fallait livrer deux grands romans par an au Matin, à côté de cela il fallait satisfaire Ferenczi, Tallandier, se reposer avec un roman policier ou un roman de cape et d'épée. Rythme de production que pouvait seule soutenir la merveilleuse fécondité de l'auteur. Et à ce sujet La Hire fut étudié par des neurologues américains. Ils le virent travailler successivement à trois ouvrages, dictant une heure sans interruption, et passant de l'un à l'autre sans que sa pensée marquât une hésitation ou un temps de repos.

Voilà qui explique ce flot de romans, de feuilletons, de récits pour la jeunesse, à suite, en fascicule.

Voilà qui explique également les taches de son oeuvre, les ouvrages baclés, décousus et pleins de trous, les redites, les idées intéressantes tuées par un développement tronqué, les inventions heureuses jetées en passant et demeurant inexploitées. Voilà qui explique tous ces emprunts : AVATAR de Th. Gautier pour LA ROUE FULGURANTE, LA GUERRE DES MONDES pour LE MYSTERE DES XV, GORDON PYM pour LE TOUR DU MONDE DE DEUX ENFANTS, LES TRAPPEURS DE L'ARKENSAS pour LES GRANDES AVENTURES D'UN BOY-SCOUT, etc...

Tout cela n'est pas un signe de pauvreté d'imagination, car la matière reste riche :

> Il y a dans chacun de ses livres vingt sujets qui eussent suffi à d'autres pour écrire vingt romans.

Ainsi parle de Bare et c'est vrai. Mais l'auteur n'avait pas la possibilité matérielle de les développer, entraîné qu'il était par le tourbillon, par la nécessité d'aligner en toute hâte les cinq cents lignes que réclame le messager du journal, dans l'obligation d'étirer en cent fascicules le sujet primitivement prévu pour cinquante, comme de devoir boucler en dix pages ce qui en attendait deux cents de développement.

Et surtout il s'agit d'une oeuvre dictée et non écrite, parlée devant une secrétaire ou un dictaphone. La prouesse signalée plus haut : trois romans à la fois, est de taille, mais la virtuosité du conteur s'achète au détriment de l'écrivain.

Je connais plusieurs auteurs dont les oauvres d'élaborent au magnétophone. Tous conviennent que ceci les entraîne à la prolixité, aux redites, aux redondances, aux détails oiseux, que ce premier jet n'est le plus souvant qu'un texte insipide, prenant vie à force de corrections et de suppressions.

Et puis le feuilleton appartient toujours à la tradition royale du roman français : "Où, quand, comment, pourquoi et avec qui couchera la dame..."

Cette règle La Hire l'ignore. Il a pris au feuilleton ses stéréotypes, ce qu'il croit être son écriture, et jette le tout dans des intrigues totalement neuves, aux dimensions épiques. Il ne s'agit plus des intérêts ou du destin d'un individu ou d'une famille, ou même d'un pays, c'est de l'Humanité entière qu'il s'agit le plus souvent. Et l'on songe d'avantage à la VENUS INTERNATIONALE de Mac-Orlan qu'à Jules Mary ou Charles Mérouvel.

Il avait devant lui un réseau serré de conventions, de clichés, les personnages taillés à la hache, noirs de goudron ou blancs de lait, la "voix du sang", "la croix de ma mère" ou l'emploi intensif des coïncidences.

Là encore les classiques avaient montré la voie : Oedipe se prend de querelle avec un inconnu, c'est son père, il épouse une veuve, c'est sa mère. Bon. Mais quand dans un pays de 40.000.000 d'habitants le bon jeune homme, enfant perdu, ou bâtard, ou fils de l'innocent injustement condamné, sauve la vie d'une jeune fille ou d'un enfant, c'est toujours ou son frère, ou la fille du traître qu'il ramène sur la berge, ou soustrait aux sabots d'un cheval emballé.

De tout cela La Hire ne fait pas usage. Une fois "la voix du sang" dans LE CORSAIRE SOUS-MARIN, et l'enfant perdu dans LE MYSTERE DES XV, oeuvres de début. Et il est intéressant de voir comment l'auteur se comporte.

Dans LE MYSTERE DES XV, Oxus a fait enlever la fiancée du Nyctalope ; celui-ci ayant déclaré la guerre aux XV, il s'agit de le museler. Oxus ordonne d'enlever la fille adoptive de Saint-Clair, Moïsette, recueillie jadis à Tahiti, après le passage d'un typhon. Et c'est la propre petite fille d'Oxus.

On imagine ce que Jules Mary ou Xavier de Montépin tireraient de la situation : le chantage, les réactions de Saint-Clair, son impuissance qui le ligotte... le débat cornélien : qui l'emportera : la soeur ou la fiancée... le sursaut de la passion et du devoir... Oxus frappant Moïsette, découvrant la vérité et s'écroulant... Et rien, pas la plus petite approche de ce schéma. Tout d'abord La Hire n'a qu'une idée : se libérer au plus vite de ces intrigues et aborder ce qui lui tient réellement à coeur : la colonisation de Mars, la découverte d'une autre vie, d'une autre pensée, la recherche de moyens de compréhension et d'entente, car il ne croit pas à l'hostilité nécessaire et fatale entre les races.

Et aussi sa philosophie de l'homme le retient, il n'a que faire du hasard. L'homme forge lui-même lucidement son destin. Et cela est très net, les intrigues de La Hire sont réglées par les volontés humaines, et non par les coïncidences providentielles. Même lorsque le héros principal devient passif, n'est plus qu'un objet que se renvoient les rebondissement de l'intrigue, c'est une volonté, fût-ce celle d'un comparse, qui gouverne l'intrigue. Il s'agit d'un duel entre les volontés et les intelligences où le hasard n'intervient pas comme tiers.

Et toutes ces intrigues jouent systématiquement d'un élément neuf : l'invention scientifique et l'occultisme. Je sais qu'en ce domaine La Hire a des prédécesseurs, quand ce ne serait que Jules Lermina. Mais on ne peut imaginer plus plat romancier. Il faut l'ouvrir, après tout le talent et le génie de La Hire sautent aux yeux. LE PETIT-FILS DE MONTE-CHRISTO tombe des mains. LA BATAILLE DE STRASBOURG apprend que le papier supporte tout, qu'on peut se dire de gauche et afficher le racisme le plus bête et le plus vil ; LES SORCIERS DE PARIS effarent à force de sottise. Il n'est qu'un livre de Lermina qui mérite son titre : A BRULER.

Et surtout le vrai trait de génie fut de dépasser le conflit individuel. Dans la plupart des romans il n'importe guère que le bon jeune homme triomphe ou périsse. Si quelques scélérats triomphent ils ne pensent qu'à s'emplir les poches et satisfaire des vices somme toute modérés. Mais chez La Hire il n'en va pas de même. C'est très réellement le destin d'un monde, d'une civilisation qui est en jeu. Et cette ampleur donne leur véritable dimension à des romans, manqués peut-être, certainement incomplets et étriqués, mais jamais quelconques.

Ils nous laissant tous un sentiment de frustration, nous supputons le nombre de pages qu'il eut encore fallu pour que l'intrigue reçut son plein développement. Mais il était impossible de loger le développement complet et nécessaire des prémisses dans les 400 pages prévues par l'éditeur. Un de mes amis, il y a plus de vingt ans, étudia L'HOMME QUI PEUT VIVRE DANS L'EAU et LE MYSTERE DES XV pour arriver à la conclusion qu'un traitement complet et sans faille des données de base aurait finalement demandé une oeuvre dépassant en volume LES HOMMES DE BONNE VOLONTE.

7) L'écrivain engagé.

Quand un auteur populaire renonce aux sujets classiques : captation d'héritage, pure jeune fille infortunée et persécutée, enfant disparu, retrouvé, reperdu, innocent envoyé au bagne, amours contrariées, erreurs judiciaires, tuteurs malhonnêtes, et adultères à rebondissement, que lui reste-t-il ?

La Hire fit son choix : les sujets politiques, d'une politique très au courant de l'actualité et visant à défendre une certaine conception de l'homme née avec la Renaissance.

Et toute sa carrière littéraire montre un La Hire défendant cette idée et cherchant à l'imposer à ses lecteurs. Dans tous ses romans d'envergure on voit le Nyctalope ou le héros lutter contre un groupe, une société secrète, un pays qui veulent en finir avec l'homme libre et d'esprit indépendant, qui veulent couler tous les esprits dans le même moule.

S'ils sont combattus ce n'est pas tant qu'ils menacent le bien-être physique des individus, c'est que tout en eux vise à le sacrifier à un parti, à une idée.

Que le même péril puisse naître de la simple pression de la vie moderne n'a pas échappé à l'auteur, et il l'aborde dans ses ouvrages d'anticipation. Mais le danger là n'est pas immédiat, et surtout il ne se présente pas avec la brutalité des complots qu'il met en scène.

Alors là, devant cette unité de vue de toute une oeuvre les accusations n'ont pas manqué : raciste, puisque les "mauvais" sont le plus souvent des asiatiques (on oublie froidement Gno-Mitang) et antibolchevisme systématique et primaire.

Ecartons d'abord racisme. On sait très bien que, de nos jours, ce terme en est venu à perdre toute signification, et signifie le plus souvent que vous n'êtes pas d'accord avec votre interlocuteur. J'ai même lu sous la plume d'un publiciste que nous sommes coupables de racisme antihomosexuel. Etudiez sémantiquement l'expression et vous vous amuserez.

Il est certain que les complots qu'affronte le Nyctalope recrutent souvent leurs membres parmi la race jaune. Mais est-ce faire preuve de racisme que constater que la philosophie née du bouddhisme tend à anéantir l'individu au sein de quelque chose de plus grand. Conception qui est aux antipodes de la conception humaniste de La Hire. A remarquer que les gens si chatouilleux sur ce point sont généralement ceux qui font de l'antiaméricanisme systématique, au nom des valeurs éternelles de la civilisation. Et allez donc les traiter de racistes. Comme allez dire que Mr J.-P. Sartre, quand il parle de "L'homme blanc, cette ordure, le blanc ce déchêt de l'humanité" ne fait pas du racisme doublé d'un masochisme complaisant.

Quant au procédé qui consiste à isoler les propos d'un personnage et à les faire endosser à l'auteur... Ou alors qu'on cite le texte complet, comme dans LES MYSTERES DE LYON :

> Sadisme, cupidité, humour de tortionnaire, prudence, patience et cruauté (...) ce sont de jolis petits chinois (ces pirates)
> Bah, fit le Nyctalope en haussant les épaules, ce sont des hommes !...
>
> (p420)

Quant à l'anticommunisme il devrait se dire antibolchevisme, et encore plus antistalinisme.

En effet, à l'exception de trois lignes dans LUCIFER p6, 7, et qui pourraient bien n'être qu'une clause de style destinée au grand public, l'attitude de La Hire n'est pas systématiquement anticommuniste. Les ennemis qu'affronte le Nyctalope : Zattan ou Titania sont gens qui se servent du communisme, et qui, sous l'apparence révolutionnaire, ne sont que des simples ambitieux :

> Zattan et ses affiliés (...) se disaient communistes et n'étaient que des autocrates en travail de conquêtes.
>
> Titania p 101

> Je veux, sous l'apparence d'un régime soviétique ouvrier et paysan, établir la dictature au Portugal, et y devenir, moi, le dictateur.
>
> Titania p 181

Et à leur sujet La Hire parle "d'hérétiques de la IIIème Internationale".

C'est qu'il y a un amour romantique de la liberté chez La Hire. On le sent sympathique aux nihilistes, à la révolution de 1917, même à Lénine créant un état. Et je ne suis pas certain qu'en 1968 nous n'aurions pas trouvé La Hire sur les barricades, quitte à s'en retourner déçu quand les étudiants, loin de défendre l'individu contre la masse aveugle de l'état, réclamèrent des places pour tous les porteurs de parchemins, en parfaits petits bourgeois.

Si nous passons en revue les aventures du Nyctalope, tout en n'oubliant pas qu'il s'agit d'un personnage fictif, nous le voyons anticommuniste en 1930 après l'expulsion de Trotsky, l'invasion de la Mandchourie et le décret organisant la lutte contre les koulaks. Et en 1938 dans La Loubianskaïa il s'est exprimé sans équivoque :

> Communisme ? Utopie, si on veut l'appliquer à l'humanité entière ou seulement aux trois millions d'individus d'une capitale moderne. La seule forme de communisme possible a été réalisée par les congrégations religieuses, et cette réalisation ne réussit que sur un nombre d'êtres humains relativement très restreint, tenus d'ailleurs par des voeux volontaires, animés au surplus par la foi en une vie éternelle dont notre vie terrestre n'est (...) qu'un infime moment.
> L'U.R.S.S. communiste ?... Allons donc ! Les dictatures personnelles de Mussolini et d'Hitler sont des bergerades en comparaison de la dictature de Staline. Il y a plus de communisme dans les démocraties anglaise, française, suisse, belge, américaine, et même dans l'Hitlérisme

allemand, et même dans le Fascisme italien, que dans l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, où les mots socialisme et soviet sont voilés dans leur sens essentiel par les applications fallacieuses qu'en fait, ou que plutôt paraît en faire le régime stalinien. (...) Léon Blum a écrit (...) "Le parti communiste cherche, non pas à enrôler les masses prolétariennes qu'il méprise, mais à trier dans leur sein une troupe de choc toujours mobilisée (...) Nous constatons par notre expérience quotidienne que des hommes, qui furent socialistes, cherchent à propager dans la classe ouvrière, non la fraternité, mais la duplicité, l'esprit de délation et de trahison, la haine, la calomnie systématique". (...) Staline est un potentat qui agit comme Ivan le Terrible. La Russie est et sera toujours un pays d'autocratie mi-asiatique et non une démocratie européenne.

p 165/167

Et qu'on ne dise pas qu'il insulte gratuitement Staline, car voici ce qu'écrivit en 1957 Mikhaïl Romm à propos du film d'Eisenstein Ivan le Terrible :

Expressive au point d'être sensuellement tangible, l'atmosphère de meurtres, exécutions, désordres, angoisse, cruauté, soupçons, ruse, trahisons, provoquait chez les premiers spectateurs un malaise (...) dont ils n'osaient formuler le sens avec des mots (...).
Nous avons ressenti cette même angoisse sourde devant des allusions trop effrayantes. Nul n'osa (...) dire franchement qu'Ivan était une allusion directe à Staline, Maliouta Skouratov et Béria et les opritchniks à ses acolytes. Et il y avait encore bien des choses que nous avions senties et que nous n'avons pas osé dire.

L'avoir senti à distance n'est donc pas si mal.

Mais alors comment ne s'est-il pas attaqué plus souvent au Nazisme ? Il le fait, mais son sentiments vis à vis de l'Allemagne est significatif et porte bien l'influence de Briand.

"L'Allemagne, nation de proie...", "Les Hohenzollern ambitieux et cruels" in LUCIFER, RACA, LES CHASSEURS DE MYSTERE, SOUS L'OEIL DE DIEU, font place à un effort sincère de rapprochement franco-allemand (MYSTERES DE LYON et LE ZANKADOR). Et puis au début de 1939, dans LA GUERRE, LA GUERRE, une condamnation sans équivoque :

Ils sont fous, les dictateurs !...(...) par l'Europe saine, par l'Amérique démocratique... l'Allemagne et l'Italie seront coincées (...) Les gouvernants allemands et italiens sont des loups féroces devenus enragés ! Des fous !... Au fond des imbéciles !... et des criminels !...

p 155/156

C'èst pourquoi le Nazisme devait apparaître à La Hire comme un danger extérieur, capable de détruire, mais incapable de combler le vide qu'il créait. A tout prendre, on pouvait le considérer comme un accident, une crise qui laisserait des nostalgiques, non un danger permanent, faut d'une doctrine cohérente ou d'une philosophie réelle.

Le stalinisme était un danger intérieur, capable de remplacer ce qu'il avait détruit, et offrant une explication du monde, une philosophie, une économie, une sociologie, une morale parfaitement cohérentes et structurées. La Hire pouvait donc raisonnablement penser qu'entre la barbarie bornée et la foi nouvelle, puissante, organisée, séductrice, le danger le plus réel était le second, s'il n'apparaissait pas comme le plus immédiat.

8) Conclusions.

Pourquoi le cacher, nous n'avons pris conscience de ce qu'était La Hire qu'en l'étudiant. Au départ il n'était pour nous qu'un auteur d'aventures et de science-fiction ayant eu la chance de rencontrer quelques fois un sujet intéressant, pour le reste s'embourbant à plaisir dans des récits menés sans grand art, le plus souvent baclés en hâte.

A mesure que nous le lisions, puis le relisions, nous avons découvert que cette oeuvre possédait une unité profonde d'esprit et de ton, et un auteur intelligent, cultivé, que nous aurions aimé rencontrer. Et qui possédait incontestablement des dons de médium. Comme Briand qu'il admirait, il avait l'intuition rapide et profonde des caractères et des courants psychologiques des foules et des individus.

Pour ma part je fus persuadé de sa clairvoyance en étudiant la série de "LA GUERRE... LA GUERRE...". Il y décrit, par anticipation, les lignes directrices du conflit à venir, et quand, dans le tome V il nous montre l'Italie changeant de camp après sa défaite en Afrique du Nord et dans les Balkans, il ne manque point d'ajouter la rancoeur de Rome envers la condescendance apitoyée des Etats-majors allemands... De même en Allemagne un homme se dresse contre Hitler, cherche les voies de la négociation avec l'adversaire : ce sera le chef du contre-espionnage, instruit par ses agents d'une réalité qu'ignore ou veut nier Hitler. Et s'il agit ainsi ce n'est pas par amour de la démocratie, c'est parce qu'il veut préserver l'Allemagne du chaos où veut la précipiter la volonté démente d'Hitler.

Quand un romancier possède cette clairvoyance lucide des possibilités de l'histoire et des motifs du comportement des hommes politiques, il est loin d'être un médiocre.

Et nous sentons bien qu'il n'est pas de la même classe qu'un J. Mary, un Decourcelle ou un Bernède, que je choisis à dessein car n'étant pas médiocres, mais dont l'oeuvre se borne à la narration des événements; alors que chez La Hire elle s'accompagne d'une réflexion sur ces événements, même si elle n'est que sous-jacente.

Au total, s'il est vrai que La Hire fut prisonnier d'une oeuvre restant en-dessous de ses possibilités, et l'empêchant de donner sa pleine mesure, il faut voir en ce jugement un éloge, car il suffit de mettre en regard tant d'autres écrivains dont l'oeuvre, même réussie, dit assez qu'ils ne pouvaient aspirer à monter plus haut.

LA TORERA
j van herp

LA TORERA est un des premiers romans écrits par Jean de La Hire (publié en volume en 1902 il fut écrit en 1899) et se révèle comme une oeuvre assez étonnante et originale. A l'époque les critiques y virent une imitation de LA FEMME ET LE PANTIN, sans doute parce que Pierre Louys, après lecture, appuya le jeune homme. En fait, si l'on écarte le lieu de l'action, l'Espagne pour les deux romans, il n'y a rien de commun entre les deux intrigues et les deux personnages. LA FEMME ET LE PANTIN procède directement de CARMEN, on y voit un homme sensuellement épris d'une gamine cruelle et canaille qui se joue de lui, se refuse à son désir, se donne à d'autres sous ses yeux, l'humilie, et finalement en fait un esclave soumis et complaisant. Alors que dans LA TORERA l'homme et la femme sont également dignes de l'autre, ardents, violents et toujours égaux à eux-mêmes.

En fait, et c'est la preuve que La Hire fit de bonnes études classiques, il emprunta l'idée de base aux CONFESSIONS de Saint Augustin. Dans le Livre VI, chapitre 8, l'auteur raconte brièvement l'histoire de son ami Alypius, qui abhorrait les jeux du cirque, et qui, un jour, par complaisance, s'y laissa entraîner. Une fois là il détourne la tête. Mais un cri de la foule lui fait jeter un regard dans l'arène :

> Aussitôt qu'il eut aperçu ce sang il s'abreuva de cruauté. Il ne se détourna pas du spectacle, au contraire il y fixa ses regards. Il en savourait à son insu la fureur, ravi par ces luttes criminelles, ivre de la sanglante volupté. Ce n'était plus là l'homme qui était venu là contre son gré, mais un individu de la foule où il s'était mêlé. (...) Il regarda, il cria, il se passionna, il emporta de là une ardeur folle qui l'excita à revenir,

non seulement avec ceux qui l'avaient entraîné, mais à leur tête, et à en entraîner d'autres.
(traduction Trabucco)

LA TORERA est une gloire nationale espagnole, une émule de Conchita Cintron et de Pierrette Le Bourdiec, la femme qui descend dans l'arène pour provoquer et estoquer les taureaux de combat. Mais elle a également sa légende. Elle combattait dans l'arène aux côtés de son amant Fernandez quand le taureau l'éventra. Alors, se dressant sur le corps de la bête, elle cria à la foule :

> Caballeros,(...) mon amant était fort, mais un taureau l'a tué ; moi je serai plus forte que mon amant, car aucun taureau ne me tuera !...
> (p 8)

Cette ardeur, cette combativité, Paquita la doit à sa physiologie : à son goût du sang. Enfant elle tuait les oiseaux avec des aiguilles, à douze ans, au couvent, elle tue à coups de canif le chien des soeurs. Aussitôt elle s'évade, se lie avec un gratteur de guitare, puis, un jour

> les amants assistaient à une course de taureaux, l'espada fut tout à coup arrosé du sang de la bête... Paquita bondit par dessus les barrières, sauta au coup de l'homme ensanglanté, et lui mordit les lèvres d'un tel baiser de feu qu'il ne voulut pas se refuser à cette étrange adoratrice.
> (p 6)

Pendant une trentaine de pages, La Hire continue sur cette lancée, mais il ne va pas au bout de son sujet. Il est vrai que le lecteur de 1900 aurait difficilement admis ce personnage ne trouvant la volupté qu'à la vue du sang. Mais il expose nettement le cas de la jeune femme, sans rien masquer, et avec une belle audace :

> Le sang de ce Christ lui rappelait le sang des taureaux, le sang des hommes éventrés dans l'arène, le sang de Fernandez le matador qui avait été son amant,(...) Instinctivement, par une loi naturelle et dont elle n'était pas responsable, elle aimait le sang pour lui-même, pour son odeur, pour sa couleur, pour les émois délicieux que la vue du sang provoquait en elle. N'était-ce pas pour cela d'ailleurs qu'elle avait sauté au cou du premier matador venu ? (...) Elle aurait tout aussi bien tué des ours, des lions, des hommes ! Et tuer n'était pas encore l'important, mais percer, déchirer les chairs vives, afin que par la plaie ouverte le sang coule à flots, rouge et tiède,(...) là était son désir de tous les instants, qui se calmait parfois, mais pour renaître ensuite, plus violent, plus difficilement assouvi.
> (p 37/39)

Mais un tel personnage, si intéressant et plausible soit-il, ne suffit pas à donner un roman. Le roman est avant tout conflit, entre deux êtres, entre un personnage et

une passion, entre un homme et la société ou l'univers, sans conflit, pas de roman.

La Hire va opposer le goût du sang à celui du plaisir. La Torera hésite, elle est riche, célèbre, son amour des hommes, la solitude de son coeur et de sa chair, elle pourrait les apaiser, mais ce serait abandonner les arènes, ne plus connaître l'odeur du sang, ne plus le voir couler, ne plus en être éclaboussée. C'est alors qu'elle rencontre le capitaine Edward Simpson, un américain qui demande à devenir son amant.

Elle joue alors un jeu étrange, elle sera à lui s'il la dompte, s'il la domine, s'il la vainc... Et ici on peut songer à l'oeuvre de Pierre Louys, mais les motifs psychologiques sont différents. La Mozita se plait à torturer son amoureux, La Torera aspire à être vaincue par lui. Et quand Simpson est parvenu à la violer, elle se mue en esclave amoureuse :

> Malgré les railleries de féministes aveugles, ce sexe a été justement nommé le sexe faible. Son esprit n'est pas assez dégagé de sa chair pour qu'il garde longtemps la force qui fait les conquérants (...) La femme veut un maître. Elle est née pour courber la tête, pour obéir, elle le sait, et tôt ou tard, après une passade d'absolue puissance, elle trouve lourd le sceptre et bien élevé, bien isolé le trône... Et elle devient une esclave d'autant plus servile qu'elle a été plus fortement dominatrice.
>
> (p 87/88)

N'oublions pas que l'auteur a 21 ans...

Le roman pourrait être terminé quand il rebondit comme nous nous y attendions. Paquita voit un enfant tuer un chien à coups de couteau... Le sang... il lui faut retourner aux arènes... Mais pas seule... Son nouvel amant Edward l'y accompagnera, comme jadis Fernandez... Ensemble ils goûteront les voluptés de la mort et celles de l'amour.

Et Edward descend dans l'arène. Mais il s'y montre supérieur à Fernandez et il torée mieux que Paquita. Pour la foule, il devient aussitôt "L'Américano", plus un étranger mais un torero de droit.

Il vole la gloire de Paquita. Il devait n'être qu'un faire-valoir, au mieux un disciple respectueux, et il apparaît comme un égal et un maître ! Aussi doit-il mourir. Et sous prétexte d'entraînement, Paquita l'enferme seul, dans l'arène, avec six bêtes de combat qui le piétinent et l'éventrent. Mais à la corrida suivante, quelque chose qui est de la peur, un vague remords, une crainte superstitieuse, détourne sa main, et elle meurt à son tout.

L'oeuvre est plutôt une nouvelle qu'un roman, le drame est bien indiqué mais seulement esquissé, mais peu importe, il est remarquable que ce jeune homme ait conçu le drame d'une jalousie qui n'est pas la simple jalousie amoureuse que l'on attendait, que l'on craignait. Ici nous avons la femme éprise de sa propre gloire et de sa renommée... Et Paquita n'est pas loin, en moins lucide, de certaines héroïnes de Corneille où l'orgueil l'emporte sur les autres sentiments.

Selon son humeur personnelle et ses impressions, on peut juger l'héroïne logique ou aberrante. Je la crois fort plausible dans son comportement, sans doute va-t-elle à l'extrême, mais, instinctive ou passionnée, son comportement obéit à une logique interne qui est, sans doute, plus celle des sens que des sentiments, mais qui la détermine parfaitement.

La Torera est, ou presque, la première héroïne de La Hire, et elle annonce cette lignée de personnages féminins sensuels, dont l'instinct sera plus ou moins dominé par la raison et l'intelligence, dont la tête sera capable, souvent, de museler les passions, et qui se nommeront Alouh'To, Titania, etc... Mais elles ne feront pas oublier Paquita et son amour de la mort.

Note.

La Torera est précédée d'une préface où La Hire répond à des reproches faits par des lecteurs. Ils reprochaient des inexactitudes quant au déroulement des corridas. Et La Hire de répondre :

> LA TORERA est un roman et non un livre de documentation (...) qu'on se dise que, pour tout ramener à l'intensité dramatique du caractère de La Torera, ces inexactitudes, des erreurs, ces invraisemblances sont voulues.(...) C'est un roman que j'ai fait, et rien qu'un roman. J'en ai placé l'intrigue dans le monde des toréadors, parce que cela m'a plu, et sans me croire obligé à du scrupuleux reportage.(...) Mon héroïne est un monstre de cruelle perversité : tout cela est possible, mais je l'ai voulu ainsi, et si le lecteur lit mon roman d'un bout à l'autre sans ennui, je trouverai que j'ai eu raison.(...) Je n'ai point prétendu instruire mais amuser.

C'est la clé des premiers romans de La Hire écrits par plaisir, mais plus tard il cherchera à avertir et à amuser.

Note de la Rédaction.

Après la publication de LA TORERA, des lettres de réclamation arrivèrent à la direction du "Gil Blas" Ces lecteurs se disaient profondément choqués par... des erreurs tauromachiques, mais nul ne fit allusion au sujet lui-même qui, de nos jours, passerait difficilement en feuilleton. Des amis nous ont fait remarquer que quelques explications s'imposaient ici, car il apparaît bien qu'on se choquait moins vite en 1900 que de nos jours, et que nous nous faisons une idée fausse des libertés admises à l'époque.

Quand nous parlons du sénateur Béranger, si chansonné, tant moqué, nous oublions que la chasse à la "pornographie" suppose la présence de cette pornographie. Et dans ce domaine l'époque était gâtée.

La psychanalyse étant encore dans les limbes, les gens vivaient sans complexes, ignoraient allègrement les traumatismes. Quand ils faisaient l'amour c'est

qu'ils y prenaient plaisir, et non afin de s'affirmer, de se libérer ; tout comme la jouissance de contempler des femmes nues existait pour elle seule, il ne leur serait pas venu à l'idée de le faire "par désir de provocation" ou pour affirmer des idées politiques. C'est dire qu'ils étaient singulièrement plus libres que nous dans leurs attitudes libres.

Et libres ils l'étaient. Les couvertures de Play-Boy, les photos de nos films érotiques, non seulement s'étalaient sur des murs officiels, mais encore se voyaient récompensés de médailles d'argent ou de diplômes. Il est significatif de voir comme l'éloignement dans le temps, et l'idée de ridicule attachée à un certain académisme, à des nudités savonneuses et lisses, nous masque la réalité des tableaux offerts alors.

Le Salon des Artistes Français était avant tout une débauche de nudités. Falero et Bougereau (oui) brossaient avec application des sabbats où des centaines de femmes nues s'envoyaient en l'air. Ailleurs l'histoire et la mythologie offraient des nymphes surprises par des satyres, Apollon et le jeune Hyacinthe, Bacchus et Ariane, ou les scènes de genre, les oudards mettant à sac un couvent, les lansquenets occupés à violer la population d'un village, pour ne rien dire des scènes d'inquisition ou de la question donnée à Madame de Brinvilliers. Et je passe sur les inévitables orgies des Romains de la Décadence.

Côté illustrés, pas un de nos illustrés n'oserait encore publier les couvertures de l'époque - transposées selon notre technique actuelle, bien entendu - car, si Monsieur Béranger tonnait, il faut dire que les artistes cherchaient la bagarre.

On parle souvent de La Vie Parisienne, mais c'était la revue pour académiciens et gens du monde. Il y avait aussi La Culotte rose, Le vieux Marcheur, L'Indiscret. Il y avait aussi les cartes postales, comme celle montrant une femme nue accroupie sur un bidet, avec pour légende "Encore un qui ne sera pas recensé !".

Dans le même temps vous pouviez acheter librement rue Saint-François la valse "Délire érotique" ou les chansons "Ta croupe", "J'ai bu ta salive...", "Rut étrange".

Côté photos les "bromures" se vendaient sous le manteau, mais pas la revue Vignola "Mes Modèles", offrant dans l'année 400 photos de femmes nues, non épilées, y compris de fillettes de 14, 13 ou 10 ans (les âges étaient indiqués). Les scènes imitées de l'antique étaient nettement saphiques. Quant aux "attitudes qui peuvent représenter la volupté..." je les verrais passer difficilement de nos jours autrement que sous le manteau. Mais à l'époque il vous en coûtait 50 c par numéro.

Il y avait encore les appareils de photo : les jumelles permettant de photographier sur le côté (il y en a un exemplaire au Conservatoire des Arts et Métiers, rue Saint-Martin). Et la "canne-périscope" :

> Grâce à cette canne vous pourrez réaliser d'étonnantes photographies, des clichés très nets pris au ral du sol...

Vous avez compris ?

Si nous passons à la caricature politique la liberté était totale. Je ne prendrai qu'un exemple : Il y eut à cette époque un petit scandale en Allemagne : des personnalités fort en vue se révélèrent homosexuelles. Première remarque, ni le gouvernement, ni l'empereur ne pensèrent que c'était affaire à étouffer. Et ce fut du reste un sujet d'étonnement pour la presse française.

> Et certainement pareille affaire eût été étouffée en France. Voyez-vous M. Clémenceau laissant condamner, comme l'a fait Bülow, son meilleur ami ?
>
> La Hire.

Mais laissons cet aspect. Il apparut que les dragueurs de la haute s'en prenaient aux cuirassiers blancs de la Garde. On ne sait ce qu'était l'armée dans l'Allemagne Wilhelmienne, voyons donc comment on la traita. Et, j'insiste, librement, sans représailles du gouvernement, sans saisies ou interdictions.

Ce qui parut fut proprement incroyable.

Der Floh, à Vienne, nous montre un cuirassier de la garde, vu de dos, une décoration entre les fesses. Légende :

> D'après les informations qui nous parviennent, l'ordre prussien "Pour le Mérite" se portera désormais ainsi.

C'est de Vienne. De nos jours... Et en Allemagne, dans cette Allemagne qui a la dévotion de l'armée, au point qu'on la dit étouffée par cette dernière.

Jugend, à Munich, nous montre, dans les brasseries de Postdam, les serveuses-putains habillées en cavaliers de la garde afin de racoler encore des clients. Et, dans le même numéro, nous avons les nouvelles armes de Prusse. On sait qu'elles étaient supportées par deux hommes sauvages. Ici, ils deviennent deux hommes nus, se faisant des papouilles, et la devise devient (je transpose) :

> Mon loup, mon chou, mon gros loulou...

Mais c'est Munich. Alors Stuttgart avec le Wahre Jacob. Ce sera "La vie nocturne à Postdam" : un officier passe devant un soldat, qui attend, un sac de dame entre les mains, et qui demande "Eh bien ! mon gros, veux-tu venir avec moi ?"

Et à Berlin ?... C'est encore pis. La Lustige Blaeter montre l'officier arpentant la chambrée en ronronnant : "Dieu soit loué, pas de femme ici, un véritable Eldorado !". Ou encore la bonne amie du soldat regimbant en voyant comme son ami se laisse tripoter par un adjudant. Quant au Dorfbarbier il montre un lieutenant écrivant une lettre de rupture, signée "ton ex-caprice lieutenant..." à un ex-ami, coupable, entre autres choses, d'avoir une petite amie nommée Hans. Bien entendu le lieutenant gardera les 300 marks qu'on lui prêta.

Je ne crois pas m'avancer beaucoup en assurant que pas un de ces dessins ne passerait de nos jours.

Si nous passons au domaine des lettres, les comparaisons sont édifiantes. On se souvient des remous et clameurs provoqués par le mince et anodin ouvrage de Mlle Sagan BONJOUR TRISTESSE. On cria même à l'immoralité. On se demande pourquoi.

En 1900, Rachilde, mineure également, publia MONSIEUR VENUS, ou les déboires d'un homme-femme marié à une femme-homme. Il prend si bien le pli qu'il finit par tromper sa femme avec le meilleur ami de cette dernière. Après sa mort, sa femme et son amant se consolent avec un automate de caoutchouc à son image. Rachilde s'est certainement plus amusée en écrivant son roman que Mlle Sagan en écrivant le sien. N'empêche, on pouvait, avec plus de raison, crier au scandale.
Le roman fut préfacé par Maurice Barrès :

> Ce livre-ci est assez abominable, pourtant je ne puis dire qu'il me choque. Des gens très graves n'en furent pas scandalisés d'avantage, mais amusés, étonnés, intéressés...

Du reste on tolérait bien des choses dans les lettres à cette époque. Ainsi Pierre Loti envoyait à Robert de Montesquieu sa photo, tout nu, avec cette dédicace :

> Académie d'académicien...

Vous imaginez Montherlant dans cette tenue ?

Et l'on vendait, même pas sous le manteau, une photo de Willy portant Polaire et Colette sur ses genoux, tous trois dans le plus simple appareil. Je ne dis pas que cela paraissait naturel, mais du moins on ne s'indignait pas.

Ce qui nous induit en erreur ce sont les chapeaux-parasol, les redingotes, les jupes entravées et les huit-reflets. Nous imaginons les gens de l'époque aussi entravés au moral que ligottés dans leurs vêtements, comme si jamais le costume avait fait quelque chose à l'affaire.

En fait les gens de 1900 se scandalisaient moins que nous, et pour eux pas mal de choses allaient de soi. Car il ne faut pas s'y tromper, le sénateur Béranger et les hippies se déshabillant dans un happening pour choquer le public sont frères : dans les deux cas on attache beaucoup d'importance à des choses sans importance, que ce soit pour se choquer, ou dans l'intention de choquer autrui.

Les gens de 1900 se sentaient libres, et l'étaient, et n'avaient donc nul besoin de se libérer. Aussi l'érotisme était alors non une revendication ou un défit, ou une révolte, mais une satisfaction et un plaisir, et surtout pas une corvée.

Mais nous avons perdu le sens du naturel. Il est remplacé par "les messages", la "nécessité d'assumer la condition humaine", en s'envoyant en l'air, et dans des conditions souvent inconfortables. Il est tout de même plus agréable de faire l'amour dans un bon lit que sur les pavés... Déjà dans les bois...

A tout prendre je trouve les gens de 1900 plus polis certainement que nos contemporains, ne croyant pas qu'il fût nécessaire de se débrailler pour afficher des opinions avancées, certainement moins conformistes et combien, combien plus libres...

INCESTUEUSE
j van herp

Comme le titre l'indique, INCESTUEUSE appartient à ce grand courant incestueux de la Littérature Française qui nous donna Restif, PHEDRE, RENE, LA CHARTREUSE DE PARME.

Quand nous lisons ce roman nous le découvrons visiblement fait de deux parties. Les quatre premiers chapitres, terminés page 132, forment un tout : la découverte de l'amour et du désir, puis de la possession par deux jeunes êtres ignorants, ardents et purs, qui renouvellent Daphnis et Chloé. Et la centaine de pages suivantes semble un ajout destiné à l'éditeur Offenstadt pour la collection Orchidée, dont les titres : L'AMOUR A CREDIT, HISTOIRE D'ALCOVE, JEUNE FILLE AVEC TACHE, DEMI-FEMME, DEMI-VOLUPTE, LA SUPREME ETREINTE, disent assez ce que l'on attendait de l'auteur. L'inceste était sans doute la seule perversité encore non exploitée, et La Hire raconta donc les amours d'un frère et d'une soeur.

Le roman devrait être "fin de siècle", pervers, coruscant, chantourné, à la manière de Jean Lorrain ou de Félicien Champsaur, mais La Hire fait montre au contraire d'une robuste santé.

L'intrigue est simple et sans grande complication. A la mort de sa mère, Mme de Varelles, Blanche est venue habiter chez son grand-père, le philosophe de Bisson-Chantal

> qui, depuis bien des années se livrait à des travaux philosophiques, préparant un formidable système basé sur la toute puissance divine et unique de la Volonté.
> (p 21)

Là, à Baillaury, dans les Pyrénées-Orientales, elle retrouve Jacques, un garçon de seize ans que l'on dit adopté par le grand-père. Durant ses six années de couvent,

Blanche connut bien la tendresse particulière pour une jeune religieuse et une camarade, mais sans plus. Sa connaissance de la Vie et des passions elle la doit à ses lectures. Il est vrai qu'une étrange bibliothèque lui est offerte :

> La Bible, les Evangiles et l'Imitation de J - C. coudoyaient, à portée de main, Madame Bovary, Salammbô, La Tentation de Saint-Antoine, les Fleurs du Mal et la Faute de l'Abbé Mouret. Au Jocelyn de Lamartine s'appuyaient Aphrodite de Pierre Louys et l'Introduction à la Vie dévote de François de Sales ; les Pensées de Pascal soutenaient Sagesse de Paul Verlaine.
> (p 11)

Bizarre mélange, très propre à tourner la tête d'une petite pensionnaire, livrée à la totale liberté, et surtout plongée dans un climat d'émoi sensuel dont tout est complice :

> La nature était en joie ; un souffle chaud de lente et tranquille fécondation caressait doucement la terre (...) on aurait dit la voix de l'amour universel appelant les choses aux doux accouplements sans fin recommencés.
> (p 10)

Et ce qui doit arriver arrive : très gauchement et très naturellement, Jacques avoue sa passion naissante :

> Blanche (...) je ne sais ce que j'éprouve, mais j'avais depuis quelques jours le désir d'être seul avec vous... Il me manquait quelque chose, et maintenant... maintenant je suis heureux (...) du premier jour où je vous ai vue, je vous ai toujours aimée, comme une soeur, et maintenant je vous aime d'une autre manière...
> (p 37/38)

Blanche répond à cet amour, mais sent bien qu'il lui manque quelque chose pour être complet. Sans doute baisers, aveux, étreinte même sont des mots dont elle perçoit le sens... mais il y a ce "Elle s'abandonna..." lu dans MADAME BOVARY, qui revient en leit-motiv, et dont elle ne perce pas la signification. Sans doute elle devine que l'amour est autre chose que paroles et frôlements, alors elle plonge dans sa bibliothèque. Et c'est un joli morceau de notations ironiques. Blanche commence par compulser les Evangiles, mais ni la Samaritaine, ni les épisodes de Marie-Magdelaine ou de la femme adultère ne l'éclairent. De même c'est vainement qu'elle feuillette LA FAUTE DE L'ABBE MOURET et DAPHNIS ET CHLOE. Il n'est qu'un seul livre qu'elle rejette :

> HISTOIRE DU CHEVALIER DES GRIEUX ET DE MANON LESCAUT par l'abbé Prévost. Un abbé ? non! ce n'était pas cela...
> (p 54)

Finalement ce qui l'éclaire le plus c'est encore Flaubert. La tantalisation du "Elle s'abandonna..." se satisfait dans SALAMMBO avec l'épisode de la tente, quand Mathô se rue sur la fille d'Hamilcar. Du coup elle éprouve quelque effroi devant pareille violence, et cherche, dans la prière, à

retrouver son calme. Ce n'est que lentement qu'elle consentira à céder à l'appel de son corps.

Quant à l'adolescent c'est une véritable rage amoureuse qui s'empare de lui, au point qu'il se réjouit odieusement de la mort d'un jeune enfant : ainsi Blanche ne l'embrassera plus.

Il faut cependant de longs mois, et une grave maladie de Jacques avant qu'ils ne deviennent amants :

> Ils se possédèrent, simplement, et le choc sourd de la minute suprême, accomplissant l'inéluctable Destinée qui, lentement, après des mois, leur donnait la divine science sans l'humaine instruction. Ce fut une chose inconsciente et rapide, qui les jeta dans un extatique ravissement, la chair vibrante comme une harpe, l'esprit endormi, en la complète absence de leur volonté...
> Quand pour la troisième fois se dénoua leur étreinte, ils restèrent aux bras l'un de l'autre, pâles et s'endormirent.
> (p 132)

Et c'est alors la révélation brutale de la réalité : Jacques est le frère de Blanche, étant le fils de Mme de Varelles. Tout le pays est au courant, seuls les intéressés l'ignorent. Mais si Blanche éprouve un scrupule il n'en va pas de même de Jacques.

Le Vicaire averti par la rumeur publique, et les déclarations indignées d'une servante du château, tente de mettre fin au scandale, mais le grand-père trouve fort bon que ses petits-enfants couchent ensemble, et puis c'est une expérience intéressante :

> Blanche a reçu une éducation catholique. Il est certain que, dès que sa parenté avec Jacques lui sera connue, elle s'efforcera de lutter contre son amour. Ce sera le combat de la volonté contre la passion. Je suis curieux d'en voir l'issue...
> (p 185)

Quant aux jeunes gens ils tombent dans les bras l'un de l'autre et se caressent devant le prêtre. Mais Blanche commence à se demander si tout cela est bien naturel, si réellement ce n'est pas faute, crime ou péché d'être la maitresse de son frère. Elle se met à se refuser à Jacques, puis à la reprendre. Et un jour que son frère la trouve en prière devant un crucifix, Jacques voit en lui un rival qui lui dispute Blanche, la rage jalouse s'empare de lui, il tue sa soeur à coups de chandelier, pour se suicider ensuite.

Il y a nettement rupture entre les deux parties. Nous avons d'abord les émois de deux jeunes gens qui découvrent le désir, le plaisir, s'en émerveillent et y prennent goût. Ensuite apparaît l'inceste qui joue le rôle du destin, et c'est la lutte entre la loi et le plaisir car, en fait, d'amour il n'y en a pas, surtout chez le jeune homme. Ce qui apparaît chez lui c'est le désir de la possession au sens le plus étroit, sa maitresse lui appartient comme un objet, jamais il ne pense qu'elle puisse avoir des sentiments ou des scrupules, une seule pensée

l'anime : ce corps lui appartient, et il fait montre d'une jalousie sans nuances de petite brute de seize ou dix-sept ans... Plus fine la jeune fille lutte contre son plaisir, les sens sont cependant plus en jeu que le coeur, bien que chez elle la tendresse ait sa part. Roman passionnel dit le sous-titre. Oui, mais d'une passion localisée au bas-ventre. Comme, du reste, fort souvent dans les romans de très jeunes gens, et La Hire avait vingt ans à l'époque. Mais il y a aussi un certain détachement de l'auteur, quel que soit, par ailleurs, sa sympathie et sa complicité pour les deux protagonistes. J'ai déjà, au passage, montré ces touches discrètes : le rôle des romans de Flaubert, et l'abbé Prévost. Il y aura davantage à souligner, et je le ferai en temps utile, mais je voudrais d'abord m'étendre sur un autre aspect du roman. La dédicace de Gustave Lefèvre présente "un livre de libre pensée..." et l'on fait souvent d'INCESTUEUSE un roman anticlérical, comme il y en avait tant à l'époque, destinés à soulever d'indignation et de rire les bedaines d'épiciers et d'instituteurs de sous-préfecture.

Or rien n'est plus faux. D'abord La Hire avait trop de goût pour répéter LA CALOTTE et LA FILLE DE MGR de Bernède, encore moins CANAILLES EN SOUTANES de Michel Morphy. Il est très net qu'il s'est inspiré de CES MESSIEURS de G. Ancey, qui eut son heure de célébrité au Théâtre Libre. Cette pièce dénonçait les menées du prêtre dans les familles, et les captations d'héritages au profit des couvents. Mais, d'une part, le protagoniste est tout ce que l'on veut sauf de bonne foi, en dépit d'un monologue artificiel de cinq minutes, et surtout le ressort de l'intrigue est trop exceptionnel. L'héroïne est une détraquée, solidement amoureuse de son frère qui le lui rend bien. On les voit évoquer, avec attendrissement, ce temps où la petite fille griffait et mordait les gamines plaisant à son frère, et ces liens qui les unissent contre tous, car elle le veut pleinement et uniquement à elle. Le pis c'est que l'auteur n'a nullement conscience qu'il y a là au moins inceste de sentiment, il semble juger cela tout normal, c'est ainsi que se conçoit l'amour fraternel. Et comme toute l'intrigue est basée sur ce point...

La Hire lui ne truque pas. Son vicaire n'est pas un fantoche, il est seulement :

> inexpérimenté, intransigeant et pur
> (p 178)

les femmes viennent à lui comme elles iraient à l'adultère, car il les sermonne sans pitié, et cette brutalité verbale du confessionnal leur procure de troublantes sensations. Bref il est de ces vicaires dont les vieux curés disent :

> Ca sort du séminaire, c'est tout feu, tout flamme...(...) Mon Dieu ! nous avons été comme ça, nous aussi, il y a trente ans ! Nous entrions dans la bergerie, convaincus que la terre devait être comme le ciel - sans une brebis galeuse au milieu des pures brebis et sans forêts voisines avec des loups dedans !... Pour nous, les Vertus humaines devaient régner partout, triomphantes (...) mais non la Charité que - à notre insu d'ailleurs - nous remplaçions par une intolérance impitoyable (...)

Selon nous, Jésus-Christ n'était pas venu pour convertir les méchants à force de patience et de bonté : mais seulement pour récompenser les bons et promettre la géhenne à tous ceux qui ne croiraient pas immédiatement à sa parole Hélas ! oui, nous avons été comme ça ; ils sont tous comme ça en sortant du séminaire, à part quelques uns qui connaissent l'envers des choses...
(p 177/78)

Nous sommes aux antipodes du roman anticlérical classique. Et du reste sa réaction est significative lorsque la servante vient lui dénoncer l'inceste :

Je connaissais, comme tout le monde à Collioure, la parenté (...) Mais ce que vous me dites des relations de ces jeunes gens, c'est une abomination... Il fallait attendre avant de juger, car, sans preuves, c'est une tentation du diable que de croire...
(p 181)

Passons sur l'entrevue avec le grand-père qui se montre un sot. Et venons-en à l'entrevue avec les jeunes gens. Tout d'abord une remarque, il mène sa mission avec tact, il croit d'abord à l'innocence de la jeune fille, il pense que des esprits malveillants ont pu se méprendre devant leurs manifestations de tendresse. S'il tique c'est en découvrant La Conception de Murillo encadrée par La Chemise enlevée et Jupiter et Antiope. Et les deux jeunes gens n'accusant aucun remords, aucune honte, tout en étant pleinement conscients de leur situation pour le moins irrégulière, il les maudit. Que pouvait-il faire d'autre ?...

Non, il y a anticléricalisme, mais bien plus subtil, bien plus savoureux. Si Blanche cède si aisément ce n'est pas seulement qu'elle ait été corrompue par Flaubert, par la lecture de Madame Bovary et de Salammbô qui aiguisèrent sa curiosité, c'est aussi par la Bible :

C'était donc un grand crime d'aimer son frère, et les préceptes du pensionnat avaient raison contre les livres immortels, contre la Bible ?
(p 165)

L'amour est libre. Il est plus fort que les liens de parenté, plus fort que tout.
Loth aima ses filles ; Thamar fit l'amour avec son frère Absalom. Et sans remonter si haut, n'as-tu pas lu que (...) les lois grecques autorisaient le mariage entre parents ? Oedipe n'est venu qu'après, avec les lois arbitraires des sociétés... L'inceste est une chose naturelle, que les Sociétés corrompues ont décrété une faute.
(p 200)

Les derniers propos sont tenus par le grand-père. Et venons-en à lui. J'ai l'impression nette que La Hire nous montre un franc imbécile. Jusqu'à son nom qui me paraît suspect : Bisson-Chantal ...hum... Joignons-y l'ironie de certains propos, et reprenons cette déclaration :

Ce sera le combat de la volonté contre la passion. Je suis curieux d'en voir l'issue...

J'ai cru d'abord à une maladresse excusable chez un auteur de vingt ans. Et, dans le même temps, il me semblait déjà avoir entendu pareils propos. Eh oui, dans LE DISCIPLE de Mr Paul Bourget, ce personnage qui fit un certain bruit à l'époque A Sixte lui-même, et le philosophe de La Hire se comporte comme le philosophe de Bourget. Il n'est pas jusqu'aux épilogues qui ne se répondent. Dans le DISCIPLE Sixte veille le corps de R. Gresloux et se remet à prier, chez La Hire

Et chaque jour, silencieux et calme, il vient s'asseoir près de la tombe de l'Inceste. Et il médite (...) sur cette victoire de la Passion sur la Volonté.
(p 236)

Bref disons que le roman se termine par un pied de nez.

Je crois que La Hire modifia un roman primitif, il avait vingt ans, on sait que les jeunes gens attachent beaucoup de prix à leurs premières découvertes sensuelles, et il écrivit une idylle brûlante, peut-être autobiographique, où il est significatif que l'un et l'autre des protagonistes ne pensent jamais au mariage. Si cette partie peut nous sembler ridicule c'est en raison de l'illustration photographique, totalement en désaccord avec le texte. Ainsi Jacques apparaît sous les traits d'un monsieur moustachu en culotte de cycliste, et non comme l'adolescent fiévreux qu'il est. Et puis il y ajouta cette parodie de Bourget, campant un philosophe qui est un parfait imbécile, malgré sa tête de Tolstoï.

Je ne sais si La Hire eut jamais connaissance de tels vers adressés par Bourget à Montesquieu :

Ainsi l'exquisité morte des heures brèves
Que nous eûmes ensemble, ô cher, m'a parfumé
D'un maladif regret qui s'évapore en rêve.

Si oui, il dut en pouffer d'agacement.

Et au fait... Bourget écrivit un roman sur l'inceste : Le FANTOME, oh un inceste de bonne compagnie, un inceste de scrupuleux : le jeune homme qui épouse la fille de sa maitresse et soudain se découvre angoissé à l'idée de coucher avec la fille après avoir couché avec la mère.

Mais un jour La Hire fera volontairement du Bourget, et ce sera affreux.

MAITRESSE DE ROY
j van herp

MAITRESSE DE ROY ne serait d'un roman historique pareil à tant d'autres de l'époque, un peu mièvre, un peu superficiel, un peu libertin, quoique de fort bonne classe, s'il n'y avait la préface. Et là un auteur de vingt-deux ans nous fait part de ses vues sur le roman historique. Et elles ne sont nullement inintéressantes. A l'époque les lettres retentissaient du scandale de QUO VADIS ? L'ouvrage de Sienkiewicz est devenue de nos jours un classique, vilgarisé par le cinéma, il valut à son auteur le Prix Nobel - ce qui n'est pas une garantie de qualité, au contraire, mais n'empèche - Son succès vient de ce que, à la différence de tant d'autres romans scolairement antiques, il contient un thème qui fut ressenti par tout la terre, et deux inoubliables portraits : Pétrone et Néron, qui s'imposent au point d'en masquer la réalité historique. L'auteur n'avait peut-être pas du génie, mais bien certainement du talent. Mais en 1900 c'était justement le talent qu'on lui marchandait le plus, cela d'un bout à l'autre de la critique, de Lanson au Mercure, en passant par les esthètes à cheveux longs et bouche limaceuse. Il faut les comprendre et les excuser : trois cent mille exemplaires vendus, une édition pour la jeunesse, une adaptation théatrale, bientôt l'opéra en attendant le cinéma, il y avait de quoi soulever l'indignation exaspérée des confrères. Eussent-ils été plus indulgents s'ils avaient su que, de ce pactole, Sienkiewicz ne vit pas une pistole.

Il y avait donc scandale, et à tout le moins problème. Pourquoi et comment fut-il possible de vendre trois cent mille exemplaires d'un roman qui, à priori, ne devait pas plus accrocher le public qu'un Paul Bourget ou un Catulle Mendès ?

La Hire commence par écarter la première explication, la plus immédiate, celle de la publicité :

La réclame ne suffit pas, les exemples sont nombreux, mais je n'en citerai aucun pour ne pas affliger M. Félicien Champsaur. (p II)

Je ne sais ce que Champsaur fit à La Hire, mais il est certain que ce dernier ne le manqua jamais. Ainsi, lors de la parution de L'ARRIVISTE, trilogie sociale que l'on compara à LA COMEDIE HUMAINE, La Hire écrivit :

Balzac, c'est la Tour Eiffel, Mr Félicien Champsaur c'est le Pont Alexandre III.

Mais poursuivons. Le talent n'aurait pas suffit à expliquer le succès de QUO VADIS sans l'accord secret du public, las de romans naturalistes et d'adultères ressassés :

Il faut, au public actuel, un peu de mensonge, un peu de rêve, un peu de beauté (...) fussent-ils sans art, il s'y jette dessus, avec ardeur, heureux d'oublier un moment ses propres affaires, la politique, les grèves... (p II)

Et ce public n'a pas tort, d'autant que du passé il reste surtout des choses agréables, que l'éloignement dans le temps, que la toge, la colonnade et la mythologie, transforment les vices et les vilénies :

Héliogabale et Néron ne manquent pas de poésie : le crime chez eux se drape de si somptueux et élégants manteaux ! (...) Les orgies de la Régence, les fêtes et les petits soupers de Louis XV se présentent à nous si poudrés de rose, si enrubannés, si joliment dévêtus (...) que nous aurions mauvaise grâce à ne pas nous y plaire, quitte à nous indigner, une fois le livre fermé, et à bénir la Révolution qui balaya tout cela !... (p III)

Le public n'a pas changé, et la furie avec laquelle les femmes font le succès de tant d'héroïnes à la cuisse scandaleuse permettrait quelques réflexions indiscrètes.
Mais le roman historique relève de deux écoles, l'une est celle des chartistes parrainnés par Flaubert, celle-là se recrute chez les rats de bibliothèque, les érudits déchiffrant à la loupe :

des documents arides et des compilations savantes. (p IV)

Ecole un peu aride, poliment ennuyeuse, et où les veines des héros charrient plus d'encre et de poussière que de sang. On peut lui préférer l'autre école, celle de Dumas :

plus séduisante, moins pédantesque et beaucoup plus agréable pour les gens qui se moquent de savoir à quel jour précis le roi Dagobert fit la connaissance de Saint Eloi, et si le juste Hincmar était assis ou debout lorsqu'il commanda au célèbre Jean Scot Erigène (...) de répondre au moine Gotheschalk. (p V)

Cette école-là crayonne dans les marges de l'histoire, et l'auteur s'en réclame. Et tout en passant il se moque de certains confrères et de leurs déclarations :

> Le romancier lâche les rênes à son imagination (...) et comme il a su s'habiller à la mode du temps qu'il veut décrire, qu'il s'est fait bâtir et meubler une maison dans le style en rapport (...) il ne s'égare jamais.
> (p V)

Vous imaginez Flaubert écrivant de la sorte SALAMMBO, les Rosny de LA GUERRE DU FEU, d'Esparbès LA GUERRE EN DENTELLES et Jean Lombard BYZANCE ? La Hire est plus sérieux dans son crédo :

> Il ne mettra pas le hennin sur la tête de Marie-Thérèse d'Autriche et Henri IV sur le cheval roux... Il saura accoler au nom de Louis XIV le flamboyant surnom de Roi Soleil (...) jamais encore il ne se hasardera à faire coucher Cléopâtre avec Charlemagne, ni Agnè Sorel avec Napoléon Ier...
> Mais, à part ces légers détails, il se permettra tout... Et le public, content d'être amusé,(...) oubliera M.Duruy, le collège, et les usines, et les projets de loi de M. Waldeck-Rousseau, et la liste des pertes des Anglais au Transwaal, et tout notre temps laid, grossier, triste et poussiéreux...
> (p V & VI).

Et que vaut le roman ? Est-ce un crayon dans les marges de l'histoire et veuf d'anachronismes ? Certainement, et notre auteur pousse l'élégance jusqu'à publier sa bibliographie en annexe. On y trouve à côté de doctes ouvrages les Mémoires inédits du Comte de La Hire, mousquetaire du Roy, 1715-1790. Mais bien plus qu'une histoire, même romancée, de la favorite ce sont sont des broderies autour de sa vie et de ses aventures. Sans doute on nous la montre déguisée en Voltaire pour séduire le jeune roi de Suède, philosophe et puceau. Mais quand Christian VII voit Voltaire exécuter un strip-tease, et apparaître sous la forme d'une femme nue, il pousse de tels cris que le lendemain la favorite le félicite publiquement de sa foi catholique. Comme le protestant s'étonne elle répond :

> On m'a dit que, dans la Cour de Votre Majesté, le Saint Esprit est pour beaucoup dans la naissance des enfants...
> (p 28)

Mais si savoureux que soit à ses yeux le personnage de la Du Barry, et si la plume de l'auteur a des attentions particulières en s'attardant sur sa description physique, il est un personnage qui l'intéresse particulièrement : le marquis de Sade, un marquis d'avant les scandales, et séduisant à un point qu'on le confondrait avec Talleyrand.

C'est le tueur aux épingles d'or qui, supprimant trois futures maitresses du roi, sauve la Du Barry des intrigues de Choiseul. Et quand la chose est devinée :

> Trois heures après, le marquis de Sade trouvait en rentrant chez lui vingt-quatre petits billets, où, dans les termes les plus galants, quinze dames de la Cour, cinq bourgeoises et quatre actrices, le suppliaient de leur accorder un rendez-vous !
> (p 69)

> Quant à Mme du Barry, comme elle ne pouvait rien donner de plus précieux que sa beauté, elle coucha la nuit suivante avec le marquis de Sade. Si bien que, le lendemain, lorsque le Roi demanda à sa maitresse quelle récompense elle avait fait offrir au marquis de Sade :
> "-Sire, répondit-elle, je lui ai donné un diamant de votre couronne.
> -Tant mieux" dit Louis XV.
> Mais il eut le bon esprit de ne pas chercher à savoir quel était ce diamant-là, et convint que la récompense était digne de l'action. En quoi il ne croyait pas si bien dire, ni juger si sévèrement.
> (p 74/75)

Ce marquis La Hire le suivra jusqu'à Marseille, là où il offrira aux belles dames de la ville les dragées à la cantharide de sa bonbonnière :

> Les cinq femmes se mirent à rire aux éclats et à s'embrasser éperdument. Leurs yeux brillaient, leurs fronts ruisselaient de sueur, et leurs chevelures dénouées se tordaient autour de leurs corps nus (...)
> Bientôt, elles poussérent des cris aigus, s'étreignirent (...) et se mirent à danser follement une danse voluptueuse, où leurs corps se tordaient, se mêlaient, se roulaient, enlacés sur le tapis...
> (p 80)

Et leur mort dans les transports amoureux et masochistes se voit dépeinte avec une certaine complaisance par l'auteur, qui sent le besoin de terminer son chapitre par un jugement moral et sévère, digne d'un instituteur barbu attablé au Café du Commerce :

> Et, pendant que cela se passait, en silence (...) le peuple lisait LE CONTRAT SOCIAL.
> (p 81)

Mais le clin d'oeil est trop visible pour que nous soyions dupe de cette fausse et vertueuse indignation.

L'ENFER DU SOLDAT
j van herp

L'ENFER DU SOLDAT appartient à ce courant du "roman anti-militariste français", né des duretés du volontariat et du service de cinq ans, roman en vogue entre les années 1890 et 1900.

C'est une oeuvre naturaliste et brutale pareille à "SOUS-OFFS" de Descaves, "L'HOMME QUI TUE" de Hector France, "AU PORT D'ARMES" de Henry Fèvre, et tous les autres : "BIRIBI", "L'ELEVE-MARTYR", "LE CAVALIER MISEREY", "LE NOMME PERREUX", etc. Ouvrages qui se virent poursuivis par la justice, voire brûlés publiquement dans les régiments.

Tout jeune écrivain de vingt-quatre ans, père de huit romans, La Hire s'y met en scène, sous le nom de Jean de Sainte-Claire, avec une ingénue vanité des plus plaisantes :

> Des amis influents le recommandèrent (...) comme très intelligent, d'une instruction et d'une éducation parfaites, jeune écrivain que de nombreux articles de journaux et un roman à succès avaient déjà rendu très estimé dans les milieux littéraires et mondains de Paris.
> (p 8/9)

Mais l'intérêt du roman se situe ailleurs, et d'abord dans cette épigraphe empruntée à Kropotkine :

> Je commençai à apprécier la différence entre ce qu'on obtient par le commandement et la discipline et ce qu'on obtient par l'entente entre tous les intéressés. Le premier procédé réussit très bien dans une parade militaire. mais il ne vaut rien dans la vie réelle...

Cette conception prévaudra dans tous les romans populaires de La Hire, où le chef est, avant tout, un meneur d'hommes, fort de l'aquiescement volontaire et réfléchi de ceux qui le suivent, et non d'une soumission aveugle.

Puis le roman ne se borne pas à étaler et dénoncer les tares de la vie de caserne et du système hospitalier militaire. Et là, l'auteur se différencie de tous ceux qui le précédèrent dans cette voie. Descaves, Darrien, Hermant, quelle que fut leur sincérité, ne dépassaient pas le stade du constat. Les mesquineries de la vie militaire les avaient choqués au plus haut point, ils souffraient de ne pas trouver l'armée pareille à l'image idéale qu'ils s'en étaient faite et ils criaient leur déception.

La Hire a réfléchi aux moyens de pallier les défauts du système. Il expose les réformes souhaitables dans une lettre ouverte au ministre de la Guerre, faisant office de préface. Les unes relèvent de l'anticléricalisme très en vogue à l'époque : supprimez les soeurs de charité et les aumôniers, tout ira déjà mieux pour les malades. Les autres sont plus réellement pertinentes : verser dans le corps d'infirmiers les étudiants en médecine, faire en sorte qu'il y ait toujours un médecin de garde, que le personnel hospitalier reçoive une formation adéquate, et ne soit pas recruté au hasard parmi les militaires de carrière devenus inaptes au service actif, qu'il soit possible à un soldat tombant malade en voyage de se faire hospitaliser dans un hôpital civil, s'il n'y a pas d'hôpital militaire à proximité. Toutes suggestions relevant du simple bon sens, mais, apparemment, ignorées des bureaux de l'époque.

Le roman, quant à lui, se présente comme une chronique, celle de l'hôpital de Port-Vendres avec les agonies de grabataires, les crises de fiévreux, les crachements de sang, les visites baclées en hâte, les crises et les délires, l'avidité et la bassesse des infirmiers et des malades.

C'est aussi le récit d'une lente dégradation, celle de Jean de Sainte-Claire, qui sous l'influence de la veulerie générale, des truquages, des hargnes et du souffle général de jouissance brutale en vient à devenir odieux. Ainsi, amoureux de Soeur Marie-des-Anges, il finira par la violer à moitié:

> Elle était pour lui le fruit éternellement défendu, dont la saveur se parfumait violemment de sacrilège. Ah! posséder une soeur de charité ! lui enseigner l'amour, ses raffinements et ses perversions! ravir cette âme pure et ce corps virginal au Jésus jaloux! Quel excitant pour Sainte-Claire, qui avait conservé de son ancienne foi religieuse un très profond mysticisme, et qui recherchait les amours rares par vanité, par dilettantisme, par curiosité ! (p 92)

Ce n'est encore que littérature, car, en fait d'amours rares, Sainte-Claire se contentera fort bien d'une fille de trottoir. Mais il y a, à côté, le climat général :

> Le milieu où il vivait n'était pas seulement indifférent et cruel aux misères d'autrui, égoïste et lâche, il était aussi vicieux. Vice anormal, bien fait par son exemple pour pousser Jean de Sainte-Claire à séduire une femme entre toutes défendue.
>
> (p 92/93)

C'est le couple de l'officier Dulaurier et de l'infirmier Maxime qui, fort de cette protection, court les jeunes hospitalisés. Et tout le monde y voit d'abord un truc, puis la contagion s'étend, les faits scandaleux ne font plus scandale. Aussi Sainte-Claire brusque-t-il la religieuse. Avec pour conséquence que celle-ci ne vient plus à l'hôpital, et se trouve remplacée par soeur Calixte. "Un chameau" aux dires des infirmiers. Et dès lors une lutte sourde va opposer les infirmiers anticléricaux à la religieuse, lutte dont les malades feront tous les frais :

> On s'ingénia à se faire du mal. Pour les "cléricaux" Sainte-Claire et Colonna nourrissaient une hostilité adroitement cachée sous des affectations d'intérêt, mais qui se traduisait (...) par un manque de soins absolu. (...) Pour les "anticléricaux", soeur Calixte n'avait aucune bonté : elle bordait leurslits et changeait leur linge sans leur dire un seul mot de gentillesse (...) Aussi la jalousie, la méfiance et l'hostilité étaient latentes au 1er Fiévreux, et cet état peu tranquille causa l'aggravation de bien des maladies et la soudaineté de bien des morts.
>
> (p 206/207)

Encore n'y avait-il pas volonté délibérée de nuire. Il n'en ira plus de même quand le n° 20 passera dans le camp de la soeur. "Furieux de cette lâche défection" Sainte-Claire ne s'occupe plus du malade

> "il regarda le n° 20 sans intérêt et le soigna sans précautions" (et la soeur étant absente) Sainte-Claire et Colonna ne s'occupérent plus des cléricaux. Le n° 20 n'eut qu'un bain sur quatre prescrits ;(...) le lendemain il attrapait la fièvre typhoïde. (...) il mourut deux jours après.
>
> (p 208/209)

Il est remarquable qu'ici le romancier contredise l'auteur de thèse, car la maladie et la mort aggravées sont le fait de l'hostilité entre les soignants et vis à vis des malades, état de fait qui ressurgira même si les religieuses sont écartées.

Cette dégradation, ces surnoises lâchetés vis à vis de malades incapables de se défendre, rendent Sainte-Claire antipathique. Et telle est bien la volonté de l'auteur qui le condamne dans sa préface :

> Examinez (...) la conduite de ces fameux infirmiers de visite : vous verrez que, parmi eux, fourmillent les Caillotte, les Maxime, les Colonna, même les Sainte-Claire, ces tristes et malheureux personnages - hélas! si vite joyeusement infâmes! - de mon roman.
>
> (VIII)

Finalement, conscient de sa déchéance, le héros ne voit de salut que dans la fuite, que dans l'affectation à Paris, dans les bureaux. Tout autour l'auteur a multiplié les portraits et les épisodes bien enlevés : le général mort dans une maison close, que l'on va récupérer en secret pour l'apporter à l'hôpital, afin de lui assurer une mort édifiante ; Sainte-Claire contraint, par un sergent illetré d'écrire "Ci-gi" sur les croix tombales, et tirant subtilement vengeance de l'ignare ; l'épidémie de fièvre jaune avec l'horreur de l'hôpital, les salles souillées de déjections, les agonies atroces, et les infirmiers nus, incinérant les morts et le matériel, tandis que Maxime et un de ses amants, surexcités à cette vue, s'étreignent sur le champ et sous les yeux du major.

Et surtout l'extraordinaire épisode du légionnaire Pierre de Cadirac. Désireux de se voir réformer, il va contrefaire le fou, et Sainte-Claire s'amuse à le voir jouer ce rôle. Avec un flegme inquiétant, Cadirac émet les propos les plus subversifs contre la religion et l'ordre établi, sans encourir la moindre punition, car, tout aussitôt, il se justifie par d'éblouissants raisonnements. Si éblouissants qu'ils sont un signe de folie. Le summum est sa comparution devant un concile de médecins :

> Il traita sans le moindre embarras les sujets les plus profonds, les plus arduts, et confondit les six médecins. Comme il passait sans transition d'une idée à l'autre, qu'il entremêlait ses discours de citations en langues mortes et en langues étrangères, qu'il prit même un crayon et du papier et tenta de démontrer par une figure géométrique une théorie littéraire qu'il avait inventée de toutes pièces... (p 233/234)

Il faudrait tout citer. De nos jours, le cinéma nous a donné, voici près de quinze ans, une scène équivalente, avec Hortz Buchholtz dans "La confession d'un escroc". Et comme lui, Cadirac, tout en s'en défendant livrera, comme malgré lui, dans une confession hachée, les éléments les plus propres à le faire considérer comme fou. Et franchement, avec les ancêtres dont on le voit doté, qui ne croirait à la folie héréditaire :

> M de Cadirac grand-père était mort à quatre-vingt ans en criant : "Vive toujours la Lumière du Temple! O Grand Architecte, remplace-moi dans l'édifice par une pierre plus solide et repulvérise-moi! (...) M de Cadirac s'était converti huit fois à huit religions différentes et était mort en adorant, en désespoir de cause, le Soleil, principe de vie...

Et j'en passe. Mais après sa réforme, et lors de la dernière soirée passée en compagnie de ses amis, Cadirac ne quitte pas son personnage, et poursuit son feu roulant de paradoxes, tant et si bien que Sainte-Claire, qui croit à l'imposture, en vient lui-même à douter... Est-il fou ? N'est-il pas fou ?... Sans cesse il balance entre les deux avis. Ce n'est qu'à l'instant des adieux que Cadirac tombe le masque :

> Plus tard, vous voudrez vous souvenir que j'ai laissé

> ma folie, avec ma défroque militaire, à l'hôpital de Port-Vendres. Nous aurons (...) des conversations aussi hautes que celles qui ont fait croire à cette folie, mais j'emploierai des mots plus simples, des tournures de phrase d'une imagination moins échevelée, et j'aurai soin de ne pas négliger de me servir de sages transitions pour passer d'une idée à une autre.
>
> (p 246)

L'ENFER DU SOLDAT ne connut pas le sort ordinaire des romans dévolus à la caserne : duels, poursuites judiciaires, etc. Sans doute l'époque y fut-elle pour beaucoup : l'affaire Dreyfus avait sapé déjà une partie du prestige de l'armée, mais aussi La Hire, en homme fortement documenté, ayant accompagné son ouvrage de tout un dossier, puisé à bonne source : les propres archives du Ministère de la Guerre, qu'il avait eues à classer, et authentifiant les faits les plus scandaleux, il ne paraissait pas prudent de le pousser à en produire d'autres.

On fit usage d'une meilleure arme : le silence. L'ouvrage ne fit guère de bruit. Il paraissait vieilli, attardé, le temps des outrances naturalistes n'était plus, et on fit la petite bouche devant un roman nous peignant les misères d'hôpital et les rues chaudes de Marseille sans aucun fard, sans complaisance et sans pitié.

Cela explique pourquoi les historiens du Naturalisme ne citent point cet ouvrage, alors qu'ils font un sort à des oeuvres bien moins dignes d'intérêt. Car la plume de La Hire s'y révèle vigoureuse, très moderne de ton et d'écriture, dépourvue de fausse indignation, comme de sentiments de parade. Et pourtant l'ouvrage n'a pas cette noirceur complaisante des romans naturalistes, qui très souvent sentent l'effort du bon élève qui "fait" du noir.

Une belle figure traverse le livre : celle du major, qui lutte contre la routine et le poids impitoyable de la bêtise. Et cela sans verser dans l'hagiographie, sans rien souligner, par le simple constat des faits.

Et que l'auteur soit le même que celui de MAITRESSE DE ROY permettait de bien augurer d'un jeune auteur au talent aussi vigoureux et aussi divers.

L'ENFANT DANS LA MAISON
j van herp

Publié en septembre 1941, L'ENFANT DANS LA MAISON fut responsable d'une partie des ennuis que connut La Hire. Le roman ne commence-t-il pas, en effet, par :

> Un matin de cet été, qui fut le premier été pacifique après la plus constructive des guerres...
> (p 7)

repris page 31 où il est question de "la grande guerre de reconstruction européenne". Page 14 on nous présente le protagoniste : Jacques Rolland que la mobilisation trouve sergent de réserve, un an après son élection à la Chambre, et en 1940 il retourna au feu avec la Légion d'Honneur et la Croix de Guerre. Comme, de plus, il y est question, et tout au long du roman, de natalité et de la nécessité pour chaque famille française d'avoir des enfants, d'où l'obligation pour l'Etat de taxer les mariages stériles et les célibataires... plus besoin de dessin : Travail, Famille, Patrie, Maréchal nous voilà... oeuvre de circonstance, destinée à flatter Vichy.

Or le roman ne mérite pas ces opprobes ... enfin pas pour ces raisons-là... Car en 1920 Edmond Cazal publia LE MARIAGE STERILE ET LE DIVORCE et un roman L'INFECONDE ; et tout prouve que L'ENFANT DANS LA MAISON n'est autre que L'INFECONDE. La preuve ? Elle est fort simple : page 50 nous lisons que J. Rolland a 35 ans. Si donc il s'agissait de la guerre de 40, l'action se situerait, au plus tôt, anticipativement, en 1943, il est donc né en 1908, et aurait été élu député à cinq ans, et se serait trouvé à dix sergent et deux fois décoré. Ajoutons que tout dans le roman : performances des voitures, traits de moeurs, conventions sociales, inexistence de la radio et de l'aviation commerciale situe l'action en 1919.

Et que vaut ce roman ? Honnêtement pas grand chose : c'est un roman à thèse à la manière de Bourget et dans sa lignée, bien que l'auteur soit résolument laïque. Il s'agit d'une femme qui

> n'était pas apte au sacerdoce maternal et familial que les circonstances et la volonté de son mari lui imposaient
> (p 12)

> Le légitime et noble orgueil d'Adolphe Rolland et de son fils Jacques (ne devait pas souffrir) d'une stérilité qui, en ce temps d'après-guerre, eût été un désastre pour la famille autant qu'une perte pour le pays. Plus que jamais, en effet, la France a besoin que chacune de ses cellules sonstitutives soit abondamment peuplée, que chaque famille ait des enfants, que chaque homme se reproduise.
> (p 16)

La thèse est plus que défendable. On sait combien le pays se remit mal de la saignée de la guerre, combien le vieillissement accru de la population pesa sur ses destinées tant politiques qu'économiques. Et il semble qu'une politique de natalité eut épargné ces réflexes de vieux, ces timidités et ces démissions devant l'avenir.

Mais si la thèse est défendable, le roman ne l'est pas. Tout au long de ces pages il me semblait relire les FOSSILES de Francis de Curel, académicien. Dans ce drame il s'agit d'une famille noble dont le nom ne doit pas s'éteindre. Pour cela le père contraint le fils à épouser leur commune maitresse, à donner son nom à un enfant qui est peut-être son frère. Chez La Hire on n'ira pas jusque là. Mais alors que le drame de Curel empoigne encore et secoue, le roman prête à sourire. Qu'on en juge : la femme de Jacques Rolland a fait une fausse couche et se retrouve incapable encore d'enfanter. Le mari n'hésite pas : il divorcera, épousera une bonne pondeuse d'enfants, et zou...
Et son père est aussitôt à ses côtés :

> Ce sera mon devoir de père et de chef de famille : en vérité, ta femme, quelle qu'elle soit, ne vaut pour moi que comme mère de tes enfants.
> (p 30)

Mais Jacques ne doute pas que sa femme n'ait le sens du devoir :

> le devoir de céder la place à une autre femme, laquelle puisse me mettre à même d'accomplir mon propre devoir, qui est de ne pas laisser éteindre mon nom.
> (p 39)

Et comme sa mère ne l'approuve pas, il lui reproche d'être contre lui. Ce qui lui vaut cette réponse :

> Je sens bien maintenant que je suis une pauvre vieille de l'autre siècle,(...) moins attachée à ses devoirs sociaux, mais moins barbare. J'aime mieux souffrir que faire souffrir. et même n'être jamais grand-mère que

devoir un petit-fils au sacrifice désespéré d'une malheureuse femme, si Lucile consent jamais à ce sacrifice. (p 41)

Voilà déjà la famille divisée. Mais le père et le fils n'en ont cure :

Leur désir de l'enfant était si puissant, si profond qu'ils n'eurent ni l'un ni l'autre la moindre velléité de revenir en arrière, sur la voie difficile où le culte de la race et l'idée du devoir les avait engagés. (p 42)

Seulement Lucile refuse le divorce. Et La Hire ne la ménage pas :"égoïsme, avidité de luxe et d'honneurs mondains, mépris de son devoir..." Quant au mari... il lui vient à l'idée de lancer sa femme dans la vie mondaine, là elle s'éprendra bien d'un autre, et se révélera plus docile :

Souvent, il pensait qu'il aurait été très heureux qu'elle le trompât, ou seulement qu'elle le compromît. (p 72)

Eh bien non, elle refuse toujours, elle lui dit non et ne lui plante pas sur le front la paire de cornes qu'il mérite. Et comme Rolland est député il décide de faire voter une loi qui reconnaîtra que

le mariage sans enfants n'a jamais été et ne sera jamais le mariage tel qu'il doit exister pour constituer la base des sociétés humaines. (p 89)

Il agite cette loi devant les yeux de sa femme. Qu'elle accepte maintenant le divorce à l'amiable, discret, caché, ou alors... alors il engagera l'instance devant le pays, ce sera public, on les éclaboussera, on les chansonnera, les échotiers s'en donneront à plaisir. Lui est blindé, mais elle ? Et quand la pauvre femme lui lance qu'elle refuse, qu'il faudra que la loi la chasse de sa maison, lui arrache le nom qu'il lui a librement donné... la réaction du mari c'est l'indignation devant la méconnaissance de son devoir de française.

Et le père est de la même trempe. On aurait plaisir à les calotter, à leur botter les fesses tant ils sont bêtes, bêtes à hurler avec leurs grands mots, leur égoïsme familial et viscéral. C'est bien la peine pour ces républicains de dénoncer le pharisaïsme des Bien-Pensants de province. Car pas un instant il ne leur vient à l'idée qu'une adoption réglerait le problème. Ou plutôt non, ils n'en veulent à aucun prix, car cet enfant aurait le nom, mais il ne serait pas de leur sang.

Finalement Jacques fait un enfant à la fille d'un ami, et, devant le berceau, Lucile s'émeut, sanglotte, comprend son devoir, divorce. Mais la loi de Rolland est en route, le Parlement la vote, la nation l'adopte, l'étranger l'étudie.

Nous nageons en pleine ibsénité... Non, dans les eaux du Vieux-Port. Relisons le monologue de

"mestré" Panisse à l'acte deux de FANNY. Faute d'enfant il n'a plus oeuvré en artiste, dessinant les voiles adaptées à chaque navire, signées de son nom. Alors :

> certains MM Renault, Dion-Bouton, Peugot et tutti-quanti se sont mis à faire des moteurs ; et voilà pourquoi notre beau vieux port est tout empuanti de pétrole : c'est parce que Félicité était stérile. Tout simplement.

Et dire que, parvenu à l'Académie Française, et un tel livre était fait pour lui en ouvrir les portes, La Hire nous aurait assassiné de bouquins de cette veine. Alors que deux et trois fois soient bénis les chèques qui l'aiguillèrent vers le roman feuilleton et l'y maintinrent.

Eh bien non, je suis injuste. Une fois débarassé de la thèse, c'est à dire des mots où transparait l'approbation de l'auteur, des réflexions où il juge et prend parti, nous avons un bon roman, un roman de la même veine que celle de Mauriac. Pour être laïques et républicains, les personnages n'en sont pas moins pharisiens, ils sont odieux, insupportables, mais ils existent, ils sonnent vrai dans leur comportement, dans leurs actes.

Regardons les : le couple père et fils centré sur le nom, sur l'intégrité du domaine, et faisant bloc contre cette femme aux hanches étroites, incapable de donner le fils qu'ils attendent, qui leur est nécessaire si doit rester debout tout ce qui pour eux a un sens. Alors la décision de divorcer, les cajoleries, les menaces, les manoeuvres obliques, la femme lancée dans le monde afin de donner prise à un constat d'adultère. Et si nous écartons l'issue trop facile de la loi modifiée, il ne restera, dans ce climat de passion, d'avidité, de haine qu'à souhaiter un accident, à le favoriser, à la provoquer.

Tout cela y est, et la première partie du roman où monte l'affrontement des époux aurait pu être remarquable, l'est en fait, mais il faut faire abstraction de l'approbation de l'auteur. L'absence de cette complicité suffit pour que les sinistres fantoches sentencieux deviennent vivants, et pour que le drame cesse d'être une démonstration théorique en trois points, et devienne assassinat lent au nom de l'égoïsme familial.

LE ROMANCIER

POPULAIRE

LES MOUSQUETAIRES DE QUINZE ANS par A ZORCA
j van herp

S'il est un terme ambigu c'est bien celui de fascicule. Qu'y a-t-il de commun entre les Eichler, LA JEUNESSE DU ROI HENRI publiée en livraisons hebdomadaires, LES TROIS BOY-SCOUTS de 1913/19, ou LES VOYAGES AERIENS D'UN PETIT PARISIEN ? Rien. Ni la conception, ni la construction, ni même la présentation.

Dans le cas de Ponson du Terrail, et de tant d'autres romans de cape et d'épée débités en tranches, il s'agit d'un texte préexistant qui, une fois rassemblé, se présente sous la forme d'un gros volume normal. Aucune discontinuité n'apparait, les livraisons de huit pages s'arrêtent au milieu d'un paragraphe, voire même d'une phrase. (Dans LA BELLE ARGENTIERE, la page 24, 3ème livraison, se termine: "il changea de..." et huit jours plus tard, la page 25 offrait la suite: "ton").

Avec le même Eichler il s'agit d'autre chose. Les livraisons rapportent les aventures d'un héros que l'on retrouve partout, mais chacune d'elles, en principe, constitue un tout indépendant, qu'il s'agisse de Buffalo Bill, du Sar Dubnotal, de Harry Dickson ou des premiers Nick Carter. Dans d'autres cas une histoire suivie se développe à travers les publications successives, ainsi la lutte de Nick Carter contre les japonais. Mais la notion de "...la suite au prochain numéro", si elle ne fait pas totalement défaut, n'est pas absolument impérative. Il est possible de se borner au fascicule que l'on vient de lire, l'épisode étant bouclé et terminé.

Quand La Hire publie LES TROIS BOY-SCOUTS en volumes de 128 pages, ou LES GRANDES AVENTURES D'UN BOY-SCOUT en volumes de 64, il rejoint ce type d'histoire. Mais ici les divers récits sont étroitement imbriqués les uns dans les autres,

et forment un tout indissociable. Toutefois chaque volume constitue encore un récit centré et à peu près complet. Ce sera encore le cas du roman de de Pouvourville : LA GUERRE PROCHAINE sorti en volumes de 96 pages.

Avec LE CORSAIRE SOUS-MARIN, et plus encore les 50 fascicules d'Alexandre Zorca qui nous intéressent, il n'en va plus de même. Toutes les semaines sort un fascicule de 16 pages, et, selon une technique qui est celle du film à épisodes, chaque fascicule doit se terminer sur un temps fort et un suspense qui motiveront l'achat du fascicule suivant. Ce n'est plus "...la suite au prochain numéro", mais bien "l'achat au prochain numéro..." Et ce nouvel impératif paralyse la liberté de l'auteur, lui imposant des effets de surprise ou d'attente à intervalles réguliers, à allonger ou raccourcir son texte, à la répartir en un nombre arbitraire de fascicules.

Un Marcel Priollet, sous la signature Nizerolles, se jouera avec virtuosité de ces difficultés dans LES AVENTURIERS DU CIEL et LES ROBINSONS DE L'ILE VOLANTE, entrelaçant plusieurs intrigues parallèles.

Mais sinon, les auteurs, que ce soit Guy de Téramond avec son voyage aérien, A. Galopin avec son poilu de 12 ans, son petit explorateur ou son petit mousse, ou les autres auteurs d'A. Michel, auront recours au récit picaresque. C'est à dire qu'il n'y aura plus de roman, plus d'intrigue suivie et cohérente, ni de rebondissements logiques, il n'y aura plus aucune nécessité dans la succession des épisodes, dont l'ordre peut être bouleversé sans mal, chacun étant autonome, les seuls impératifs existant étant ceux de la géographie et de la chronologie...
Aussi les défauts que nous allons relever ne sont-il pas tant le fait de Jean de La Hire - Zorca qu'inhérents au mode de présentation lui-même.

LES MOUSQUETAIRES DE QUINZE ANS dans leur conception même ne pouvaient être un roman de cape et d'épée classique, ni un feuilleton aux coupures plus fréquentes et n'opérant pas un perpétuel appel au lecteur.
Il y a aussi qu'il s'agit d'un pavé : 800 pages qui en valent bien 2.500 ordinaires, et que La Hire a bourrées comme il a pu...

Le 30 mai 1616 trois gentilshommes s'affrontent en duel : le vicomte Sanson de Lacy, huguenot de Provence, le chevalier Guy de Curjac, catholique de Gascogne, et le baron Casimir de Maureillas, tourangeau. Ils parlent de se couper la gorge pour Solange d'Effeuil, orpheline et cousine de Curjac, et dont tous les trois sont amoureux.

Mais les trois bretteurs ont de quinze à seize ans, d'où le titre. Fort justement La Hire signale qu'à l'époque le fait n'avait rien d'extraordinaire, un seigneur partant en guerre en compagnie de fils et de neveux maniant l'épée dès les quatorze ans au moins ; quand ce n'était pas flanqué d'une compagne en jaque de cuir tirant le pistolet.

C'est le départ sur chapeau de roues, à fond de train, vers... le cul de sac. Car au bout de trois pages le sujet paraît épuisé. Et La Hire doit le relancer en faisant

appel à Concini et son armée privée de 7.000 mercenaires.

Les hommes de l'Italien enlèvent la fille adoptive de Molitor, bourreau de Chinon. C'est que Concini se voit couronné Roi de France, et que la jeune fille n'est autre qu'une fille de Henri IV et de Marie de Médicis, enlevée deux jours après sa naissance, et comme telle soeur aînée de Louis XIII.

Page 69 le coup de pistolet du guichet du Louvre met fin à la carrière du Maréchal d'André, et à un roman qui deviendra RAPIERES ET COEURS. Les trois jeunes gens se présenteront au Roi, et deviendront :

les mousquetaires de quinze ans d'un roi de seize.

Vingt ans après la formule sera reprise par Serge Dalens dans LE PRINCE ERIC, puis par Jean-Claude Alain dans MIKHAIL, PRINCE D'HALIMARK, mais il s'agira de scouts, et non de solides garçons bien trempés, bien actifs. Seulement nous ne sommes encore qu'au dixième de l'ouvrage. Alors les trois garçons, qui ont totalement oublié leur rivalité amoureuse, vont devenir les agents du Roi. Mais dès cet instant, devenus les éléments d'une intrigue à tiroirs, ils cessent d'exister, ils n'ont plus de caractère ou de personnalité, et sont devenus indiscernables en tout. Même le jeune Sanson n'est plus la copie réduite de Porthos.

Instruments d'une intrigue élaborée en dehors d'eux, maniés par le roi, puis par Richelieu, ils se laissent entraîné dans un tumulte d'aventures, de poursuites, de combats, d'escalades... Et je te saute par la fenêtre, et je t'estoque, et je suis emprisonné, et je m'évade, et je me déguise, et je t'enlève, et je te raconte...

Je te raconte surtout... la lutte des Armagnacs contre les Bourguignons... Robert le Diable... l'histoire du donjon de Vincennes... un complot sous l'inquisition... l'histoire du gibet de Montfaucon... et les années de jeunesse de Nicolas Poussin... et Enguerrand de Marigny... et je m'arrête car presque toute l'histoire de France y passe.

Il n'y a plus d'intrigue complexe dont les fils se mêlent et se débrouillent, et qu'il faut ordonner et éclaircir, mais une suite d'épisodes successifs, arbitraires, interchangeables, et qui pourraient se succéder à l'infini, le seul obstacle étant la répétition et l'essouflement. Mais aucune crainte de ce côté, à tout instant l'auteur ouvre un nouveau tiroir, précipite les Morisques de Grenade dans la ronde, occasion de raconter le siège de 1492, use de tout comme bois de rallonge, pour que le récit prolifère et s'étende... Mais le mouvement emporte tout.

Et tout cela entrecoupé de facéties :

> Je jure de ne plus me couper ni barbe ni moustache (...) tant que je n'aurai pas tiré vengeance.
> Et en prononçant ce terrible serment le bourreau Molitor étendit la main droite. (p 41)

Ajoutons qu'il y a peu d'anachronismes, et qui seraient plutôt des étourderies de plume. Il y a un duc de Richelieu p 363 et p 15 :

Quant à mon âge ne t'en inquiète pas, je suis comme le Cid de Mr de Corneille.

Et ces anachronismes là ne sont rien à côté de ceux dont Georges Vallée a parsemé les couvertures - du reste fort belles. Couvertures anachroniques, et qui pis est, contradictoires. Ainsi (n° 14) nous voyons un Louis XIII de 40 ans et non de 16, mais il se trouve avoir son âge sur les couvertures n° 26 et 42, pour vieillir à nouveau au 46. La couverture n° 15 montre des casaques qui apparaîtront vingt ans plus tard, et des royales. Alors que Louis XIII n'a pas encore songé à faire la barbe à ses courtisans.

Quant à Richelieu c'est Mgr du Plessis, cardinal duc, en pourpre et cordon bleu du Saint-Esprit, tel que le peignit Philippe de Champaigne, qui trône au n° 20, et non Mr de Luçon, encore très mince personnage et drapé de violet, comme le montre le texte.

Que dire de la tentative ? Un agréable roman d'aventures pour les jeunes garçons, et qui les changeait des sempiternelles poursuites à travers le monde. Sinon c'est un échec. Et un échec inévitable vu les circonstances.

Historiquement l'idée était heureuse, les personnages plus que plausibles. Il a fallu toute la gérontocratie du XIXe siècle pour nous faire oublier que l'histoire n'est pas chiche en héros de seize ans : Baudouin IV de Jérusalem n'a pas seize ans quand il remporte la victoire de Hattin sur Saladin ; au même âge Conradin tentait de reprendre son royaume de Sicile, et se faisait décapiter avec son cousin Frédéric âgé de quinze ans ; à dix-sept ans l'infant don Carlos conquiert le royaume de Naples en dépit de l'Autriche, de l'Angleterre et du Pape ; et si Bonaparte en Italie était bien jeune, il ne l'était pas autant que Condé à Rocroi. C'est que l'espérance de vie était mince, qu'on vieillissait vite, et que l'on avait pas le temps d'attendre.

Et pourtant, dans les romans, les héros de cet âge sont rares. Je ne vois guère - mis à part les personnages épisodiques de pages et de jeunes seigneurs - que le chevalier Ningun de Féval fils (D'ARTAGNAN CONTRE CYRANO DE BERGERAC) qui a seize ans, est amoureux, est amant. Mais, fils d'Anne d'Autriche et de Buckingham, il est surtout un prétexte emporté par l'intrigue.

C'est que le personnage, s'il est historiquement vrai - et songeons à nos propres teen-agers - est littérairement un mauvais sujet.

Prenons les mousquetaires de La Hire - Zorca, il leur manque la sensualité normale des jeunes gens - et quinze ans de 1616 en valent bien vingt de 1925. Elle manque car elle devait être passée sous silence, vu le public. Et il y a véritablement un décalage constant entre le comportement adulte de ces adolescents, et leur parfaite aseptie sentimentale et sexuelle - justifiée par mille raisons commerciales ou éducatives - et l'atmosphère générale du récit, pleine de désirs d'hommes, même si l'expression n'en est que voilée ou feutrée...

Si maintenant l'auteur avait traité ses personnages comme il le convenait, avec leurs désirs réels, lutinant les servantes dans les auberges, ou bousculant les bergères dans les prés, c'est le public adulte qui aurait regimbé. Un brave lecteur moyen cherche un personnage à qui s'identifier. De préférence beau, séduisant, pourvu de toutes les qualités. Et selon le livre notre homme deviendra James Bond ou OSS 117.

De même les dames, et il faudra bien finir par croire que l'abondance d'héroïnes débauchées qu'on leur offre est là pour les consoler d'être honnêtes. Mais un héros de seize ans n'intéresse pas, il indispose même, s'il révèle la sensualité. Et le scandale du DIABLE AU CORPS ne fut pas tant motivé par le fait qu'un combattant du front était cocu, mais parce qu'un gamin le faisait cocu. Et cela les romanciers le sentaient bien, et réduits à écrire pour adolescents ils nous donnaient cette cote mal taillée, de personnages en perpétuel porte-à-faux.

LA SCIENCE-FICTION
j van herp

Quand peut-on dire d'un roman qu'il est de Science-Fiction ? Pour Pierre Versins il suffit qu'il enferme un chapitre, une page, un paragraphe relevant de l'invention conjecturale. A la limite ceci le mène à indexer LE BATEAU ROUGE de Louis Artus et Albert Toucharé, pour cette seule phrase :

> Depuis que nos bons alliés français, devenus puritains sous le président Maurras...
>
> (p. 8)

A ce compte il faudrait passer en revue la totalité, ou presque, de l'oeuvre de Jean de La Hire ; romans de cape et d'épée et romans sentimentaux y compris, car il sème à poignées les inventions, mécaniques ou autres, dans tous ses romans.

J'aurai donc recours à un critère beaucoup plus restrictif : je n'envisagerai que les romans où l'invention, ou l'élément de S.F., joue un rôle déterminant, si déterminant que, le supprimant, on supprimerait en même temps le roman. Ceci explique pourquoi j'écarte L'ASSASSINAT DU NYCTALOPE, GORILLARD, LE CORSAIRE SOUS-MARIN, en dépit de son submersible ultra-rapide, du sous-marin individuel et de l'électro-miroir, tout comme j'écarte LE SPHINX DU MAROC.

Je le fais avec d'autant moins de scrupules que Leborgne s'est chargé de l'étude des inventions.

Ce faisant l'éventail reste encore bien ouvert et bien fourni : la plupart des grands thèmes de la S.F. ont été abordés :

voyages interplanétaires : LA ROUE FULGURANTE, LE MYSTERE DES XV, LE ROI DE LA NUIT, LES GRANDES AVENTURES D'UN BOY-SCOUT.
voyage dans l'avenir : AU-DELA DES TENEBRES, BELZEBUTH, PAR DELA L'INCONNU.
anticipation : les mêmes titres, plus LE MYSTERE DES XV.
l'homme métamorphosé : JOE ROLLON (sous la signature Cazal), L'HOMME QUI PEUT VIVRE DANS L'EAU, LES MYSTERES DE LYON.
anticipation militaire : LA GUERRE... LA GUERRE...
envoûtement scientifique : LA CROIX DU SANG, LES ENVOUTEES, LUCIFER.
pays préservé : LES AMAZONES, LE MYSTERE DE L'EVEREST.
utopie : LE MYSTERE DE L'EVEREST.
invention merveilleuse : LE TRESOR DANS L'ABIME.

Sans doute tous les thèmes ne furent-ils pas traités avec le même bonheur : LES AMAZONES, LE ROI DE LA NUIT ne méritent guère de retenir l'attention, et, dans L'HOMME QUI PEUT VIVRE DANS L'EAU, l'Hictaner utilise finalement fort mal ses possibilités biologiques. Il n'en reste pas moins que dix-huit romans ne constituent pas un mince bagage pour un auteur qui ne fut pas un auteur de S.F. au sens où nous l'entendons actuellement. Car pour La Hire l'élément invention est, le plus souvent, utilisé à des fins uniquement romanesque et d'intrigue. Ainsi dans LE TRESOR l'héliose, ce corps attiré par la lumière solaire, ne servira pas à un voyage interplanétaire, mais uniquement à mettre en jeu une sorte de bathyscaphe destinée à récupérer les trésors sous-marins. Encore l'intrigue relèvera du roman d'aventures classique.

Quand l'auteur nous mène dans l'avenir son but n'est pas tant de nous décrire ce qu'il croit, ou ce qu'il attend, ou ce qu'il espère, ou ce qu'il craint, mais simplement de varier le cadre de l'aventure, de se doter d'une plus grande liberté. Et jamais, fût-ce dans ses romans semi-fantastiques, comme LUCIFER ou LES ENVOUTEES, il n'exploite à fond son idée, comme les auteurs actuels ont appris à le faire.

Si La Hire agit de la sorte ce ne fut certainement pas par impuissance ou incapacité, seulement les lois du feuilleton, ou du roman populaire, ne lui permettaient pas d'aller aussi loin. Il prenait déjà tant de liberté avec les thèmes classiques!... Si de plus, non content de transporter l'action sur Mars, il avait négligé les malheureuses captives pour la conquête de la planète, le rédacteur en chef aurait regimbé.

les voyages interplanétaires.

Olivier-Martin analyse LA ROUE FULGURANTE, je fais de même pour LES GRANDES AVENTURES D'UN BOY-SCOUT, j'y renvoie donc le lecteur. Je tiens cependant à souligner le caractère poétique, et même onirique, de LA ROUE FULGURANTE. L'engin à lui seul, avec son icosaèdre de brumes denses et grises, les colonnes lumineuses d'un vert intense, sommées de globes de lumière blanche qui enveloppaient les héros

comme un brouillard léger entoure un arbre...

tournait résolument le dos à l'univers d'extra-terrestres strictement humanoïdes, et de savants en faux-cols qui était de règle. Le seul du reste admis par la Ligue de l'enseignement et le Front Uni des instituteurs. Le dépaysement sera total avec Mercure.

D'ordinaire une planète est un monde différent de la Terre, dépaysant, mais pas trop (au moins à l'époque). Mais La Hire brosse un univers dément et fantastique. Sous le sol coule un fleuve d'or liquide et froid, dense et lumineux, qui parcourt et éclaire de prodigieuses cavernes. À la surface les Mercuriens monopèdes et cyclopes se déchirent et se dévorent. Près du fleuve jaune, les noirs attaquent les jaunes retranchés dans une citadelle d'or, taillée à facettes comme un diamant. Au sommet de la forteresse tournent des machines tourmentées, des pavillons d'où, à intervalles égaux, sortent des hurlements d'agonie. Et ces hurlements embrasent les assaillants, les muent en un tourbillon d'étincelles.

Comment vivent et se reproduisent ces êtres ? Quelle est leur civilisation ? Quel est le motif de ces guerres ? Nous n'en saurons rien, aucune explication ne sera proposée, à jamais nous ignorerons le comment et le pourquoi des choses. Un éclair nous a, un instant, découvert un univers non humain, la nuit s'est refermée, et, à jamais, il nous reste incompréhensible et impénétrable.

Cette folie poétique ira décroissant par la suite. LA ROUE fut visiblement écrite pour la délectation propre de l'auteur. Par la suite il lui fallut songer plus au lecteur, et s'imposer un cadre réaliste.

C'est immédiatement sensible dans LE MYSTERE DES XV. Sans doute, avec un paisible culot, La Hire a-t-il fait de LA GUERRE DES MONDES un ouvrage historique, ce qui permet de piller Wells. Mais il n'en passe qu'un pâle reflet. Quant à la planète Mars :

> La mer Australe semblait maintenant d'argent pâle, et l'île Argyre, sablonneuse et basse sur les bords, formait une grande tache d'un rouge vif (...)
> La coloration rouge du reste de l'île provenait des végétations fantastiques d'une nature inconnue.
> (Le Mystère des XV, p.18)
>
> La-bas, au delà des forêts rougeâtres qui couvraient les collines basses, le ciel se teintait de violentes couleurs jaunes, orangées, rouges... C'était comme des coulées ardentes de métaux en fusion.
>
> Au sud s'étendait à perte de vue une mer calme comme un lac peu profond, aux eaux de couleur rose pâle...
>
> Quant à la coloration, elle passait par toutes les gammes du rouge, depuis le rôse pâle jusqu'au cramoisi rutilant..
> (Le Triomphe de l'amour p.13,16,17)

C'est tout. C'est mince en regard des splendeurs imaginées par LeRouge ou, simplement, des décors de Burroughs.

Mais la Rhéa du ROI DE LA NUIT retrouve la veine poétique et démentielle. Planète sans feu, où le feu n'existe pas, où il ne peut exister, avec une technologie bloquée sans recours à l'âge de pierre, monde où souffle le vent éternel, tout puissant et muet, qui emporte le Nyctalope et ses compagnons, dans le courant duquel ils nagent et plongent, vent qui ne souffle qu'à une altitude donnée et dont le coup de faux a arrasé les montagnes, aplani et poli les plateaux.

Et sur ce monde une ville phosphorescente, isolée dans une île, défendue par une muraille aveugle, haute de cent mètres, peuplée de maisons sans portes ni fenêtres, où vivent les hommes-volants, qui ne voient arriver la nuit qu'avec terreur, car la nuit est le domaine des Nocturnes. Ces hommes-singes géants viennent assiéger les murailles et capturer et enlever des diurnes, pour les entraîner dans leurs cavernes, et là se charmer de leur chant.

Il est regrettable que tout ceci soit noyé dans un récit morne, peuplé de personnages inexistants, et indigne de La Hire.

Passons sur l'engin, l'Olb-1, calqué sur la Terrinsule de Cathelineau, mais tout de qui est détail astronomique sonne faux. Ainsi Rhéa, qui porte le nom d'une lune de Saturne, est un astre errant venu se mettre en orbite autour de la Terre. "A 95.000 lieues", ce qui fait 495.000 km, et non "un peu moins que la distance de la Terre à la Lune" (p.38). Mais (p.62) nous lisons :

> le voyage devait avoir une durée moyenne de 105 heures à la vitesse moyenne de 60 Km par minute.

ce qui la situe à 378000 km, et du coup les lieues deviennent lieues françaises de 4 km. Inutile d'aller plus loin, même sans la référence à Cathelineau, il est visible que La Hire recopie un ouvrage de la période 1850-80.

Malheureusement ce sont de telles erreurs qui discréditèrent longtemps la S.F. dans l'esprit des gens sérieux. Et on les comprend assez.

Et La Hire fut le premier à se rendre compte de la médiocrité de son oeuvre, il attendit 20 ans pour la publier... et encore dans les conditions spéciales de la guerre.

LE MYSTERE DES XV parut en 1911, à cette époque les romans interplanétaire étaient soit des essais déguisés en romans, et visant à exposer les principes d'un engin et les modalités du voyage, soit des récits d'exploration. Dans la première veine figure Jules Verne, dans la seconde LES PREMIERS HOMMES DANS LA LUNE et LES AVENTURES D'UN SAVANT RUSSE.

Mais La Hire est bien le premier, à ma connaissance, à envisager que l'homme émigre, s'implante, colonise une autre planète. On pourrait dire que LES XV ne sont que LA GUERRE DES MONDES retournée. N'empèche, les Terriens sont depuis plus de dix ans implantés dans l'île Argyre... On peut se demander comment il se fait que les Martiens, munis des armes décrites par Wells, ne les aient pas balayés...

Nous saurons que les Képhales forment trois nations. La nation insulaire peuple le sud de la planète, elle occupe toutes les îles et les terres méridionales, du pôle à l'équateur. La capitale en est Zéa, au centre du lac de même nom, dans la terre d'Hellas. Cette nation est en contact avec les Terriens, mais il y a également les autres Képhales.

Les terres du nord sont partagées entre deux nations. La moins puissante, la plus intelligente, occupe l'occident, déborde jusqu'à la région de Memnon dans l'hémisphère sud et possède l'Arcadie, la plus belle région de Mars.

Les Orientaux, en plus de la partie est de la planète, occupent la partie de l'Eden Arabique qui s'étend jusqu'au bord du lac Niliaque.

Orientaux et occidentaux vivent en paix, mais les Orientaux font la guerre aux Insulaires. Ce qui explique que ces derniers aient prêté peu d'attention aux Terriens, qui, du reste, se confinaient dans leur île.

Ce sont les Orientaux qui ont tenté l'invasion de la Terre, mais leur échec les a découragés, il en a été peu parlé dans les projections célestes qui sont les journaux de la planète.

Ce qui est remarquable c'est l'attitude du Nyctalope et de ses compagnons. A la vue des Martiens les Anglais de Wells sont soulevés de dégoût. Chez La Hire nulle trace de dégoût ; de l'intérêt, la passion de l'étude, la volonté de se comprendre, de percer le langage géométrique s'inscrivant dans les prunelles immenses des Képhales, de remplacer le combat par l'attente.

Pas un instant la morphologie des Képhales n'entre en ligne de compte, ce qui est sous-jacent, non-exprimé parce que cela va de soi pour l'auteur, c'est que ce sont des êtres pensants et que tous les êtres pensants sont égaux.

Aussi quand le Nyctalope libère ses prisonniers, après leur avoir peint le signe "Paix" sur le front, il y aura alliance entre les Insulaires et les Terriens.

<u>le voyage dans le temps</u>.

La Hire n'a pas osé employer la machine à explorer le temps, dont cependant il connaissait l'existence. On ne s'en fit pourtant pas faute à l'époque. C'est elle, retrouvée dans un coin du front, qui anime LA BELLE VALENCE de Th. Varlet. Mais La Hire sentait que son public ne l'aurait pas suivi sur ce terrain, et il eut recours à des procédés plus plausibles.

AU DELA DES TENEBRES fait appel à l'hibernation. Les 500 volontaires rassemblés par "L'Inconnu" dormirent 1.304 ans d'un sommeil entretenu, surveillé, interrompu par des machines. Alors la cloche sous-marine immergée dans la lagune de Venise refera surface.

Les candidats se sont préparés à un véritable voyage d'exploration, la cloche contient des armes, des munitions, armes classiques ou inventions de "L'Inconnu", des génératrices et de la houille, seule source d'énergie dont il est certain que le temps ne la dégradera pas et qui sera toujours utilisable. Et enfin des vivres, stérilisés et conservés sous vide.

L'intrusion dans un futur très élaboré d'étrangers venus du passé sera traité bien des fois par la suite (VILLE SOUS GLOBE de Hamilton, UN AMOUR EN L'AN 41.042 de Farcasan), mais peut-être jamais avec autant de saveur. Car les hommes de 1918 ne se sentent nullement dépaysés. Ils ne mettent pas longtemps à s'emparer d'un avion de la police, à démonter et remonter les armes "modernes" et à les copier. Si bien que, lorsque le gouvernement veut les liquider, cette petite poignée, jetée dans le conflit qui oppose les "travailleurs" aux "capitalistes", va bouleverser la société, ou tout au moins les conceptions des dirigeants avoués ou occultes de cette dernière. Car, et cela est

joliment vu, quoique pas assez développé, les anciens hommes n'ont aucune des craintes, aucun des tabous qui paralysent les révoltés de 3222. Ils sont pareils aux Barbares forçant les portes d'un empire, et qui promènent partout un regard curieux mais non impressionné.

BELZEBUTH utilise également l'hibernation, mais à plus petite échelle. Mézarek, fils de Korridès et de Titania, emporte avec lui, dans un sommeil de près de deux siècles, la fêmme et le fils de Saint-Clair. Et le Nyctalope, endormi en compagnie de Gno-Mitang, dormira à sa poursuite, le duel entre les deux adversaires se déroulant en 2.100.

A ce moment Mézarek et Saint-Clair sont les deux maitres du monde par le jeu des combinaisons économiques : derrière les deux gouvernements mondiaux se profilent La Mondiale et L'Universelle. Or, par le jeu des intérêts composés, des capitalisations successives, ces compagnies sont nées des fondations créées par Saint-Clair et Mézarek, et devant protéger leur long sommeil.

A peu près à la même époque, H.Bernay dans L'HOMME QUI DORMIT CENT ANS effleure le thème. Mais, si son personnage disposait d'une petite fortune à partir d'un modeste carnet de caisse d'épargne, le jeu des impôts progressifs, et surtout les amendes pour non réglement en temps opportun, le laissaient nettoyé et endetté jusqu'au cou.

C'est pourquoi La Hire fit gérer les fondations par des gens compétents.

Comme tous les lecteurs j'attendais l'auteur au dénouement. Toute l'action se déroule en effet en 2.100 et nous savions bien que le Nyctalope devait revenir à notre époque pour reprendre ses aventures. L'auteur s'en est tiré par une pirouette : tout son roman n'étant qu'un rêve.

Je ne sais quelle fut la conclusion de PAR DELA L'INCONNU, je n'ai eu connaissance que de trois feuilletons de ce roman publié en 1940. Mais tout porte à croire qu'ici le voyage s'effectuait dans les deux sens.

Comme il s'agit d'un des romans les moins connus de La Hire, je vais en résumer ce dont j'eus connaissance.

Nous sommes dans le Lot entre Cahors et Souillac en juillet 1940, très exactement :

> seize jours après le jeudi de la semaine suivant l'armistice...

Jeanne et Pierre Chaillot, partis en voyage de noces, à pied et sac au dos, surpris par l'orage, trouvent abri dans une propriété isolée : le "Château Gris", dont le possesseur est le docteur José Luc. Et après le repas, dans leur chambre, drogués, ils glissent

> de l'euphorie à l'extase. Et bientôt de l'extase à une sorte d'anéantissement qui, certes, n'était pas la mort mais qui avait un autre caractère que le simple sommeil naturel.

Aidé de la docteresse Lucy Wilmore, le docteur fait placer les corps nus sous une cloche pneumatique afin de commencer la "désincarnation fluidique". Et quand les corps desséchés sont étendus rigides, les âmes en sont prisonnières dans deux ampoules de cristal, sous la forme de deux flammes dansantes.

Les corps demeureront là, figés, inaltérables, morts, mais tout prêts à revivre quand il plaira au docteur de les réhydrater. Quant aux âmes elles seront projetées dans le temps, guidées télépathiquement par José-Luc qui pourra les rappeler quand il lui plait.

L'expérience réussit, Pierre et Lucienne s'incarnent en deux corps du futur, mais celui de Jeanne appartient à une jeune femme liée à un autre que celui où Pierre s'est incarné.

Le procédé est ici ouvertement magique, si même on parle d'un projecteur psychique, c'est de pur occultisme. Mais le procédé se révèle également d'une souplesse extrême : les deux voyageurs ne sont pas isolés en ce monde, télépathiquement José-Luc reste en liaison avec eux, il peut, à tout instant, les rappeler à lui si la situation l'exige.

Au fond La Hire n'a guère exploité le voyage dans le temps, ses possibilités, dont un Varlet vers 1920 montrait le jeu : bouleverser l'histoire, créer des paradoxes. Je crois d'abord que cela ne l'intéressait pas. En règle générale il traite sérieusement ses sujets, ne cherche pas à les développer sur le mode plaisant.

On pourrait presque dire que ces voyages dans le temps sont prétextes pour affirmer sa philosophie :

> Et la vie, sur terre, continua... Et les Hommes, par le monde, continuèrent de naître, d'exister, de mourir. Mais avant de retomber en poussière, chaque être humain travailla, comme avaient travaillé ses ancêtres, consciemment, ou inconsciemment, à ce qu'il est convenu d'appeler "le progrès de l'humanité". Et, malgré les guerres et les épidémies, et les révolutions et les cataclysmes, malgré les changements politiques et les innovations sociales, malgré tout cela ou en raison de tout cela - car que savons-nous de certain sur les causes ?- il y eut dans le monde terrestre cette évolution qui est le propre même de la vie.
> (Au delà des ténèbres, p.41)

> Et le temps passe.
> Là est le mystère impassible (...)
> Le temps passe, inexorable.
> Et tout se transforme, tout disparait. L'homme, l'animal, et la plante naissent, vivent et meurent, se réincorporent à la terre, qui elle-même, quoique bien plus lentement, subit l'évolution, le changement, la transformation, loi principale, loi éternelle de l'univers.
> (Belzébut, p.49/50)

A dix ans de distance les deux textes sonnent de la même façon. C'est l'idée du changement perpétuel, inévitable, et qui échappe à l'homme, à l'homme qui n'est qu'un

élément parmi d'autres, les plantes, les animaux, la planète, et placé sur le même plan.

On ne dira pas que c'est une pensée très optimiste.

<u>les cités à venir</u>.

La Hire a décrit quatre fois l'univers du futur, sommairement, en se bornant aux modifications extérieures dans LES XV ; dans sa complexité sociale ou économique dans AU DELA DES TENEBRES et BELZEBUTH. Quant à PAR DELA L'INCONNU les éléments sont trop minces que pour me permettre plus qu'un léger aperçu.

Le monde des XV est celui de 1930 comme on pouvait l'imaginer en 1910. Camille Flammarion est toujours vivant, il devient même conseiller technique sur Mars ; le Congo est toujours l'Etat Indépendant (ce qui permet de penser que La Hire rédigea son texte avant 1909) et le gouvernement de la République a gardé les bonnes habitudes de la diplomatie secrète. Ainsi quand Brand, président du conseil, Panlevé, président de Chambre et Maurice Reclus, ministre de la guerre, décident d'intervenir sur Mars, ils savent que la mesure est anticonstitutionnelle. Aussi toutes les tractations se passeront dans le secret, et, en préparant le terrain grâce à la presse, on fera que l'opinion approuve chalheureusement l'expédition interplanétaire.

Et l'on voit que nous sommes encore à l'époque des avions en bambou entoilé, car la France s'est emparée, intactes, des antennes du Lac Léopold II, décide de transporter 3.000 hommes sur Mars dans 250 radioplanes. Et cette flotte sera construite en un mois. (Maintenant je ne crois pas que La Hire fut dupe de ce chiffre. Je pense plutôt à un télescopage du temps, ou à une contraction des temps morts, afin de garder au récit son rythme haletant.)

Les différences nettes entre l'époque et 1910 apparaissent dans l'évolution des moyens de transport, et dans l'aspect de Paris où les fortifications, rasées, sont devenues un boulevard circulaire, planté de huit rangées d'arbres.

La navigation aérienne s'est exceptionnellement développée, mais selon une voie que nous n'avons pas connue. Du moins à cette échelle. Elle est assurée par des services réguliers de dirigeables, en France par la Compagnie Transatlantique Aérienne. Ce sont toujours des dirigeables du type République, mais perfectionnés. On nous tait ces perfections, sinon pour nous apprendre que force ascensionnelle, moteur, solidité, résistance au vent, manoeuvre, tout est devenu :

> aussi facile, aussi parfait, aussi puissant que l'exige un service de transport public et régulier.

Les lignes intérieures desservies sont Paris-Bordeaux, Paris-Marseille, Lyon, Le Havre, Lille, trois fois par semaine. Lignes extérieures : Le Havre-New York, Marseille-Alger, une fois par semaine (et on voit que La Hire n'a pu se dégager de l'assimilation aux lignes d'aviation), Marseille-Tananarive, Bordeaux-Tombouctou-Brazzaville deux fois par mois.

Ces dirigeables possèdent un pont-promenade coupé de plans vitrés permettant aux passagers de ne pas être balayés par le vent de la vitesse. Visiblement on n'a pas encore eu l'idée de fixer directement la nacelle à la coque, comme sur les zeppelins allemands. Et, merveille, le dirigeable Gironde possède une salle de billard. Je me suis toujours demandé comment on y assurait la stabilité et la parfaite horizontalité du billard. Il est vrai que tant de films nous ont montré des billards à bord de transatlantiques...

Si l'aviation ne s'est pas imposée encore, du moins chaque régiment en France, chaque bataillon aux colonies, dispose d'un Bleriot perfectionné. Et la Compagnie Aérienne Métropolitaine, qui s'est attaché les frères Voisin, le vieux Bleriot et son fils, fait du charting. Ses biplans et monoplans pour voyageurs sans bagages n'assurent pas de services réguliers, mais transportent à la demande.

Ce que l'auteur note en passant, et qui est bien vu, c'est la répercussion du transport aérien sur les autres transports. Ainsi les chemins de fer ont dû abaisser leurs tarifs, se perfectionner, adopter la traction électrique. Et les paquebots luttent difficilement contre la concurrence :

> car lorsqu'ils n'étaient pas obligés de se faire accompagner immédiatement par de nombreux et lours bagages, les riches voyageurs préféraient la voie de l'air (...) plus agréable et plus rapide. (p.33)

Cette vérité là n'était pas encore entrée dans les esprits en 1950, à preuve la mise en service de l'Elisabeth II, United States, France qui furent ou retirés du service, ou réservés aux croisières.

Laissons de côté les inventions des XV, à leur place dans l'étude de Leborgne, mais disons un mot des radioplanes et de leur justification : les radioplanes sont des avions portés non par l'air, mais par les ondes électromagnétiques de la radio :

> La télégraphie et la téléphonie sans fil ; la direction à distance des torpilles radioautomatiques Gabet, expérimentées avec plein succès sur la Seine, à Maisons-Lafitte, près de Paris, le 31 août 1900, cela n'était que le début des inventions radiotechniques, dont les radioplanes et la mystérieuse société des XV constituaient l'un des plus logiques exemples. (p.11)

Et passez muscade ! Le tour est si adroit qu'on reste sidéré. Mais il est certain que, dès cette époque, la curiosité de La Hire était sans cesse en éveil, quel que soit le domaine.

AU DELA DES TENEBRES et BELZEBUTH, bien que situés en 3.222 et en 2.100 présentent pratiquement le même cadre extérieur. Un monde de technocrates, rasé, plat, où les fleuves coulent en lignes rectilignes, où les champs s'étendent à perte de vue, sans un arbre, sans une maison. Quant aux villes ! Padoue qui, au début du XXe siècle, s'offrait pittoresque et

joliment mélancolique avec les rues étroites, les églises, les murailles et les fossés, n'est plus qu'un énorme carré de batisses plates, que les rues divisent en damier, et que hérissent des milliers de cheminées d'usines. Et c'est un spectacle universel, un monde purement fonctionnel.

Ainsi Paris est un damier de rues droites qui se coupent à angle droit, et seule l'île de la Cité avec Notre-Dame permet de reconnaître la ville. Car les courbes et sinuosités de la Seine furent gommées elles aussi :

> Quelle Seine ! Un large canal, bordé de larges quais sans arbres et sur lesquels roulaient ou stationnaient des trains. Les quais eux-mêmes étaient séparés de la ville par de hautes murailles. On pouvait encore retrouver les anciennes grandes voies (...) L'Arc de Triomphe de l'Etoile était encore debout. Mais c'était là, avec l'île Saint-Louis et Notre-Dame, et aussi, au sud, le jardin du Luxembourg et le palais du Sénat, les seuls vestiges du passé. Plus de toits, plus de cheminées, plus de maisons basses, plus de petits hôtels particuliers (...) Des édifices uniformes de vingt étages, des terrasses embarcadères et pas une fumée dans l'air transparent ! ..
> En bas (...) aucun véhicule : rien que des piétons. Les omnibus glissaient en l'air, le long de cables métalliques, des avions et des omnibus volants sillonnaient le ciel.
>
> (Au delà des ténèbres, p.111)

Le Paris de BELZEBUTH sera identique, mais les maisons auront trente étages et non vingt. En 2.100 toute maison un peu importante se doit d'avoir un avion de dix places, cinq biplaces et deux avionnettes monoplaces, tout cela mû à l'électricité, ou même par les radiations solaires (sans doute au moyen de photo-piles) comme pour certains appareils luxueux de grand tourisme. Mais depuis un demi-siècle l'aviation n'a progressé que dans l'accessoire : stabilisateur automatique, moteur puisant directement son énergie dans l'atmosphère, vitesse atteignant les 700 km/h.

C'est l'emploi généralisé de l'électricité qui évite la pollution de l'atmosphère et garde transparent l'air de Paris devenu un monstre de dix-huit millions d'habitants.

Et ce monde de 2.100 sent le besoin de préserver des coins naturels. Aussi les Baléares sont devenues un témoignage du passé, conservé dans son état de 1950, un musée du passé, un centre de tourisme et de curiosité. En 3.222 il en ira de même de tout le territoire de l'ancienne république de Venise. Et c'est le choc pour les compagnons de l'Inconnu. Que voient-ils quand leur cloche émerge de la lagune :

Pas d'édifices ultra-modernes en front de mer, plus de phares, de lampadaires électriques, ou de vaporetti. Les rues s'éclairent de quelques réverbères à lampes à huile, sur les canaux rien que de noires et silencieuses gondoles transportant des bravi, des hommes en vêtements du temps de l'Arétin qui grattent le parchemin d'une plume d'oie.

Mais l'idée de base est différente. Il ne s'agit pas d'un "village de vacances", il s'agit d'une attraction pour débauchés fatigués. Venise est une ville du passé, gouvernée selon les lois de la Sérénissime République, par le Conseil des Dix, par le Conseil des Trois ou Inquisiteurs d'Etat dont l'autorité coiffe toutes les autres même celle du Doge. Ici les autorités de la Terre n'ont plus aucun pouvoir, le criminel, le conspirateur, y vit en les narguant. Tout est permis : intrigues d'amour, carnaval, galas, théâtre, gondoles, duels, conspirations, les seules lois admises sont celles de la République : l'autorité règne par la hache du bourreau, le stylet des bravi, au besoin par le poison. C'est ici que les habitants d'un monde surindustrialisé viennent se reposer des fatigues de la vie moderne dans l'amour, le pittoresque et l'aventure, et retrouvent le goût de la vie en risquant de la perdre.

L'idée est jolie, mais La Hire n'en tirera pas grand chose, oubliant au cours de son récit qu'il existe ce refuge contre toutes les lois du gouvernement mondial. Ne lui en faisons pas grief, Aldous Huxley reconnut bien que la fin du MEILLEUR DES MONDES était absurde, car les îles offraient à son Sauvage un refuge contre la civilisation qu'il voulait fuir dans le suicide.

Ce qui différencie fondamentalement les univers de 3.222 et de 2.100 ce sont les structures économico-politiques, bien que tous deux appartiennent à un monde hypercapitaliste, où les Grandes Compagnies se comportent à la manière de celles du Moyen-Age, et où les conflits pour être purement économiques n'en sont pas moins acharnés.

Le monde de 3.222 est divisé en quelques gouvernements : la Confédération Européenne régie par un Président nommé à vie, les Etats-Unis d'Amérique ont un Président élu pour dix ans, l'Union Asiatique est dominée par un empereur, quant au réseau des colonies Océaniennes il relève d'un gouverneur nommée pour sept ans par le Grand Conseil.

Mais tout cela n'est que façade, en fait les Grandes Compagnies gouvernent le monde par le truchement d'hommes de paille. Parfois même le masque tombe tout à fait. Ainsi la Compagnie Polaire des Pêcheries possède et exploite les deux pôles, à charge d'alimenter l'humanité en poisson.

Et partout le monde se clive en deux classes : la classe aristocratique des dirigeants, la classe plébéenne des dirigés.

Ce sont là des traits que l'on retrouve chez Wells : QUAND LE DORMEUR S'EVEILLERA et Cyril-Berger LA MERVEILLEUSE AVENTURE DE JIM STAPPLETON. Ces mondes ont évolué selon le schéma prévu par Marx : les capitalistes s'enrichissant toujours plus, le prolétariat s'apauvrissant toujours et maintenu dans un état d'hébétitude servile, tandis que les nantis (selon les critères du roman populaire et revendicateur) ignorant le break-down et les ulcères à l'estomac des P.D.G., vivent dans la paresse et l'orgie, volant au peuple ses filles pour assouvir leurs rubriques passions.

Il y a d'avantage de réalisme dans BELZEBUTH. Douze ans de journalisme ont convaincu La Hire que les vrais maîtres sont ceux qui disposent de l'information. Et le

monde de 2.100 est entre les mains de deux sociétés de télévision (journal radiocinéphonique dans le texte).

En 2.060 l'Europe se divisa en deux, une région septentrionale et une méridionale. Le nouvel équateur suit une ligne entre les 30e et 40e parrallèles. L'Europe est sudiste, à l'exclusion de la Scandinavie et de la Russie, sudistes également l'Afrique, l'Arabie, les Indes, le sud de la Chine, l'Australie, l'Amérique latine et toute l'Océanie. Sont nordistes, peuplées donc d'individus non épilés et aux cheveux courts, mais avec boucles tombant sur les épaules, barbes et moustaches impressionnantes, l'Islande, la Russie, la Sibérie, la Mongolie, la Chine du Nord, le Japon et l'Amérique anglo-saxonne.

Et ces deux blocs sont en fait dominés par les deux sociétés d'information. Et ils se livrent une lutte acharnée sur le plan économique. Si l'on était encore au XIXe siècle, ou même au XXe, la guerre serait depuis longtemps déchainée. Mais...

> La guerre destructrice est devenue impossible depuis que n'importe quelle usine de produits chimiques peut fabriquer avec une extrême facilité des gaz et des bacilles (...) qui causeraient la mort par centaines de milliers d'hommes.
> (p.83)

L'équilibre de la terreur si l'on veut. Mais en réalité il y a un autre motif, et purement économique. Les technocrates ont si bien fait que :

> Les états sont très décentralisés. Toutes les grandes villes sont administrativement autonomes.(...) L'Etat n'est plus qu'un organe administratif qui assure la police publique, la justice, l'urbanisme, l'hygiène, l'assistance, le contrôle général des compagnies.
> (p.83/84)

Cela c'est la version officielle. En fait ce sont les compagnies qui sont maitresses des états. Et les compagnies sont contre la guerre. C'est qu'il n'est pas question d'honneur national. Il s'agit de conquérir des marchés, et à quoi servirait une guerre qui exterminerait les trois quarts de l'humanité ? Faute de clients les Compagnies seraient ruinées.

C'est une conception peut-être pas très morale, ou disons idéaliste, mais qui, au niveau du citoyen, se révèle bénéfique.

Et la vision de La Hire est beaucoup moins naïve que celle de tant de ses confrères.

Et déjà, du reste, dans AU DELA DES TENEBRES il brisait avec la conception simpliste qui réduit l'évolution de l'humanité à des artifices de mélodrame. Kélios, le revendicateur, tient en main des documents permettant d'accuser les directeurs des compagnies de trafics divers, malversations, tripotages de toutes sortes, de débauches, d'enlèvements de jeunes filles, etc, etc... Sans doute les P.D.G. sont-ils maitres des moyens d'information, mais ils ont des rivaux qui ne désirent qu'une chose : les déchirer.

Et que demande Kelios ? une amnistie, la punition d'un traitre, la possibilité des anciens hommes de vivre à leur gré. Et comme le conseil semble s'étonner...

> Pensiez-vous que j'allais vous demander l'émancipation des travailleurs ? Vous me l'auriez refusée, puisque bien plus que (ces) misérables documents (...) elle aurait été votre ruine et votre mort. (...)
> La Révolution sociale n'est ni une monnaie d'échange, ni un article de paix. C'est un fait inévitable, préparé et combattu par les hommes, et voulu par le destin.
> N'abaissez pas au niveau (...) de vos vices séniles et de vos passions chevrotantes la question de l'ennoblissement du travail et de l'émancipation des hommes.
> (p.375/76)

Il y a peu de choses à dire de PAR DELA L'INCONNU, sinon que le monde de 2.940 s'y révèle plus séduisant que les mondes de 2.100 et 3.222. Les gens y sont vêtus de colants multicolores et chaussés de cothurnes. Les maisons scintillent comme de gros diamants. Elles sont de cristal, à facettes et dressées à divers niveaux. Tous les habitants portent sur la tête, du front à la nuque, un demi-cercle de métal chargé de divers petits appareils... Les feuilletons perdus nous en donnent sans doute l'utilité.

En bref le monde futur de La Hire est bien dans la ligne des auteurs français de l'époque : c'est un monde replié sur la terre, aux cieux verrouillés. C'est que, assez curieusement, à l'époque on explorait séparément les diverses directions proposées à l'esprit, mais pas toutes simultanément. Un seul ouvrage fait nettement exception : LA MERVEILLEUSE DECOUVERTE DE L'ONCLE PAMPHILE de M. Jeanjean, dans l'univers de 2.440 nous trouvons les vêtements standardisés, la police chargée de surveiller les émotions, la philosophie officielle que l'on doit révérer, les immenses paquebots aériens, la colonisation des planètes, la nourriture synthétique, les astronefs à énergie nucléaire. Jusqu'à la Terre arrêtée sur son axe par les Américains, qui sont seuls à jouir du soleil, et vendent le jour au reste de la planète. (jolie celle-là) Seulement cet ouvrage était destiné aux enfants...

Il est tout de même un domaine où La Hire viole allégrement les tabous : quand il parle d'agriculture. Le paysan de France campé sur son domaine, protégé par la loi Méline, encensé par l'évèque et le Vénérable, lui apparait anachronique et néfaste. Pourtant maitres en soutanes ou en redingotes ne se font pas faute de l'exalter, de le donner en exemple, de honnir en choeur le mauvais fils qui abandonne le village pour la ville, et chantaient de commun le domaine intangible.

Or cette propriété morcellée apparaissait à La Hire, ce qu'elle était du reste, un frein à l'exploitation rationnelle. Aussi dans BELZEBUTH propose-t-il une agriculture "scientifique et rationnelle" : plus de fermes, plus de propriété terrienne. Mais des centres agricoles, exploitant d'immenses domaines, et où tous, du dernier tâcheron à l'ingénieur agronome, sont des salariés qui, en plus de leur salaire, touchent une prime à la production.

J'aurais aimé voir la tête de ses lecteurs si on leur eût appris que ceci se nommait Kholkoze... ou disons Kibboutz pour ne pas trop effaroucher.

divers

Je passerai rapidement sur JOE ROLLON, signé Cazal, non que le livre soit dépourvu de mérite, bien au contraire, mais parce qu'il présente surtout un type d'ambitieux. Rollon a redécouvert le secret de Griffith, le héros de Wells, et il ne se fait pas faute de le traiter de tête sans cervelle. En effet Griffith s'est rendu invisible sans avoir d'abord mis au point un procédé lui permettant de perdre cette faculté parfois gênante. Une fois en possession des deux formules Rollon entreprend une carrière devant le mener à Matignon, en surprenant, empruntant ou volant les secrets qui lui permettent de mettre à sa merci les gens en place.

Les autres titres : LES MYSTERES DE LYON, LUCIFER, LA CROIX DU SANG, LES ENVOUTEES trouvent leur place dans l'étude d'Olivier-Martin sur l'occultisme. Et LA GUERRE... LA GUERRE... a fait l'objet d'une étude séparée.

Mais il y a L'AMAZONE DU MONT EVEREST, ou la madone des Cîmes, ou le mystère de l'Everest...

l'utopie

Il faut bien distinguer l'utopie de l'anticipation. Dans l'utopie, qui du reste peut se trouver à la même époque, simplement isolée dans l'espace, l'auteur décrit non un monde possible, mais un monde idéal. Tout comme le fit Thomas More dans l'ouvrage dont le nom baptisa le genre.

La caractéristique de l'utopie est de se développer en vase clos, et, le plus souvent, dans de petites communautés fermées, des îles généralement, ou de petites vallées séparées du monde, en quoi elles interfèrent avec cet autre thème : celui du pays préservé.

La société utopique peut être idéale pour l'auteur, et c'est le plus souvent le cas (Ex. TRAVAIL de Zola) ou encore idéale pour les personnages seulement. Dans ce dernier cas, si l'auteur condamne le monde dépeint, il y a contre-utopie, ce n'est plus le monde qu'il espère, mais le monde qu'il craint. (voir Huxley). Un excellent exemple est LE MONDE TEL QU'IL SERA de Souvestre (1846), si complet que Huxley n'apportera plus grand chose, même l'endoctrinement dès le berceau y est décrit.

Une autre caractéristique des utopies est le refus de l'énergie mécanique. Les auteurs utopistes croient non seulement à la dignité, mais encore à la vertu du travail manuel ou physique. Tous sont au fond des moralistes répétant : "L'oisiveté est la mère de tous les vices". Aphorisme justifié par l'exemple, tout scolaire et littéraire, de la Rome décadente, d'Athènes et de Babylone.(1)

Et c'est en cela que se différencient très profondément les utopies situées dans le futur des anticipations. Dès qu'un auteur nous brosse un monde où les machines, les automates et les robots déchargent l'homme des travaux serviles, soyez tranquille c'est un anticipateur pur.

Or La Hire dans l'AMAZONE, qui est son seul roman utopique, n'hésite pas à multiplier les inventions mécaniques. Mais... il y a une limite. Tout pourrait être électrique, on pourrait multiplier les trottoirs roulants, les tapis mobiles... ce serait fort commode... mais mauvais du point de vue physique... Aussi on marche, on fait de l'équitation, tout comme on refuse la nourriture en pillules pour les légumes des potagers.

Mais tout cela non par respect du travail... par coquetterie :

> Quelques savantes que nous soyons, nous ne permettons jamais que la science, chez nous, nuise à la beauté, que l'esprit fasse oublier le corps.
> Nous pourrions arriver à l'atrophie presque complète de l'estomac (...) nous assimilerions de quoi vivre d'une certaine manière, nos membres et notre cerveau seraient alimentés, mais nous deviendrions horriblement laides.
> (p.46)

C'est que le royaume de Khali VII est une société féministe au possible. Et je crois qu'on ne comprend bien ce roman qu'après la lecture de la lettre que voici :

> Madame,
> En vue d'un ouvrage important auquel je travaille : LE FEMINISME EN FRANCE ET LES SOCIETES FEMINISTES, j'ai l'honneur de vous demander une entrevue, afin de tenir de votre bouche, sur le "Ladies Club" des détails qui auront leur place dans mon livre.
> (...)

Cette lettre date du 19 mai 1911. L'ouvrage ne vit pas le jour, si Marie de La Hire consacra un ouvrage à la femme française durant la guerre.

Mais La Hire nous peignit une société intégralement féministe. Le royaume caché de l'Himalaya est un monde de femmes, à elles tous les pouvoirs, toutes les prérogatives. Il faut entendre parler la reine :

> Je suis la reine Khali VII, souveraine élue et absolue du royaume de l'Himalaya. Un royaume ignoré des puissances mondiales, monsieur. Un royaume plus ancien que l'Egypte par son histoire, et plus moderne que l'Institut scientifique de New York par sa vie intellectuelle et matérielle...
> (p.39)

Les quelques 3.000 km2 sont protégés par les images projetées dans les nuages, par l'orage qui gronde au gré des Amazones et défend l'accès de l'Everest. Seul le Dalaï Lama est au courant de leur existence, et des avions électriques, noirs et silencieux mettent le royaume en communication avec le Potala.

Dans ce monde de femmes l'aristocratie est féminine. Les hommes n'ont que des fonctions ou des métiers subalternes, une sorte d'esclavage qui implique souvent la castration, comme dans le cas des jeunes pages.

Sinon tout est femme : les savants, les prêtres? des femmes... les soldats? des femmes... le conseil de la

Couronne? des femmes encore.

Les hommes se répartissent en quatre classes. La première est celle des reproducteurs, les étalons. La seconde comprend les garçons choisis d'abord, puis éliminés, car le choix de ces dames est fort strict. Ils deviennent des castras et formeront les domestiques : secrétaires, lecteurs ou pages. Ce sont les seuls hommes qui circulent librement, car ils ne risquent point de troubler les sens des amazones.

La troisième caste est constituée des corps de métiers, ces hommes là peuvent se marier avec des femmes de condition inférieure. Enfin la quatrième caste est celle des manoeuvres, les deux dernières castes étant tenues dans l'ignorance la plus complète.

Les castes inférieures comptent 19.000 hommes et 32.000 femmes, et en regard, l'élite féminine comprend 47.238 femmes bien armées, et 1.130 reproducteurs.

J'ai peut-être l'esprit mal fait, mais il me semble flairer là dessous, outre des souvenirs classiques, une bonne dose de rosserie.

Souvenirs classiques, car cette société, dans ses grandes lignes, c'est la République de Platon. Seulement dirigée par les femmes et où les harems font place aux haras. C'est aussi la conception de Renan qu'écoeurait la démocratie des médiocres, fils d'épiciers et chefs de gare, bref le règne de Mr Floquet. Il avait imaginé un monde régi par des tyrans positivistes et scientifiques, dotés d'armes toutes puissantes assurant leur autorité

Evidemment Renan et Platon prenaient très au sérieux leurs échafaudages. La Hire aussi?... Allons donc. Très paisiblement, sans avoir l'air d'y toucher, il nous montre une société parfaitement anti-naturelle, qui mutile, châtie, assassine au premier soupçon, partagée entre castes étanches, conçue, réalisée, administrée par des femmes. Et qu'elles s'y promènent nues pour un oui ou un non n'y change guère : les pauvres hommes sont bien malheureux.

Aussi je ne puis m'empêcher de voir dans l'AMAZONE une rosserie à retardement. Au temps de son enquête sur le féminisme La Hire dut en entendre de bien étranges, les conceptions sociales des suffragettes atteignant souvent en stupidité le niveau moyen des étudiants. Alors il brossa un jour le tableau d'une civilisation idéalement féminine, telle que la rêvaient les révolutionnaires à grands chapeaux et à jupes entravées. Et ce fut L'AMAZONE... belle rosserie car on y voit cruellement mis à jour la préoccupation première des dames réformatrices. Tous les droits de l'homme bien sûr, tous les pouvoirs, oui.. mais uniquement pour les personnes "bien", que leur oisiveté rend à même de méditer sur les problèmes complexes de la vie, et de prendre conscience de leur condition, puis de passer à la révolte efficace. Quant à la femme qui travaille... qu'elle demeure à jamais dans sa condition inférieure et qu'elle se garde bien d'en sortir. Du reste nous ferons en sorte de la maintenir dans son ignorance.

Il y a aussi ce sourire du mâle qui professe depuis ses premières oeuvres que la femme est un être fait

pour être dominé. Si les Amazones règnent en maitresses c'est faute d'avoir rencontré de vrais hommes :

> Vous n'avez jamais connu de véritables hommes, ma belle enfant. Vos reproducteurs (...) sont des instruments de plaisir, des mâles dans le sens où ce mot est simplement opposé (...) au mot femelle.
> Mais de véritables hommes vous n'en avez jamais vus! Depuis Marco Polo pas un n'est entré ici!... Depuis Marco Polo jusqu'à moi.
> Eh bien, Lichangaï vous allez savoir ce que c'est qu'un homme véritable!
> (p.71)

A travers le texte transparait le sourire sceptique de Saint-Clair. Oui, c'est parfait, c'est scientifique, technocratique, mais celà pèche à la base, car ne tenant pas compte des réalités humaines. Au fond les classes inférieures ne se tiennent coites que parce que les armes auraient tôt fait de briser toute résistance. Quant aux élites! Leur paix vient de ce que leurs étalons sont de bons reproducteurs sans fantaisie. Le jour où apparaissent de vrais hommes, qui les prennent comme on monte à l'assaut, se vérifie le vieil adage voulant que les femmes ont la tête là où on leur met... J'escamote le dernier mot, de circonstance pourtant : le plus raide de la langue française.

Conclusion.

La Hire ne fut pas un auteur de Science-Fiction à la mode de 1960, non que l'imagination lui manquât, ou que ses sujets fussent trop étriqués. Mais bien parce qu'il écrivait pour un public non averti et non préparé. Quant on relit ses oeuvres, ce qui étonne avant tout c'est qu'elles parurent en feuilletons, qu'elles plurent au public qui dévoraient les romans sentimentaux ou policiers de Bernède, que La Hire connut le succès non pas malgré ce genre, mais grâce à ce genre.

Et l'on en vient à se dire que si l'auteur avait pu donner sa pleine mesure, il aurait sans doute prolongé après la guerre la tentative de Méricant et de sa première collection de S.F. qui, tout compte fait, ne semble pas s'être mal porté. On peut rêver à un La Hire rival de Wells et réalisant en France ce que tentait Gernsback aux Etats-Unis à la même époque. Je ne sais s'il aurait réussi, mais je sais qu'il avait de l'imagination, le souffle et le talent nécessaires pour entreprendre et pour mener à bien. Et il ne manquait pas d'auteurs : Renard, Varlet, Hoche, LeRouge, Jean de Quirielle qui eussent pu faire équipe et donner naissance à une école française de Science-fiction, car il semble bien que l'élément primordial : le public, était déjà là...

LES GRANDES AVENTURES D'UN BOY-SCOUT
j van herp

Les G A B S appartiennent à ces ouvrages que Jean de La Hire écrivit pour la jeunesse, et dont je doute que la liste soit jamais close. (N'ai-je pas, feuilletant une bibliographie, découvert "LES ARBRES QUI PLEURENT" édités à Crocovie en 1939)

La plupart de ces ouvrages : LES TROIS BOY-SCOUTS, L'AS DES BOY-SCOUTS, LE TOUR DU MONDE DE DEUX ENFANTS, LE CORSAIRE SOUS-MARIN, relèvent du genre picaresque. C'est à dire qu'au lieu d'utiliser une intrigue suivie, comme dans L'HOMME QUI PEUT VIVRE DANS L'EAU ou LE MYSTERE DES XV, nous avons une suite d'épisodes interchangeables, plus ou moins bien liés entre eux par la présence du ou des personnages principaux. Il arrive parfois, comme dans LE CORSAIRE SOUS-MARIN, que certains épisodes se développent outre-mesure, que, durant deux, trois fascicules ou plus, ils occupent tout le récit, sans que cette aventure recoupe, autrement que par un très léger biais, l'intrigue principale.

Ceci est très sensible dans les G A B S avec, en plus, le fait que très visiblement Jean de La Hire n'avait conçu qu'une intrigue remplissant cinq fascicules et demi, à peine un roman de 350 pages. Pour mener au bout sa tâche et aller jusqu'aux 28 numéros, il fit appel au bois de rallonge, puisant dans ses oeuvres antérieures : LE MYSTERE DES XV, LA ROUE FULGURANTE, LES 3 BOY-SCOUTS, avec au passage des emprunts à des romans Historiques, aux TRAPPEURS DE L'ARKANSAS et à Edgard Poe.

L'explication doit se chercher dans la post-face, située dans le n° 52 de L'AS DES BOY-SCOUTS. Jusque là les fascicules coûtaient 0,60 F, et voilà qu'ils passent à 0,75 F, trois sous de plus par numéro, ce qui irait chercher dans les 30 à 40 anciens francs, si pas plus, car il s'agit encore de francs Poincaré. Rien que la lettre adressée par l'auteur à ses lecteurs,

et l'appel à la fidélité, laisse deviner que Jean de La Hire ne croyait pas trop à la poursuite de l'aventure. Il est donc probable qu'il n'ait prévu au départ qu'un petit nombre de numéros : inutile de gaspiller son temps et son talent dans une aventure non rentable. Puis, le succès se maintenant, il lui fallut suivre comme il pouvait, d'où cette improvisation perpétuelle et ces plongées dans les tiroirs du dessous.

En quelque sorte les G A B S furent le chant du cygne du roman en fascicules petit format. LE GRAND MATCH DE QUATRE ENFANTS AUTOUR DU MONDE qui prendra la relève, ouvrit la série de ces fascicules grand format et de 16 pages au lieu de 64. Et coûtant 0,45 F le numéro.

Les fascicules

Les fascicules, au nombre de 28, édités chez Ferenczi, sont de petit format :(12 x 17,5), comptent 64 pages, 6 illustrations intérieures pleine page et une couverture en couleur de Georges Vallée. L'image de couverture dans son encadrement bleu est de teintes très douces, et comme passées sur tous les exemplaires que j'ai eu entre les mains, tant dans ma collection que dans celles d'amis.

D'après mes informations, la série fut en butte au farouche ostracisme des Bons Pères et des milieux Scouts. Et pas seulement du fait qu'on usurpait une marque de fabrique. Je n'ai nulle part trouvé confirmation écrite de ce qui me fut rapporté, mais la simple lecture des fascicules incite à accepter l'explication fournie de ces mouvements d'humeur.

Mais avant d'ouvrir le premier fascicule (distribué GRATUITEMENT) regardons la couverture.

Au centre un médecin semble-t-il, en tablier d'opération, moustache, barbiche et toupet roux à la Méphisto. En face de lui un boy-scout est attaché à un pilier par les chevilles et les poignets ramenés dans le dos. La chemise ouverte est rabattue, découvrant le torse. Le faisceau d'un projecteur, venu du coin supérieur droit, traverse l'image, masque en partie la main du docteur. Pas assez pour nous interdire de voir qu'il s'apprète à plonger un scalpel dans la poitrine du jeune homme.

A gauche, une jeune fille à talons hauts, recule, visiblement effrayée, et elle est enchainée par les chevilles.

Maintenant, si cette vision de Grand-Guignol vous a fait vous précipiter dans le récit, vous serez frustré dans votre attente, car l'explication de ceci vous sera fournie en page 6 du fascicule 2.. Que vous achèterez avec une impatience fébrile.

Le Monde Nouveau

Ce premier fascicule campe les personnages : François Hardi (nom de famille), seize ans, dit Franc-Hardi, élève des Arts et Métiers. Et voilà qu'arrive en pleurs

Madame Méjean, la voisine de palier. Sa petite Simone a disparu ! Le père console la mère et Franc-Hardi bouillone. Simone a seize ans comme le boy-scout, elle est la filleule du père du garçon, et une amitié fraternelle les unit.

(Les Bons Pères commencent à s'agiter... Les Boy-Scouts garantis sur facture se mettent à grogner. Ils ignorent, les malheureux, que le pire est encore à venir.)

Franc-Hardi se verra enlevé comme Simone, sur ordre de l'ingénieur Korridès. En pleine Sologne ils seront confrontés avec ce savant original qui les presse de servir ses desseins... La navigation interplanétaire... ouf!

Le docteur Hubble a découvert un univers situé à 66.609.872.000.000.000 de miles de la Terre.

> Les clichés montrent qu'il est composé d'étoiles, de nébuleuses, de planètes, ressemblant au système solaire. Les cieux et l'atmosphère sont semblables, à peu de choses près, à ceux de notre hémisphère sud.
> (p.26)

Edwin-Powell Hubble (1889-1953) montra effectivement en 1924 que les nébuleuses extragalactiques étaient des ensembles d'étoiles et non des masses gazeuses. Mais j'aimerais connaître la marque du téléobjectif qui lui permettait de donner de telles précisions. Surtout à une distance de 10.000.000 d'années de lumière.(Je crois que Jean de La Hire vise la Nébuleuse extragalactique N.G.C. 891 située à 20 millions d'années de lumière.)

Pour atteindre cet univers les cosmonautes utiliseront des radioplanes. Ce sont des wagons de 12 m sur 6 m et hauts de 3 m, munis d'ailes destinées à recevoir les ondes radiantes émises de la Terre, par antennes spéciales et qui les véhiculeront à travers l'espace. Dommage que les travaux d'Heisinger et de Broglie fussent encore à venir, sinon Korridès aurait pu froidement assurer : "Ils sont véhiculés par des ondes analogues à l'onde de probabilité de l'électron".

Mais n'oublions pas qu'un romancier a tous les droits dans son roman. Ce qui importe, ce n'est pas l'engin, mais son utilisation romanesque. Et voici du neuf. Korridès ignore tout des populations qui peuplent cet univers. Aussi se refuse-t-il à y envoyer des adultes. Il sait bien que, si ces peuples se révèlent doux et inoffensifs, la tentation sera grande pour les pilotes et co-pilotes de se muer en despotes. Aussi les explorateurs seront composés d'adolescents.

Donc voici la composition de l'expédition : deux pilotes adultes blancs, deux co-pilotes adultes, noirs, et ensuite onze garçons et cinq filles, formant équipe sous le commandement de Franc et Simone.

(Le Très Cher Frère Théodule est emmené d'urgence à la clinique, frappé d'apoplexie, le Commissaire à aigrette Rhinocéros Badin, et le Chef Colibri Viril, crachent le feu à pleins naseaux! Garçons et filles, mêlés, seuls, pendant des mois, dans l'espace... Mais alors l'âme de nos enfants!... Ah!... Ils s'étranglèrent mais hélas n'en crevèrent pas.)

Ceci explique la chasse qui fut donnée à ce mauvais livre.

Mais il importe de remarquer un élément extrèmement positif, et de réelle anticipation. Alors que dans tant de romans, les passagers partent pour les astres comme on prend le métro, ici Korridès soumet les jeunes gens à un entraînement intensif, tant sur le plan moral que physique. Et l'opération illustrée en couverture du premier fascicule en fait partie. C'est un peu brutal comme méthode, mais l'ensemble de la conception est saine, et compense largement les hérésies scientifiques dont le récit fourmille.

Et pour commencer le voyage : le Monde nouveau est atteint en 26 jours, ce qui nous donne du 16.000 années de lumière à l'heure. Un tantinet rapide. Cela nous permet de faire connaissance avec les personnages et, visiblement, l'auteur n'a pas été fort inspiré. Franc-Hardi s'impose à nous, ainsi que Simone, mais de la masse des autres seul va se détacher Daniel Lévi, le benjamin, quatorze ans.

Les radioplanes abordent une planète à la végétation rouge où la race dominante des Rocnors se présente haute de 75 cm, avec une grosse tête dotée d'yeux pédonculés, comme les escargots, une chevelure en brosse, les bras dotés de quatre coudes, les jambes qui rentrent dans le corps pour le repos, et en guise de pieds, des patins automobiles à chenilles (Fasc.2,p 34).

Les Rocnors ont comme rivaux deux races de singes dotées de langages articulés : les Pufus domestiqués, et les Ziouits sauvages.

Les villes sont souterraines, parcourues par un fleuve de métal liquide, lumineux et froid, qui sert également à véhiculer les personnes. Pas de navires pour traverser les mers, mais on enfourche de grands brontosaures domestiques. Ajoutons à ces descriptions un fragment de LA ROUE FULGURANTE, une chasse aux lions ailés, et les démélés avec les Ziouits, et voici remplis cinq fascicules. Au début du sixième, changement à vue : Marconi a capté des signaux venus de Mars. La planète fut colonisée déjà auXVIIe siècle par des Français, transportés à l'aide des machines inventées par Mr de Bergerac. (P. Devaux reprendra l'idée dans "L'EXILE DE L'ESPACE". Mais en exagérant, car sur Vénus nous trouvons des Romains, envoyés là, enfin leurs ancêtres, par Jules César, par le truchement d'un secret à lui transmis par Vercingétorix.)

Korridès ordonne à son équipe de rembarquer et de faire route vers Cyrano, capitale des terres françaises de Mars. On force l'allure, trois jours et demi de voyage, soit 120.000 années de lumière à l'heure! A peine de quoi donner auxvoyageurs le temps de s'informer et d'apprendre que les gens de Cyrano vivent toujours comme au temps de Louis XIII.

Et sur Mars ils sont accueillis par... par un lointain cousin de Jean de La Hire : le comte Charles d'Espie, capitaine-lieutenant aux gardes-frontières du haut-maréchal de Tarsis, province méridionale de l'empire des hommes de Mars... et descendant des Comtes d'Espie, gouverneurs de Toulouse.

Cette aventure martienne va constituer un ambigu des plus étonnants. Visiblement l'auteur l'improvise sans plan préconçu, sans même une idée vague des événements à venir. Essayons d'en débrouiller les grandes lignes reproduisant celles

du Nyctalope dans LE MYSTERE DES XV. Un fragment de cape et d'épée et deux épisodes qui tournent brutalement court et dont Franc-Hardi est absent.

D'abord le roman de cape et d'épée. Le Haut-Maréchal est à la fois prêtre et roi des Tarsisiens, un Louis XIV qui serait Pape, mais la secte des Topias, dite des croquants par les orthodoxes, repoussent le catholicisme d'état suivi par les sujets blancs et noirs du Haut-Maréchal.(Noirs, car les colons ont amené avec eux des esclaves noirs qui ont fait souche. Et qui eux aussi sont sortis des XV.)

Mon petit doigt me dit que quelque part ces Topias se sont appelés Camisards. Franc-Hardi et les siens sont embrigadés dans le combat, l'épisode court cinquante pages et s'arrête brutalement par la conversion en bloc et volontaire de tous les Topias...

Franc-Hardi va s'occuper des Martiens, et en capture deux qu'il libère après leur avoir peint le signe de paix sur le front. Pendant ce temps, deux de ses compagnons vont, durant trente pages croiser la route d'une certaine Sylvie d'Aniane dont nous ne saurons jamais ni qui elle était, d'où elle venait, ni ce qu'elle est venue faire dans l'histoire.

"J'y vois comme dans un tunnel" dit un des héros.
(Fasc 8, p 59)

Nous aussi. Mais les martiens reviennent, ils capturent des Scouts, Franc-Hardi les libère, lie amitié avec les Martiens, c'est la bonne entente entre les deux races, et les jeunes gens peuvent s'adonner aux plaisirs de la chasse. Chasse aux mille-pattes martiens, gris et longs comme des boas, et au cactus, ce tigre à six pattes. Il parait même qu'il en existe une espèce à deux têtes, mais nous ne la rencontrerons pas.

Soudain nouvel épisode : un homme arrive en pirogue, découvre une cache sortie tout droit des TRAPPEURS DE L'ARKANSAS, et se fait écraser par un mille-pattes. (Ainsi résumées certaines aventures gagnent un parfum surréaliste qui n'est pas sans charme.)

Notons qu'un des compagnons de Franc-Hardi a vu le monstre se balancer au-dessus du dormeur, et au lieu de tirer dessus est allé raconter la chose en demandant ce qu'il fallait faire. Le métier de romancier a de ces exigences cruelles quand il s'agit de tirer à la ligne en amorçant un épisode qui tournera court. Car si un homme est mort il y a son cahier de notes.

Nous apprenons que cet ingénieur, voulant visiter les eaux intérieures de Mars, a construit un sous-marin monoplace et électrique et que...

Le manuscrit s'arrête. Ce qui incite Franc-Hardi à y aller voir de près. Mais sitôt entré sous terre le héros se fait enlever par un poulpe à pattes qui, en vingt lignes, lui présente la faune secrète de Mars. Poétiquement, l'épisode est totalement réussi, mais encore une fois, nous retons sur notre faim. Et ce n'est pas la suite de la partie de chasse qui nous passionnera.

Nouvel épisode d'aventures et de police avec Les Ravageurs de l'Archipel, ce qui nous dit quelque chose. L'épisode réglé nous allons rentrer sur Terre. Quand... une tempête magnétique enlève un des radioplanes et sème son équipage sur une planète inconnue, Saturne, mais qui, dans cette partie du récit, ressemble fortement au Mercure de LA ROUE FULGURANTE, il n'y manque pas une virgule, pas même la chaleur d'étuve, bien étonnante à une telle distance du soleil. Même les monopèdes sont de la partie. Ils troquent leur nom contre celui de Kolops, et ils sont dotés d'une bouche, mais c'est bien toute la différence.

Dès maintenant le récit va devenir un perpétuel entrelac d'épisodes nouveaux, en très petit nombre, et d'autres tirés des TROIS BOY-SCOUTS et de L'AS DES BOY-SCOUTS. Et certains sont même fort maladroitement insérés dans le contexte, ainsi la quasi totalité du fascicule 15 où Franc-Hardi rencontre une race de lémures blafards, vivant sous terre et parlant un espagnol corrompu. Des Saturniens espagnols... Faut le faire!...

Dans le récit original il s'agissait de descendants de l'équipage d'un galion captif des glaces du pôle sud.

Korridès retrouve les jeunes gens, et Jean de La Hire reprend la situation à zéro. Nous ne sommes plus que seize, il reste cinq garçons : Franc-Hardi, Marcel Dupont, Jacques Fatou, Paul Sinser et Daniel Lévi ; deux filles : Simone et Paulette ; deux mécanos : Julien Plot et Bamba, et un nègre martien : Toufiu. Et l'auteur nous présente ses personnages, comme au départ d'un nouveau roman. Et de fait je crois bien que c'était là la question. Visiblement le roman finit déjà trois fois, mais il faut croire que la vente se poursuivait et que l'éditeur talonnait l'auteur. Alors il élague et va bâtir un récit qui gagnera en unité. Nous n'aurons plus l'impression cahotique de l'épisode martien, avec ses perpétuels changements de genre et de personnages. Mais ce que le récit gagne de ce côté il le perd en invention.

Durant quatre ou cinq fascicules nous en aurons de temps en temps de jolies ou d'intéressantes : les hommes taureaux, dont les héros se résignent à manger des beefsteaks, fort tendres en fait ; cette île peuplée d'un race humaine (ce qui, soit dit en passant, explique mal l'étonnement de Franc-Hardi et ses compagnons lorsqu'ils rencontrent d'autres humains); la mer visqueuse qui prend le radioplane à la glu, si bien qu'il se propulse à du 3,5 km à l'heure, alors que jadis c'était à du 120.000 à l'heure... Pour passer le temps Franc-Hardi raconte la descente dans le Maelstrom et le radeau de la Méduse.

Et à partir du fascicule 21 c'est fini, bien fini. Les Kaloonіens rencontrés ontbeau avoir le crâne en pain de sucre ce sont des hommes et leur monde bien terrestre. Et pour les noms, l'auteur ne se "foule" pas. Si nous trouvons l'empire de Kaloon, l'action se situe dans le royaume de Gamma, nous trouvons la colonie d'Alpha, la république d'Upsilon, les mots Dzéta et le rocher de Munu. Et la troupe semble fondre sous la plume de l'auteur, de plus en plus nous ne voyons figurer que trois noms : Franc-Hardi, Marcel Dupont et Jacques Fatou. Dame, quand on recopie LES TROIS BOY-SCOUTS...

Nous revenons sur Mars et puis sur Terre, et là, c'est le grand massacre, un tremblement de terre en Sologne qui tue tout le monde de l'usine, l'ingénieur, les Saturniens, les Martiens, il ne reste que Franc-Hardi, Jacques Fatou, Paul Sinser, Daniel Lévy, Simone, Paulette, Mado et deux autres filles, et tout ce monde se replie en Dordogne, ayant décidé de garder le secret le plus absolu sur leur voyage. Quant à Marconi il doit sans doute mettre au panier les messages martiens qui lui demandent des nouvelles des voyageurs.

Nous retrouvons ces dénouements baclés et incohérents dont Jean de La Hire s'est presque fait une spécialité.

Que dire finalement ? Qu'avec tous leurs défauts, toutes leurs imperfections, le manque d'unité, les tiroirs refermés en hâte sitôt qu'entr'ouverts, toutes les contraintes, et cette brutale chute dans l'invention dès qu'on aborde le dernier quart, les G A B S restent ce que Jean de La Hire a produit de mieux à partir de la mythologie Boy-Scout.

Cette mythologie est un héritage de l'immédiat avant guerre (celle de 14 bien sûr); vers 36 est apparu le roman scout qui est tout autre chose, mais c'est l'apparition des Eclaireurs de France qui a fait surgir dans le roman à grande diffusion, et pas réservé à la seule délection des chefs de troupe et assistants, qui a fait surgir le type du garçon de 16 ans indépendant, débrouillard, abordant l'aventure avec un esprit adulte et, enfin, libéré de toutes les lisiaires et entraves que la famille française traditionnelle imposait à ses fils. Au moins dans la bourgeoisie grande et petite.

1913, 1914, 1915, 16... le Boy-Scout fait fortune, il se montre encore un brin jusque 1920, puis c'est la fin, le mythe est usé, le vide du personnage saute aux yeux. Seul Jean de La Hire lui est resté fidèle. Sa dernière tentative étant LE MILLION DES SCOUTS vers 1939 qui utilise encore une fois les vieilles recettes.

C'est cette fidélité à un type de héros qui handicape l'auteur des G A B S. Si dans l'épisode du Monde Nouveau ce n'est pas sensible, il n'en va plus de même avec l'épisode martien. Là les personnages sont menés par l'action plus qu'ils ne la mènent, et Jean de La Hire escamote cyniquement (ou sadiquement comme on voudra) tout ce qui a éveillé notre intérêt : la réception chez le Haut-Maréchal de Tarsis, ou la visite d'un cylindre-ville martien. Pour une part la nécessité d'improviser le récit y est pour quelque chose, mais il est non moins certain qu'en romancier avisé Jean de La Hire sentait combien était faux le rôle qu'il allait faire jouer à ses personnages. Hommes de guerre, négociateurs, diplomates...eux ? Franc-Hardi et ses compagnons ? Allons donc... C'est pourquoi l'épisode saturnien où l'action passe entre les mains d'adultes, donnant leurs directives aux garçons qu'ils envoient en mission, est bien plus satisfaisant sur le plan de la construction.

Ou alors il aurait fallu s'évader résolument de la convention du roman pour adolescents. Le héros de seize ans ne peut jouer le rôle du négociateur, du diplomate, qui exigent des connaissances, une expérience, qui ne sont pas

encore siennes. Mais tous les autres il peut les remplir. Il y a des garçons de 15 et 16 ans qui sont déjà des adultes, avec des exigences et de sourds désirs d'adultes. Féval fils en campe un dans d'Artagna contre Cyrano de Bergerac, et le Rocambole de Ponson du Terrail a ses seize ans, tout comme en a dix-sept le Gamin de Graham Green dans BRIGHTON'S ROCK.
Mais allez donc aborder cela dans le roman il y a quarante ans!

C'est miracle déjà que des filles aient été introduites dans l'action.(Elles se distinguent des garçons en ce qu'on les laisse en arrière en cas de coups durs, et qu'elles font fort bien la cuisine.) Et parmi les 16.000 lignes du récit, il y a deux répliques de cinq lignes au total qui permettent de penser qu'un des garçons et une des jeunes filles éprouvent une attirance mutuelle. C'est énorme, je le dis sans rire, si l'on songe à tous les tabous qui régnaient alors. (Quoique dans "Fillette" et dans "La Semaine de Suzette" on devinait que les garçons étaient discrètement amoureux des filles et les filles amoureuses des garçons. Mais c'étaient là publications pour filles.)

Une dernière remarque, Korridès devait encore reparaitre, dans LE CORSAIRE SOUS-MARIN. Là je ne sais plus qui reçoit un cadeau posthume de l'ingénieur : une mappemonde bien remarquable : vous prononcez devant elle un nom de pays ou de lieu, elle pivote et l'offre sous vos yeux. Encore une des inventions esquissées, jetées en passant, et retombant dans l'oubli, comme Jean de La Hire en a semées par poignées dans son oeuvre.

LA GUERRE... LA GUERRE... Commandant CAZAL
j van herp

Je ne sais si nous ne tenons pas là le chef d'oeuvre de Jean de La Hire. Je place très haut LA ROUE FULGURANTE, LE MYSTERE DES XV, LES ADORATEURS DU SANG. Mais je les tiens pour ce qu'ils sont : des feuilletons. Le mot n'a pour moi aucun sens péjoratif, il implique seulement une certaine technique d'écriture, l'improvisation au jour le jour, sans plan préconçu, sans possibilité de se relire et de se corriger. D'où des obscurités, des déséquilibres dans le développement. Songez à toutes ces fins baclées en hâte, aux personnages perdus en cours de route, aux développements attendus par le lecteur et qui n'arrivent pas. Ainsi de la Venise d'AU DELA DES TENEBRES, territoire où l'on vit toujours comme au XVIe siècle et où les lois mondiales sont sans effet. Plus jamais dans la suite Venise n'apparait comme un refuge possible aux héros.

Prenez n'importe quel feuilleton-feuilleton, c'est à dire le roman écrit au jour le jour, et dont les 300 lignes doivent être livrées au journal à l'heure dite, vous y trouverez les mêmes défauts. A commencer par LES AVENTURES DU ROI PAUSOLE.

Ici tout au contraire, le roman a été pensé dans sa totalité avant d'être écrit du ler février au 10 août 1939, cinq volumes, 1100 pages au total, d'où sortent non seulement une oeuvre équilibrée et harmonieuse, mais surtout un ensemble d'étonnantes prévisions.

LA GUERRE... LA GUERRE..., roman de demain, compte cinq tomes, le premier sorti en mars 1939, le dernier en novembre. L'action se situe à une époque non précisée, mais le simple fait de la commencer le samedi 14 juin, précise assez que c'est en 1939.

Je ferai une première remarque pour n'y plus revenir : toute l'action se déroule en un mois. Là évidemment... Mais je crois qu'il faut en trouver la raison dans la fiction romanesque. Le lecteur accepterait mal une action s'étalant sur des années. Déjà il dut regimber en constatant l'absence de héros, au sens de personnage central. Sans cesse l'action va se déplacer, nous nous transporterons dans la rue, à bord des avions de chasse, dans divers postes de commandement, chez les diplomates, dans les états-majors, à bord de navires de guerre, à Paris, à Berlin, à Rome, en Afrique du Nord.

Si à ce grouillement qui donne l'impression du réel, et qui paraît emprunté à la technique de Jules Romain dans LES HOMMES DE BONNE VOLONTE, nous ajoutions un étirement dans le temps, conforme à la réalité même prévisible, nous risquions un ralentissement dans l'intérêt, une difficulté à suivre le récit. Admettons donc ce temps de un mois comme une convention, et tenons compte uniquement de la suite des événements. Les points de repère avec la réalité sont trop visibles pour que je prenne la peine de les souligner, sinon pour rappeler toujours que ceci fut terminé avant le premier coup de canon de la guerre de 39, à l'exception peut-être des dernières pages du Traité de Paix.

LA GUERRE... LA GUERRE... tome 1

Paris est bombardé sans avertissement, c'est l'offensive aérienne allemande déchaînée sur le nord de la France, les Italiens s'en prenant à Toulon et Marseille.

Nous assistons à l'événement par les yeux de l'homme de la rue, par des agents du Komintern préparant le Grand Soir, par ceux du capitaine Sarlatt chef d'une compagnie spéciale (nous dirions un commando).

La première tâche de Sarlatt est de s'emparer des agents du Komintern et de les fusiller. Car l'auteur ne fait pas mystère de ses opinions de droite. Et si les chefs de la C.G.T. ne sont pas arrêtés c'est que le bombardement les a anéantis. Mais...mais si Jean de La Hire condamne les agents du Komintern il ne les méprise pas. Après l'exécution, l'adjoint de Sarlatt déclare :

> Ces bolchevicks russes, français, polonais, bulgares,
> ils ont eu beaucoup de cran.
> Autant que nous si les rôles avaient été renversés.

Nous quittons Paris pour suivre l'étendue du bombardement sur la France, à travers dix, vingt destins individuels, et finalement nous obtenons un tableau général de la situation. Les Nazis ont tourné la ligne Maginot par le sud, s'emparant de Bâle par l'intérieur, par "Les touristes de Kraft durch Freude" (comme en avril 1940 sera envahie la Norvège).

Deux fois l'auteur va nous livrer sa pensée, non pas sèchement mais en laissant parler les personnages, avec toutes leurs outrances et toutes leurs illusions :

Les salopards des gouvernements ennemis, qui ont commandé que l'on fasse par surprise, cette nuit, des milliers et des milliers de morts, femmes, enfants... Et qui en feront autant, plus encore peut-être la nuit prochaine... Tout ça pour rien. Car ce n'est pas avec ça qu'ils vaincront, non ! (...)
J'espère bien qu'à la fin de la guerre on ne les laissera pas (...) se retirer à la campagne. Oui, des millions et des millions d'hommes pensent ça à cette heure. Mais ensuite la victoire à plusieurs qui, d'abord frères d'armes, deviendront compétiteurs...Et puis la politique... Non! non! pas cette fois!(...) cette guerre-ci(...) doit anéantir à jamais les idées, les théories sur lesquelles ils se sont appuyés pour la préparer virtuellement, pour la rendre inévitable,(...) pour se donner le droit de la déclancher.(...) sinon c'est que l'humanité entière n'est pas digne de vivre en paix. (p.121)

Ils sont fous, les dictateurs!... Ils peuvent gagner pendant huit jours toutes les batailles aériennes, ils peuvent rebombarder pendant huit jours des dizaines de grandes villes ; ils peuvent garder Belfort et prendre Vesoul et Besançon... Et après ?...
(...)par l'Europe saine, par l'Amérique démocratique... l'Allemagne et l'Italie seront coincées.(...) Toutes (les) nations auront les réflexes naturels qu'inspirent à la fois la peur, la haine et l'instinct de la conservation. (...) Les gouvernants allemands et italiens sont des loups féroces devenus enragés! Des fous!... Au fond des imbéciles!... et des criminels!... (p.155/56)

Il faut relire LES ENVOUTEES après ces lignes. A l'époque Mussolini y était présenté comme le seul chef d'état que sa vitalité et son psychisme préservaient des envoûtements, bien réels avec dagide et sang, des maîtres du Komintern.

MAGINOT, SIEGFRIED

C'est sans doute le moins bon ouvrage de la série, car encombré d'une intrigue d'espionnage sans rapport avec la réalité. Jean de La Hire, comme beaucoup, en est resté à la belle espionne, descendante de Mata-Hari.

Mais nous avons droit à une carte de la ligne Maginot, la montrant s'étendant du Luxembourg à la Suisse et non de la mer aux Alpes comme on aimait à le dire.

L'auteur se trompe en parlant de révolte ouverte en Autriche et en Bohème Moravie, tout comme en énumérant la liste des pays déclarant la guerre à l'Italie et à l'Allemagne, oubliant un peu trop que les nations, comme les individus, n'aiment pas risquer de recevoir des coups, quand il est possible de les éviter.

Mais quand il parle "des éléments révolutionnaires anti-nazis, anti-fascistes, peu nombreux, mais déterminés..." ; ou quand la radio allemande déclare que l'Allema-

gne combat l'Angleterre et non la France, et que les forces allemandes n'ouvriront pas le feu les premières contre les garnisons de la Ligne Maginot, il se montre bon psychologue.

De même son engin spécial : l'obus-pieu tombant verticalement dans le sol, explosant sous terre et déchaussant les tourelles annonce les mortiers Thor utilisés devant Sébastopol.

Et ce n'est pas rien que d'avoir montré que la Ligne Maginot pouvait être percée moyennant les moyens appropriés. Sans doute ici les Allemands ne vont-ils pas jusqu'au bout, tout comme l'auteur ignore les divisions blindées, mais...

En Méditerranée la flotte Italienne ne sort pas, et en Albanie ses forces se bornent à tenir le coup contre la Yougoslavie et la Grèce,

> L'Italie cache une idée de derrière la tête, une combinazione de volte-face à grand orchestre.
> (p.89)

Mais l'Allemagne enregistre un beau succès : l'occupation en vingt-quatre heures de toute la Hollande, grâce aux "touristes" et aux parachutistes qui se sont emparés des écluses.

BATAILLES POUR LA MER

Tout le début nous offre, rhabillé de neuf,"l'Homme qui peut vivre dans l'eau", mais descendu d'un cran : les cuirassés devenant croiseurs, les croiseurs torpilleurs et les torpilleurs vedettes rapides. Ceci dit on y croit, la bataille navale qui oppose les Français aux Italiens est vue de façon fragmentaire, par un combattant et le récit cesse avec la mort de ce dernier. Evidemment cela permet d'esquiver le morceau périlleux qu'est la narration de la bataille d'ensemble et la motivation de la victoire ou de la défaite. Ce n'est pas une critique que je formule, je constate seulement combien La Hire avait ce flair qui guide un vrai romancier dans ses développements.

Quant à la bataille de Belgique qui suit c'est la manoeuvre de Schlieffen inversée, l'aile marchante alliée partant des Ardennes, se rabattant vers la mer en balayant tout jusqu'au Rhin. En gros la manoeuvre alliée de 1944. Tout comme l'action décisive de l'aviation d'assaut bloquant les routes et stoppant les renforts annonce l'arrêt des divisions blindées allemandes lors de la bataille de Normandie.

On brosse ensuite un tableau général de la situation. En Afrique du Nord, les Italiens devront inéluctablement capituler en Lybie, comme ils le font en Abyssinie, car se trouvant dans l'impossibilité de renforcer leurs troupes. Car à la bataille navale contre la France s'est jointe une bataille contre l'Angleterre et il n'y a plus de flotte italienne. Quant aux renforts allemands, les vedettes françaises en ont anéanti le convoi.

Mais les Allemands, eux, viennent d'occuper le Danemark et déferlent en Pologne. Quant aux Russes, ils regardent.

C'est évidemment l'oeuvre d'un amateur et non d'un professionnel de l'armée. Il suffit de voir comme l'auteur néglige le rôle des divisions blindées, il ne semble même pas soupçonner leur existence et leurs possibilités. Mais il a soigneusement lu tous les articles de Camille Rougeron consacrés à l'aviation de bombardement et à l'aviation d'assaut.

D'un autre côté il ne cache pas son hostilité à la IIe et à la IIIe internationales.

Le livre se termine par une brève méditation d'un officier supérieur :

> Cette guerre!...(...) Que de ruines, de morts, et de souffrances, déjà!...(...) Tuer le plus possible jusqu'à ce qu'on soit tué soi-même. Pourquoi?... Pour se défendre? Soit! Mais les autres, ceux qui avaient déclanché la monstrueuse machine à tuer... Pourquoi?... Mais pourquoi la nature est-elle toute et partout et toujours en guerre?... Les quatre éléments font vivre l'homme et ils le tuent...(...) jusqu'à quand les hommes seront-ils des animaux qui, pour vivre, donnent la mort?... Toujours?... Tant que l'humanité existera?... Alors, le guerre perpétuelle? avec des périodes dites "de paix" pour reprendre des forces et pour procréer d'autres hommes qui, à leur tour... Il n'y a pas d'autres moyens?... Du moins entre hommes qui pensent, réfléchissent, croient au progrès de l'intelligence?...
>
> (p.193)

Nous sommes très loin ici du pacifisme classique et bêlant qui a plus peur des mots que de la chose, et croit qu'on supprime la guerre en n'en parlant pas, en la maudissant, en empêchant les enfants de jouer aux soldats de plomb. Et qui, par là, refusant de la regarder d'un oeil calme et froid, la mythifient davantage, la transforment en une malédiction qu'on doit exorciser, au lieu d'en analyser les causes diverses et profondes, et de s'en prendre ensuite à ses racines. Et s'il est vrai, comme le soutient le polémologue Bouthoul, que le but naturel de la guerre est de réduire les excédents de populations, et de régulariser la croissance anarchique de l'humanité, la pilule fera plus pour la paix que tous les prêches et tous les sermons larmoyants.

L'AFRIQUE EN FLAMMES

Nous assistons à la défaite germano-italienne en Lybie. On y voit employer, du côté allié, une arme secrète : les Y avions sans pilotes, télécommandés, bourrés de mitraille et d'explosifs que l'on engage contre les campements ennemis.

Ici l'auteur biseaute un peu trop les cartes, et dans le même temps il cède un peu trop à son penchant des espionnes et des agents secrets. Mais je le soupçonne d'avoir encore une fois joué de cette accélération du récit qui supprime les temps morts de l'Histoire où les offensives doivent être préparées, le ravitaillement assuré, etc...

Nous voyons aussi les agents allemands jouer la carte du pogrom, en répandant que les juifs allemands et

autrichiens sont autant d'agents de l'ennemi, et que c'est aider la France que de les massacrer tous.

C'est une péripétie longuement développée et qui me laisse songeur. Y a-t-il eu pressentiment de "la solution finale"? Et que signifient au juste des déclarations de l'officier français :

> Je connais très bien quelques juifs, et je les aime et les estime. Il en est quelques autres dont je ne sais que les noms : ceux-là, pour des raisons françaises, économiques, politiques et sociales comme l'on dit, je serais assez enclin à les détester. Quant au peuple israëlite dans son ensemble, ou à la race juive si tu préfères cette expression mon cher Mohamed, je ne l'aime ni ne le hais. Parfois je l'admire, parfois je la plains, parfois elle m'agace. (p.161)

Le choix des mots est significatif : peuple israëlite, race juive n'étant utilisé que par politesse pour l'interlocuteur, c'est explicitement nier le racisme. Et d'autre part cette attitude nuancée, qui choisit les individus, et ne condamne, ni n'admire un peuple en bloc parait fort nuancée.

Je ne sais pas ce que d'autres en pensent, mais depuis des années je m'inquiète de certain "philosémitisme" trop chalheureux pour être honnête.

LA FIN... PAR LE PETROLE

C'est sans doute le tome le plus austère des cinq,mais aussi le plus réellement prophétique. Laissons de côté toute l'action du commando qui s'en va détruire en Suède les entrepôts allemands de pétrole, ne regardons que la trame diplomatique des faits.

A Berlin nous rencontrons le général Rudolf von Warteck qui

> commandait l'Abteilung Drei A, organisme le plus important su service secret allemand

et son ami le prince Colozzo. Et tous deux vont trahir leurs gouvernements, car maintenant le devoir envers la patrie exige d'arrêter cette guerre :

> C'est en désespérés que nous pouvons férocement continuer cette guerre (...) guerre inutile et ruineuse, guerre perdue. A présent, chaque jour qui passe est un jour qui diminue, appauvrit, anémie, épuise l'Allemagne et l'Italie. Avoir commencé cette guerre dans les conditions intérieures et internationales où nous étions, ce fut une vaniteuse imbécilité. La continuer est un immense crime et une aveugle sottise. (p.70/71)

> (en agissant comme je le fais)
> j'évite à l'Allemagne et à l'Italie l'envahissement par les armées combattantes et les batailles destructives sur leur sol ; enfin j'empêche nos deux pays de n'être

> plus, lors de la Paix, que des esprits absolument démoralisés, des corps exsangues et ne conservant juste assez de vie que pour voir les vainqueurs se partager nos dépouilles.
> (p.71)

En réalité von Warteck se nommait ou plutôt se NOMMERA Canaris, et occupera les mêmes fonctions, quant à Colozzo ce sera Ciano.

Et, précisément, Colozzo révèle que l'Italie, ayant perdu l'Afrique, ayant perdu sa flotte, se prépare à changer de camp, d'abord en retirant, oh très doucement, et sous le couvert de regroupement stratégique des forces de Yougoslavie et de Grèces, en en concentrant d'autres au sud du Brenner afin de parer à une attaque française à travers la Suisse.

Et une des raisons de ce revirement fut le comportement des attachés allemands

> immédiatement après (nos) désastres en Méditerranée, tous les attachés, assistants, conseillers, techniciens militaires allemands (...) ont maladroitement et trop naïvement fait montre d'une morgue, d'une raideur quasi brutale, d'une telle pitié insolente, insultante que...
> (p.79)

A quoi von Warteck ajoute :

> C'était fatal, déjà, dans le temps de paix, une immense partie de l'opinion italienne réprouvait, honnissait l'infiltration allemande dans la péninsule. Mais les chemises noires veillaient à l'observation de la consigne. Et l'Italie italienne se taisait. A présent, après notre gros échec de Belfort, après notre grand désastre de Belgique...
> (p.80)

Nous assistons ensuite à une entrevue à Paris où l'agent italien expose très nettement une des raisons déterminantes pour le Duce :

> Ce que nous voulons surtout éviter avant la fin de la guerre, pour être sûrs de la mater facilement après l'armistice, c'est la révolution intérieure.
> (p.178)

Et nous découvrons les nouvelles cartes d'Hitler :

> (Il) dit à Staline :"Continuez à ne pas bouger. Je prends la Lithuanie, la Lettonie et l'Estonie. Je vous laisse la Finlande que personne ne pourra venir protéger. Et nous partagerons la Pologne.
> (P;179)

Et maintenant au G Q G allemand qui a tout prévu, qui a organisé une stratégie défensive et qui est encore capable de renverser la situation, sans le grain de sable de ce 27 juillet. Ce grain de sable

> ce fut le nom le plus étonnant, peut-être, qui ait retenti sur la Terre depuis celui de Napoléon! Le plus ETONNANT, mais non pas le plus grand ou le plus admiré, encore moins le plus aimé.
> (p.200)

En bref Hitler descend à son G Q G, bien décidé à reprendre la situation en main et à liquider tous ces généraux qui le trahissent.

> Nous n'avons pas suffisamment exercé depuis le début de la guerre, notre volonté de puissance, la volonté de puissance du Recih allemand!... Il est ici, devant moi, des hommes qui, en ce Conseil, ont étrangement joué un rôle de modérateurs, parlant des traditions de l'honneur et des lois de la Guerre. Pour un véritable Allemand, il n'y a d'honneur que dans l'exercice de la force, et il n'y a pas d'autres lois de la guerre que celles de la victoire à tout prix.(...) A présent que nous sommes en guerre le sang ne doit plus être compté, celui de nos ennemis encore moins que le nôtre...
> C'est avec stupeur que plusieurs Généraux et Ministres le regardaient.(...) Ces paroles d'illuminés... Ces phrases nietzschéennes... Où voulait donc en venir cet homme? En réalité la victoire ne l'auréolait plus... On continuait de le craindre mais on l'admirait moins... Au plus secret de leurs pensées, certains l'accusaient de n'avoir été qu'un génie fallacieux, d'avoir trop mystiquement engagé l'Allemagne dans une voie jalonnée de martyrs cachés parmi les stèles triomphales, et au terme de laquelle le grand Reich culbuterait dans l'irrémédiable catastrophe.
> (p;205/206)

Comme résumé APRES les événements, ce ne serait déjà pas mal. Mais AVANT ? Jean de La Hire n'aurait-il pas été un médium parfaitement sensible? Car ce 27 juillet se joue le destin de l'Allemagne comme celui de l'Italie s'est joué le 25, si Hitler survit l'Allemagne roule au chaos dans un combat suicide, s'il meurt l'Etat-major arrête les hostilités et recher-cher la paix...

Hitler meurt... Et le communiqué officiel parlera d'une embolie. Comme pour Staline plus tard.

Si nous regardons ce que nous découvre Jean de La Hire, et sans nous attacher au déroulement temporel des opérations, que voyons-nous :

succès allemands initiaux, revers italiens dans les Balkans, défaite navale en Méditerranée, perte de l'Afrique, volte-face italienne, perte de confiance des généraux allemand dans le Führer, celui-ci glissant dans le délire, et volonté d'Hitler d'écraser les généraux... Et si le 25 juillet est bien la date de la chute de Mussolini, faire du 20 juillet réel un 27 juillet n'est pas si grave.

LE ROMAN BOY-SCOUT
j van herp

Le roman boy-scout n'a rien à voir avec le roman scout des années 35/60. Il est même tout l'opposé.

Le roman scout est un produit de consommation interne. L'univers y tourne autour du nombril d'un chef de patrouille, d'un chef de troupe, voire d'un aumonier ; et le monde s'arrête aux limites du local, ce qui existe au dehors n'existe pas.

Entendons nous, les héros font du ski, de l'alpinisme, de la voile, de la nage sous-marine, ils roulent à vélo, font de la moto, ils visitent des musées, vont au concert (classique!), et, Dieu me pardonne, il y en a même qui fument des cigarettes... Mais, chose curieuse, ce faisant, ils ne rencontrent que scouts ou anciens scouts..Sans doute doit-il exister quelque part des garçons qui ne sont pas scouts, mais on les ignore. Ou alors ils doivent être bien malheureux, des âmes en péril que convoite l'aumonier mobilisant ses missionnaires. Et ce qui apparait ce n'est pas l'entr'aide, ou l'assistance mutuelle, mais la "charité" c'est à dire le prosélytisme déguisé, et si parfois l'on met des gants pour aborder l'autre, ce n'est pas par respect, par conviction profonde, qu'il est très mal élevé de s'occuper des affaires intimes des gens qui ne vous en prient pas, mais par pure tactique d'approche et de capture.

Ajoutons que les héros ne se préoccupent jamais de leur avenir professionnel, à les croire tous nantis de rentes confortables et éternelles, et surtout qu'ils se doivent "d'assumer" la condition d'autrui. C'est à dire se mêler douloureusement de ce qui ne les regarde pas. Le masochisme de sentiment est de rigueur, humilité se traduit par amour de l'humiliation, ou alors c'est la conviction d'appartenir à une élite, à un ordre, ou comme le dit un vicaire-général scribouilleur que "le scoutisme est une grâce".

En bref il s'agit d'un univers qui, outre que les filles n'y existent pas, a fait sienne la parole imbécile de Péguy :

> L'homme heureux est coupable, par celà seul qu'il est heureux. Mais c'est le plus grand crime.

Et maintenant monte de tout cela une odeur de camaraderie exclusive, d'amitiés particulières si forte que même les curés s'en sont émus.

Le roman boy-scout c'est exactement tout le contraire. Il est moins profond psychologiquement, mais il est surtout sain, aéré, ouvert au monde, le vrai, celui où il faut gagner sa vie. Il y a surtout qu'il fut écrit par les professionnels du roman, et non par de distingués amateurs.

Il naquit en 1912 quand les premières associations de Boy-scouts s'implantèrent sur le continent. Comme auteurs le capitaine, puis colonel, Royet, un des fondateurs des Eclaireurs de France, Jean de la Hire, qui fut le plus fidèle, Marcel Idiers, Marcel Priollet et d'autres.

Pourquoi cet emballement ? Tout d'abord pour une simple raison littéraire : le roman d'aventures pour jeunes était coincé dans une impasse. L'étouffante et toute puissante famille française, confinant les enfants au foyer, obligeait les auteurs à récourir sans cesse au "gamin de Paris", né de Gavroche, débrouillard, narquois, honnête, mais surtout orphelin, disponible pour toutes les aventures, et non pas retenu par mille attaches. Mais le personnage s'usa vite, Friquet chez Boussenard, Cigale chez Paul d'Ivoi en sont les derniers exemples de quelque valeur. Et très vite d'Ivoi en vient à mobiliser de jeunes anglo-saxons, petits grooms, ou lads américains.(alors qu'il fut d'une anglophobie notoire.)

Ou alors il fallait utiliser l'enfant perdu, abandonné, orphelin, le sans famille... malheureux, oui, mais seul, indépendant et devant lutter pour assurer sa vie. Celui-là se prolongea longtemps à travers les publications Offenstadt. Tout comme il est le héros d'Arnoul Galopin : le poilu de douze ans, le petit mousse, le petit explorateur, les petits aviateurs, sont ou des garçons ayant perdu leurs parents et courant le monde à leur recherche, ou des orphelins arpentant les continents à côté de protecteurs les ayant recueillis.

Et voici qu'apparaissait un nouveau personnage possible. Avec le boy-scout il ne s'agissait pas de se regarder le nombril, ou d'exécuter la danse de Saint-Péguy. Le boy-scout apportait l'occasion de briser, enfin, le cadre étouffant de la famille serrée autour de l'âtre ancestral, d'en finir avec les écharpes nouées en chauffe-coeur et les gilets de flanelle des mères, avec le teint de papier et le dos voûté du fort en thème, et d'ouvrir les fenêtres sur la campagne et la vie.

Car, en 1914, c'est cela le boy-scout : l'adolescent qui se débrouille seul, qui rencontre les vraies difficultés de la vie, qui fait de l'hébertisme, développe sa cage thoracique, et durcit ses muscles. Il est capable d'escalader un mur, de sauter un ruisseau, d'improviser un campement, de faire la cuisine, de secourir un blessé, de se guider suivant la carte, bref de se comporter comme un explorateur ou un soldat en campagne.

Et on peut le lancer sans crainte dans les aventures, il a été formé pour les affronter.

Le personnage connut une vogue incroyable jusque vers 1920/25. Puis il disparut. En partie parce que le personnage s'était usé, et aussi parce que le cadre social et technique qui le favorisait avait disparu : les blancs sur la carte disparaissaient, les frontières se révélaient plus difficiles à franchir, les papiers d'identité, les visas, les certificats de vaccinations se multipliaient, et l'aviation cessait d'être un sport pour devenir une industrie.

Mais si le boy-scout disparaissait, et il apparaitra encore vers 1938 dans les ouvrages de Robert Jean-Boulan FEUX DE CAMPS, LA PATROUILLE DES LIONS, il se bornera à enlever son uniforme, et on le retrouvera, défroqué, dans LE CIRQUE PICCOLO de Madeleine de Genestoux, AVENTURIERS MALGRE EUX de Léon Groc et P. Laude, ou LES FUREURS DU COLONEL...

Jean de La Hire y demeura fidèle, et la liste est longue des ouvrages qu'il consacra au mythe boy-scout: LES TROIS BOY-SCOUT (13/19), L'AS DES BOY-SCOUTS (25/26), LES GRANDES AVENTURES D'UN BOY-SCOUT (26), LE GRAND MATCH DE QUATRE ENFANTS AUTOUR DU MONDE (27), LES SCOUTS A TRAVERS LE MONDE (31), SCOUTS SERVICES SECRETS (33), LES 3 BOY-SCOUTS (35) où l'on retrouve les fils des boy-scouts de 1913, LE MILLION DES SCOUTS (37). A quoi il faut ajouter LES MOUSQUETAIRES DE QUINZE ANS (22) et LE SPHINX DU LABRADOR (27/28).

Une telle fidélité est motivée par autre chose que la simple préoccupation commerciale. Il y avait chez La Hire un écrivain convaincu qu'il avait un rôle à jouer, et il se fit le propagandiste du mouvement des Eclaireurs pour des raisons d'intérêt général. Et LES TROIS BOY-SCOUTS contiennent leur page de propagande :

> AUX JEUNES !
> Vous tous, les jeunes, qui lisez les passionnantes aventures des TROIS BOY-SCOUTS, si vous voulez devenir comme eux de vaillants garçons, enrôlez-vous aux Eclaireurs, aux BOY-SCOUTS DE FRANCE! Ayez au moins 10 ans et soyez d'une bonne constitution physique et remettez l'autorisation écrite de votre famille. Adressez votre demande au Comité Central, 61, rue Meslay, Paris (3e)

C'est que l'époque voyait dans le scoutisme non seulement une préparation à la vie militaire, mais à la vie tout court, et un moyen d'éducation devant mettre fin à la "décadence de la race française". Un des dirigeants éclaireurs le disait nettement :

> Il ne s'agit pas seulement de former des soldats en herbe (...) mais de former des hommes.

Et les premières troupes d'Eclaireurs se recrutaient parmi les apprentis et les petits commis, et non dans les lycées et les collèges. Le candidat devait prouver qu'il était un garçon débrouillard, hardi, capable de nouer solidement une corde, de planter un clou, et de faire un tour au trapèze. Les départs le dimanche avaient lieu à La Porte d'Orléans, à cinq heures et demi du matin, quant aux spécialités les voici :

Aide-aviateur, ambulancier, cavalier, météorologiste, charpentier, électricien, forgeron, mécanicien...

Et, quand les choses étaient possibles, les camps se voyaient dotés de téléphone, et d'électricité. Rien de comparable avec les scouts des années cinquante ignorant l'emploi du clou, et demeurée au stade de la cheville.

Comme tel le scoutisme des Eclaireurs apparaissait un excellent moyen de formation physique et morale de jeunes concitoyens, aux yeux de bons esprits dont La Hire. C'était l'occasion de sortir les jeunes garçons de l'atelier, de l'usine, du bureau, ou de l'école, de les entrainer dans la nature, de leur faire pratiquer l'hébertisme sur les stades et, en les formant à des activités manuelles, de revaloriser la technique, jusque là méprisée.

Seulement il s'agissait là d'un idéal laïc, dont le code d'honneur cultivait les vertus propres au service de la "Cité". Les curés le comprirent bien, qui commencèrent par refuser la communion aux membres de l'association, puis qui, devant le spectacle de leur patronages se vidant, confisquèrent le mouvement, parvenant à le vider de sa substance réelle, pour le bourrer de livres de messes et de cantiques.

Et le boy-scout de roman ne disparut pas seulement en raison des modifications de la société. Les écclésiastiques, maîtres du marché par la main-mise sur les Scouts de France, le condamnèrent sans rémission, car les auteurs croyaient plus normal pour un garçon de 15 ans de regarder une jupe de fille que d'aller renifler la soutane. Aussi foin de ce héros

ne présentant pas le véritable visage du scoutisme et de sa spiritualité profonde et essentielle...

Ben, voyons...

LES ENNEMIES DU NYCTALOPE
j van herp

Au cours de sa longue carrière, Léo Saint-Clair eut à affronter quelques ennemies, bien plus redoutables souvent que les hommes, et qui toutes éprouvèrent à son égard ces sentiments terriblement ambigus que l'on caractérise par "l'amour-haine". Ce qui explique qu'au long des intrigues, tout en le poursuivant et en s'acharnant contre lui, elles évitent avec soin les moyens brutaux et radicaux. Si elles s'en prennent ou menacent ses proches : sa femme, ses enfants, c'est afin de le réduire à leur merci, d'en faire un... oui, un esclave soumis, docile à leurs désirs... Bien sûr pour La Hire c'était là procédé d'écrivain, permettant une intrigue à multiples rebondissements, une lutte acharnée, tout en préservant la vie du héros principal. On sait combien dans les romans populaires le personnage central échappe à tous les périls, miraculeusement, par la bonne volonté de l'auteur. Ou encore en raison des raffinements cruels de ses adversaires : enfermer un ennemi avec des crabes affamés, le lier sur un tonneau de poudre muni d'une longue mèche, afin qu'il savoure une longue agonie préliminaire, le coucher dans une fosse que visitent les reptiles plus venimeux, tous ces procédés n'ont jamais valu la bonne et simple rafale de mitraillette des gangsters de profession.

Aussi La Hire a-t-il justifié les hésitations et les reculs qui épargnent les vies de Saint-Clair, en lui opposant des adversaires secrètement éprises de lui.

Grisyl

La première ennémie amoureuse du Nyctalope apparait dans LUCIFER. Grysil a vingt ans, elle est la cousine de Lucifer. Une solide et belle jeune fille en dépit de ses sourcils blancs nés de sa vie troglodyte dans le repaire des

Bermudes. Et c'est également une femme de tête. Quand Glo von Warteck sera plongé dans un sommeil hypnotique, incapable encore de diriger, c'est elle qui ménera le combat : capturant les sous-marins, attaquant les Bermudes, elle triomphe même de Saint-Clair qui se trouve captif dans la Roche Creuse. Et alors brutalement, au premier regard, elle s'éprend de son captif,

> Elle le regardait et l'admirait sans le comprendre, le désirant sans en avoir conscience, toute possédée par cette sorte d'exaltation qui fait d'une jeune fille, jusque là attachée simplement à ses devoirs, une amoureuse follement hallucinée qui n'a de pensée que pour l'homme et d'autre volonté que celle de l'homme. (...) Grysil n'était plus gouvernée que par cet instinct. Barbare, elle aimait en barbare, sans autres lois que celles qu'imposerait l'homme choisi.
>
> (Lucifer II p 36/7)

Quant à Saint-Clair il n'est pas insensible à cette passion. Sans doute aime-t-il passionément, avec son coeur et ses sens, La Païli, mais Grysil ne le laisse pas insensible. Il a compris que si elle reste derrière lui c'est la mort pour elle, il ne le veut pas, il lui ordonne de l'accompagner, et si elle refuse il refuse d'être sauvé.

Esclave amoureuse, Grysil accompagnera désormais Saint-Clair, se retournant contre les siens, trahissant sans scrupules, sans regret, sans remords. Et finalement elle donnera sa vie pour Saint-Clair.

Le personnage manque encore d'envergure, la volte face sentimentale est par trop brutale. Je ne dis pas qu'elle est fausse, en fait, entre les lignes, nous lisons bien qu'il s'agit, avant tout, d'un émoi purement sensuel, mais on peut fort bien ne pas le lire, et le personnage déconcerte alors. Quant à Saint-Clair s'il est troublé, cela pèse finalement fort peu sur son comportement. Il y a quand même en esquisse ce qui trouvera son épanouissement dans la lutte entre Saint-Clair et Alouh'Tho, l'amour-haine faisant place à l'amour et au simple désir.

La princesse rouge

Diana Ivanovna, princesse Krosnoview, n'apparait que dans le second tome de LA CAPTIVE DU DEMON. A ce moment elle n'est pas directement l'ennemie du Nyctalope mais opposée à Lumen qu'assiste Saint-Clair.

A l'époque, âgée de trente-deux ans, veuve depuis trois ans du dernier héritier d'une grande famille moscovite fixée en France avant la guerre, elle apparait brutalement, assistante dévouée et ambitieuse de Léonid Zattan, et rêvant comme lui de dominer le monde. Peu à peu nous découvrons le passé de cette femme passionnée, grande, svelte, vigoureuse, belle et sensuelle. Du vivant de son mari la Princesse Rouge était déjà affiliée aux organisations secrètes du néo-terrorisme russe. Et sa vie est en partie double. Tout en étant une des idoles de l'aristocratie cosmopolite, qui gravite entre Londres, Rome, Paris,

Monte-Carlo, Venise et Le Caire, elle met son intelligence, ses talents, sa fortune au service de la subversion universelle.

Lorsqu'elle apparait c'est pour proposer aux délégués de Zattan d'assassiner Lumen. Les délégués mondiaux hésitent, à leurs yeux de mystiques engagés dans la lutte entre la lumière symbolisée par Lumen, et les ténèbres représentées par Zattan, il est aussi impensable de tuer l'un que l'autre. Mais Diana n'en a cure, elle est une ambitieuse, non une mystique, et elle revendique ce crime comme un droit.

Naturellement elle fonce à l'étourdie, droit sur le but, et se trouve capturée, vaincue, à la merci de... son ancien amant. Et nous commençons à soulever le masque... D'abord par les reproches de Lumen :

> Ainsi il ne vous a pas suffi de me faire souffrir tout ce qu'une femme comme vous peut faire souffrir à un homme qui l'aime de toutes ses forces et de toutes les tendresses de son être... Il ne vous a pas suffi de nouer la plus abominable intrigue pour que je sois déshonoré, banni, mis en jugement, fusillé!... Il ne vous a pas suffi (de m'avoir) poussé à un tel désespoir... Cela ne vous a pas suffi, ni les crimes, ni cent trahisons, ni votre infâme alliance avec Léonid Zattan, ni l'assassinat de mon fils... de votre fils...
>
> (La Princesse Rouge p 44/45)

Mais Diana le toise, calme, froide, certainement animée d'une terrible joie intérieure à la vision de cet homme qui les fait trembler tous et qui, devant elle, ne sait que récriminer comme un enfant puni. Et elle le nargue. Oui elle s'est vengée, oui elle a tué leur fils, mais Lumen n'avait-il pas tué l'amant de Diana? En duel sans doute, et après avoir été provoqué. Mais n'importe, jamais elle ne s'estimera assez vengée. Alors Lumen éclate, elle ment, il s'agit bien pour elle de venger un amant mort depuis des années, et que tant d'autres ont remplacé par après. La vérité c'est qu'elle est amoureuse de Zattan, et que c'est dans l'espérance, dans la certitude de le conquérir à jamais qu'elle s'est proposée pour tuer Lumen. Mais ce qu'elle ignore c'est que Zattan qui se croit l'Antechrist, qui n'a peur de rien ni de personne, a peut d'elle et de son amour. Elle parait alors vaincue, bouleversée, sanglotante, et comme Lumen, remué, se penche sur elle, il se voit frappé à la tempe d'une aiguille qui manque de le tuer.

Diana sera enfermée dans un cachot souterrain de la demeure forteresse, sous la garde d'un catalan Ephrem Lluch. On le mit en garde, n'empèche qu'en trois grimaces, Diana l'attire près d'elle, le paralyse d'un coup de karaté, puis le tue à mains nues. Après elle révolvérisera Lumen. Elle apparait alors si formidable de passion, de ruse et d'ambition, qu'on se dit que Saint-Clair et Gno-Mitang ne pèseront guère devant elle. Elle tombe entre les mains des frères Kiewicz, des polonais ayant à se venger d'elle, qui la confient à la garde d'une chinoise dont la famille fut massacrée à Shang-Haï par un général bochevik manipulé par Diana.

Mais Diana sort de sa prison et reparait dans TITANIA. Sa haine s'est maintenant portée sur Saint-Clair. Elle veut venger la défaite de Zattan, et pour cela elle reconstitue l'ordre du Vieux de la Montagne, elle s'allie à Korridès un savant génial, malheureusement épris... d'un de ses disciples. Titania-Diana est un adversaire plus terrible que Zattan car pour elle le destin n'est pas écrit dans les étoiles, ou dans les prophéties, mais dans le coeur ou la pensée des hommes. Korridès lui a apporté la puissance scientifique, elle attaque, elle menace Saint-Clair dans sa femme et son enfant. On la trahit: ses complices, Korridès, elle en triomphe... Elle sera vaincue cependant, mais par elle-même, par cette haine qui la transporte au point de troubler son jugement. Elle pourrait anéantir le Nyctalope et tous les siens, elle ne le fait pas, car la mort ne lui semble pas vengeance suffisante, il faut voir souffrir Saint-Clair, et surtout le voir souffrir moralement... Ce qui est bien d'une femme... ignorant que les hommes prient: "Mon Dieu protégez-moi de la douleur physique, de la morale je m'en charge..."

Alicia

Les ennemies que Saint-Clair affronte dans BELZEBUTH n'ont pas l'envergure d'une Diana, et l'une d'elles, Livine, n'est son ennemie que sous la contrainte, ce qui est fort rare et presqu'exceptionnel dans la geste du Nyctalope.

C'est Mézarek, ennemi de Saint-Clair, qui l'a choisie. Il connait très bien le Nyctalope, il le sait aimant sa femme, mais il sait aussi que, vu son caractère et son tempérament, Saint-Clair ne peut être tenté que par une jeune fille, que par <u>la jeune fille</u>, une femme étant pour Saint-Clair moins belle que sa propre femme.

Et cette radieuse jeune fille, qui évoque une figure de la composition de Giovanni Bellini, La Vierge et l'Enfant avec les Saints, entreprend consciencieusement de séduire Saint-Clair. Elle se demande d'abord si elle pourra dominer cet homme formidable. Mais bien vite elle se rassure, et elle réussirait sans la hâte de Mézarek :

> Au lieu de venir rôder ici (...) il aurait mieux fait de se cacher dans l'extrême Nord. N'ayant pas à lutter tout de suite, le Nyctalope aurait sans doute préparé dans le calme un plan d'action (...) c'eût été une période d'attente (...) pendant laquelle l'émoi causé par ma vue dans l'être de Saint-Clair aurait pu prendre racine, germer, s'épanouir. Et j'aurais joué mon rôle... avec toute l'ardeur nécessaire et tout le succès espéré.
> (L'île d'épouvante p.24)

Heureusement il y a le grain de sable, ici il prend la forme de Charles Gratzet, beau et solide gaillard de 20 ans, fils de notaire, amoureux fou de Livine, et voulant l'épouser en dépit de sa famille - car même en 2100 les notaires sont restés semblables à eux-mêmes. Et il faut dire que lorsque Charles se présente pour parler à Livine, Saint-Clair tique... Mézarek avait raison. Mais Livine préfère l'étreinte d'un garçon de vingt ans, sans complication, à celle d'un homme de 222 ans, si

formidable soit-il. Aussi change-t-elle de camp, devenant l'alliée du Nyctalope.

Plus redoutable est la seconde ennemie: Alicia. Dans ce monde de 2100 où vont s'affronter Saint-Clair et Mézarek, il n'existe plus que deux groupes d'états: le Nord et le Sud, ayant pris parti pour Saint-Clair ou son adversaire. Or Alicia Torzal est la veuve de Patrice Torzal, président du comité secret du grand conseil des nations sudistes, autrement dit le dictateur occulte de l'hémisphère sud. Seulement si Patrice commandait, Alice décidait et gouvernait en fait... Aussi, à la mort de son mari, Alicia prit sa place et ses pouvoirs.

Imbue de sa puissance elle rappelle un peu l'amazone Li-Chan-Gaï du MYSTERE DE L'EVEREST, comme elle, elle ne doute pas de ses charmes, de sa puissance et de la valeur de son alliance.

Quant à ses sentiments... sa confidente Maryse les débrouille fort bien :

> L'homme que vous aimez c'est Léo Saint-Clair le Nyctalope. Mais il est aussi celui que vous haïssez et de qui vous voulez la mort, parce qu'il aime de tout son être sa femme et son fils, parce que vous savez qu'il n'y a point de place en lui pour un autre amour, parce qu'enfin(...) il vous étranglerait de ses mains s'il soupçonnait jamais que, pour le conquérir, vous aurez contribué à le séparer à tout jamais de sa femme et de son fils... Et vous le haïssez d'autant plus que vous l'aimez sans espoir..(...) Vous vous dites que vous pourriez très bien soumettre à votre beauté le monstre Mézarek, renverser avec lui le gouvernement des nordistes, unir le sud et le nord et devenir ainsi l'unique reine de toute la terre(...) Mais il y a, tout au fond de vous, votre amour pour Saint-Clair le Nyctalope, le seul homme sur qui vous ayez jamais cristallisé votre pensée.
>
> (Belzébut p.162/64)

Seulement les espions électroniques de la dictatrice lui révèlent que Sylvie Saint-Clair est bien capable de charmer Mézarek. Un schéma de tragédie classique s'esquisse : Sylvie-Andromaque va séduire Mézarek-Pyrrhus pour sauver Pierre-Astyanax et Alicia-Hermione va bouillir de rage et de jalousie. Et la passion l'emportant sur la raison elle ira se mettre entre les mains de Mézarek en allant le trouver, seule, dans son île flottante : la Gorgone.

Elle arrive, toutes voiles dehors, vêtue à la grecque, vivante et troublante statue antique, certaine de ses charmes, de sa puissance, de sa séduction. Elle commence par dédier à Mézarek un sourire grave, un regard profond. Las! elle tombe sur un os... Et elle s'entend dire :

> Le grand conseil des nations sudistes et la mode vestimentaire des femmes de ce temps m'offrent en votre personne, Madame, un spectacle diversement savoureux. (...) Cette anachronique déesse est la déléguée, la représentante, la plénipotentiaire de l'une des deux grandes organisations politico-sociales du vingt-deuxième siècle!...

Décidément, l'humanité me parait encore plus loufoque qu'il y a cent-soixante-dix ans.
(L'île d'épouvante p.11/12)

Et il se joue alors, entre eux, une scène d'un comique supérieur. Alicia a tout prévu, sauf pareil accueil, elle s'attendait à tout sauf à cette méprisante indifférence. Elle ne trouve à dire que :

Monsieur le Professeur savez-vous qui je suis ?

Pardieu qu'il le sait! Comme il sait qu'elle fit truffer la Gorgone d'espions électroniques. Mézarek les a tous repérés, et prit bien soin de les garder en bon ordre de marche, c'est grâce à eux qu'il l'attira chez lui.

Puis il passe à des considérations plus personnelles. Elle est la dictatrice occulte des sudistes, on l'appelle "la divine"! On n'aurait pas fait mieux aux temps lointains d'Aspasie et de Phrynée, et l'on prétend que le monde change! Quelle bonne blague!

Alors, devant Alicia médusée, il met à jour et commente ses pensées les plus secrètes :

Vous avez voulu faire servir votre beauté, qui d'ailleurs est de tout premier ordre,(...) à séduire de fond en comble le bon papa Mézarek. Et pourtant il n'est pas beau, ni même joli, joli, le professeur!... Il tient d' l'ours et du singe, de l'antropopithèque et du pithécanthrope! N'importe il a de la poigne et de l'estomac, s'est dit la charmante petite dame. Et, s'il veut, il mettra dans sa poche, en un tour de main, la souvereineté absolue dans la Fédération des nations nordiques.(...) A nous deux (...) nous voilà maîtres de la terre toute entière. Et comme le Mézarek, à mes pieds, sera une réplique moderne d'Hercule aux pieds d'Omphale, c'est moi seule, Alicia, qui règnerai, gouvernerai...

Et il continue :

Alors, se disait la passionnée petite dame, alors ce sera pour moi un jeu bien divertissant : punir Saint-Clair le Nyctalope d'aimer à ce point sa femme que j'ai dûrenoncer à lui et me contenter de Mézarek!...
(L'île d'épouvante p.13/14)

Alicia se fait sabouler de la belle façon, moquée sans pitié, déculottée, moralement s'entend...mais intégralement. Franchement il lui est tellement supérieur qu'on fait des voeux pour Mézarek, qu'on est tout prêt d'applaudir quand, à la femme écrasée, il jette:

Vous vouliez être tout...Et vous n'êtes rien, rien de rien!
(L'île d'épouvante p.15)

Car il s'agit bien de cette ambition mesquine de domination universelle pour Mézarek, il veut bien autre chose, devenir Belzébuth, l'incarnation du mal!...

Si encore il la battait, la violentait, devant sa virilité de gorille, Alicia ne tarderait pas à se muer en esclave amoureuse, et c'en serait fait du Nyctalope. Mais Mézarek commet la faute de la mettre K.O. d'un coup de poing, et de la faire jeter au cachot.

Là, sans avoir rien à faire, Alicia subjugue l'officier qui la garde, et s'enfuit avec lui, non sans emmener Sylvie et son fils. Si bien que le Nyctalope, ayant forcé les défenses de la Gorgone, se trouve aussi quinaud que Mézarek devant la chambre vide. Mais tandis que Saint-Clair se perd en conjectures, Mézarek qui décidément est un homme, a senti d'où venait le coup : Alicia :

> Elle m'a faussé compagnie en m'enlevant, excusez du peu! ma précieuse captive et deux très bons officiers, et cela par dépit de n'avoir pu m'enlever moi-même. Quelle femme! ... Je l'admire. Elle a droit à tous mes égards. Aussi vais-je lui rendre sa visite.
>
> (L'île d'épouvante p.118)

Et avec deux cents hommes bien décidés, il donne l'assaut au domaine d'Alicia, pour lui la dictatrice, et Sylvie Saint-Clair, les femmes et le pillage pour ses hommes, et la Méditerranée pour les morts. Désormais Alicia ne peut devenir que l'alliée, sans pouvoirs et toute passive, de Saint-Clair.

Alouh-T'Ho

Jusqu'ici Saint-Clair n'affronta que des ennemies trop passionnées, trop ardentes, aveugles et calculatrices, et se trompant dans leurs évaluations, roublardes et rusées victimes de leurs propres ruses, toutes sont à la fois trop instinctives et trop sûres d'elles-mêmes. Négligeons au passage La Chleuh du SPHINX DU MAROC, a-t-elle même une personnalité, est-elle réellement une femme repoussée par Saint-Clair et qui veut se venger du dédain passé ? On ne sait. Elle est sans doute, plus probablement, un symbole fabriqué de toutes pièces, une femme sans caractère, sans envergure, manipulée. Quant à Wanda apparaissant à la même époque, bien que ses aventures se situent chronologiquement plus avant dans le temps, elle appartient au type classique de la femme amoureuse et repoussée, enflammée par l'amour haine, et son comportement rappelle à la fois celui de Diana-Titania et celui d'Alicia.

Il n'en va pas de même avec cette magnifique ennemie que fut la princesse Alouh T'Ho. Intelligence, beauté, volonté, tout était chez elle hors pair. Fille de la dernière impératrice mandchoue T'Seu Hai, c'est comme une belle et troublante jeune femme de 25 ans qu'elle apparait au Nyctalope lors de leur première entrevue.

Saint-Clair savait qu'il se trouvait en présence de celle qui dirige la secte des Adorateurs du Sang, fervents de la trinité Siva-Parvati-Khali. Le Mage Bénédictus l'avait averti de l'existence de cette "vierge folle" au sourire mortel. Et quel adversaire! C'est en vain que le Nyctalope essaye de la tromper, elle le perce à jour d'un seul regard. Et pour la première fois Léo Saint-Clair se trouve déconcerté, au point d'en avoir l'esprit brouillé et d'en perdre la parole. Celle qui le

couvre d'une ironie insultante est une très jeune femme. Un homme mûr comme Saint-Clair lui dirait dans l'intimité "Petite fille... Ah! petite, petite fille!..." Et cette petite fille le bafoue, le démasque, le domine, l'admet avec condescendance. Pis, elle lui fait comprendre qu'elle le ménage. Aussi est-ce presqu'avec respect qu'il aborde cette adversaire digne de lui. Cette première entrevue est à la fois défi, déclaration de guerre et salut de l'épée de duellistes contraints de s'affronter. On songe à la parole de Nietzsche :

> Sois au moins mon ennemi, ainsi parle le vrai respect, celui qui n'ose solliciter l'amitié.

La princesse tient Saint-Clair et Gno Mitang entre ses mains, et pourtant! Voici en quels termes elle s'adresse à eux :

> Je vous estime trop pour user de la supériorité que j'ai sur vous ici et aujourd'hui (...) La paix et je vous oublie. La guerre et je vous combats... avec toutes mes armes!...
>
> (Les mystères de Lyon p;129)

Ce sera la guerre, mais une guerre que Saint-Clair mène mal, dominé sans cesse par cette femme. Et il en parle en des termes étonnants :

> La princesse Alouh T'Ho domine les adeptes de sa secte comme Sainte Thérèse,(...) dominait le petit troupeau des nonnes et des novices et son couvent d'Avila, ou comme Ignace de Loyola dominait le premier noyau de la Compagnie de Jésus.
>
> (Les mystères de Lyon p.172)

Le choix des noms est significatif : ceux des grandes et profondes admirations de La Hire.

Une seconde fois ils s'affronteront, lors d'une séance de reviviscence des adeptes. Une seconde fois Saint-Clair est démasqué, et la princesse le met au fait de ses activités et de ses projets. Elle lui offre plus que la paix, elle lui offre d'entrer dans ce domaine de quasi-immortels. Etrange et terrible à la fois, elle le fascine, et quand elle lui révèle son âge, que née en 1852 elle a 79 ans, le désir et l'émoi ne s'éteignent pas dans le coeur de Saint-Clair. Certes il refuse le pacte qu'elle lui offre, mais pour des raisons purement morales et même religieuses :

> J'ai l'honneur de vous informer qu'un chrétien conscient et lucide est moralement supérieur à n'importe quel initié de votre Septième Science, car ce chrétien n'a pas besoin, pour rester noble et accepter la mort, d'avoir vécu cent vingt ans (...) ou d'être dans l'hypnose du fanatisme.
>
> (Les mystères de Lyon p.257/8)

Il y a alors entre eux un court silence, un instant où la lutte se suspend. Elle n'est plus reine des Adorateurs du sang, il n'est plus le Nyctalope, il n'y a qu'un homme et une femme qui se désirent, que tout sépare, mais qui ne peuvent se haïr.

Dès l'abord, une femme comme Alouh T'Ho devait être violemment séduite par un homme comme Saint-Clair le Nyctalope, et aussitôt concevoir le désir ardent de le séduire, de l'absorber et s'absorber en lui, et surtout et enfin de vivre avec lui, de vivre tout simplement, de vivre et de le garder vivant!...

(Les mystères de Lyon p.258)

Et ce que La Hire dit de la princesse il pourrait le dire du Nyctalope. Car Saint-Clair est autant troublé qu'elle, plus même, car il en vient à perdre la maîtrise des événements. Sans doute, in fine, a-t-il repris le dessus - partiellement - mais grâce au fait que, privée de ses injections reviviscentes, la Princesse n'avait plus cette réflexion lucide et froide, cette pénétration qui la rendaient redoutable .

Grâce aussi à l'áction de Sylvie Mac Dhul, la compagne de Saint-Clair qui, loin de demeurer sagement captive de la secte, se débat, lutte efficacement, au point de se libérer seule...

Quand Alouh T'Ho est redevenue elle-même, il est évident que le combat se termine sans vainqueur ni vaincu. Et l'adieu des deux adversaires n'est pas un adieu d'ennemis :

Soyez tranquilles: je n'ai jamais renié, je ne renierai jamais ma signature.
Je vous en prie! dit vivement le Nyctalope, ne me faites pas l'injure de douter de l'absolue confiance que j'ai en votre parole... Votre rançon ne sera pas pécuniaire, mais physique et mentale.
OhOh!... vous voulez donc être très exigeant!
Il sourit, mais d'un sourire étrange, crispé, douloureux: (...)Votre rançon consistera en la promesse (...) que vous ne retournerez plus en France (...)
C'est bien ce que je disais. Vous êtes très exigeant. J'aime la France.
Il répliqua, peut-être avec trop d'émotion et d'une voix bizarrement altérée :
Vous risqueriez d'y faire trop de mal...(...)
Soit!(...) J'admire que vous puissiez être si fort et si sévère contre vous-même... et contre moi (...)
Adieu! soupira-t-elle.
Il prit cette main, la baisa longuement, se déprit d'elle qui tremblait sous ses lèvres.

Adieu, madame.

(Les mystères de Lyon p.425/6)

Et il fait saluer son départ d'une salve de 21 coups de canon, comme pour une souveraine.

Il la retrouvera quinze ans plus tard, en cherchant à percer le mystère de la disparition de jeunes gens et de jeunes filles. Instinctivement Saint-Clair sentit que cette SORCIERE NUE apparaissant dans la nuit à chaque disparition c'était elle, et avec appréhension il prévoit leur rencontre :

Quinze ans... Malgré ma santé, malgré ma vigueur, je sens bien, moi, que je ne suis plus ce que j'étais alors. Je ne crois pas avoir vieilli, mais je ne suis pas aussi

> jeune de corps, ni spontanément jeune d'esprit, tant s'en faut! Et (elle) n'aurait pas changé, elle! Pas vieilli d'un jour, d'une heure ?
> (La sorcière nue p.129/30)

Et quand il la revoit, spontanèment, des paroles d'émerveillement lui montent aux lèvres :

> Je vous admire, je vous admire vraiment (...)
> Oui, je vous admire, car vous êtes toujours la plus belle et la plus troublante des femmes que j'ai connues.
> (La sorcière nue p.132)

Et surtout il se voit tel qu'il est: encore une fois vaincu au premier choc, dominé dès le départ! Une fois encore elle lui offre la paix: et tendrement amicale, elle lui apprend qu'elle voulait le revoir et qu'expressément elle a semé tous ces indices qui le menèrent à elle. Elle ne peut mieux lui faire sentir sa supériorité. Et soudain la trame un peu cérémonieuse du marivaudage dangereux va être déchirée par le tutoiement racinien :

> - Pourquoi ce long et constant espionnage.
> Elle eut un sursaut de colère, et brutalement :
> - Tu me le demandes, Léo ?... Et pourtant, tue le sais bien
> Mais tu ne veux pas le savoir.(...)
> Je vous connais, Saint-Clair!(...)

Elle sait qu'il s'est épris de Dinah Ranson, qu'une petite gamine de vingt ans ose lui disputer le Nyctalope.

Pourtant leurs dernières paroles seront presque tendres. Saint-Clair parlera de quinze années d'amour et de haine :

> De haine! non!... Dites: d'amour et de regret. Le regret de ce que nous aurions pu être, vous et moi, si voilà quinze ans nous nous étions unis.(...) Reconnaissez que vous auriez pu faire de moi l'Impératrice que fut ma grand'mère et que j'aurais fait du Nyctalope le Maître absolu de toute la Chine, de toute l'Asie Chinoise... Au lieu de cela ... hélas!
> (La sorcière nue p.14)

Et quand elle se suicidera, Saint-Clair veillera à ce que le cercueil de laque rouge aille reposer dans la Cité Impériale de Pékin près de Tseu Hi.

On peut se demander ce qu'eût été leur commun destin si Saint-Clair ne s'était avisé qu'un corps et une âme de vingt ans sont plus désirables, surtout pour un homme sur la pente, qu'une princesse de 93 ans. (Elle en avoue 75 dans l'épisode, mais c'est pure coquetterie féminine.)

EVOLUTION D'UN PERSONNAGE
j van herp

Mon ami Leborgne voit très justement dans le cycle Lucifer-Zattan-Belzébuth un des sommets de l'oeuvre de La Hire. A la relecture, ce qui est remarquable c'est moins l'ensemble des intrigues, très feuilletonesques, que la peinture des caractères. Il est certain que les héros démoniaques ont de l'allure et de la carrure. Et l'enjeu du combat dépasse largement les dimensions du feuilleton classique, chaque fois c'est du destin de l'humanité entière qu'il s'agit, chacun des personnages visant, ou étant de taille à s'assurer la domination universelle.

On pouvait craindre quelque monotonie dans la succession de ces personnages aspirant à incarner le rôle d'un démon. Il n'en est rien, tant La Hire a su les différencier, non pas physiquement, ce qui est le plus aisé, mais moralement et psychologiquement.

Tous trois acceptent d'incarner le mal. Mais le mal en tant qu'opposition du bien, disons du bien officiellement reconnu, ou encore en tant qu'opposition à Dieu. Quand Glo von Warteck se proclame Lucifer, qu'il aspire à faire du monde sa chose, vouée à son service et à son adoration, il ne vise pas moins qu'à soustraire à Dieu la rece humaine pour se l'approprier. Léonid Zattan se prépare à devenir l'Antéchrist, ou à l'incarner, tout en sachant bien que la défaite finale de l'Antéchrist est annoncée par les prophéties. Mézarek est encore celui qui vise le moins haut, il veut transformer son âme, créer en lui l'âme de Belzébuth, rassembler en lui toute la haine et la malignité possibles. Quel que soit le jugement que l'on porte sur le dessein de l'auteur, et celui que l'on peut porter sur l'exécution de son dessein, une chose demeure certaine : l'imagination de La Hire ne se montra point mesquine. Sans doute de tels sujets requiéraient une autre forme romanesque, mais il est remarquable d'avoir su opérer, surtout dans LUCIFER, la synthèse entre les éléments de l'occultisme et l'invention scientifique.

Qui est ce Glo von Warteck qui se proclame Lucifer? Un allemand? Il le dit et essaye de jouer le rôle d'un hobereau de Prusse raide et rogue. Il joue fort mal ce rôle, étant en fait le fils d'un russe et d'une hindoue.

Glo XIII descend d'une famille rejetée par les hommes, pour crime de magie. Le 16 février 1608 un vaisseau hollandais abandonna, sur un rox désertique des Bermudes, l'ancêtre de la lignée, sa femme Diana, leurs fils Rupert et Norbert, huit et six ans, leur pupille Grisyl, cinq ans. La sentence portait "déportation aux Amériques", mais l'ordre secret était de les abandonner sur ce roc submergé à marée haute, et que les destins s'accomplissent alors... Il se fit que le roc donnait accès à de vastes cavernes sous-marines où les exilés purent vivre et prospérer. Que par la suite ils aient voué une haine terrible à ceux qui les condamnèrent aussi hypocritement n'est que compréhensible.

La vengeance s'exercera par la volonté de Glo XIII : grâce à son télédyname il volerait l'humanité à ce Dieu au nom duquel on le condamna :

> Mon Télédyname sera dressé dans quelques jours au pôle magnétique... Comme rayonnent sur les mappemondes les méridiens imaginaires, ainsi des fluides tout-puissants, propagateurs irrésistibles de ma volonté rayonneront du pôle nord à l'équateur, et je capterai à mon profit les pensées de toute cette humanité qui grouille sur la terre (...) Je domestiquerai les intelligences, dirigerai à mon gré les volontés, détruirai ou asservirai les forces organisées, bouleverserai (...) Et l'humanité toute entière enfin m'obéira, mieux qu'un esclave du Palatin n'obéissait à César!... (Le drame des Bermudes p.122)

L'engin de sa volonté est ce Télédyname dont l'idée est empruntée à LeRouge, mais La Hire le transforme, joue du jargon scientifique, ajoute le rayonnement radioactif à l'énergie cérébrale. Et la parole d'orgueil de Glo devant son engin est significative :

> C'est moi qui mesure et fixe la longueur des rayons ; c'est moi qui leur dis : "Tu iras jusque là et pas plus loin..."
> (Le drame des Bermudes p.152)

Ce sont les paroles mêmes de Jéhovah dans la Bible. Et sans cesse les jugements de La Hire varieront à l'égard de son personnage, tantôt c'est presque l'admiration :

> Lucifer était, dans toute l'acceptation du mot, un homme, mais un homme maître de soi (...) un cerveau prodigieux, vibrant de génie et d'ambitions effrénées ; un être d'une puissance inouïe appuyée sur cette extraordinaire machine.
> (Le drame des Bermudes p.193)

tantôt la condamnation sans ambages :

> Ah! non! (...) cet homme n'était pas digne du fulgurant et immense nom de Lucifer! Et cette femme n'était pas celle qui méritât d'avoir mis au monde un génial révolté!
> (Le drâme des Bermudes p.123)

C'est que von Warteck est avant tout un être dévoré par la sensualité, la sensualité virile. Il aime la femme, il est un homme pour qui la femme existe, mais son amour est le plus brutal, le plus sensuel. Oui, il lui plairait d'être aimé, il aimerait entendre des femmes lui adresser des aveux de passion et de tendresse, mais il n'est capable quė d'un désir sauvage et sans nuances. Et ce sera la source de sa perte. Pour dominer le monde il lui suffisait d'attendre cette date fatidique du 11 juin pour que le Télédyname, enfin chargé, lui assure la toute puissance. Mais il lui faut à l'instant rassasier ses désirs inassouvis : les femmes qu'il n'a pu conquérir il les possédera à distance, il les asservira par le chantage, et il croira les avoir conquises. Et il se laisse prendre à la comédie que lui joue La Païli. (Et je soupçonne fort La Hire de s'être inspiré souvent, dans LUCIFER, de l'ATTILA de Corneille, ce qui prouve de bonnes lectures.)

Déjà dans le Schwarzrock les murailles psychiques enferment le Nyctalope s'effondrent sitôt que la volonté lucide de Glo disparait quand La Païli s'offrant à lui déchaine le rut qui submerge la pensée sous le désir.

Et il faut voir comment sa mère le rabroue :

> Je terroriserai une cinquantaine de brutes et une vingtaine de filles dont je fis mes soldats et mes domestiques, je transformai mon frère Hunter en pantin (...) j'envoûtai à distance le fils pour avoir le père.
> Cruauté maladroite!...(...)
> J'envoûtai Irène...
> Impatiente sottise (...) quand on veut posséder une femme, on ne commence pas par se rendre odieux en la faisant physiquement souffrir... Un Lucifer ne se venge pas, il va droit au but. Tu as été petit et sot.
> (Les drames der Bermudes p.120/121)

Et finalement elle lui lance :

> La femme te perdra mon fils (...) Ne t'avais-je pas enseigné Glo qu'il fallait être patient et fort contre soi-même ? rester chaste et froid jusqu'au demain de la victoire définitive ? (Les drames des Bermudes p.120/121)

Et ainsi, faute d'être maitre de ses passions et de ses désirs, Lucifer suscite les ennemis sur ses pas, gaspille à les combattre un temps et une énergie qui devaient être dévolus à son entreprise de domination.

Mais parfois, à la relecture, nous avons l'impression que Lucifer s'abandonne à ses passions en pleine connaissance de cause, sachant qu'ainsi il court à sa perte, mais sachant également que tel est le destin :

> Lucifer avait pourtant prévu la défaite, sans doute par ce pressentiment obscur, inquiétant et continu depuis qu'il avait déchiffré la prédiction cachée dans le labyrinthe des mots de la Kabbale.
> (Les drames des Bermudes p.218)

Léonid Zattan est un tout autre homme. Une intelligence admirable, une volonté de fer, une énergie intellectuelle qui n'a d'égale que sa santé et sa vigueur physique, il étonne et il effraye. On voit que La Hire ne le mésestime pas. Ce n'est pas un être chétif, issu d'une lignée de maudits, mais un prince barbare d'Asie centrale, un de ces cavaliers qui brisent de leurs genoux les reins d'un cheval.

Dans son domaine d'Issyk-Koul, il ne se contente pas de son pouvoir princier, ni des treize femmes de son harem, et s'être libéré de la Russie ne lui suffit pas. La révolution bolchevique lui a ouvert les yeux. Le Monde est à prendre par qui veut oser. Son ambition est la même que celle de Lucifer, et comme lui c'est plus Dieu que les hommes qu'il défie :

> Quant au chiffre 3, cabalistique par excellence, image du triangle hermétique, symbole des Trinités divines et démoniaques, il s'appliquait à Léonid Zattan lui-même. Et dans la nomenclature, il n'y avait pas de 1, il n'y avait pas de 2 : Zattan était à la fois 1 et 2, donc 3.
> (La captive du démon p.66)

Mais son arme sera la subversion. Pour lui pas d'envoûtement, pas de prodiges psychiques, bien qu'il ait foi dans la cabale et dans les prophéties. Ses moyens: les grèves révolutionnaires, ses agents qui mobilisent les courants prolétariens, qui ont noyauté les partis communistes occidentaux, désormais plus fidèles à Zattant qu'à Karl Marx.

Et pourtant toute l'action est déterminée par une prophétie de Nostradamus. Le destin des protagonistes est annoncé depuis des siècles, et Zattan, tout comme son adversaire Lumen, veut agir en conformité avec les dires du mage de Salon. C'est pourquoi, dans la lutte, certaines personnes seront intouchables, certaines morts impossibles, c'est pourquoi Zattan n'ose pas précipiter son action tant que la prophétie ne sera pas satisfaite.

Toutefois il sait tourner parfois la difficulté. Ainsi le texte révélé lui interdit de porter la main sur Sylvie Mac Dhul, qui est pour son adversaire Lumen :

> le palladium de sa cause, l'instrument de l'action divine, l'animatrice éventuelle de l'homme qui sera l'ennemi de l'Antechrist.
> (La captive du démon p.67)

Mais quand le hasard la fait tomber entre ses mains, il n'hésite pas à la garder captive, et à tenter de dévier à son profit la puissance qu'elle représente.

Tout comme Lucifer il est épris de sa captive. Mais s'il la désire sa passion n'a rien de commun avec celle de Lucifer. Zattan est de ceux à qui les femmes se donnent librement, et qui, si emportés qu'ils puissent être dans l'amour, se refusent à user de contrainte. Sans doute essaye-t-il de faire appel à la raison de Sylvie, plus qu'à son coeur, pour qu'elle l'accepte, mais quel est l'amoureux éconduit qui n'en fait autant. Quant à ce qu'on pourrait appeler un chantage, il n'a rien de commun avec ce que proposait Lucifer.

Zattan cite à Sylvie les vers 1 à 12 de la prophétie :

> Mademoiselle (...) vous avez eu raison ; toute prophétie s'interprête si l'on veut.(...) Je vais vous interprêter celle-ci.(...) Ou bien vous m'épouserez devant un prêtre catholique.(...) Et alors, ayant de vous un enfant qui sera le symbole de mon amour, de votre propre don et de notre union prophétiquement annoncée, je serai victorieux de cet Antéchrist dont tant de terribles signes, par le monde, annoncent depuis douze années la venue prochaine... Ou bien (...) vous me refusez le don de vous-même. Et alors (...) les temps seront loin d'être reportés, les temps où sans doute l'humanité connaîtra la paix et le bonheur par l'anéantissement du symbole Antéchrist. Et par moi, chef suprême de tous les maudits, de tous les révoltés de la terre, il y aura "du sang avec des morts en tas épouvantables". (La captive du démon p.195/96)

Remarquons d'abord la nature des tentations, elle est bien de véritable essence diabolique, car les théologiens savent bien que le démon nous tente bien plus par nos qualités que par nos défauts, et qu'un appel à la générosité et au dévouement agit plus que les pièges grossiers de la sensualité. Sylvie pourrait bien céder au désir de sauver le monde.

D'autre part Zattan est sincère, il croit à la prophétie, il croit à son interprétation, et en ce moment son destin est encore imprécis, il pourrait aussi bien sauver l'humanité que la perdre. Et son destin sera différent de celui de Lucifer qui, vaincu, meurt assez misérablement, La vie de Zattan sera épargnée, il finira ses jours dans une petite île du Pacifique.

Ce qui est aussi significatif c'est le changement de nom de Saint-Clair. Jusqu'ici il se prénommait Jean, maintenant, et à jamais, le voici devenu Léon, Lion, et Léonid fait penser au même animal. A se demander si La Hire n'a pas songé à deux vers, bien réels ceux-là des Centuries :

> Le lion jeune le vieux terrassera
> En champ bellique, en singulier duel...

Mézarek porte un nom qui rappelle déjà le soufre : en effet Mézarek est un démon figurant dans les textes attribués à Nicolas Flamel. La Hire le présente comme

> (un) homme extraordinaire, aussi extraordinaire, sinon plus, que le Nyctalope. (Belzébuth p.131)

En fait il rassemble les traits de Lucifer et de Zattan. C'est une brute de génie ; en dépit de son physique d'anthropoïde, même en 2.100, ses connaissances surpassent celles de la science connue. Et dans le même temps, se croyant, non, se voulant la réincarnation d'un démon de rang inférieur, mais bien suffisant :

> Savez-vous ce qu'était Belzébuth dans les mytholgies antiques? (...) L'âme de Belzébuth était donc faite, au plus violent degré de malignité, de méchanceté, de haine.

Ame intelligente et ingénieuse, âme cruelle, âme impitoyable... Eh bien! cette âme de Belzébuth, elle est en moi. Elle est mon âme depuis le jour où j'ai su...
(L'île d'épouvante p.15)

Comme tel, l'homme est formidable et d'une carrure à porter un monde. Chaste, incapable de se laisser distraire de son projet, ne voyant rien que sa vengeance. Et il faut bien que La Hire pipe les dés pour sortir d'une situation où Mézarek tient la victoire fermement en main. Il tient le Nyctalope et les siens qui sont ses captifs, et l'hypnotisme électrique va transformer Saint-Clair en robot conscient, qui, malgré lui, le sachant et se vomissant, va livrer sa femme et son fils à son ennemi, afin qu'ils deviennent esclaves à leur tour.

Mais il y a plus, et qui est singulièrement prophétique. Mézarek s'est installé en maître dans Héligoland, et là il somme les ingénieurs de le suivre :

Voulez-vous bouleverser le monde par la plus formidable révolution qu'il ait jamais connue?.. Bien entendu la loi suprême de la paix sera pour nous lettre morte. Nous proménerons sur toute la terre la loi martiale d'Hugues Mézarek et le bon plaisir de ses hordes...
(Ces hommes) savaient qu'en ces conditions le mot révolution, dans la bouche de Mézarek, signifiait ce que l'homme peut concevoir de plus effroyable, toutes les puissances mauvaises déchainées, les instincts des foules (...) se substituant à l'intelligence (...) la ruée enfin de l'homme contre l'homme.
(L'île d'épouvante p.147)

Ils savent aussi que lui dire non c'est se vouer à la mort. Et cependant c'est d'une voix ferme qu'ils refusent, du moins qu'une part refuse, ceux qui ne voient pas dans la science

qu'un phénomène stérile si elle ne mène pas l'homme à la conquête de toutes les jouissances dont ses instincts sont en appétit.
(L'îel d'épouvante p.148)

Mais Mézarek sait enflammer ses troupes. Il leur propose une philosophie, une explication du monde : dès que l'homme parut sur Terre ce fut la lutte pour la vie ; tout ce qui, par hasard ou réflexion, est touché et découvert par l'homme, tout lui sert à lutter pour vivre. Toute vie n'est maintenue que par la mort. Toute histoire n'est qu'écrasement des faibles par les forts, alors que propose-t-il?

La condition de votre victoire quotidiennement renouvelée sera la stricte obéissance de vous tous à mes ordres. Encadrés, guidés, commandés, vous vous appuierez sur votre propre discipline envers moi pour déchaîner contre le monde entier tous vos instincts.(...)
La vie est courte! Nous la vivrons en parcourant la terre partout soumise à nos passions. A votre exemple, des foules, libérées par vous, se mettront en marche pour jouir de tout avant de se détruire entre elles. Et vous,

cohorte intangible, (...) vous jouirez du spectacle du monde bouleversé, vous jouirez en vainqueurs.
(L'île d'épouvante p.153)

Cette philosophie peut, par certain côté, rappeler celle du Marquis de Sade. Mais si nous songeons que la pré-originale parut en 1928, et que c'est face à l'Allemagne que Mézarek tient ses discours, et que son éloquence enflamme la foule, soulève une ovation interminable, on évoque immédiatement une autre philosophie qui ne fut pas un jeu littéraire. Une fois encore se pose la question : La Hire ne fut-il pas, par instants, un médium sensible aux courants de l'époque? S'il est permis de l'interpréter au travers de ses personnages il devait être de ceux qui, à l'exemple de Birand, luttaient pour le rapprochement avec la republique de Veimar. Il dut aller en Allemagne, et sans doute, bien que le parti nazi ne fut encore qu'un parti de second rang, fut-il sensible à ce qu'il représentait déjà.

Mais c'est également, et sans équivoque, la condamnation de la dictature, la négation du culte du chef qui a toujours raison.

Conclusion.

Une première remarque s'impose, à mesure que le type se répète, la part de l'occultisme s'amenuise. Lucifer triomphait par l'envoûtement, Zattant s'appuyait sur la certitude d'une prophétie, Mézarek ne compte que sur sa science, et son génie..; Tout comme si La Hire découvrait que, pour devenir un démon, point n'est besoin à l'homme d'avoir recours à des forces surnaturelles, sa nature suffit... Et aussi la lâcheté de ceux qu'il entraîne avec lui.

D'autre part il y a un monde entre Lucifer qui veut asservir les esprits et dominer par l'envoûtement un monde qui doit avoir pour unique objet de l'aduler ; Zattan qui, en dépit de tout, apporte un ordre à ce monde qu'il veut dominer, et Mézarek qui ne rêve que de détruire, qui se borne à proposer à ses acolytes de satisfaire toutes leurs passions et tous leurs désirs : du sang, de la volupté, de la mort, et le chaos ensuite.

Maintenant tous ont en commun la foi en la symbolique des nombres qui leur apporte présages favorables ou non. Ainsi, dans LUCIFER, quand le Nyctalope reprend le combat c'est 13 jours après sa première tentative, et il lui reste 13 jours pour réussir. J'ai relevé la symbolique du nombre 3 pour Zattan, quand à Mézarek :

> J'ai gardé de mon temps passé, la superstition des chiffres, des dates, des coïncidences d'action et de temps. Première minute de la première heure c'est le chiffre 1. Deuxième jour du mois c'est le chiffre 2. Additionnez. Un plus deux donne trois, nombre fatidique! Juillet, septième mois... Sept! nombre également fatidique. Un, trois, sept... Parfait!...
> (Belzébuth p.135)

Et quand, à Héligoland, faisant le compte de ceux qui le suivent il trouve deux mille, c'est pour s'écrier :

> Fatalité! La cohorte de Belzébuth, de la mythologie judée-syrienne, comptait deux mille démons! Or, Belzébuth est mon patron, mon double dans l'au-delà, mon fétiche sur cette terre. (L'île d'épouvante p.150)

Tout comme la part de l'occultisme s'amenuisait, la sensualité des personnages diminuait. Zattan n'a rien d'un Lucifer sur ce point, quant à Mézarek il est des trois le plus redoutable car le plus chaste. La haine l'habite, mais la sensualité n'obscursit pas son jugement. Pas une fois son attention ne se distrait de son but : tirer vengeance du Nyctalope, et les femmes qui l'entourent n'éveillent aucun trouble en son être. Aussi le Nyctalope apparait-il souvent comme inférieur, il n'affronte pas Mézarek avec l'aisance qu'il mit à combattre Lucifer, il ne mène pas le jeu comme avec Zattan. Le jeu est mené par Mézarek, il écrase en se jouant ses adversaires, et le Nyctalope n'en est qu'un parmi d'autres. Le défi à l'univers de Lucifer et Zattan est par lui lancé ouvertement, et dans sa forteresse improvisée il se moque des assauts que peuvent tenter les forces d'un monde tout entier coalisé contre lui. Il écrase tout de la stature de son génie sauvage. Ce qui le perdra c'est sa vanité, mais La Hire a trop visiblement pipé les dés pour que nous y croyions.

Au total trois personnages bien différents et d'une ampleur peu commune dans le roman populaire, et même dans le roman tout court.

Dans sa jeunesse La Hire pensait se mesurer un jour avec Balzac et Zola. A juger par l'ampleur de ses conceptions dans ce cycle il pouvait l'entreprendre. Sans doute la démesure des personnages a quelque chose de romantique, on pense à ces titans du mal des années 1830. Mais la comparaison est purement extérieure. Rastignac défiait Paris, Vautrin la société, c'est Dieu même qu'affrontent les héros de la trilogie. C'est si vrai que Léo Saint-Clair dit à un moment :

> Dieu ne se détournera pas de moi dans ce combat...

comme s'il était, lui, l'agent du combat divin.

Et ce défi est lancé sans le romantisme du blasphème ou du sacrilège, mais par la confiscation, à leur profit, de l'humanité.

C'est d'une assez belle ampleur.

BIOGRAPHIE

DU

NYCTALOPE

INTRODUCTION

> Mon cher ami, je vous autorise de grand coeur à raconter cette "histoire" comme vous dites. Qui la croira ? Signée de vous, elle sera pour tout le monde une oeuvre fantaisiste de votre imagination. Et comme l'on connait notre amitié dans le monde, on dira (...) que j'ai consenti à vous prêter mon nom, car, sans cela, l'aventure, même présentée sous la forme de roman, aurait paru beaucoup trop invraisemblable.
> D'autre part, mon nom et ma réputation la rendent en quelque sorte possible ; d'autre part, votre nom en fait un pur mensonge : ainsi vos lecteurs pourront, comme d'habitude, s'en amuser, et nul d'entre eux ne la croira.

Epinglons en exergue cette confidence qui clôture l'une des plus étranges aventures du Nyctalope (L'AMAZONE DU MONT EVEREST). Nous voilà bien averti, la vie du Nyctalope nous est rapportée à travers un narrateur, et un narrateur qui se trouve être un romancier, qui ne se borne pas au rôle passif d'enregistreur des aventures de son ami, mais qui les transforme, les élague, qui ne se fait pas scrupule de modifier aussi ce qu'il sait (nous le lisons en filigrane au travers des propos de Léo Saint-Clair). Aussi je doute que l'on puisse jamais débrouiller les fils emmêlés à plaisir par des mains expertes, et reconstituer la trame authentique de cette extraordinaire existence.

Il est déjà bien certain que Jean de La-Hire, mû par le souci de respectabilité,(Entre 1930 et 1940 Léon Saint-Clair était devenu un personnage officiel, si occulte, de la IIIe République) a transposé la réalité, appelant "fiancée" ou "femme" les nombreuses maîtresses de cet homme étonnant.

> L'on savait, quoiqu'il y ait mis une haute discrétion de bon goût, qu'il était porté vers la femme par un tempérament passionné, ardent et vigoureux.
> (La Madone des Cimes p.5)

Le mémoraliste lui-même nous invite à lire entre les lignes : "haute discrétion" doit nous éclairer. Et cela seul permet de comprendre la liste des amours "légitimes" du Nyctalope.

Epoux en 1913 d'Iréna Zahidof, nous le revoyons vers 1918-19 avec la cantatrice La Païli qui, peu après, lui donne trois garçons en cinq ans. Mais en 1919 il épouse Sylvie Mac Dhul qui lui donne un fils Robert, il récidive en 1923 avec Véronique d'Albans, il a épousé Xavière de Ciserat à une date indéterminée, puis la reine Khali VII en 1926, mais Jean de La Hire néglige de nous préciser sous quel rite. Sylvie meurt en 1930,

le voilà officiellement veuf, ce qui lui permet, en 1950, d'épouser Dinah Ranson.

Jean de La Hire a visiblement essayé de sauver les apparences en faisant empoisonner Irena Zahidof par l'Okhrana, mais il reste Xavière, La Païli, Khali VII et Véronique, plus quelques autres dont nous savons qu'elles furent ses maîtresses sans plus. Qu'il ait baptisé mariages ces liaisons ardentes nous le comprenons, l'honneur de jeunes filles était en jeu. Mais son héros, lui, ne nous a pas fardé la vérité. Avant de songer à épouser Dinah Ranson il se confesse sans ménagements :

> J'ai toujours vécu en liberté. Les liaisons, plus ou moins amoureuses, même passionnées, qui se sont succédées dans mon existence depuis près de vingt ans, ne m'ont jamais empéché, trois minutes après une décision, qu'une heure plus tôt rien ne faisait prévcir,(de partir) Et je partais sans femme, pour des semaines ou des mois de voyages et d'aventures. Epouser une jeune fille comme Dinah Ranson c'est mettre fin, et sans ambages, et sans arrière-pensée, à cette magnifique existence.
> (La Sorcière nue p.89/90)

C'est on ne peut plus clair : le mariage signifiait la fin de l'activité du Nyctalope, alors que ses liaisons ne le génaient guère... La conclusion s'impose.

Quant à l'ardeur de son tempérament... Les confidences précédentes parlent des vingt années qui suivirent la cinquantaine... depuis la mort de Sylvie Mac Dhul. On pourrait croire que Léo Saint-Clair se vante quelque peu, mais écoutons les confidences de cette experte en la matière qu'était la princesse Ayah-Li, descendante de Tseuh-Hi qui gouverna la Chine de son lit.

> Je sais que vous, homme viril et aimant l'amour, vous êtes resté au bout de ces quinze ans (...) ce que vous étiez quand nous avons failli être amants ; je sais que depuis un an vous n'avez pas de liaison amoureuse, que vous n'avez pas touché à la femme (...) que (...) vous faites depuis un an la cure de chasteté régénératrice.
> (La Sorcière nue p.142/43)

Et le Nyctalope avait alors 72 ans.

DE QUI ETAIT-IL LE FILS ?

La première question, la plus simple "de qui le Nyctalope était-il le fils?" va nous entraîner dans un dédale de spéculations. Non que la mère de Léo Saint-Clair n'ait été une sainte femme, et qu'elle pratiquât l'adultère multiple comme dans les romans de Paul Bourget, mais bien du fait de Jean de La Hire qui nous a livré à ce sujet des brassées d'informations dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles éveillent la suspicion.

En 1933 parut un volume de souvenirs : L'ASSASSINAT DU NYCTALOPE, destiné à combler une lacune et à nous informer sur la jeunesse du héros.

Le récit commence le 3 mars 1912 par l'assassinat de l'ingénieur Pierre Saint-Clair (1). On l'a tué pour se rendre maître de son invention :

> Cette invention consistait en un capteur projecteur d'ondes électro-magnétiques, capables d'attirer et (...) d'emmagasiner des ondes de T.S.F., de les libérer ensuite authentiques ou falsifiées. Résultat, maîtrise absolue de toutes les communications par T.S.F. du monde entier, par un contrôle permanent pouvant s'aggraver de censure, de transformation, de retardement et même de suppression.

On conçoit l'intérêt d'un tel appareil, hélas disparu sans laisser de trace. Léon, le fils de l'ingénieur, jure de venger son père. C'est alors un grand et fort garçon de vingt ans, scout et chef de patrouille "des plus renommés". Et chef de la patrouille des Lionceaux.

Première remarque : les Scouts de France datent de 1913, et leurs prédécesseurs, les Eclaireurs du Colonel Royet furent fondés en décembre 1912. 1912 serait donc un lapsus calami pour 1913, mais passons.

Léo acquiert la certitude que les assassins de son père sont des nihilistes russo-asiatiques. Il s'en ira donc les combattre assisté de Robert Chapeau, René Croqui et Jean Degains, tous garçons de 18 à 20 ans, scouts comme lui bien sûr, et les voilà reçus par le colonel X... Directeur au service de Contre-Espionnage. Et dès cet instant nous allons nager en plein délire. D'emblée le colonel va remettre aux quatre clampins ... mais laissons le parler :

> Je vous donnerai une liste chiffrée de nos agents secrets à l'étranger. Oui, je vous communiquerai le code de notre alphabet confidentiel et de nos signaux particuliers.

Comme ça, simplement parce qu'il s'agit du fils de l'ingénieur Saint-Clair et de ses camarades. Alors que ces apprentis agents-secrets, prenant des pseudonymes, ne prendront pas la précaution élémentaire de garder les mêmes initiales. Ce que fait parfaitement Joe Rollon dans l'ouvrage qui lui est consacré : changeant de nom il prend la précaution de se baptiser Jacques Roll, justement pour cette question d'initiales.

Cela est proprement démentiel, ce comportement d'un chef de services secrets est si complètement inconcevable qu'on en vient à se demander si Jean de La Hire avait tout son bon sens ce jour là. Mais gardons-nous des jugements hâtifs. Personnellement je crois que l'auteur n'eut jamais la tête plus froide que lorsqu'il rédigeait ce texte.

Le colonel prend tout de même quelques précautions, flanquant le quatuor d'un adjoint, l'agent polonais Wenceslas Polski. Mince, fluet, joli comme un coeur et paraissant seize ans... Oui, nous avons tous eu la même pensée : il s'agit d'une fille déguisée. Or, si tout au long du récit, Jean de La Hire parle de Wen au masculin, il lui échappe quand même un lapsus bien significatif :

> Si Wen n'avait pas été violenté il n'aurait pas appelé au secours.
> (p.61)

On ne violente pas les garçons. Du moins chez les gens normaux, et les ennemis du Nyctalope le sont. Et, chose bizarre, une fois Wen enlevé il disparait du récit, est-il vivant ou mort on ne sait, personne ne semble encore se préoccuper de lui, même ses camardes, personne ne semble ou l'avoir connu, ou avoir simplement eu notion de son existence.

Passons sur les détails de l'intrigue: on sait comment une balle tirée par un des nihilistes blessa Léo à la tête. Le jeune homme crut perdre la vue, les nerfs optiques étant lésés, il était simplement devenu nyctalope. Et nous avons l'impression que Jean de La Hire n'a porté ces événements à notre connaissance qu'afin de justifier la faculté merveilleuse de son ami, qui sinon joue un rôle fort pâle dans le récit, balotté par les événements, toute l'intrigue étant menée par ses camarades.

Mais le mémoraliste nous apprend également qu'à la clinique Léo Saint-Clair était soigné par une très jeune infirmière : Aurora Malinoff :

> Léo Saint-Clair la regardait. Et il éprouvait consciemment une émotion presque douloureuse, et pourtant très douce, qu'il n'avait jamais connue.

Le jeune homme avait frôlé la mort et nous savons, par les travaux de Freud, Jung et autres (voir EROS ET THANATOS) qu'un sentiment instinctif de compensation réveille en l'homme les instincts de vie, et surtout le désir de la propager, niant par là cette mort que l'on vient de contempler. Ou, dirons-nous, que Léo est tombé amoureux de la première jeune fille qu'il eut le loisir de contempler.

Mais cette Aurora, de son vrai nom Katia, était la maîtresse passionnée de Grégori, un kalmouk, nihiliste et

> Chef d'une de ces bandes hybrides composées de faux espions pro-allemands et de faux terroristes russes, ou plutôt de gens qui, selon les circonstances, étaient alternativement ou conjointement ceci et cela, et qui servaient le Grand Etat-Major de Berlin ou obéissaient à Lénine et Trotsky.

Bref un vilain monsieur. Quant au jeune homme qui vient d'avoir la révélation du premier amour, du premier désir, comment se comporte-t-il quand ses camarades lui révèlent la vérité ?

> Pouvait-il leur avouer que, malgré cela et peut-être à cause de cela, il avait lui, Léo Saint-Clair, senti son amour pour Aurora-Katia grandir jusqu'à devenir irrésistible ? (...)
> Comme tous les jeunes gens de son époque, Léo Saint-Clair avait lu (...) Résurrection de Tolstoï et il était sincère.
>
> (p.161)

Bref il rêve de relever et racheter non la prostituée mais la jeune dévoyée. Sous un faux nom il pénètre dans la bande, mais, démasqué, il sera attiré dans un piège et torturé par Grégori avec un sadisme sans complexe. La faim, la soif, les brûlures de cigarettes au bras, au cou, sur la nuque, sur tout le torse, le Kalmouk manie tout avec science, puis il s'en va voluptueusement caresser Katia.

Heureusement ses camarades le délivrent. Et le bilan se dresse : la perte totale de l'invention de l'ingénieur, la disparition de Wenceslas Polski, et Aurora Malinoff se suicidant. Quant à Léo il n'avoue qu'à son historiographe son amour pour Aurora-Katia :

> A cause d'elle et par elle il avait failli mourir, mais elle avait été son premier amour. Il ne devait l'oublier jamais, et jamais il n'a trouvé en lui la force cruelle de la détester. Longtemps, longtemps il devait être convaincu qu'il n'aimerait jamais aussi profondément, aussi suavement, aussi désespérément qu'en cette semaine unique où il devint le Nyctalope.

Examinons maintenant le récit. Nous avons déjà relevé le comportement invraisemblable et inconcevable du chef des services secrets. Comportement admissible uniquement si nous supposons que Saint-Clair était alors déjà et bien réellement ce chef occulte devant lequel toutes les portes s'ouvrent. Mais tel n'est pas le cas.

Si nous ajoutons qu'en 1925 Jean de La Hire disait de lui qu'il avait 40 ans, il en aurait eu 27 et non 18 lors des événements en question. Auquel cas son comportement devient totalement absurde.

Et comme si ce n'était pas assez, voici une affirmation péremptoire de Saint-Clair lui-même :

> Saint-Clair quel âge avez-vous ?
> C'est selon. Pour l'état civil j'ai 35 ans et 7 mois.
>
> (La croisière du Nyctalope p.75)

La déclaration date de juin 1913, Léo Saint-Clair serait donc né en décembre 1877 et les événements précédents se situent aux environs de 1898. Epoque du Tolstoïsme et des nihilistes, les derniers de ces romantiques attardés se manifestant durant la révolution avortée de 1905.

Tout prend ainsi sa perspective réelle. Un Léo adolescent, engagé dans une intrigue de nihilistes, séduit par la troublante Aurora-Katia qu'il rêve d'arracher à ce milieu, et se consolant ensuite dans les bras de cette jeune polonaise déguisée en Wenceslas Polski.

Et autour de ces faits précis et voilés, Jean de La Hire bâtit une intrigue semée d'anomalies si énormes qu'il est impossible de ne pas les remarquer.

De l'aventure nous ne pouvons douter, c'est l'aventure classique de l'époque, c'est au théâtre "LES OISEAUX DE PASSAGE", c'est dans le roman "TARTARIN SUR LES ALPES". Qu'on ne s'offusque pas en voyant rapprocher le Nyctalope de ce bedonnant méridional épris de sa Sonia : il y a chez les deux la même fougue généreuse, la même passion, et par l'esprit Tartarin-Quichotte était le frère du jeune lecteur de Tolstoï.

Et Léo Saint-Clair demeurera marqué à jamais par ce souvenir. Oui, il épousera Sylvie Mac Dhul, mais par obligation fatidique. Il l'aimera honnêtement, tendrement même, mais les coups de sang de la passion sont réservés à Irena Zahido, à la comtesse "Nadia Feodorowna, ou à Wanda, ou même à la petite gitane Nièves, ardente et sauvage. Et le grand désir mêlé d'amour sera pour la princesse Ayah-Li. Tant reste profondément marquée en nous notre première expérience.

Mais pouvons-nous avoir la même créance en l'existence de l'ingénieur Pierre Saint-Clair? Rien ne permet de le croire. Et chaque fois que Jean de La Hire prétend nous apporter des faits précis concernant Saint-Clair et ses proches ou sa famille, il nous prodigue les erreurs les plus monstrueuses, comme à plaisir, plus visibles encore que dans L'ASSASSINAT.

Ainsi, dans l'ensemble intitulé GORILLARD, il tente de jeter quelques lumières sur le passé de son héros, à propos du de Soto descendant d'Hernando de Soto, que Charles-Quint fit gouverneur de la Floride et de Cuba. Les de Soto fondèrent avec une poignée de compagnons une sorte de principauté dans la région du Mississipi. Plus tard ils entreront en conflit avec Cavelier de la Salle, et un lieutenant de ce dernier. Mais laissons parler La Hire :

> La Salle consentit à laisser un de ses compagnons officiers devant les fortifications des Soto et il continua la descente du Mississipi, arborant la croix et les armes de Louis XIV.
>
> (Le mystère jaune p.193)

> L'enclave espagnole fut investie, assiégée, prise d'assaut par quelques milliers d'Incas instruits, commandés, dirigés par l'officier français qui s'appelait, lui, Jacques Saint-Clair.
>
> (Le mystère jaune p.194)

Encore une fois on veut nous préciser et insérer l'existence du Nyctalope et des siens dans un contexte historique et géographique que nous connaissons. Et immédiatement

les monstruosités sont telles qu'on ne peut pas ne pas les remarquer. Cavelier de La Salle qui en 1632, date bien précisée dans le texte, arbore les armes de Louis XIV qui naîtra en 1643, et des Incas quittant on ne sait comment les hauts plateaux de la Bolivie et du Pérou pour venir assiéger une forteresse de Louisiane située à 6.000 kms. Et il n'est pas question de parler d'ignorance, La Hire était un homme instruit, cultivé, bien au fait.

Et voilà pourquoi le comportement absurde du colonel des services secrets est tellement remarquable, La Hire l'a voulu tel, il a voulu attirer notre attention sur ces invraisemblances. J'ose dire que toutes ses erreurs sont intentionnelles et que TOUT SE PASSE COMME SI L'AUTEUR CONTRAINT PAR LE NYCTALOPE DE RAPPORTER DES FAITS APOCRYPHES, OU HAUTEMENT FALSIFIES, L'AVAIT FAIT DE TELLE SORTE QUE LE CARACTERE FALLACIEUX DU RECIT NOUS SAUTE AUX YEUX.

(1) Dans LA CROISIERE DU NYCTALOPE, on nous parlera d'un père diplomate.

Poussons plus avant la recherche des anomalies. Il est remarquable que le Nyctalope ne fasse jamais allusion à son passé : j'entends à des souvenirs d'enfance, de classe, d'adolescence, jamais il n'évoquera un ami de jeunesse, un camarade d'école ou de Saint-Cyr. Tous ses amis datent de la trentaine pour le moins.

Nous savons - enfin nous croyons savoir - quand il est né, mais où? Et enfin ce personnage dont on nous dit qu'il est :

> explorateur, diplomate, stratège, détective, psycho-physiologiste, savant en sciences ordinaires et en sciences occultes, politique, économiste, mémoraliste, auteur de plusieurs ouvrages publiés d'abord en français, puis traduits dans toutes les langues.
> (Le roi de la nuit p.25)

dans quel lycée fit-il ses études? Il fut officier, mais dans quelle promotion de Saint-Cyr? Officier de quelle arme? Quand a-t-il quitté l'armée et pour quel motif, car ce fut bien tôt. Autant de questions sans réponses. Visiblement le personnage et son mémoraliste ont tendu un écran de fumée, masquant à la curiosité tout ce qui permettait d'identifier Léo Saint-Clair.

Et quand Jean de La Hire se permet d'apporter quelques éclaircissements, son apport est si manifestement faux, cela est souligné d'une façon si évidente et si énorme que c'est nous dire : "Le passé de Saint-Clair ne vous concerne pas".

Remarquons qu'il s'est appelé Léo Sainte-Claire (LE MYSTERE DES XV), Jean de Saint-Clair (LUCIFER) et Léo Saint-Clair. Une fois même Léon (BELZEBUTH p.39) mais on peut penser que Léo n'est qu'un diminutif.

Ce ne sont là que broutilles. Mais il y a encore que son aspect physique varie de façon étonnante. Jean de La Hire nous l'a décrit trois fois :

> D'une taille un peu au-dessous de la moyenne, mince, mais à la poitrine large, au cou très fort,(il) donnait tout de suite l'impression de la souplesse et de la vigueur. Il devait avoir trente-trois ans au plus. Son visage rasé, carré, aux pommettes saillantes, aux lèvres minces, au menton brutal, était étrangement éclairé par des yeux extraordinaires. Ils étaient immenses, très largement fendus, et la pupille dilatée, d'un bizarre jaune or, entourait d'un large cercle l'iris noir, profond, ténébreux, angoissant comme l'oeil d'un sphinx.
> (Le Mystère des XV p.36)

> De taille moyenne, svelte, musclé, nerveux et souple, athlète complet et parfait s'il en fût, avec une face et un profil de Gaulois, sans moustaches - un Vercingé-

> torix rasé - il était beau de traits, de lignes, d'expression de virilité. Et il avait des yeux incomparables, noirs le plus souvent, mais verts parfois et parfois jaunes.(...) Pour cet hommes les ténèbres n'existaient pas tant qu'il avait les yeux ouverts.
>
> (Lucifer p.30)
>
> Grand, svelte et fort, bâti en athlète, souple et fin, muscles et nerfs à toute épreuve, face d'intelligence et d'énergie, et des yeux... des yeux dont le regard était irrésistible de séduction ou fascinant et terrible de puissance dominatrice.
>
> (Titania p.22)

Je reviendrai plus tard sur certaines particularités du premier portrait. Mais il saute aux yeux que nous avons deux personnages différents. Les Nyctalopes de TITANIA et de LUCIFER sont semblables, à condition d'accepter le passage de la taille moyenne à la grande taille, ce qui peut s'admettre sans peine. Mais le Nyctalope du MYSTERE DES XV n'offre réellement aucun point de ressemblance. A tout prendre c'est un nabot, à deux doigts de la franche hideur.

Si maintenant nous examinons les récits de ses aventures nous les voyons se distribuer en deux groupes bien distincts.

Dans l'un se rangent LE MYSTERE DES XV, LUCIFER, LE ROI DE LA NUIT, ouvrages auxquels il convient d'adjoindre LES CHASSEURS DE MYSTERE et L'HOMME QUI PEUT VIVRE DANS L'EAU.

Le second comprend : LA CROISIERE DU NYCTALOPE, LA CAPTIVE DU DEMON, L'AMAZONE DU MONT EVEREST, TITANIA, BELZEBUTH, L'ENIGME DU SQUELETTE, GORILLARD, LES MYSTERES DE LYON, LA CROIX DU SANG, LE SPHINX DU MAROC, RIEN QU'UNE NUIT et LA SORCIERE NUE.

C'est ce second groupe que j'étudierai d'abord, en signalant qu'un classement chronologique se révélait nécessaire, mais ne présentait pas de difficulté majeure.

La plupart des repères sont situés dans le texte. Ainsi LA CAPTIVE DU DEMON commence le 13 mars 1919, GORILLARD le 20 mars 1930 et LE SPHINX DU MAROC le 6 février 1934.

D'autres fois l'année fait défaut, mais si nous lisons "le mardi 15 juin", le calendrier perpétuel nous permet de situer l'action en 1920, 1926, 1937 ou 1943, et quelques recoupements supplémentaires nous permettent de situer très précisément l'événement.

Mais n'oublions jamais que La Hire ne brouille jamais aussi soigneusement les pistes que lorsqu'il accumule toutes les précisions possibles.

LES ANNEES D'APPRENTISSAGE

En dépit de sa discrétion, l'historiographe nous apprend pas mal de faits concernant les années de jeunesse de Léo Saint-Clair, alors que déjà nyctalope, il n'était pas encore le Nyctalope.

Nous avons vu que de son père nous ne trouvons pas trace, l'ingénieur Saint-Clair apparaissant dans L'ASSASSINAT et disparaissant avant même d'apparaître, comme pour nous convaincre du peu de réalité de son existence. A propos de la mère, même discrétion. On nous dira bien une fois que son fils l'adorait, qu'elle mourut brutalement, frappée d'une pneumonie foudroyante. Ce qui entraîna un voyage de 14 mois au Soudan, non à des fins d'étude ou d'exploration, mais pour engourdir la douleur du fils.

Mais, si nous nous tournons vers Léo Saint-Clair lui-même, beaucoup nous est appris ou suggéré à son sujet. Et tout d'abord à propos de sa démission de l'armée. Elle dut avoir lieu en 1903. On ne nous en dit pas plus, mais ouvrons la presse de l'époque. C'est alors que Jaurès publia cette lettre, ancienne déjà, où le général de Pellieux donnait sa démission de l'armée. Ce général, abusé, avait chalheureusement félicité Esterhazy au procès Zola. Et puis, tout comme à de Boisdeffre, chef de l'état-major général, il lui était apparu qu'on l'avait trompé. Et sa lettre sonne comme un soufflet :

> Monsieur le Ministre,
> Dupe de gens sans honneur, ne pouvant espérer conserver la confiance de mes subordonnés, sans laquelle il n'y a pas de commandement possible, ayant perdu de mon côté la confiance de ceux de mes chefs qui m'ont fait travailler sur des faux...

A l'époque les sourds échos du procès de 1899 s'éteignaient, il était toujours possible à un jeune officier de croire à l'adulation de tout un peuple enflammé par l'idée de revanche, de penser que les officiers, dépositaires de l'honneur de la France, étaient ce qu'ils se jugeaient en toute bonne foi : supérieurs à tous et à tout. Aussi quel écroulement pour le jeune Léo. L'armée n'apparaissait plus trahie par un officier, mais avilie par la conspiration de toute une caste de ses membres, inventeurs de pièces, truqueurs de documents, pour perdre un innocent et sauver un reître de bas étage.

C'est ce jour là que naquit dans son esprit l'idée d'un service de renseignements parrallèle au service officiel, et qui ne serait inféodé ni à l'Etat-Major, ni à une caste, ni à une quelconque autorité politique.

On peut se demander quelle eût été l'attitude de Léo Saint-Clair s'il avait connu la lettre de l'ambassadeur d'Allemagne à Schwartkoppen, l'auteur du "petit bleu".

> Vous n'avez pas le droit d'oublier qu'il s'agit de la liberté et de l'avenir d'un officier dans lequel - qu'il soit Français ou Allemand - vous devez toujours voir un camarade.(...) J'espère et j'attends que vous me donniez raison, et que, comme un homme d'honneur, vous fassiez votre devoir.

Et qui, instruit de la vérité, se rend le 15 décembre 1899 chez Delcassé pour lui dire "Dreyfus est innocent, c'est Esterhazy le coupable..."

Si, plus tard, il eut connaissance de l'agonie de Schwartkoppen qui, sur son lit d'hôpital, ne cessait de répéter :

> Français, éccutez-moi. Alfred Dreyfus est innocent. Il n'a jamais rien fait. Tout n'était que faux et mensonges.

Ce jour là il dut se dire que ceci rachetait cela, qu'une classe ne se juge, ni ne se condamne en bloc, et qu'une certaine conception de l'honneur qui met la justice au-dessus de tous les intérêts, n'était pas totalement passée de mode.

Mais peut-être était-il déjà informé, en 1903, de l'attitude du diplomate et de l'officier allemands, et dut-il en ressentir une honte plus grande, à la pensée qu'alors que des officiers français s'alliaient pour salir l'un des leurs, c'étaient des ennemis qui tentaient de le sauver, ne voyant en lui qu'un innocent insulté.

De toute façon le jeune officier se retrancha de l'armée, et vint rejoindre sa mère dans le petit hôtel de la rue Nansouty en bordure du Parc Montsouris. Et ce fut, pour s'étourdir, la vie d'un riche célibataire de l'époque : tilbury, bogey que l'on conduit soi-même au bois, tir au pistolet, des armes dans la salle de "L'Epatant", et sacrifices répétés à la Venus des carrefours : la lieison classique avec une horizontale de haut rang lui apparaissant comme une chaîne à rejeter.

Peu ne s'en fallût qu'il ne versât dans la débauche crapuleuse, mais il se limite à médiocre fantaisie des gens du monde.

Les soirs de mai et de juin, il payait cent sous son entrée au Jardin de Paris, s'insérait dans la ronde des habits et des huit-reflets tournant inlassablement devant le promenoir, tout en fumant un londrès.

A onze heures c'était l'irruption du quadrille naturaliste : Grille d'Egoût et La Goulue. Jeanne Avril et Rayon d'Or. Sitôt après l'avoir applaudi, Saint-Clair remontait dans sa victoria, pour s'en aller finir la nuit à la fête de Neuilly.

C'est là que, le soir du Grand-Prix, il vit les dames de petite vertu se précipiter sur les soireux avec des cris d'indiens, et cabosser avec joie les tubes reluisant, comme il était de tradition.

Alors le jeune Léo comprit l'inanité et le vide de cette existence. Meurtri, souffrant de tous les rêves trahis du "cornichon", il avait voulu s'étourdir, étouffer cette voix. Il n'avait éveillé que des regrets, et cette lassitude écoeurée d'une vie dépourvue de sens.

Le lendemain, selon la tradition toujours, il enfila le smoking, coiffa le chapeau de paille pour venir prendre congé de ses compagnons de fête. Mais il ne les quittait pas jusqu'en octobre seulement, c'était un adieu définitif. Quant à Paris il le quittait pour de longues années.

L'EPISODE THIBETAIN

Transportons-nous quelques mois plus tard au pied de l'Himalaya. En cette fin d'automne 1903 une petite armée grouille au pied des premiers contreforts : hindous en turbans, Gurkhas, officiers en veste fourré, ils sont 2.800 combattants perdus parmi plus de 7.000 coolies, des mulets et des yacks, indispensables à la progression dans la montagne.

Car l'Angleterre a décidé de frapper un grand coup et d'imposer au Thibet son protectorat. L'isolement où se complaisait le Toit du Monde ne génait guère Albion, la barrière se dressant dans les deux sens, et interdisant aux Russes comme aux Chinois de trop s'approcher des Indes.

Mais le présent Dalaï-Lama, non content de regimber au joug chinois, semblait tout disposer à permettre aux Russes de pénétrer plus aisément vers le Sud. C'est pourquoi se rassemblait cette expédition, commandée en titre par le général Mac Donald, en fait par Younghusband. Elle devait amener à Lhassa les négociateurs qui signeraient un traité avec les dignitaires du pays. Mais pour franchir les 560 kms les séparant de la capitale, les Anglais mirent plus de neuf mois.

Bien plus que les Thibétains, marchant courageusement à la rencontre des armes modernes, et mourant bravement, il fallut affronter le froid, les tourmentes de neige, le mal des montagnes, la plus grande partie du trajet s'effectuant à une altitude analogue à celle du Mont-Blanc, quand ce n'était pas plus haut encore. Et tous les approvisionnements, jusqu'au bois des feux de bivouac devait être apporté sur place.

Saint-Clair fut de ceux qui hivernèrent à Choumbi, à 4300 m, dormant sous la tente de coton par 32 degrés de froid, avec pour seul combustible la fiente de yack et le crottin séchés.

Dans cet isolement d'ermite le jeune homme apprit à aimer ce désert hanté par l'imagination, il connut le désir de parvenir non seulement à Lhassa, la capitale interdite, ce qui était peu de choses, mais d'aller plus loin, de prendre contact avec les maîtres mystiques et les mages inconnus, plus mystérieux et plus inaccessibles.

Le 28 mars 1904, la colonne reprit sa marche en avant, renforcée de 6000 animaux de bat et de centaines de charrettes. Escarmouches, défilés forcés, les anglais entrent à Gyang-Tsé, et là Saint-Clair connut le blocus de sept semaines, levé le 7 juin, tout comme il fut de ceux qui entrèrent à Lhassa le 3 août au soir, paradèrent dans les rues, admirèrent les toits dorés du Potala, et durent signer un traité sans valeur avec les notables de la ville, le Dalaï-Lama s'étant retiré en Mongolie.

Quant au Nyctalope il séjourna plus de cinq ans sur le Toit du Monde :

> Il avait conversé à Rome avec le Pape, et à Lhassa, avec le Bouddha vivant.
>
> (La Croix du sang p.71)

Comme le Dalaï-Lama s'était réfugié en Mongolie pour ne rentrer au Thibet qu'en 1908, et y résider 18 mois, avant de fuir aux Indes l'invasion chinoise de 1909-10, cette rencontre se situe quatre ou cinq ans après l'entrée de Saint-Clair en ce pays.

> Voilà vingt ans (...) que grâce à la pratique rationnelle du nudisme en chambre, et quand c'est possible à l'air libre; je me suis immunisé contre les "prises de froid", les rhumes, les coryzas et tout ce qui s'en suit.
> (La Croix de sang p.94)

Cette pratique c'est au Thibet qu'il l'acquit, elle y porte le nom de "toumo", et David-Neel nous a largement renseignés à ce sujet.

Le toumo permet aux ascètes de passer l'hiver entre 4 et 5000 m, nus, sans périr gelés. C'est un ensemble complexe d'exercices physiques, de méditation, de gymnastique yogique particulière, conjugé avec un entraînement extrêmement sévère. Ainsi David-Neel dut, à 3000m, se baigner dans une rivière glaciale, puis sans s'essuyer ni se vêtir, passer la nuit immobile en méditation.

Nous devons donc imaginer Léo Saint-Clair dans son ermitage de la montagne, écoutant docilement un naldjorpa portant la coiffure à cinq faces des mystiques tantriques, et la jupe blanche des respas, experts en toumo. Et là, assis en lotus s'exerçant à la respiration des yogis, à la méditation, imaginant un soleil sous la plante de chaque pied, dans la paume de ses mains, et s'abîmant dans la contemplation mystique du néant.

Sans doute a-t-il de même pratiqué le "tcheud", ce rite ou drame mystique où l'officiant, dansant un ballet, jouant du damarou, le tambourin fait de deux calottes craniennes couvertes de peau humaine, et du kangling, la trompette taillée dans un fémur, s'offre en banquet aux démons.

Il doit imaginer une déité s'élançant hors de sa tête, un sabre à la main, qui le dépèce et jette aux goules affamées les débris de son corps. Puis après ce banquet rouge vient le banquet noir. L'officiant se réduit mentalement à une poignée de cendres émergeant d'un lac de boue noire, et se pénètres de la vanité de toutes choses en ce monde d'illusions.

Un tel rite, s'il ne mène pas à la folie, trempe profondément les âmes. Mais si Léo Saint-Clair le pratiqua, comme tout le porte à croire, on ne peut dire qu'il y perdit une parcelle de son immense orgueil.

> Le Thibet '...) j'y ai vécu (...) Dans certaines lamaseries presque totalement ignorées des Européens et même de l'incalculable nombre des Asiatiques se sont transmis (...) les plus vertigineux secrets de la vie et de la mort.
> (La Croix de sang p.119)

Le Nyctalope ne nous en dit pas plus, mais nous pouvons mettre un nom sur ce monastère : il s'agit du monastère de So-sa-ling, assis sur un éperon de montagne, et dominant de peu une petite vallée. Vétuste d'apparence il n'invite guère à la halte, d'autant qu'on le sait habité par des moines qui s'adonnent à la sorcellerie des Böns, mais on les dit experts en médecine.

Ici également David-Neel nous apporte tous les éclaircissements souhaités. Elle publia en 1938, chez Plon, un ouvrage assez étrange "MAGIE D'AMOUR ET MAGIE NOIRE", avec pour sous-titres scènes du Thibet inconnu.

Bien qu'ayant adopté la forme romanesque, l'ouvrage s'apparente plus au récit qu'au roman. Il nous conte l'évolution spirituelle d'un brigand voleur de grand chemin, qui, touché par la grâce bouddhique, en vint à renoncer à cette vie. Puis un jour, en défendant sa maîtresse, il comprenait qu'il s'était dupé, que ses rêves de renoncement étaient faux. Alors il tua la femme responsable de sa déchéance spirituelle.

Toute cette aventure se déroulait dans le Thibet d'avant 1914. Et ce Garab fit halte au monastère de Sosa-ling, en compagnie d'un ami hindou, Ram Prasad venu y apprendre la médecine. Prasad lui assurait qu'ici les moines médecins, dont certains étaient âgés de plusieurs siècles, avaient mis au point la liqueur d'immortalité.

Garab découvrit tragiquement le secret des moines, lorsque parti à la recherche de son ami disparu, il le trouva dans une caverne de la montagne, enfermé dans un tombeau pourissoir, sous une dalle de fer, couché sur une grille chargée de débris en décomposition.

Les jeunes gens enfermés là devaient pourrir vivants, et les moines venaient se frictionner avec l'élixir tiré des sucs de décomposition où la vitalité d'hommes jeunes et robustes s'était dissoute.

Garab emporta son ami, et sa fuite croisa la route d'une petite caravane comprenant 5 domestiques, 2 chinois, des chevaux, des mules, des tentes, des provisions, et deux étrangers, l'un aux cheveux bruns et aux yeux bleus, l'autre beaucoup plus jeune, avec des cheveux dorés, et des yeux "pareils à ceux des chiens qui gardent les tombes".

On reconnait et la blondeur et le regard doré du Nyctalope.

Pour la première fois il rencontrait, au début de son exploration, ce mystère d'Asie devant redonner la vie et la jeunesse aux dépends d'autres vies, mystère qu'il affronterait plus tard à Lyon, et une fois encore près de vingt ans plus tard, au terme de son existence de chercheur d'aventures.

Rentré à Paris Saint-Clair commença immédiatement la rédaction de son premier ouvrage : L'EXPLORATION DU THIBET INCONNU, qui devait être traduit dans plusieurs langues, et disputer des lecteurs à Sven Heddin.

Mais très vite, ces semaines studieuses et laborieuses ne suffirent plus à Saint-Clair. Que pouvait-il faire ? Reprendre la vie de désoeuvré qu'il avait connue après sa démission ? Il ne pouvait en être question. Les années passées au Thibet si elles ne l'avaient pas imprégné de bouddhisme au point de se persuader de l'inanité de tout, lui avaient fait toucher du doigt le vide de ses cercleux tournant en rond dans le cirque des mêmes plaisirs, tenaillés toujours plus par cet ennui qu'ils prétendaient fuir.

Il aurait pu essayer de trouver refuge dans l'étude, de donner un sens à son activité de cette façon, mais il avait le sang trop vif pour se satisfaire d'une vie digne, intéressante, mais par trop calme.

En 1912 la vente des deux volumes de son EXPLORATION DU THIBET INCONNU rapporta à Léo Saint-Clair une véritable fortune. Elle ne lui était pas nécessaire, mais fut fort bien accueillie, et finança ce voyage qui, de la fin du printemps à celle de l'été, le promena entre l'Argolide et l'Attique, sur une barque à voile latine, louée dans un village d'Egine. Les quatre hommes d'équipage, des pêcheurs de la côte, ne comprenaient pas le français et ce fut une période heureuse, un repos, une flânerie insouciante, loin des problèmes et des complots. Et aussi le moment où se décida le destin du Nyctalope.

Il était, à l'époque, l'ami d'Aristide Briand, alors vice-président du conseil du ministère Poincaré, et il fut l'ami fidèle de Briand jusqu'à la mort de ce dernier en 1932. On sait que Briand sous ses dehors nonchalents était doué d'une remarquable faculté d'assimilation, comprenant rapidement ce qu'il était nécessaire de comprendre, même dans les domaines les plus ardus. On sait moins qu'il possédait d'extraordinaires facultés intuitives, au point qu'on peut se demander sérieusement s'il n'était pas un médium. C'était l'homme qui déclarait, regardant un nouveau dossier, et sans l'ouvrir "Ne nous occupons pas de cette affaire, elle sent mauvais". Il ne savait rien du contenu du dossier, et cependant son jugement se révélait infaillible. Un tel homme perçut, immédiatement, dès la première rencontre, les potantialités de son jeune ami. Et voilà qui explique, en partie, l'épisode le plus obscur de la vie de Saint-Clair.

Depuis le 30 mars un traité instituait le protectorat français sur l'empire chérifien, et le 21 avril c'est la révolte de Fez, qui amène Paris à désigner Lyautey comme premier résident général.

Qu'allait alors faire le Nyctalope en zone insoumise, dans cette poche de Taza qui défrayait les chroniques ? De quelle mission l'avait chargé Briand, ou alors le Second Bureau ? On ne sait. Pas plus que nous ne connaissons les péripéties exactes du combat qui l'opposa à Wanda Stielman, espionne allemande, agent de l'Okrana.

Wanda parlait trois ou quatre langues, elle aurait pu se dire Italienne, Française, Espagnole, Autrichienne ou Russe. Surtout c'était une créature affolante, splendide et sensuelle :

> Brune aux grands yeux noirs pétillants d'intelligence, au teint d'un blanc mat, aux lèvres sensuelles, cette femme était une puissante beauté, dominatrice, singulièrement troublante. Son corps de Diane vigoureuse et souple s'harmonisait parfaitement avec son visage. Et sa voix avait une richesse de tons et de nuances qui en faisait un parfait instrument d'autorité, mais aussi d'enveloppement persuasif, de caresse, d'émotion communicative.
>
> (La Croisière p.37)

Saint-Clair était son ennemi, mais il fut également son amant d'une seule nuit. Et là Wanda nous en dit beaucoup trop et pas assez :

> Léo, pendant toute une nuit, une inoubliable nuit d'illusion, nourrie par des réalités, j'ai ardemment (...) espéré que par vous je connaitrais enfin l'amour. Vous-même m'avez détrompée. (La Croisière p.43)

Assez significatif cet aveu... Le Nyctalope ne serait-il pas, en fin de compte, un de ces vigoureux étalons, infatigables, extrêmement satisfaits de leur personne, mais dépourvus de certaines qualités sur lesquelles je ne m'étendrai pas. Ils les jugent négligeables, mais leur défaut les fait encorner... Ou transforme la partenaire en une des furies déchirées par tous les spasmes de l'amour-haine.

Quoiqu'il en soit, Saint-Clair la mena dans les lignes françaises, et là il la vit tomber sous ses yeux, frappée par les balles des goumiers, il entendit claquer le coup de grâce, et, rentré en France, il voulut l'oublier.

Mais le vendredi 13 juil 1913, date fatidique s'il en fût, un groom glissait dans la boite de la chambre 223 d'un hôtel marseillais une lettre apprenant à Léo que Wanda était toujours vivante.

Aussi quand le destinataire, Louis Saclay, fut retrouvé suicidé, Saint-Clair n'hésita pas, il ouvrit cette enveloppe portant son écriture. Et il usurpa la personnalité de Louis Saclay, leurs initiales étant les mêmes, il ne craignait pas d'être trahi par son linge. Et il se prépara à embarquer à bord du Triton, yacht devant partir pour un tour du monde.

Cependant, la veille du départ, il trouva, épinglé sur ses vêtements, un billet de Wanda le sppliant de ne pas prendre place à bord.

Bien que percé d'emblée à jour Saint-Clair n'hésita pas : il prit place à bord du yacht et y rencontra Iréna Zahidoff, princesse caucasienne, fille de la Tsarine, dont les immenses domaines renfermaient les plus riches gisements de pétrole de la Russie. Si elle l'ignorait, le fait était connu des riches oisifs de toutes espèces qui encombraient le navire et assiégeaient la jeune fille. Mais les 22 ans de cette dernière préférèrent les 35 ans du Nyctalope.

On sait que Wanda prit la peine d'expliquer sa survivance. En une nuit elle séduisit l'officier commandant le peloton d'exécution, le lieutenant Chapty, jeune officier mélancolique, délicat, dégoûté des filles indigènes. Fusils et coup de grâce, tout fut chargé à blanc, et Wanda n'eût qu'à s'écrouler, en crevant une petite outre emplie de sang de chevreau.

Plus tard, entre Hanoï et Saïgon, elle abandonna le lieutenant nanti d'une petite rente lui assurant son opium quotidien.

On sait également que l'espionne avait en vue plus qu'une simple extorsion de biens. La possession des domaines d'Iréna devait permettre à Antoine Batlioura, qui se croyait la réincarnation de Stenka Razine, de rassembler et armer ses partisans. Tout comme lui il révait de soulever cosaques et cavaliers des steppes, de régner entre l'Oural, la Volga et la Caspienne, pour la plus grande gloire du Grand Etat-Major Allemand et ses nouveaux alliés de Constantinople, pensait Wanda.

Aussi le combat entre les deux adversaires prit-il tout de suite une ampleur imprévisible. Surtout qu'en Russie Saint-Clair se trouvait en pays ami. Son père, haut-fonctionnaire au Quai d'Orsay, avait résidé en Russie avec sa femme et son fils pendant la préparation, et plusieurs années après la conclusion de l'alliance franco-russe. Et à Astrakan le gouverneur salua en lui le neveu du Comte de Saint-Clair Hautefoy, ce grand oncle, qui fut à Varsovie un si merveilleux cavalier, et l'ami du grand-père de Pierre Georgévitch Linsky, général et gouverneur d'Astrakan.

De son côté, Wanda, bien que passée décidément au service de l'Allemagne, pensait pouvoir se croire toujours épaulée par l'Okrana. Mais à Batoum elle devra déchanter. Se présentant devant les représentants locaux de la toute puissante police secrète, elle tombera sous la coupe du colonel Boris Pourkévitch et de son adjoint, le lieutenant Nicolas Touskine. Dans l'immeuble à double entrée de l'Avenue Alexandre et de la Rue des Icônes d'Or, ils la traiteront de façon fort discourtoise. Touskine prit Wanda en main, il la viola, la knouta, la jeta nue dans un cachot en compagnie d'araignées géantes, et obtint de la sorte tout ce qu'il désirait : le secret des domaines Zahidoff et les intrigues de Batlioura.

Un tournoi triangulaire allait se dérouler entre Wanda, Saint-Clair et l'Okrana, tandis que les hordes de Batlioura se préparaient à donner son indépendance à la Caucasie.

Saint-Clair sera à deux doigts de connaître la défaite, mais son grand-oncle lui assurait l'appui du gouverneur d'Astrakan. Et surtout dans cette ville Iréna était devenue sa maîtresse, sans honte, avec une impudeur splendide et une fougue qui laissaient augurer que...

Dans le combat final contre les hommes de Batlioura, Wanda tombera frappée d'une balle. Et ce fut un déchirement pour Saint-Clair :

> Malgré toute la profondeur de son nouvel amour, Saint-Clair n'avait pas oublié que ce corps magnifique et alors si ardent, tout au long d'une nuit... Ah! cette nuit, la nuit unique de l'irrésistible, de l'exécrable Wanda!
> (La Croisière p.251)

Quant à Iréna, en quelques lignes La Hire nous dira bien qu'elle mourut le 28 juillet 1913, mais ce maladroit mensonge n'était destiné qu'à sauver la réputation de la jeune fille qui fut la maîtresse et non la femme de Saint-Clair.

Et si nous suivons le Nyctalope nous le trouvons aux Indes à la fin de cette année et durant le début de 1914. Il y connut entre autres le Radjah de Jagdalpour, qui regretta de ne pouvoir lui offrir le spectacle d'un combat d'éléphants, une épidémie ayant fait le vide dans les écuries princières. Saint-Clair et Iréna s'en étaient allés passer leur lune de miel aux Indes.

LES ANNEES DE GUERRE

Que fit Léo Saint-Clair durant la guerre de 14-18 ? Son mémorialiste garde un silence total et volontaire à ce sujet. A peine nous est-il confié dans LA CROIX DU SANG qu'en 1917 Saint-Clair était le compagnon d'armes de Jacques d'Hermont. C'est mince. Mais heureusement nous pouvons glâner deci delà des confidences révélatrices.

Ainsi dans LE SPHINX DU MAROC nous lisons :

> De tels secrets ne se livrent pas à un individu de la race et de la mentalité d'un demi-Kirghiz, qui avait tous les vices, toutes les exaltations, toutes les contradictions de ce peuple où l'on a vu des milliers d'officiers et de politiciens se laisser vaincre en quelques heures par trente-cinq bolcheviks aux abois.
> (p.89)

De tels propos relèvent du souvenir oculaire, de quelque chose de vécu lors du grand bouillonnement qui précéda et suivit la Révolution d'Octobre. Saint-Clair fit donc partie de la mission Doumergue partie dès le renversement du tsarisme. Toutl'y désignait : sa connaissance de la langue et du pays, ses amitiés. Mais voici un détail troublant : dans la bibliothèque de la reine Khali VII figure un exemplaire d'aventures de Léo Saint-Clair dédicacé comme suit :

> A la comtesse Nadia Feodorowna, avec l'expression de ma respectueuse et très admirative amitié. Saint-Pétersbourg, le 8 janvier 1920.
> (L'Amazone de l'Averest p.41)

Que le Nyctalope soit resté à Pétrograd après le retrait de la mission militaire française dirigée par le général Niessel, nous est confirmé par une lettre de Lénine, adressée aux ouvriers américains, et publiée dans les journaux socialistes des Etats-Unis, reproduite en France dans "Le Journal du Peuple" :

> Lorsqu'en février 1918 les brigands de l'impérialisme allemand ont mis leurs troupes en marche contre la Russie désarmée et qui avait déjà effectué sa démobilisation, victime de sa confiance en la solidarité internationale du prolétariat à un moment où la Révolution internationale n'était pas encore à maturité, je n'hésitai pas un instant à m'entendre avec les monarchistes français. Le capitaine X... qui sympathisait en parole avec les bolcheviks, était en fait dévoué corps et âme à l'impérialisme français, m'amena un jour un autre officier français.
> "Je suis monarchiste, mais mon seul but est la défaite de l'Allemagne" me déclara-t-il.
> Cela ne m'empêcha nullement de m'entendre avec lui au sujet des services que les officiers français, spécialistes du génie, pourraient nous rendre en minant les voies de chemin de fer pour entraver l'offensive allemande.
> Ce fut un exemple d'"entente" qui sera approuvée par tout ouvrier conscient, une entente dans l'intérêt du

socialisme. J'ai serré la main du monarchiste français, et nous savions bien que pendant ce temps chacun de nous eût volontiers fait pendre son partenaire... Mais nos intérêts coïncidaient pour l'instant.

Je ne crois pas que Saint-Clair ait jamais pensé faire pendre Lénine. Après tout il l'avait peut-être rencontré à Paris, en 1913, quand on pouvait voir Lénine, Trotsky et la Kroupaskaïa, la semaine à la Rotonde devant un café crème, le dimanche en grande banlieue, cueillant des fleurs.

Surtout, pendant dix ans, Saint-Clair ne sera ni un adversaire de l'U.R.S.S. ni un anti-communiste systématique. Il le deviendra par la suite, quand au régime de Lénine succédera le règne de Staline.

Je crois que Saint-Clair fut sensible à ce qui se tentait en Russie. Il avait eu à souffrir de l'Okrana, il connaissait la corruption et l'inefficience du régime tsariste. Et il y avait cette slavophilie due à la fixation de ses premières amours... Mais quand il vit que, loin de dépérir l'Etat grandissait et développait son emprise, que Staline chaussait les bottes de Pierre le Grand et non celles de Kropotkine, et que sous le couvert de l'internationalisme se dissimulait un nationalisme avide et farouche, il devint l'ennemi d'un régime qui, à ses yeux, se reniait.

SYLVIE MAC DHUL ET LEONID ZATTAN

Il y a des moments dans l'histoire où tout est possible. 1919 fut un de ces instants en Asie Centrale. C'est l'année du grand assaut contre l'U.R.S.S.: le 6 mars Koltchak attaque sur le front de l'Oural, le 18 mars les Lettons s'ébranlent, puis les Lithuaniens en avril, les Finlandais le 3 mai, les Esthoniens le 14, sans parler de Dénikine qui assaille par le sud le 4 mai, du front anglo-franco-américain d'Arkhangelsk, et des Polonais qui prendront l'offensive le 1er août.

Les Soviets seront sauvés par Trotski, mais au Turkestan un certain Léonid Zattan fut bien près de réussir à se tailler un état indépendant, étant de ceux qui s'estiment capables de réussir tout le possible et même l'impossible. Il ne faut pas le comparer ou le rapprocher de Ungern von Sternberg qui, à la même époque, voulait se créer un domaine en Mongolie. Zattan pouvait espérer raisonnablement réussir. Tout d'abord il n'était pas un déraciné comme le baron balte opérant à plus de huit mille kilomètres de chez lui, au milieu d'une population étrangère, Zattan était un Turkmène de vieille souche, et surtout c'est dans ces régions floues aux confins du Sin Kiang et du Turkestan chinois qu'en 1865 Yakoub-beg s'empara de Kachgar et se tailla un empire qui fut reconnu le 2 juin 1872 par le Tsar qui signa un traité avec le nouveau sultan. Cet empire perdura 13 ans, jusqu'à la mort de son fondateur, courtisé à la fois par le Tsar de toutes les Russies et par l'Impératrice des Indes.

Aussi en 1917 le château d'Issyk et le territoire avoisinant étaient aux mains d'un seigneur féodal, le vieux Yark Zattan qui, profitant de l'anarchie née de la Révolution, avait massacré la garnison russe et s'était approprié la souveraineté de tout le territoire.

Un an après, le gouvernement des Bolcheviks envoya un commissaire et des gardes rouges afin de soviétiser Karakol, et de supprimer les Zattan. Le vieux Yark étant mort, c'est son fils, Léonid, qui massacra les gardes et coupa, de sa main, le nez, les oreilles et la langue du commissaire. Mais ce n'était pas un barbare! Il avait étudié à Paris de ses quinze à vingt ans, d'abord élève du Lycée Voltaire, puis des cours préparatoires à Saint-Cyr et à Polytechnique. A cette époque il étonnait, et même effrayait ses condisciples par son intelligence, son ardeur au travail, sa volonté têtue et les manifestations de sa force physique.

A vingt ans il quitta Paris, voyageant en Allemagne, en Angleterre, en Italie. Six ans plus tard il parcourait l'Asie et ne revint en Karakol qu'en 1913. Durant la guerre il prit le parti des Turcs, sans doute par amitié pour Enver Hodja et son rêve touranien. Mais quand après la défaite Enver tenta de concrétiser son rêve et de créer l'empire des nomades, Zattan ne leva pas le petit doigt pour l'assister, et le laissa proprement fusiller par les Rouges.

Pour lui sa campagne de guérilla avait surtout pour but le pillage et l'enrichissement de son harem, car

Zattan pensait à lui avant tout. Et quand il en eut finit avec les Bolcheviks, il se couronna lui-même Prince d'Issyk-Koul, roi de Karakol, empereur du Thian-Chan. Mais en riant.

S'il avait borné là ses ambitions, il est possible que son état eût été reconnu par les puissances, et même par l'U.R.S.S. Seulement Zattan n'était pas un simple nationaliste ambitieux. S'il fit mutiler le commissaire du peuple, ce n'est pas parce qu'il représentait la révolution, mais en tant que représentant d'une puissance rivale. La Révolution Universelle Zattan voulait la réaliser, mais à son profit, grâce à ses avions électriques, à sa science, à ses forteresses, à son alliance avec les principales et puissantes sociétés révolutionnaires.

Et en même temps ce réaliste, cet ambitieux est un irrationnel. Tout comme Ungern faisait rouler dans un monastère lamaïque les dés du destin, afin de supputer le nombre de jours lui restant à vivre, Zattan compulse les centuries de Nostradamus. Et sa volonté n'est pas simplement de renverser un régime ou un ordre social, c'est de remplacer complètement la civilisation, c'est de devenir Dieu :

> Dans un mois les nations trembleront sur leurs bases. L'humanité connaîtra les signes annonciateurs du très prochain règne de l'Antéchrist.
>
> (La captive du démon p.189)

C'est cette volonté de s'identifier à l'Antéchrist qui le contraignit à entrer en conflit avec les amis de Grégor Mac Dhul : le savant Lumen, le japonais Gno-Mitang. Lutte fatale, inéluctable, car inscrite dans les centuries de Nostradamus. Pas celles de l'édition courante, que chacun peut compulser, celles qui figurent dans l'édition secrète, réservée aux seuls initiés :

A nom d'Ecosse et de tous orpheline
Vierge dorée animera d'amour
Dans le temps de un et neuf et dix-neuf
Grand mâle brun à divin attribut.
Si pierre et or de hasard plus qu'assez
Comblant puit qu'en Ushant fit Anglais
Mort mâlement d'une lame en la gorge.
A l'Antéchrist le mâle est opposé
Victorieux sera si femme enfante
Sinon les temps seront loin reportés
Du sang sur un et neuf et vingt neuf
Avec des morts en tas épouvantables.

Constatons que le mage de Salon fait ici preuve d'une clarté peu commune, date, lieux, caractères, tout est précisé. Et voilà pourquoi le père de Sylvie Mac Dhul accumulait les pièces d'or, et déserta les tables de Monte-Carlo le jour où disparurent les dernières pièces de cinq Louis.

Dès 1897 Gno-Mitang travailla avec le père de Sylvie à la construction du caveau secret de la propriété des Nopals à Villefranche. Tandis qu'à Ouessant, dans le Chalet du Fantôme, Lumen se préparait de même.

Et c'est Gno-Mitang, devenu le tuteur de la jeune fille qui se mettra en quête de l'homme désigné par la centurie et qui doit être le mari de Sylvie.

Ce "grand mâle brun à divin attribut" était Léo Saint-Clair (le divin attribut étant sa faculté de voir en la nuit, et non ce que vous pourriez penser).

On sait comment, un peu malgré lui, Saint-Clair se trouva chevalier servant, fiancé et défenseur de Sylvie, et quel formidable adversaire il rencontra en la femme de Matthias Lumen : Diana Ivanovna, princesse Krosnoview, la princesse rouge.

On sait la haine qu'elle voua à son mari, au point d'assassiner elle-même le fils que lui donna le savant. Elle avait quelque excuse : son mari n'avait-il pas tué son amant préféré ? Que ce fut en duel n'y changeait rien.

En 1919 elle se trouvait éprise de Zattan et ce dernier qui n'avait peur de rien, ni de personne, qui se proclamait l'Antéchrist, et qui le croyait, tremblait devant Diana et son amour.

Un moment elle tombera entre les mains de Lumen, mais ce dernier aura beau la mettre sous clé, la confier à la garde d'un serviteur rigoriste et puritain, Ephrem Lluch, dévoué comme un esclave, Diana, qui a des lettres, lui joue la scène de Milady et Fulton, s'évade et tue son mari.

Mais en dépit des coalitions, prophéties, etc... Zattan aurait logiquement dû l'emporter, sans la trahison, et sans la femme. Car Diana devint l'instrument de sa perte. Les Kiewicz ayant trahi s'emparèrent de Diana et, pour la réduire à merci, la droguèrent au peyotl et au yagé.

Et ce zombie souriant s'avança, obéissant avec empressement aux ordres de ses maîtres, tout en vivant intensément d'abominables cauchemars.

Zattan tombé, le Nyctalope fut en possession des clés secrètes, et put lancer l'ordre, à tous les chefs locaux, de faire en sorte que rien n'éclate le 1er mai.

> Et à la date qui eût pu être effroyable, les nations civilisées du globe terrestre ne connurent qu'une agitation médiocre, constituée par des grèves avortées, des échauffourées sans conséquences, des meetings sans résultats.
>
> (La princesse rouge p.250)

Quant aux jeunes mariés ils se fixèrent en France, dans ce petit château de Bligny près de Paris.

Jeunes mariés, ou amants ? Comme le mariage n'est pas spécifié dans la prophétie je crois que nous pouvons faire confiance au Nyctalope. Il dut faire comprendre à sa compagne que point n'était nécessaire de passer devant monsieur le Maire. Quand ce n'eût été que pour lui garder la possession pleine et entière de sa fortune personnelle, que lui marchandait le Code Napoléon.

Ajoutons que jusqu'à la mort de Sylvie, Léo ne se fera pas faute de lui donner des compagnes, et de se livrer à de savantes comparaisons. Il y eut toutefois une jeune femme qu'il dédaigna, ce qui, par la suite, lui causa quelques désagréments.

En effet, en août 1920, à Juan les Pins, il rencontra une jeune anglaise Helen Parsons, qui n'avait que dix-neuf ans, et qui s'enflamma dès les premiers regards. Comme Saint-Clair semblait tout de bon ne pas comprendre ses avances, elle profita d'un voyage à Paris de Sylvie pour se glisser dans la chambre du Nyctalope.

C'est vainement qu'elle s'offrit. Léo, fort gravement, la chapitra : "Avait-elle idée, à son âge, de pourchasser ainsi un homme marié depuis moins d'un an, et qui adore sa femme ?"

Bref elle fut repoussée et en conçut une inexorable haine.

Mais c'est fort distraitement que le Nyctalope apprit deux mois plus tard qu'Helen Parsons avait disparu en Afrique du Nord, enlevée par un djich au sud de Taroundat.

TITANIA

Quel danger pouvait bien menacer le Nyctalope en 1921 ? Sylvie lui avait donné le fils réclamé par la prophétie, Zattan avait disparu de la scène, et s'il avait abandonné les Nopals pour lepetit château de Bligny, c'est la propriété personnelle de Sylvie était réservée aux séjours secrets, et aux conférences non moins secrètes, des ambassadeurs officiels ou officieux qui s'entretenaient là d'affaires d'état internationales.

Et puis, Pierre Saint-Clair venait d'avoir trois mois, quand soudain le péril refit surface. Le monde vacilla sur ses bases durant les jours fatidiques allant du mercredi 25 mai au 9 juin de la même année.

Le mercredi Léo Saint-Clair fut abordé par un étrange personnage : le professeur Korridès :

> Le type minable du professeur malingre, mal construit, mal vêtu, à l'estomac rétréci, aux membres grèles. Mais son visage n'en était que plus émouvant. Non pas méphistophélique, mais plutonien (...) il unissait le ténébreux génie des Enfers à la rude majesté de l'Olympe des temps héroïques. Visage large, haut, fortement sculpté. Les yeux grands et noirs, profondément enfoncés sous une arcade sourcillière que ses justes proportions faisait paraître immenses.
>
> (Titania p.22)

Cet homme étrange venait prier le Nyctalope de se tenir à l'écart de ses entreprises. Sans menacer il laissa négligemment entendre qu'il possédait une machine permettant au moyen de deux éclairs, séparés par trois secondes de temps, de réduire un homme en un tas de cendres.

Saint-Clair et Sylvie furent d'autant plus sensibles que, dans le quartier de Sartory, alertés par des cris, ils n'avaient plus découvert que le tas de cendres de ce qui fut un être humain. Aussi Saint-Clair prit-il le péril très au sérieux, et il envoya sa femme et son fils en Espagne, dans le château de San Lorenzo, cette forteresse du XIe siècle, propriété de son ami Don Pédro d'Arandar.

Et tandis que les ondes portent chaque nuit une phrase musicale énigmatique, mystérieux message de subversion, la défense s'organise. Après avoir mis les siens en sûreté, le Nyctalope s'apprête à engager la lutte à armes égales.

C'est Gno-Mitang, devenu conseiller secret du Tenno, qui apporte les lumières. Le danger ne se nomme pas Korridès mais Titania, c'est à dire Diana Ivanovna Krosnoview, la Princesse Rouge, qui rêvait d'épouser Zattan, de devenir impératrice du monde après leur triomphe.

Cette femme exceptionnelle a réorganisé les réseaux, et déjà elle a frappé, réduisant en cendre Ignace Kiewicz, le polonais qui trahit Zattan. De même elle emprisonne, torture et rend folle la maîtresse d'Ignace, la petite polonaise Nadine.

Son organisation est à la fois plus souple, et plus faible que celle de Zattan. Elle a reconstitué l'ancien ordre des Fidawis Haschichin, donnant aux chefs des noms empruntés à Chesterton dans Le Nommé Jeudi, à savoir les jours de la semaine. Plus faible, car il y avait coalition d'ambitions, de haines non réfléchies, un faisceau d'intérêts discordants. Ce qui ressort clairement du discours que tint Mitwoch, le 29 mai, lors de ce "concile de certains hérétiques de la IIIe Internationale".

> Le but de la secte des Haschichin n'est pas le même que celui de Leonid Zattan et de ses affiliés. Ils voulaient gouverner le monde civilisé, nous voulons détruire la civilisation. Ils se disaient communistes et n'étaient que des autocrates en travail de conquête, nous sommes réellement, nous, des anarchistes propagateurs d'anarchie, d'une anarchie totale où rien ne subsistera qui puisse s'opposer au déchaînement des passions humaines.
> (Titania p.111)

Il est évident qu'une telle coalition est des plus fragiles, d'autant que Titania et Korridès sur qui reposent le succès et la puissance sont unis par de bien étranges liens où entre autant de haine que d'amour :

> Si votre amour s'exaspère ainsi (...) jusqu'à n'être plus qu'une mortelle menace de haine, je prendrai les devants.. Et pour n'être pas tuée par vous, je vous tuerai.
> (Titania p.46)

Titania s'illusionnait, car le sentiment que lui vouait Korridès n'était certainement pas du désir. Son désir et sa passion il les réservait pour un autre objet, et là, dans un éclair de souffrance et de douleur, il deviendra un artisan de la ruine de l'entreprise.

Mais il est certain que l'Ordre des Haschichin, s'il fut une menace sérieuse, ne devient jamais LA menace rêvée par ses promoteurs. La violence de sentiments des dirigeants, les haines sans mesures, les élans irraisonnés, les vices et les ambitions privées de ses adversaires donneront la victoire au Nyctalope bien plus que son génie. Il luttera contre des ennemis qui agiront sous la domination de leurs passions, par pulsions irréfléchies et toutes puissantes.

Et dès les premiers engagements apparaîtront les grains de sable et les trahisons : le portugais Matello et le français Julien Peul qui préfèrent les promesses de l'argent à celles de l'universel chambardement. Il est très remarquable que ces deux individus, conjugant leurs appétits, tiendront en échec et le Nyctalope et Titania, et, sans le hasard, il eût été très probable qu'ils eussent été les vainqueurs de cette gigantesque partie.

A tout prendre ce n'eût été que récompense juste, sinon morale, de leurs efforts.

A la faveur de l'incendie allumé par un complice, ces deux hardis gangsters enlèvent Sylvie et Pierre. Puis Matello vient trouver Saint-Clair et réclame une rançon de deux millions de dollars d'époque. Dans le cours de la conversation il révèle ses projets :

> Je suis né à Lisbonne et je possède, non loin d'Oporto, d'importantes propriétés, J'ai été mêlé au complot qui a préparé et réalisé le meurtre du roi Charles et de son fils (...) J'ai travaillé à la révolution d'octobre 1910 (...) J'ai ensuite pris part, souvent comme chef, à plusieurs conjurations. Exilé deux fois, condamné à mort trois fois par contumace, je n'ai pas renoncé à l'ambition qui vit en moi (...) Avec l'âge, avec l'expérience, avec le temps et enfin avec l'évolution des idées politiques dans le monde, mon ambition a changé de forme, mais non de but. Bref, je veux, sous l'apparence d'un régime soviétique ouvrier et paysan, établir la dictature au Portugal, et y devenir, moi, le dictateur.

Les millions serviront à payer armes et agitateurs. Et ses prisonniers attendront dans son repaire, l'île fortifiée de la Vibora, L'Isla Perdida qui a une bien étrange histoire. C'est une terre souveraine, donnée comme apanage royal, avec droits souverains, et sans autre signe de vassalité envers la couronne d'Espagne qu'une redevance séculaire d'une livre d'argent; don enregistré par lettres patentes du roi Philippe V en 1709 à l'explorateur portugais Domingos Matello.

Mais Titania a retrouvé le traitre, elle le tue, enlève Sylvie et Pierre et se rend à l'île de la Vibora. Seulement Matello étant mort, et sans héritier mâle, la terre revient de plein droit à la souveraineté espagnole, elle n'est plus sanctuaire, et Titania a creusé sa propre tombe. Car, mis au fait, le gouvernement d'Alphonse XIII offre sur mer un torpilleur, et sur terre un régiment pour donner l'assaut à l'île. On sait que le Nyctalope s'en passera, et que c'est en scaphandre, en compagnie de Gno-Mitang, qu'il force les défenses.

Pourtant la partie n'est pas perdue pour les Haschichin, il reste Korridès, et tout pourrait encore se retourner. Mais Korridès foudroie Julien Peul sans l'entendre, sans recueillir les renseignements qu'il venait lui livrer, et qui dévoilaient tout le jeu du Nyctalope.

L'acte de Korridès, exécuté au mépris de ses intérêts, jette une lueur crue sur les profondeurs de son âme et nous permet de comprendre bien des choses, en particulier ses relations avec Titania :

> J'ai reconnu l'homme. C'était un de mes préférés : Julien Peul, fidawi de Cerbère et Port-Bou.
> Ils comprirent, ils excusèrent, ils approuvèrent même (...) la colère de Korridès. Ils savaient en effet que Julien Peul était le benjamen de la secte, le préféré du docteur Korridès, qui, à l'insu d'ailleurs de Titania, protégeait Peul d'une manière toute particulière.
> (Ecrase la vipère p.109)

La fin de l'aventure nous mène en Abyssinie, du moins La Hire voudrait nous le faire croire. Ce serait là, dans une île du lac Tana, que se trouvent les révolutionnaires, et leurs repaires se cachent dans les monts de l'Ambara, que les hélicoptères de Korridès rendent invulnérables.

Seulement pourquoi La Hire nous montre-t-il la flotte abyssine intervenant dans les eaux du lac ? Elle a beau ne se composer que d'un unique torpilleur miniature, c'est quand même le plus étrange mystère des aventures du Nyctalope, car la flotte abyssine, ou la flotte bolivienne, ou l'amiral suisse en retraite, ou le service secret du Vatican, c'est du pareil au même...

Maintenant si nous reportons sur la carte la distance parcourue par Titania depuis l'Espagne, une légère modification de cap nous mène droit sur Bahrein, dans le golfe Persique, près de Qatar, et du trucial d'Oman, au milieu des odeurs de pétrole.

Une fois encore La Hire a, visiblement, dû modifier la vérité et escamoter des faits.

NIEVES, LA GITANE

Après cette crise il parait évident que la passion de Saint-Clair pour Sylvie s'éteignit, devint une habitude calme, tenant plus de la parenté que du mariage. Désormais il la tint à l'écart de sa vie aventureuse, et se comporta à nouveau comme un célibataire fortuné. Si parfois Sylvie lui faisait reproche de sa conduite, il devait lui répondre que si la rose est ravissante quand elle est seule, elle est bien plus jolie au milieu d'autres fleurs et que la femme est semblable à la rose.

Mais la véritable rivale ne se trouvait pas incarnée par ces poupées de chair, ces créatures sensuelles et voluptueuses que le Nyctalope aimait caresser, la grande rivale était l'Asie.

Dès ses vingt ans Saint-Claur fut fasciné par l'Asie jaune des steppes, des lamas et des sociétés secrètes, par l'Asie des foules énigmatiques coincées entre la mer, l'Himalaya et l'Asie russe. Il y avait là une masse et un mystère le fascinant et le repoussant à la fois. Durant son séjour au Thibet il pratiqua ces exercices psychiques où l'être s'anéantit, où le moi disparait et où l'individu se fond dans cette unité cosmique qui est peut-être Dieu, qui est peut-être le néant.

Il connut ce vertige suffoquant et délicieux, cette aspiration folle de tout l'être vers le non-être, vers le non-penser, vers l'abdication totale de l'individu, vers le renoncement à tout ce qu'incarne la culture occidentale. Il en avait mesuré l'attrait, la puissance, le danger. Sous peu il allait rencontrer l'équivalent politique de cette aspiration. Mais, en attendant cette confrontation cruciale, il lui restait à vivre quelques aventures en France, et quelques voyages plus proches à entreprendre.

Ainsi, après la crise de Titania, se rendit-il au Maroc, en compagnie du journaliste Lucien Dubech, et à l'invitation de Rachid ben Atia. Par l'intermédiaire de ce dernier il fut admis dans les médersas de Fès, et prit contact avec l'ésotérisme de l'Islam. Ce dernier étant fils des Alexandrins et des Gnostiques ne le heurta point, car n'ayant pas pour but suprême l'anéantissement du moi.

Et il y eut en France même cette aventure de LA CROIX DU SANG, cette lettre de son ami Jacques d'Hermont, le priant de venir l'assister à la Hetraie dans le Périgord.

Toute la maisonnée souffrait, à intervalles réguliers, de fièvres, de transports incompréhensibles. Percer le mystère fut aisé : le Nyctalope eut vite repéré dans le voisinage Armand Logreux d'Albury, ex initié, ex étudiant en sciences tantriques, envoûtant à distance, et faisant lever dans les corps une fièvre maligne, analogue à celle que suscitaient les ondes de d'Arsonval. Mais alors que la "fièvre sympathique" du savant guérissait, Logreux ne visait qu'à briser la résistance nerveuse de ses victimes, et à obtenir par envoûtement hypnotique ce qui lui était refusé librement.

Pour le vaincre Saint-Clair usa des mêmes armes de l'envoûtement et de la sensualité. Tout d'abord il

fit appel à la tribu de son ami Andrès del Borjo :

> roi de l'unique tribu des romanis espagnols dont les origines remontent, par une indiscutable tradition (...) aux romanis d'Egypte, prêtres et prêtresses d'Isis, la Mystérieuse, l'Occulte, la Savante.
>
> (La Croix du sang p.169)

Et alors apparut la jeune romanis Nièves, la plus ardente, la plus sensuelle, la plus affolante des maitresses du Nyctalope, car cette fois La Hire n'a pas tenté de nous masquer la vérité, et s'est départi de la rigueur un peu guindée avec laquelle il contait les autres amours.

Nièves est vierge encore, il le faut pour que le contre-maléfice puisse réussir, mais quelle ardeur brûle en elle :

> Les lèvres de la jeune fille pouvaient à elles seules être l'image symbolique de la Volupté (...) elles étaient faites d'une telle chair, colorées d'un tel sang, vivantes d'une telle sève, qu'elles ne semblaient modelées et animées que pour le baiser, le baiser qui se donne et qui prend, qui aspire et qui pénètre, le baiser qui tout à la fois surexcite, bouleverse, exalte, épuise.
>
> (La Croix du sang p.190)

C'est elle que le Nyctalope adresse à son ennemi afin qu'elle l'affole de fièvre sensuelle, que, totalement obnubilé par le désir, il en devienne un être sans autre pensée, sans autre inquiétude.

Et dès que Logreux, Maitre des Sept Lumières, aperçoit la jeune fille c'est pour désirer la voir nue. Alors, lentement, très lentement, avec une grâce, une pudeur savamment étudiée, elle enlève tous ses vêtements et se tienttimmobile et nue devant le mage.

Plus tard quand elle rapporte les faits à Saint-Clair, ce dernier ne peut se défendre d'un mouvement de jalousie. Est-il bien vrai qu'elle soit toujours intacte, qu'elle n'ait accordé à Logreux que toutes les caresses sauf l'ultime ?

Elle l'assure, et quand il la renvoie la seconde fois, afin d'affoler complètement le mage, elle a un cri:

> Pas avant d'avoir été à toi, Maître, je t'en supplie!

Et le lendemain elle reprit son strip tease avec une telle coquetterie, de telles attitudes qu'obnubilé, Logreux ignore tout de l'assaut mené contre son domaine.

Cette science amoureuse allait être d'un grand secours au Nyctalope dans l'aventure suivante qui le mena dans l'Himalaya, et qui fut une de ses plus étranges et des plus troubles. A mots feutrés La Hire nous suggère des obsessions sexuelles parmi les moins orthodoxes.

KHALI VII, L'AMAZONE DU MONT EVEREST

En 1925 Saint-Clair vécut son aventure le plus trouble, la plus inquiétante. Partout ailleurs même les plus sensuels, les plus débauchés se révélèrent de moeurs orthodoxes, alors que cette fois... Et même le Nyctalope devint suspect!... Mais laissons la parole au mémorialiste. Et relevons d'abord ce dialogue qui ouvre le récit :

> Quand tu es arrivé, tout à l'heure, je venais précisément de lire, dans le Sunday Express, un article qui m'excite extrêmement.
> Hé là! Hé là! fit Ciserat.
> Non! Idiot, il ne s'agit pas de femmes, du moins pour le moment.
> (p.3)

Ce Jean Ciserat, capitaine de frégate, venait retrouver Saint-Clair rentré, depuis deux mois, d'une longue randonnée en automobile en Afrique équatoriale. Mais le jeune officier et son hôte ont de bien étranges façons :

> Voulant sans doute clore cette méditation avant qu'elle se répétât machinalement dans l'être impressionnable qu'était l'officier de marine, Saint-Clair fit un pas en avant, en l'empoignant par l'épaule (...) rieur, fraternel, avec ce rien de protection affectueuse qu'a un frère très ainé pour son cadet (...)
> Ciserat eut sur son visage un peu féminin la rougeur rapide d'une brusque émotion aussitôt vaincue.
> (p.5)

Je ne veux rien avancer, mais il me semble que, au moins dans l'ordre mental, nous avons droit à une flamme de collège, excepté qu'il s'agit ici d'un homme de quarante ans et d'un homme de vingt-cinq.

Je ne pense pas qu'on puisse soupçonner l'orthodoxie de moeurs de Saint-Clair... ou alors virilement, en conquérant, et moins par goût de la chose que par le gré de la fantaisie ou de la curiosité. Mais Ciserat me parait moins net. Il possède d'ailleurs encore d'autres traits curieux, et révélateurs. C'est un fils soumis et respectueux, élevé par sa mère, et il est fiancé, mais de quelle façon!

> Avec certaine cousine qui, bientôt, va avoir vingt ans et que sa mère depuis des années me prépare comme épouse.
> (p.6)

Il parait clair que si Saint-Clair avait voulu... Si encore il ne s'agissait que d'un trait isolé, mais tout au long du récit nous relèverons des notations qui laissent croire que cette fois le destin entraîne Saint-Clair à côtoyer de bien étranges gens. Ainsi le radjah de Jagdalpour :

> des serviteurs demi-nus (offraient) des pâtisseries, des fruits glacés et des boissons neigeuses.
> De gracieux jeunes gens se promenaient presque nus.
> (p.11)

Mais laissons, nous aurons l'occasion par après de revenir sur ce sujet. Pour l'heure Saint-Clair a décidé d'aller conquérir le sommet de l'Everest, et d'affronter les démons, les diables et les tornades et l'orage qui gronde et en défend le sommet. Et Ciserat s'enflamme à l'idée de l'accompagner.

Heureusement sa fiancée Gaelle Plouadech est une fille énergique, qui a fait de l'automobile, de l'aviation, du ski, de l'alpinisme et même du parachute. Pas mal pour une jeune fille de 1925. Et quel mépris des convenances! L'année précédente, âgée de dix-neuf ans, elle avait croisé en Méditerranée et dans l'Atlantique, à bord d'un petit yacht à bord duquel elle se trouvait seule en compagnie de Jean de Ciserat et de Hubert de Fibriac, voyage qu'elle fit non en passagère, mais en matelot, halant sur la bouline, frottant le pont et serrant les voiles.

De toute évidence elle était l'élément masculin du couple. Aussi autorise-t-elle Jean à accompagner Léo, mais au préalable il l'aura épousée, elle accompagnera l'expédition et c'est sous sa tente que couchera le jeune homme. Ce qui fera dire à leur compagnon de yachting :

> Tu verras mon vieux, tu verras celui qui souffrira le moins du froid parmi nous tous, eh bien! je t'en fiche mon billet que ce sera ce sacré veinard d'officier de marine.
>
> (p.8)

Rapproché de ce qui précède on peut se demander si Pibriac n'avait pas précédé Ciserat. Et désormais Cisérat et sa fiancée entreront dans l'ombre, ils disparaîtront même totalement quand commencera l'aventure de Saint-Clair.

Il est permis, maintenant, de révéler ce qu'il vit dans les nuages, ce qu'il vécut dans la vallée secrète.

Il était parvenu avec son équipe au pied de la montagne: Pibriac, Ciserat et sa femme, Sir John Davis, les docteurs Buteau et Médard, les cameramen et Georges Vallée cédé par les éditions Ferenczi par amitié pour Saint-Clair.

Il eut alors la prémonition que la cime était interdite comme l'avait été Lhassa, que derrière la barrière il y avait autre chose que la simple superstition. Et, de fait, progressant vers le sommet, il vit se déchaîner l'orage. Orage qui prit fin quand il revint vers le camp.

Et à sa seconde tentative il vit apparaître dans les nuages une amazone lumineuse, aux seins nus, et galopant au-dessus des cimes. Envoûté par cette vision (une simple projection lumineuse apprit-il par la suite) il voulut la suivre et parvint à la vallée interdite où les femmes sont reines, où la science est en avance sur la nôtre dans des proportions incroyables, où les hommes sont esclaves, ou châtrés, ou reproducteurs, et où toutes les poitrines féminines sont orgueilleusement nues.

Khali VII la cavalière commença par attribuer à Saint-Clair :

> deux jeunes garçons au torse et aux jambes nus, dont le seul vêtement consistait en un pagne d'étoffe blanche brodée d'or, fixée au dessus des hanches par une ceinture rouge, et tombant en larges plus jusqu'à mi-cuisse.
>
> (p.38)

Mais le Nyctalope leur préféra la compagnie de leur reine qui tenta vainement de le convertir à la supériorité de la femme sur l'homme. Et très vite ce fut la reine qui se convertit. Elle désira Léo, et ce fut la passion, les étreintes sauvages dont on ne se libère que pour se reprendre encore plus avidement, jusqu'à l'épuisement, et sans connaître la satiété.

Il est fâcheux pour une reine de perdre la tête d'une telle sorte, et de s'endormir dans une béate confiance. Surtout quand il y avait d'autres candidates au trône qui se trouvèrent évincées par elle. Et enfin, on a beau affirmer :

> Les lamas venus de Lhassa ne sont pas des hommes

ils le sont, et le Lama Lang-Fo complote avec la candidate black-boulée Lichangaï, qui lui apporte l'appui du chef des ennuques. Et ici il faut bien laisser parler l'historiographe :

> Comment as-tu fait ?
> Par le page Mah-Tah. Tu sais bien combien ce garçon est vicieux et de quelle manière...
> Lang-Fo eut un ricanement.
> Oui! Ah la petite peste...
> Eh bien, j'ai flatté son vice.
> Lang-Fo éclata de rire.
> Mais comment ; ce n'est pas toi qui peut le satisfaire!
> En lui promettant de lui donner, quand j'aurai triomphé, quatre esclaves (mâles)... comme ce garçon est le préféré de Néol, sur lequel il a une forte influence.
> (p.55)

Pas du fort joli monde, mais cette coalition sensuelle réussit son coup d'état. Lichangaï triomphe, et sans mesure. Khali sera condamnée à mort. Quant à Léo elle lui réserve une fin digne de lui :

> Il servira de jouet à nos bacchantes, qui le conduiront de la volupté à la mort au cours de la fête nocturne que je donnerai au palais royal.
> (p.65)

Malheureusement pour elle Lichangaï voudra en tâter d'abord, en privé. C'était imprudent, car Léo lui cria :

> Vous n'avez jamais connu de véritables hommes, ma belle enfant. Vos reproducteurs (...) sont des instruments de plaisir, des mâles dans le sens où ce mot est simplement opposé (...) au mot femelle.
> Mais de véritables hommes vous n'en avez jamais vus!
> Depuis Marco Polo pas un n'est entré ici!... Depuis Marco Polo jusqu'à moi...
> Eh bien, Lichangaï, vous allez savoir ce que c'est qu'un homme véritable!
> (p.71)

Elle le vit. Cela lui coûta son trône, la révolution et tout et tout.

Mais jamais plus La Hire ne contera avec une aussi superbe impudeur les exploits de son héros. Sans doute voulut-il. une fois seulement, dévoiler complètement le

personnage, qui sinon risquait de glisser dans l'hagiographie banale et laïque.

On sait qu'après la mort de Lang-Fo Khali abdiqua et suivit le Nyctalope dans notre monde. Et La Hire ne farda pas la vérité :

> Léo Saint-Clair et sa discrète compagne, que l'on appelait dans le monde Mlle Khali, partirent en un voyage qui devait les tenir pendant plusieurs mois (...) complètement absents de la capitale.
> Tout simplement, le Nyctalope était allé vivre sa lune de miel dans une maison de campagne, relativement modeste, qu'il possédait aux environs de Montpellier.
> (p.93)

Aucun doute c'est d'un couple d'amants qu'il s'agit, du reste après pareille aventure où brutalement se révèle la sensualité sauvage du personnage...

Mais c'est au château de Bligny, près de Versailles, que, revenu près de Sylvie, Saint-Clair, le 13 octobre 1925, reçut une lettre d'Helen Parsons. Elle était devenue la seconde épouse d'un chef marocain : Ou-Skounti, et se donnait corps et âme à la révolte d'Abd-el-Krim.

Il écarta son souvenir avec un haussement d'épaules, sans songer que cette femme qui passait en Allemagne chercher des armes, allait, par haine de Saint-Clair, se dévouer aux manoeuvres allemandes, et retarder de plusieurs années la pacification du Maroc.

L'année suivante, Saint-Clair acquit cet hôtel rue de Montbrun, avec sortie 12 bis, rue de Commandeur, c'est là qu'il vécut L'AFFAIRE DU SQUELETTE, assez insignifiante, si elle n'avait prouvé que le secret des armes de Korridès ne s'était conservé.

Quant à l'aventure nommée BELZEBUTH nous savons que c'est un rêve, un cauchemar, et totalement impossible. Si nous admettons que Mézarek est le fils de Titania-Diana et Zattan il aurait eu de 10 à 12 ans à l'époque. Fils de Korridès il en aurait eu 8... On vit bien des enfants prodiges au cours de l'histoire, mais, si plaisant qu'eût été le spectacle de Saint-Clair battu par un adversaire en culottes courtes, il faut renoncer à cette idée.

L'ANNEE 1929

Pendant des mois, si pas des années, le Nyctalope voyagea en Extrême-Orient: Chine, Mandchourie, Mongolie. Tant et si bien que, lorsqu'en 1930 l'agent Féodor Spaline rencontra Saint-Clair, il le tenait pour une incarnation divine, pour une sorte de Bouddha vivant, parce qu'il le connaissait de réputation, et que cette réputation, en cheminant à travers l'Asie, s'était chargée de terribles et merveilleuses légendes.

Et c'est ainsi que le 29 janvier 1929 il se trouvait à quelques kilomètres au sud de la frontière russo-mongole, sur la grande piste qui allait du lac Baïkal à Ourga. Saint-Clair voyageait dans la propre voiture du commissaire spécial des Soviets à Irkoutsk, en compagnie du chef de l'Intelligence Service, le major Ross.

Le fait est déjà pour le moins curieux. Il est difficile de ne pas croire à la complicité du commissaire. Surtout si l'on rapproche certains faits. C'était sept jours plus tôt que Trotsky, résidant à Alma-Ata, venait d'être expulsé de Russie. Saint-Clair ne dut pas pleurer cette éviction, et il est même probable qu'il l'approuva, comme tous ceux qu'avait révolté la condamnation de Chtchassny, ce marin qui saborda la flotte de la Baltique plutôt que de la livrer aux Allemands, et fut exécuté sur ordre de Trotsky pour ce fait. Mais le major Ross pensait certainement d'autre sorte.

Il est plus probable que le Nyctalope, de concert avec Gno-Mitang, était venu repérer sur place les prodromes de l'invasion de la Mandchourie par l'armée rouge, qui se déclencherait en novembre, l'armistice étant signé le 22 décembre.

Quoiqu'il en soit c'est alors qu'il rencontra Dan Arlem, qui devait devenir la cheville ouvrière du complot d'Ourga. Et il eut certainement vent de ce que vécut, dans la Haute Vallée de l'Iénisséi, le docteur ès sciences Robert Valmont.

Selon le récit qu'en fit Guy d'Armen en 1931, le jeune français vécut prisonnier dans une cité tartare engloutie dans le sol. Là régnait Kizill-Kaya, qui, dans tout le pays de Gechetken, passait pour la réincarnation de Timour, et pour le futur rénovateur de l'Asie et conquérant du monde.

Mais Kizill-Kaya se nommait en réalité Eliacin-Arthur-Hélion, comte de Bertheville, seigneur de Cassis, reçu médecin en 1695, et pour lors âgé de 250 ans, tout en paraissant trente-cinq.

Le secret de cette longévité résidait dans un mode de transfusion sanguine intégral, et assez brutal. Le sang du comte étant remplacé par celui de jeunes gens décapités au-dessus d'une vasque de marbre. Mais, avant la transfusion, le sang était longuement soumis au rayonnement d'une lentille d'émeraude.

Peu après Bertheville mourut, noyé par un fleuve en crue, mais c'était pour le Nyctalope la première rencontre avec les Adorateurs du Sang, la seconde avec le secret d'immortalité que recèle la vieille Asie.

La fin de l'année 1929 fut décisive pour le Nyctalope. Jusque là il s'était jeté dans l'aventure un peu à son corps défendant, entraîné par les circonstances, ou en protégeant les siens. Désormais tout allait changer, Léo Saint-Saint-Clair irait au devant du péril, il le débusquerait, et cé péril avait pour lui un nom : la IIIe Internationale ; une capitale: Moscou ; des agents : ceux de la subversion internationale. Désormais la lutte ne serait plus engagée entre le Nyctalope et Zattan, Korridès ou Belzébuth, mais entre Léo Saint-Clair et Joseph Staline ... Tout au moins en principe.

Face à la IIIe Internationale allait se dresser le C.I.D. (Comité d'information et de défense), organisation ultra-secrète, qui n'était connue en France que du Président de la République, du Président du Conseil, d'un grand financier, et des directeurs de deux puissants journaux quotidiens : Le Matin et un journal du soir.

Je présume qu'il y eut souvent des entorses à cette ligne directrice. Etre connus du Président du conseil venait finalement à être connus de tout le monde, vu la cadence à laquelle se succédaient les gouvernements. Et je doute fort qu'à partir de 1936 les gens du C.I.D. aient eu envie de se révéler aux divers gouvernements de gauche. Surtout après que Blum et Cachin aient obtenu la dissolution des ligues de droite : Jeunesses Patriotiques, etc..

Une telle entreprise exigeait une importante mise de fond, sans doute était-elle subventionnée, dans le plus grand secret, par des gouvernements, de riches particuliers, des sociétés privées, mais la part la plus importante en revint à Sylvie Saint-Clair qui mit à la disposition de son mari son immense fortune personnelle, le pressant, tout comme si elle avait pressenti sa mort prochaine.

Donc en décembre 1929 le C.I.D. fut fondé et prêt à se vouer à sa tâche : défendre l'Occident contre toute tentative de subversion, qu'elle vint des services secrets allemands, de la IIIe Internationale ou de toutes les conspirations asiatiques.

Les méchantes langues, il y en a toujours, ont dit et colportent encore que le C.I.D. ne fut qu'un coûteux jouet pour riches désoeuvrés, qu'en fait Saint-Clair n'eut jamais affaire qu'à des conspirateurs de bande dessinée, bavards, vantards, parlotteurs, et tellement préoccupés de polir et repolir leurs plans, de raffiner leurs vengeances, qu'ils en devenaient inoffensifs.

Permettre à Saint-Clair de les démasquer, de les traquer, l'assister en cette tâche par tout le poids des services publics, était, à tout prendre, une excellente initiative pour la gauche. De la sorte l'activité et l'initiative de gens de droite parfaitement remuants se trouvaient canalisées hors de la politique intérieure française. Il est certain que la présence de Saint-Clair et des siens place de la Concorde, le 6 février, eût sans doute modifié bien des choses, et que le Palais Bourbon fût tombé cette nuit là.

La thèse peut se défendre. Mais les potineurs n'en restent pas là. Ils assurent que les entreprises et

déboires de Saint-Clair étaient la fable de Paris, au point que Cami s'en inspira pour publier dans l'Illustration l'histoire de la vengeance des Borgia.

Cette courte histoire nous montre Alexandre VI empoisonnant un pauvre bougre chétif au moyen d'un poison qui, raffinement superbe, le fera mourir le jour de ses cent ans. Aussi, pour éviter qu'il ne succombe avant, le Pape l'emprisonne, le chouchoute, le dorlotte : bonne chère, bonne couche, bons vins, etc... La consigne se passe de descendant en descendant, et quand enfin le malheureux tombe foufroyé le jour de ses cent ans et accuse les Borgia, il s'entend dire : Sans le poison des Borgia tu serais mort depuis longtemps.

Le trait est sanglant certes, mais il s'applique comme cire sur pas mal d'ennemis que le Nyctalope aura à affronter. Et j'accorde volontiers aux détracteurs de Saint-Clair qu'ils disent vrai si on se borne au plan de la subversion. Il est certain que pas un des complots ou des sociétés secrètes demasqués n'étaient un danger POLITIQUE, ou seulement de taille à provoquer des désordres dans la rue. Et un brigadier de gendarmerie, même pas doué, suffisait pour les réduire à néant dans ce domaine.

Mais il en va tout autrement si nous considérons le plan réel de la lutte. C'est sur le plan de l'occultisme que le combat se déroule. Et là que peut la police ? Aller verbaliser contre les élémentals, les dagides et les puissances de l'envoûtement. Là résidait le danger, bien réel. Car à quoi bon semer le désordre dans la rue, si des pratiques dagiques bien connues transforment les dirigeants d'un pays en automates à votre dévotion ?

Et que quelque chose en ait filtré dans la presse, comment en douter en voyant s'accumuler durant des années les enquêtes de René Thimmy, de Maurice Magre ou de Sauvage sur la magie à Paris, aux colonies et les diverses sectes et sociétés secrètes.

De toute façon le premier soin du C.I.D. fut de dresser des dossiers méticuleusement tenus concernant à la fois les suspects réels, les suspects virtuels, et surtout de dresser la liste de tous ceux qui, par leur situation, leurs activités, leurs vices ou leurs découvertes pouvaient prêter le flanc à des tentatives de chantage ou intéresser des services de renseignement.

Ainsi l'inventeur Yves le Moal possédait sa fiche, qui, après une brève biographie, signalait qu'il travaillait à :

> un engin automoteur, tout à la fois aérien, marin, sous-marin, terrestre et INTRA-TERRESTRE d'une conception radicalement nouvelle.
>
> (GORILLARD p.35)

Ce Le Moal allait devenir le jalon mettant le C.I.D. sur la piste de ce vaste complot connu sous les noms de "Gorillard", "Complot d'Ourga", "Complot des Sept Bouddhas vivants" ou encore "de la Centrale d'Energie".

GORILLARD

Le 24 octobre 1929 la bourse de New York s'est effondrée, la grande crise économique mondiale commence, mais ses ondes de choc mettront un an à traverser l'Atlantique. La grande nouvelle du début de l'année 1930 est l'enlèvement du général Koutiépoff, le 24 janvier.

Ces deux événements éclipsèrent d'autres faits, de nature plus inquiétante mais moins spectaculaires.

Rappelons les en quelques lignes : un an d'incidents divers, mais mettant toujours en péril la sûreté de la marine, à Cherbourg, Brest, Lorient, Rochefort, Toulon. Un complot démasqué à Bizerte par la Sûreté Générale et visant à provoquer une dangereuse mutinerie des équipages, à l'image de ce qui se passait à des milliers de kilomètres de là en Indonésie. Et de mêmes incidents dans les ports de commerce de Dunkerque, Calais, Marseille, Cette, Villefranche et Bordeaux.

Il n'est plus question de parler de complot de bande dessinée, même si l'ensemble des faits ne fut jamais largement livré à l'attention du public.

Derrière tous ces incidents se trouvait une volonté unique, celle de "La Centrale d'Energie", qui ne puisait pas seulement sa force dans ses étonnants repaires sous-marins, mais dans une connaissance approfondie de l'occultisme.

La faille sera la présence dans ses rangs d'un certain De Soto, ce qui permet à Saint-Clair de prophétiser qu'il fallait tenir Gorillard à la gorge avant le 10 avril à midi :

> car c'est le 10 avril 1932 que Cavelier de la Salle découvrit la Louisiane et en prit possession au nom de la France.
>
> (p.137)

Quant aux buts de l'entreprise ils nous sont révélés par un des membres agissants, Omar Zatif :

> (voici ce) qu'un jour a déclaré le grand chef occulte de la IIIe Internationale parlant à Sun-Yat-Sen, émancipateur de la race jaune :
> "Pour abattre l'impérialisme européen, il nous faut huit cent millions d'asiatiques (...)
> Sun-Yat-Sen répondit :
> "Oui, certes! Huit cent millions d'asiatiques marcheront contre l'Occident. Et lorsqu'ils auront dominé la civilisation occidentale, ils l'incorporeront à leur propre civilisation. Ainsi prendra fin l'inique prédominance de la race blanche dans un monde où la race jaune pullule comme les étoiles dans le firmament."
> C'était en 1924 que Sun-Yat-Sen disait cela. On croit qu'il est mort et que son oeuvre périclite. Quelle erreur. Malgré les apparences (...) malgré le revirement du traître Chang-Kai-Shek acheté par les Américains, la

> Chine et toute l'Asie se préparent à la grande ruée. La IIIe internationale, la vraie, celle d'Ourga, dont Moscou n'est qu'une petite agence publique, dirige tout souterrainement, animée par le génie de Sun-Yat-Sen
> (p.193)

L'idée de la "Centrale d'Energie" était de donner à l'Asie l'épine dorsale, la force qui lui permettront de se dévouer à un idéal, surtout de puiser sa force dans la fusion de la science européenne et de la science traditionnelle, antique et originale. Et alors le monde sera métamorphosé :

> Cela n'ira pas sans que le monde ensanglanté connaisse une période, plus ou moins longue, où le régime de l'Europe pantelante sera une sorte d'anarchie capitalisée, scientifique et antidémocratique assez confuse... Période après laquelle viendra, grâce à l'esclavage rationnellement organisé des foules et à la prédominance toute puissante d'une élite, la grande ère organisatrice, constructive, pendant laquelle l'humanité recommencera, sur des bases vraiment raisonnables, le cours de ses destinées.
> (LE MYSTERE JAUNE p.20)

Changeons une phrase et lisons :

> grâce au dévouement rationnellement organisé des foules et à la prédominance toute puissante d'un parti.

et nous aurons l'image de ce qui aurait pu se passer.

Tout cela le Nyctalope l'avait pressenti lors de ses voyages en Asie. Mais il ignorait la puissance exacte de l'adversaire, son organisation, ses remarquables techniques scientifiques. Pas plus qu'il ne soupçonnait la péril réel que représentaient deux petits hommes malingres à grosse tête, deux des sept bouddhas vivants d'Ourga.

Ces hommes envoûteront, le mot n'est pas trop fort, il est même en dessous de la réalité, les deux fidèles de Saint-Clair, les corses Vitto et Soca, et en feront deux robots animés d'une seule pensée : tuer le Nyctalope. Et ce dernier serait tombé sous leurs coups, si son inquiétude n'avait été éveillée par leur démarche mécanique.

Assisté du C.I.D. il triomphera finalement, difficilement, et sans la satisfaction de la victoire. Nous connaissons ses réflexions quand furent portés en terre les corps de De Soto, des deux Bouddhas vivants, et de leurs agents : Vladimir Horroks, Samuel Birkendorf et Omar Zatif.

> Et maintenant ? Est-ce que tout cela pourquoi ces hommes (...) ont tué et sont morts, est-ce que tout cela ne va pas recommencer dans deux ans, dans cinq ans ? dans sept ans ? Est-ce même que tout cela (...) ne continue pas sa vie énorme, et occulte, et maléfique dans les cryptes profondes du temple secret d'Ourga ? La centrale d'énergie de Gorillard vit toujours si Gorillard est mort. Elle vit toujours et elle fermente entre les confins de l'immense Asie...

> La Russie asiatique, l'Asie polymorphe : quel amalgame formidable! (...) Le temple secret des sept bouddhas vivants, la Centrale d'Energie d'Ourga, et, tout autour, huit cent millions d'asiatiques. Ourga! Ourga! C'est là-bas qu'il faut aller, si le Nyctalope veut retarder de cent ans au moins la résurrection de Gorillard!
>
> (Le Mystère jaune p.213)

Et nous savons que jamais il ne se rendit à Ourga, soit que des événements imprévisibles l'en empêchèrent, soit que la garde de la ville fût trop bien assurée. Et voilà qui explique pourquoi ni l'or, ni les conseillers, ni les armes des Etats-Unis ne purent sauver Chang-Kai-Shek.

ALOUH-TO

En dépit de l'énigme de la femme nue de Gisors, et de la mort d'un agent du C.I.D. jeté dans le Rhône, Saint-Clair ne serait pas descendu à Lyon flanqué de ses acolytes ordinaires: Gno-Mitang, Vitto et Soca, ainsi que de Michel Dorlange, secrétaire général du C.I.D., si l'ennemi mystérieux ne l'avait frappé de près.

Ce qui justifiait son intervention était la disparition d'un magnifique jeune homme, dont le père et la mère, infirmes, étaient ses amis d'enfance. Peu lui importait le sort des autres, même de cette petite alsacienne Odile Ulrich, dont il faut bien dire qu'elle était la plus invraisemblable petite gourde qui se pouvait imaginer, l'oie blanche 1900 conservée au frigo, dans un coin de province.

Ruinée, elle trouva une place de lectrice chez une marquise et elle eut alors l'occasion de rencontrer le docteur hollandais Conrad Van Osting, et Gualbert de Corsecq qui juchait une tête d'inquisiteur espagnol sur un corps sec et musclé de contrebandier catalan. Et aussi la princesse Alouh-To, ravissante jeune femme de vingt-cinq ans, et petite fille de la dernière impératrice mandchoue T'Seu Hsi.

Tous étaient membres de la secte des Adorateurs du Sang, qui procédaient au vampirisme scientifique, assurant la régénération des tissus par la transfusion des vertus d'un sang jeune, et de l'énergie nerveuse de victimes choisies de préférence parmi les jeunes filles et les grands adolescents.

La secte faisait payer un million une cure vous assurant un rajeunissement de dix ans. Ce n'était pas simple affaire commerciale. La princesse réunissait les fonds destinés à lui assurer le trône de Chine, un jour ou l'autre, mais pour le reste il s'agissait d'une secte religieuse, d'un culte véritable placé sous

la trinité diabolique de Siva, Parvati, Khali...

Odile voulut en connaître plus sur la grand-mère de la ravissante princesse, et alors, ouvrant le livre consacré à cette fille d'auberge, montée sur le trône et gouvernant la Chine de son lit, elle découvrit :

> Un monde inconnu, insoupçonné (...) à sa chaste innocence (...) et enfin révoltée, torturée, toute tremblante physiquement du bouleversement de son âme, elle ferma le livre avec violence, le jeta loin d'elle (...) courut dans sa chambre, s'agenouilla, pria, relut ensuite la plus récente lettre de sa mère.
>
> (Les mystère des Lyon p.46)

Si, de plus, elle avait pu prévoir qu'en compagnie de Félicien de Royer, elle serait exposée nue aux regards de membres de la secte, grisée, droguée, effleurée, caressée, amenée sans cesse au bord de la volupté suprême sans jamais y atteindre, afin que l'énergie nerveuse de son corps encore vierge pût être recueillie, elle

serait tombée morte de honte. Et on comprend qu'après cette aventure, elle ait dû épouser Félicien, qu'elle n'avait jamais vu auparavent.

Quant aux adeptes, privés de fluide, ils meurent de sénescence accélérée, et quasi-instantanément, tant les ans reviennent en force. Aussi Alouh-To est-elle entourée de fidèles qui préfèrent la mort à la trahison. Et peut envisager le duel qui l'opposera au Japon voulant installer Pou-Yi sur le trône de Mandchourie.

Voilà qui explique l'interventtion de Gno-Mitang. Quant au Nyctalope cette femme redoutable, belle, ensorcelante, l'a délibérément provoqué. Parce qu'elle a toujours des élans de jeunesse sensuelle, et que, comme le dit La Hire :

> Si intelligente et sagace qu'elle puisse être, une femme passionnée est capable d'illusion parce que précisément elle est passionnée. Dès l'abord une femme comme Alouh-To devait être violemment séduite par un homme comme Saint-Clair le Nyctalope, et aussitôt concevoir le désir ardent de le séduire, de l'absorber et de s'absorber en lui, et enfin de vivre avec lui (...) de vivre et de le garder vivant.

Nous avons la clé de ces amours-haines impitoyables. Quant au Nyctalope il a besoin de toute son énergie morale pour ne point être subjugué. Sensuellement la chose est faite : ce corps admirable de 79 ans, cette ardeur, cette science amoureuse qu'il recèle, tout cela le trouble au plus haut point... Si Félicien n'était pas son... filleul... Si Alouh-To ne s'en prenait pas à Sylvie... Mais ce sont là des raisons qui n'en sont pas. La vraie raison de son abstention est la peur, la peur d'être, einfin, dominé par une femme, d'être soumis, mené, alors que jusqu'à présent...

Troublé Saint-Clair le sera au point qu'il fera piètre figure dans la lutte, flottant, indécis, l'esprit embrumé... Il ne serait rien sans ses alliés, sans leurs initiatives et leur décision. Tout comme son adversaire il refuse la victoire totale, bien qu'honnêtement il fasse tout pour l'obtenir.

Et devant le mutisme des membres de la secte, il fait appel aux ressources de l'occulte, allant consulter le mage Bénédictus.

On ne sait pourquoi La Hire nous cache son véritable nom, car nous pouvons aisément le localiser, il s'agit de Lazarus, de son véritable nom J.B. Roche, qui, comme Bénédictus, officiait dans un quatrième étage, devant un buste du curé d'Ars.

Un long moment l'action chemine dans Lyon, capitale occulte de la France, siège du Primat des Gaules, centre rayonnant de voyantes et occultistes, et du parti radical. A tout instant il est question, à propos des Adorateurs du Sang, d'incroyables turpitudes, de "confidences qui font rougir une honnête femme". Hélas jamais il n'est question des différentes façons de s'envoyer en l'air. Ce qui est dommage si l'on songe à la manière dont San Antonio classe les amours : "Les amours propres. l'amour suisse. l'amour suédois ; les amours polissonnes,

l'amour belge ; les amours cochonnes, l'amour français ; les amours dépravées, l'amour lyonnais".

Vaincue à Lyon, Alouh-To gagna la Chine et cette fois le Nyctalope ne fut plus qu'un jouet des événements, perpétuellement agi et non agissant. Les hommes d'action sont d'abord... Sylvie qui, captive, se libère seule et tient tête à son ennemie. Puis Gno-Mitang qui s'en va chercher l'appui d'un nationaliste chinois révolutionnaire, Lou-Yen. Et enfin et surtout le R.P. Cadagne, de la Compagnie de Jésus, un lyonnais...

Mais surtout il y a la faiblesse d'Alouh-To qui a été privée des injections nécessaires à la survie de son éternelle jeunesse. Son cerveau s'embrume, ses réflexes sont moins prompts, ce qui permet cette demi-victoire de Saint-Clair.

Demi-victoire car, totalement subjugué par son ennemie, Saint-Clair se borne à exiger d'elle qu'elle ne revienne plus jamais en France, "elle y ferait trop de mal".

Pour le reste il oublie les intérêts de Gno-Mitang et du Japon, il oublie ceux de Lou-Yen qui, de vainqueur, passe à la condition de vaincu sitôt que la princesse a recouvré sa liberté et son énergie.

Une fois encore le destin l'a opposé à une ennemie qu'il désire, mais cette fois-ci ce qu'elle avait éveillé en lui n'était pas seulement le désir, la tête et le coeur se trouvaient également atteints.

C'est en 1934 que Saint-Clair entendit à nouveau parler d'Hélen Parsons. Ce fut une aventure passionnante, semée de mystère jamais éclaircis, à commencer par l'identité réelle de la Chleuh.

Au départ tout semblait clair. Le Nyctalope avait reçu ses instructions du général Catroux lui-même. En gros il s'agissait d'appuyer l'action militaire qui achevait la pacification. Il s'agissait d'étendre la zone de soumission jusqu'à l'oued Draa. La mission était surtout dirigée contre Merebbi Robbo, le sultan bleu.

L'opération menée par les généraux Giraud et Catroux s'effectue sans effusion de sang, grâce aux colonnes motorisées. Mais sous la surface, ignorée des journalistes, devinée par les hommes politiques, une lutte sourde avait opposé Saint-Clair à cette femme mystérieuse qu'on appelait la Chleuh ou la Djinn.

Si Catroux avait fait appel aux hommes du C.I.D. c'était afin d'assurer ses arrières, d'empêcher que, durant la progression des colonnes dans le sud, une insurrection ne mit en feu le haut et le moyen Atlas.

Un complot existait, complot groupant des dissidents marocains, des agents étrangers, allemands pour la plus grande part, et La Chleuh.

Qui était-elle ? Helen Parsons ? Certains le pensaient. D'autres affirmaient qu'après la soumission de son mari Ou-Skounti, le dernier chef indépendant des Aït-Additou, au général Huret, elle s'était volontairement perdue dans le désert, avec ses deux enfants, sans eau, sans vivre.

A quoi l'on répondait que la Djinn revenait d'Allemagne, où jadis Helen était allée chercher des armes pour Abd-el-Krim, et que c'était elle qui était censée diriger ces agents allemands et russes, soi-disant anti-communistes, mais dévoués à la IIIe internationale, Moscou marchant la main dans la main avec les Nazis.

Nous apprendrons, au cours du récit, par les confidences de l'agent allemand Gottlieb, qu'Helen Parsons ne fut jamais enlevée, ni épouse d'un caïd, si elle fut de ceux qui assistèrent Abd-el-Krim de leur argent, de leurs dévouements, de leurs conseils. Et elle mourut en juillet 1929 dans le Sussex d'une blessure reçue par hasard en mai de la même année. Mal soignée la blessure s'infecta et se gangréna. Quant à l'identité de la Chleuh il en ignorait tout. Et le voile ne sera pas levé.

De même, si nous apprendrons le sens de "Les têtes coupées dansent sur le jet d'eau", l'énigme subsistera sur la couronne d'épines et le mot mystérieux de sept lettres. Et quand la Djinn tombera entre les mains du Nyctalope ce sera pour s'écrouler mort, victime de l'envoûtement perpétré à Fès dans le souk el Attarine par l'alem Yakoub.

Et très sincèrement Saint-Clair avouera:

> Le Nyctalope n'a vraiment pas à s'enorgueillir de ses aventures au Maroc en février et mars 1934. Pour la première fois de sa vie il a trouvé à qui parler! Je fais hommage de mes demi-réussites et de mes complets échecs, ainsi d'ailleurs que du triomphe des tenants de la cause que j'étais venu défendre (à mes amis).
>
> (LE SPHINX p.447)

Ce fut la dernière grande aventure du Nyctalope. Je ne puis croire qu'il soit resté inactif durant les années qui suivirent, sans doute ses activités intéressaient-elles trop la défense nationale pour qu'il fût possible de les divulguer.

Jusque là, comme beaucoup, Saint-Clair voyait en Mussolini un élément de paix et de stabilité, un défenseur des traités, celui qui, lors des entretiens de Venise, borna brutalement les ambitions d'Hitler, celui qui en 1934, lors de l'assassinat de Dolfuss, sauva l'Autriche de l'annexion en portant ses divisions sur le Brenner.

Cette impression se traduisait, naïvement, jusque dans les scènes de revues. C'est en 1934 que l'on pouvait voir Hitler, en apache, prêt à suriner une malheureuse sans défense, et se voyant arrêté au dernier moment par le flic du quartier. Et l'acteur, c'était Dorville je crois, s'était fait la tête de Mussolini.

Et voilà que l'Italie changeait de camp, que son chef n'était réellement que ce "César de Carnaval" moqué par les Anglais.

N'y avait-il pas, dans les fonds alimentant le C.I.D. de l'argent italien ? Malgré lui le Nyctalope ne serait-il pas devenu complice ? Bonne raison d'entrer volontairement dans l'ombre.

Et aussi le poids des ans commençait à se faire sentir. L'âge n'était plus des folles aventures. Léo Saint-Clair avait atteint la cinquantaine, sans médire on doit constater qu'à cet âge les hommes apprécient mieux les joies sensuelles du confort et d'un corps souple entre les draps. Et il venait de ramener du Maroc la jeune Naïma.

Pour toutes ces raisons, prises séparément ou dans leur ensemble, plus aucune des grandes crises ne réveilla son activité. Nous ne le retrouverons que fin 1940, lorsqu'il sauva Madelaine d'Evires.

MADELEINE D'EVIRES

L'aventure de Madeleine d'Evires fut un événement mineur dans le destin de Léo Saint-Clair, elle n'en pose pas moins certains problèmes.

Tout commença quand Madeleine, orpheline, vivant avec sa mère, éprouva l'envie, tout à la fois impérieuse, douloureuse et voluptueuse, d'aller assister au gala se donnant au Palais de Chaillot le samedi 25 janvier 1941. Or à ce gala assistent Saint-Clair et Gno-Mitang :

> Ils savaient devoir se trouver là, pendant les deux entr'actes prévus, des personnalités de haut rang, politiques, militaires, diplomates, avec qui le grand Français et l'illustre Japonais auraient à causer, librement, hors de toute apparence officielle.
>
> (RIEN QU'UNE NUIT p.5)

Ils remarquent la jeune fille, comme fascinée par un spectateur étrange. Sur son visage les deux amis lisent intelligence, volonté, sensualité, et aussi la faculté d'imposer sa volonté à distance.

Madeleine disparaît et Saint-Clair propose sur le champ son assistance à Madame d'Evires venur attendre sa fille.

Quant à la jeune fille, à la fois horrifiée et heureuse d'obéir, elle a suivi la voix dominatrice, prend place à côté de l'homme dans une voiture, et le suit dans un appartement où elle comprend qu'elle se trouve prisonnière de cet inconnu. Celui-ci se présente : baron Godfroy et Montluc, descendant de ce Montluc qui défendit Sienne en 1555.

La baron sera vite localisé grâce à l'appui qu'apporte aux deux amis Levault d'Alnay, chef des Initiés du Groupe Esotérique de France. Mais on peut dire qu'ils arrivèrent non à moins cinq, mais à moins une.

Il apparaît que l'hypnotiseur se nomme en réalité Godfrey Cultnam, sujet anglais bien connu en Inde et en Chine. Il a suffit d'une plongée à la Préfecture de Police pour en être assuré.

Toute l'aventure ne mériterait pas grande attention, n'était que c'est la dernière fois que nous rencontrerons Gno-Mitang. N'était aussi la localisation dans le temps: 1941. Dans un Paris sans restrictions, sans occultation, sans couvre-feu, sans vélo-taxi, où toutes les voitures circulent librement et sans un clou à gazogène, et où un anglais peut impunément prendre pension à l'hôtel Bonaparte, rue des Pyramides, et y trouver une crédence emplie de vins, liqueurs, biscuits, cigarettes et fruits exotiques.

Alors ? Alors l'honneur d'une jeune fille était en jeu, et La Hire, une fois de plus, a volontairement brouillé les pistes. Lisons les dernières lignes :

> Tout de même, pour cette jeune fille, ce roman d'une nuit aurait pu mal finir (...) il était même bien près, je crois, de finir mal.
> Mais le Nyctalope (...)
> Mal ?... Peuh... Avec une femme, et surtout la jeune fille, sait-on jamais ?
> (...). Et Saint-Clair content se mit à rire. Il était sûr qu'il s'amuserait beaucoup (...) à se souvenir de ce petit roman d'une nuit et à revoir parfois Madeleine d'Evires.
> (p.31/32)

Eh oui, une fois de plus... Ce Nyctalope était insatiable.

LA SORCIERE NUE

Cette aventure de 1941 nous montra pour la dernière fois le grand Nyctalope. Envers et contre tout, au temps de Poincaré, au temps de la germanophobie, aveugle et sans nuance (que l'on songe aux propos contre la science et la philologie allemandes) il avait été de ceux qui, à la suite de Briand, avaient travaillé au rapprochement franco-allemand, au point d'envoyer son fils Pierre comme étudiant à Leipzig. Comme Briand il avait cru que, en 1930, autoriser l'Allemagne à s'armer eût été un moyen de désarmer la fièvre nationaliste. Et puis il fut de ceux qui crurent que ce qui n'avait pas été possible dans la victoire l'était dans la défaite...

Et très vite il comprit qu'il s'était trompé. L'aarestation de Pierre Laval en décembre 1940 lui ouvrit les yeux, il entra dans une retraite volontaire et silencieuse, où dissimuler la honte d'sêtre ainsi laisser duper, lui, le chef du C.I.D.

Cette retraite se prolongea jusqu'en 1950. Et encore, LE MYSTERE DE LA SORCIERE NUE n'aurait pas mobilisé son activité s'il ne s'y était trouvé personnellement engagé.

Le 17 mai 1950, Levillard, directeur général de la police d'état, lui fit part d'événements étranges observés du 1er avril au 15 mai par le juge en retraite Pierre Mazel dans les villes et les régions de Perpignan, Narbonne, Beziers, Sète, Montpellier et Nimes. En tout quinze jeunes gens, tous majeurs, et seize jeunes filles et enfants uniques avaient disparu.

Vu l'âge des disparus et le fait que les familles ne portèrent pas plainte, la police était impuissante à intervenir. Au Nyctalope de prendre la relève.

Et, brochant sur le tout, il y avait la légende de la Sorcière Nue :

> Par nuit étoilée, sans brume, depuis le 3 avril, et, chaque fois, la veille ou l'avant-veille de la disparition d'une fille ou d'un garçon, s'était manifesté un phénomène étrange, toujours dans la région de la ville ou du bourg frappé par la disparition (...) Toujours sur un point élevé, crête de colline escarpée ou muraille de château fort en ruines depuis des siècles (une femme nue ou en invisible maillot, lumineuse (...) et se tenant immobile, ou évoluant hiératiquement, dans un espace très restreint.

Saint-Clair se rend sur place et loge chez Gustave Ranson, maire de Saint-Guilhem-le-Désert, fonctionnaire colonial en retraite, veuf et père d'une fille de vingt ans, Dinah.

Et c'est le coup de foudre, déjà ressenti bien des fois, et comme le Nyctalope se connait, il se gourmande :

> Attention! Dinah est bien jeune! Oses-tu compter les années qui te séparent d'elle ?

Mais il sait également ne pas se mésestimer :

> Il est vrai que cette séparation là est de celles qui précisément comptent le moins, quand on a le coeur, les artères et les muscles de Léo Saint-Clair... Et d'ailleurs tu es libre. Mlle Ranson est de ces jeunes filles qu'un honnête homme ne peut posséder qu'en l'épousant. Tu l'épouseras donc si... Mais oui, mon vieux, oui, si elle veut de toi...

Car ce qu'il craint c'est le oui d'estime, d'admiration, c'est la bonne, et loyale, et fidèle épouse, mais pas la maîtresse passionnée :

> Avec quel plaisir ingénu elle s'adressait surtout à moi chaque fois qu'elle parlait... Mais ce peut n'être que l'émerveillement d'une petite provinciale (...) devant l'homme exceptionnel que je suis pour elle incontestablement.
>
> (p.71/72)

Il est puant, il est à gifler, il est idiot, il est amoureux jusqu'aux oreilles, prêt à bêtifier.

Mais c'est cet amour neuf qui le sauve, car il découvre vite que cette sorcière nue n'est autre que Alouh-To, devenue Ayah'li. Elle n'a pas changé, pas vieilli d'un jour, d'une heure, elle est toujours aussi belle, aussi ensorcelante, aussi envoûtante. Et pourtant si elle avoue soixante ans, c'est par coquetterie, elle en a en réalité 94.

Ainsi elle était revenue en France, après avoir promis de s'en éloigner à jamais. Et les Adorateurs du Sang se sont reconstitués avec tout ce que cela signifie de périls et de corruption. Et le C.I.D. n'èxiste plus, et Saint-Clair n'est plus l'homme d'autrefois, il n'est plus épaulé par une phalange de dévouements intrépides. Où sont Gno-Mitang, Vitto, Soca, tous les fidèles... Qu'est devenu son fils Pierre ? Le Nyctalope est un homme seul, affrontant une ennemie qu'il ne peut haïr.

Et le fait d'être amoureux comme un collégien n'arrange rien. Il est tellement occupé par son rôle de soupirant transi qu'il tombe dans tous les pièges offerts, qu'il se retrouve prisonnier dans ce château en ruines, avec tous les disparus, envoûtés, vivant dans une totale béatitude, et ignorant qu'ils ont à... disons se plaire pour stimuler l'influx nerveux et les cellules de vieilles dames et de vieux monsieurs.

Alouh-To triomphe, mais elle ne désire pas le voir vaincu comme tant d'autres. Ou plutôt avant elle le désire en amant soumis, emporté, savant et brutal.

Et si son coeur n'était pas pris, Saint-Clair succomberait. Il n'est plus qu'un homme usé et désabusé. Vingt ans plus tôt il s'était fait le champion d'un certain humanisme, il se battait pour une certaine idée qu'il se faisait de l'homme. Aujourd'hui, après la spectacle de tant de lâchetés, de cruautés, de reniements, de la rage jubilante mise à piétiner le vaincu quel qu'il soit, il en était arrivé à se demander si tout ce à quoi il s'était dévoué corps et âme en valait bien la peine, et si. finalement. la vérité n'est pas dans le plaisir de l'instant

qui passe, dans la volupté épuisée jusqu'au dernier frisson, dans l'égoïsme serein et intégral.

Ce qui le retint ce ne furent pas des idéaux philosophiques, ou l'idée du pays ou d'une culture, ou de la civilisation à préserver, ce fut un regard émerveillé de jeune fille... Et l'idée d'avoir à soi et de garder ce corps neuf qu'il faudrait éveiller au plaisir.

Toute la science d'Alouh-To pesait peu en regard.

La princesse se suicidera, voyant qu'elle ne peut espérer le posséder. Les Adorateurs du Sang se disperseront entre Bagdad et Téhéran. Et très bourgeoisement, très docilement, Léo épousera Dinah. Il achètera le pan de mur chargé d'un cadran solaire sous lequel ils s'étaient rencontrés, et le transportera dans la maison de campagne achetée près de Montpellier.

On ne dit pas s'il y retrouva le fantôme de Khali VII, et s'il éprouva quelques remords à coucher sa jeune épouse dans le même lit que sa maîtresse...

Quant au cercueil de laque rouge et or d'Alouh-To il s'acheminera, via Hong-Kong, jusqu'à Péking, pour y reposer dans la Cité Interdite, près de T'seu-Hi.

LES ENFANTS DE LEO SAINT-CLAIR

Officiellement nous ne connaissons qu'un fils au Nyctalope : Pierre qui apparait dans LES MYSTERES DE LYON, et La Hire voudrait nous faire croire que sa mère fut Sylvie Mac Dhul. Mais, né en 1921 il eût été un étudiant remarquablement jeune de l'Université de Leipzig en 1932. Les dix-sept ou dix-huit ans probables en font un fils d'Iréna, dont il a les cheveux blonds et les yeux bleus.

Ce garçon ne fait que passer, il apparait une fois, au coin d'une page, comme pour affirmer que Saint-Clair possède une descendance légitime. A moins que, retors comme apparait son biographe, ce ne soit justement pour nous amener aux réflexions précédentes.

Quoiqu'il en soit nous avons là le seul fils avoué du Nyctalope. Mais nous verrons apparaître également deux "filleuls", filleuls très semblables aux neveux des cardinaux de la Renaissance.

Il y a d'abord Louis Daquin qui a vingt-trois ans en 1926, et le Nyctalope veille fort tendrement sur lui, évitant toutce qui peut lui causer un chagrin. Du reste écoutons le mémorialiste :

> Pour son parrain, son tuteur jusqu'à sa majorité, le jeune homme avait une admiration, une affection, un respect absolus. Il lui devait d'avoir fait des études, de fortes études bien orientées, donc immédiatement utiles. Il lui devait de sortir de Centrale (...) d'avoir été engagé à 23 ans comme ingénieur par M. de Barange (...) En somme Saint-Clair le Nyctalope était pour Louis Daquin l'incarnation d'une Providence totalement bienfaisante.
> (L'ENIGME DU SQUELETTE p.25/26)

Ajoutons qu'à la page 60 il apparait que Daquin a pour Saint-Clair des mouvements de fils...

Nous avons compris... Mais quelle est sa mère ? La Polonaise apparue dans L'ASSASSINAT ? Ce serait supposer une liaison des plus longues et une fidélité dont le Nyctalope ne fit jamais montre. Ou alors le fils d'une midinette séduite à l'époque de Saint-Cyr ?

Le second filleul apparait dans LES MYSTERES DE LYON. A la différence de Louis Daquin ce splendide garçon est doté d'unefamille que l'on précise avec une abondance de détails suspects. Ses parents sont des amis d'enfance du Nyctalope, le père est le colonel Comte Pierre Marie de Royer, et sa femme est née Ullmann Schenideyr. Tous deux habitent 53 bis avenue Henri Martin. Mais... père et mère sont infirmes à la suite d'un accident de voiture, ils vivent cloîtrés, et, depuis des années, se sont déchargés sur Saint-Clair du soin de veiller sur leur fils.. Ouais... Ce n'est certes pas médisance de dire qu'ils servirent de prête nom. Car ici également le Nyctalope se lance dans la lutte lorsque ce garçon est victime des Adorateurs du Sang, c'est alors

qu'il fait de l'écrasement de la secte une affaire personnelle.

Et enfin il y a ce personnage qui apparait dans LES TREIZE MYSTERES de Simenon : Joseph Leborgne, détective, qui jusqu'à ses dix-huit ans se fit appeler Saint-Clair, Jacques Saint-Clair, orphelin dès ses huit ans et élevé par un tuteur...

L'AUTRE NYCTALOPE

J'ai dit que j'écartais de la geste de Léo Saint-Clair des oeuvres dont le héros, visiblement, est un autre personnage, et qui formaient un second cycle. Ces titres les voici: L'HOMME QUI PEUT VIVRE DANS L'EAU, LE MYSTERE DES XV, LUCIFER, LE ROI DE LA NUIT, à quoi il faut joindre LES CHASSEURS DE MYSTERES.

Toutes ont en commun qu'elles ne se déroulent pas dans notre univers, mais bien dans un monde parrallèle. Ici LA GUERRE DES MONDES de Wells est un ouvrage historique, les Bermudes deviennent un lot d'îles désertiques relevant des Etats-Unis, la Terre se voit flanquée d'un second satellite, et si une guerre homologue de celle de 14 eut lieu, les Hohenzollern chassés d'Allemagne se bâtirent sur les ruines de l'empire russe leur domaine de Caucasie, tandis que la France entreprenait la conquête de la planète Mars.

Et si besoin était encore d'une précision supplémentaire, reprenons le portrait du Nyctalope :

> D'une taille un peu au-dessous de la moyenne, mince, mais à la poitrine large, au cou très fort,(il) donnait tout de suite l'impression de la souplesse et de la vigueur. (...) Son visage rasé, carré, au menton brutal, était étrangement éclairé par des yeux extraordinaires. Ils étaient immenses, très largement fendus, et la pupille dilatée, d'un bizarre jaune or, entourait d'un large cercle l'iris noir, profond, ténébreux, angoissant comme l'oeil d'un sphinx.
>
> (Le Mystère des XV p.36)

Que le Nyctalope soit à deux doigts de la franche hideur, peu importe, mais il y a ce détail anatomique significatif, révélateur/

> Le pupille dilatée (...) entourait (...) l'iris...

Dans notre univers la pupille se trouve au centre de l'oeil et c'est l'iris qui la borde.

Dans ce monde qui n'est pas le nôtre, cet homologue de Saint-Clair allait connaître un destin assez semblable : carrière militaire, exploration, politique, don-juanisme, et finalement un mariage petit bourgeois.

LE CONQUERANT DE LA PLANETE MARS

On sait comment le récit que fit La Hire des aventures martiennes de Saint-Clair débute en coup de tonnerre. D'emblée nous nous trouvons en compagnie de Xavière de Ciserat, captive de Koynos, un des XV, dans le radioplane qui les emmène vers Mars, vers Cosmopolis dans l'île d'Argyre, capitale des hommes de Mars.

Une armada groupée traversait l'espace: quinze radioplanes emportant les quinze et autant de jeunes filles vers

> vers le pays de ces prodigieux, mais très vivants Martiens, si exactement décrits par le savant historien et physiologiste H.G. Wells, description conforme d'ailleurs au spécimen de la race martienne qui est conservé dans l'alcool au Museum d'Histoire naturelle de Londres.
> (Le Mystère des XV p.12)

Or, chose remarquable, il existait une imbrication étonnante entre le destin de Léo Saint-Clair et de sa fiancée Xavière et celui du Grand Maître des XV, Oxus.

Vingt-deux ans plus tôt, grâce à sa prodigieuse invention, l'Hictaner, cet homme retravaillé par le bistouri du chirurgien, doté de poumons et de branchies, Oxus faillit submerger le monde, soulever les peuples contre les gouvernements, établir sa dictature ainsi que celle du moins Fulbert. Pendant des mois tous les pouvoirs chancelèrent, l'émeute grondait, les flottes décimées, proches de la révolte, n'auraient plus supporté un autre désastre. Et la jeunesse s'enfiévrait pour cet Apollon vêtu d'argent, surgi des eaux, qui défiait le monde.

Oxus échoua en raison de l'amour de l'Hictaner pour une jeune fille, amour qui le rendit autonome, et fit qu'il ne fut plus l'instrument aveugle de ses créateurs. Et aussi en raison de la trahison d'un de ses lieutenants : Séverac, épris de la même jeune fille que l'Hictaner.

Parmi les adversaires d'Oxus se trouvaient deux officiers de marine : Ciserat, père de Xavière, et Saint-Clair, père du Nyctalope.

Or, après la défaite, l'Hictaner marié s'est retiré à Tahiti en compagnie de sa femme, la fille d'Oxus. Et c'est là que, six ans plus tard, le lieutenant Saint-Clair trouva après le passage d'un typhon dévastateur, une petite fille Christiane qu'il surnomma Moïsette, dont il fit la soeur adoptive de son fils, et qui se trouvait être la propre petite fille d'Oxus.

Si bien que tout ce duel prend par certains côtés l'aspect d'une affaire de famille.

Fulbert était mort dix ans avant les événements, l'année même de l'invasion de l'Angleterre par les Martiens, et ce fut une grande perte pour Oxus et pour la société des XV.

En effet, le comportement de l'Hictaner et de Séverac avait accentué encore la misogynie naturelle d'Oxus, aussi les femmes furent-elles bannies de l'île d'Argyre. Fulbert, qui avait confessé, était plus au fait des humaines faiblesses et se serait bien gardé de pareille faute.

Car vint un jour où les lieutenants d'Oxus s'impatientèrent, "leur innonence enfin commençait à leur peser". Alors Oxus tomba d'un excès dans l'autre, déraillant légèrement et courant à la rencontre des désagréments, il fit enlever des jeunes filles, et non des orphelines, mais des jeunes filles de la bonne société, nantie d'un père, de frères, de fiancés. Ainsi Xavière de Ciserat et sa soeur.

Le premier désagrément fut de susciter l'hostilité du Nyctalope. On sait comment il déjoua les agents d'Oxus et de Koynos, comment ayant découvert la base du Lac Léopold II il en empêcha la destruction. Dès lors disposant des engins adéquats, et tandis que l'amiral de Ciserat, de concert avec Brand et Panlevé, préparait la riposte de la France, il porta la lutte sur Mars.

Là encore les dissensions régnant au coeur des XV, amollis par les présences féminines, amoureux, craignant de déplaire à leurs captives, servirent autant Léo Saint-Clair que sa merveilleuse faculté de voir dans les ténèbres. C'est elle pourtant qui lui permit de forcer les défenses de Cosmopolis à la faveur de la nuit, de pénétrer dans la chambre d'Oxus. Et alors de négocier un accord. Car Léon Saint-Clair, une fois rendue sa fiancée, et le libre choix assuré ainsi que la liberté aux captives, devint l'allié d'Oxus. Sans doute confisqua-t-il à son profit l'autorité du Maître, mais, en échange, il apportait l'appui de la France, et un premier renfort de trois mille hommes, amené par l'amiral de Ciserat.

Moïsette épousera Noel de Pierrefort qui la séquestrait selon les ordres d'Oxus, la croyant soeur de Saint-Clair et non sa petite fille.

Et puis ce fut l'entreprise d'extension du domaine terrien. Xavière et Camille Flammarion faisaient partie de l'Etat-Major, tandis que le journaliste René François assurait le reportage des opérations pour le Matin.

La tâche de Saint-Clair se trouva facilitée par la guerre que se livraient Martiens insulaires et Orientaux, combattant dans la région d'Eole et en Ethiopie. On sait que le Nyctalope obtient l'alliance des insulaires, et qu'il combattit à leur côté.

C'est durant cette campagne que lui parvint l'annonce qu'un certain Rex Sinclair, sorte de gentleman cambrioleur, mais de grande envergure, se réclamait d'un certain cousinage. A quoi il opposa un démenti formel,

LUCIFER

Deux ans plus tard, Saint-Clair se retrouvait à Paris, officier en congé, explorateur libre en disponibilité, et revenant d'une expédition dans le Sud Marocain, où, en trois mois, il avait réduit à merçi le dernier chef dissident, en même temps qu'il délivrait le roi d'Espagne, enlevé et séquestré par une bande de terroristes. Ajoutons qu'assisté de trente volontaires il avait, en Chine, capturé et fusillé un triumvirat de fous lucides révant de faire de la Chine un empire soumis à leurs fantaisies.

Xavière de Ciserat, oubliée, abandonnée dans les jungles martiennes, Saint-Clair l'avait remplacée par Laurence Païli, la jeune cantatrice avec laquelle, grâce à la complicité d'une tante, il vécut trois semaines de passion près d'Antibes.

> Trois semaines d'un bonheur non encore banalisé par l'accoutumance, ni menacé par la satiété.
> (p.46)

Depuis, les deux amants s'étaient séparés, La Païli devenant l'interprète d'un grand compositeur Lysor (Widor en réalité, mais la censure...) et s'apprêtant à créer son opéra : La Carmélite, sur un livret posthume d'Edmond Rostand.

C'est alors que coup sur coup l'on frappe autour de lui :

> Irène est envoûtée! On me la torture. Surement on me la tuera. Venez, venez à notre secours. Je suis désispéré, venez...
> (p.5)

Tel est le télégrame que reçut le professeur Lourmel de son neveu par alliance: Raymond de Ciserat, fils du fameux gynécologue, et lieutenant de vaisseau.

Et le mari parlait de se brûler la cervelle, ce qui prouvait combien peu il en avait. Car le professeur n'hésita pas, avant même de revoir sa nièce, il avait diagnostiqué un anvoûtement. Et quand la jeune femme décrivit cette présence invisible, ces mains qui la saisissent à la taille, la caressent alors même qu'elle est étendue près de son mari, ces lèvres brûlantes qui se posent sur ses épaules, sa nuque, sa poitrine... il était fixé. Elle en devient à demi-folle, car rien ne la préserve de ces étreintes fluidiques, auxquelles succèdent baisers, coups d'ongles, morsures qui font perler le sang.

L'envoûteur ne peut être que ce monstrueux Glo von Warteck, grand, très maigre, roux, toujours un rictus sardonique aux lèvres, avec des yeux jaunes de bête fauve. Mais en attendant de mener un contre-envoûtement il convient de soustraire Irène à son emprise. Et pour cela la conduire au Havre, là où elle s'embarquera à bord du Lampas de la Compagnie Subtransatlantique ; le sous-marin mettra la jeune femme à l'abri du maléfice.

Dans le même temps Mathias Narbonne, le milliardaire philanthrope voit sa main percée d'un invisible poignard. Une lettre de chantage écrite à l'encre rouge sur papier

jaune soufre, et signée Lucifer, lui réclame cent millions de francs suisses, faute de quoi le poignard fluidique se plantera dans son coeur.

Et enfin Alexandre Prillant, président du conseil, ministre de l'intérieur, se voit frappé dans son fils Henri. Une main invisible étrangle l'enfant. La lettre de Lucifer arrive : si Prillant ne renonce pas à réunir cette conférence qui doit sauver la paix sociale durant dix ans, son fils mourra étranglé.

Dans le même temps le Nyctalope apprit la disparition de La Païli, disparue sans explication, abandonnant sa mère et son art. En fait la jeune femme cédait au chantage de Lucifer, se sacrifiant pour épargner la vie de sa mère.

L'amour et l'amitié à la fois pour l'entraîner, Saint-Clair fonça tête baissée dans la mêlée. Mêlée qui se déroula hors de notre plan de vie, ce fut un duel dans l'occulte, plus que deux forces se heurtant ce fut l'opposition de deux volontés.

Ainsi Saint-Clair découvrit cette femme de chambre dominée psychiquement par Lucifer, et qui, sous l'emprise hypnotique, révéla le secret du Schwalrock où von Warteck enfermait ses captives, sous la protection de gardes et de défenses électriques. Saint-Clair forcera les murailles, retrouvera La Païli, mais se heurtera alors aux défenses psychiques de Lucifer. Les deux amants seront tenus à distance par d'invisibles et intangibles murailles. Ils pourront se voir, se parler, non se toucher.

Mais les murailles s'écrouleront quand La Païli tendra sa bouche à son geôlier, se laissera caresser par lui. Alors, sous l'emprise du rut qui l'aveugle, Lucifer est victime de ses armes et succombe à un sommeil léthargique.

Mais il y a sa parenté, il y a tous les siens enterrés dans leur repère des Bermudes depuis 1608. Saint-Clair tombera entre les mains de Rupert VI, père de Glo XIII, la chaise électrique sera prête, mais la cousine de Glo, sensible à la prestance et au charme du Nyctalope le sauvera...

La lutte se poursuivra au pôle magnétique, avec des alternatives diverses, pour finalement se terminer par le triomphe de Saint-Clair.

Puis c'est la fin, plate et bourgeoise, l'épisode du ROI DE LA NUIT dont je vais rappeler hâtivement les grandes lignes.

LE ROI DE LA NUIT

Saint-Clair fit peut-être trois beaux enfants à La Païli, mais c'est en célibataire qu'il se rendit à Longpré, dans la Sarthe, près du professeur Maxime d'Olbans. Et cette dernière aventure se situe dans une vague atmosphère d'imprécision, aucun point de contact avec la réalité, pas de date, rien... Tout comme cette planète errante Rhéa, astre devenu second satellite de la Terre, d'où vient-il, quel est-il ? Comment se fait-il que son approche n'ait soulevé aucune panique, provoqué aucun phénomène naturel ? aucune marée exceptionnelle ? Tout ici est non seulement

vague, mais absurde. Ainsi le volume de Rhéa est 1/200 de celui de la Terre, mais la gravité ne semble pas modifiée, si les lois physiques y sont telles que le feu est impossible. Ne parlons même pas des perturbations qu'une telle masse doit provoquer sur le mouvement lunaire...

Après tout c'est peut-être une invitation à n'y pas croire, un moyen de liquider ce Saint-Clair comme le vrai, celui de notre univers, par le plus bourgeois des mariages.

CONCLUSION

Avons-nous levé tous les mystères ? Je n'en crois rien. Sans doute savons-nous qu'il existe deux Nyctalopes, dont un appartient à un univers parrallèle au nôtre, mais où la séparation se marque aux environs des années 1910, où la France a colonisé la planète Mars, où il existe des paquebots sous-marins, où un empire allemand s'est créé en Asie centrale.

Mais notre Nyctalope qui est-il ? Nous avons vu le mystère qui entoure sa naissance. Fils d'un ingénieur, ou fils d'un haut fonctionnaire, quel est-il ? Et quel est ce secret qui entoura ses premières années ? Comme s'il n'avait pas eu d'enfance, pas eu d'adolescence... Oui, on nous dit,dans LA CROISIERE DU NYCTALOPE, qu'il accompagna en Russie son père servant dans la diplomatie... Mais il en est sans doute de ce père comme des ancêtres que La Hire nous signale de loin en loin...

Au fond nous ne savons rien de lui. Si, qu'à soixante-quinze ans il a toujours une allure de jeune homme. Au point de séduire une jeune fille de 1950. Alors on songe à cette confidence :

> Votre rire avait quinze ans.
> Quand il n'est pas une tactique, mon rire a toujours quinze ans.
> Saint-Clair, quel âge avez-vous ?
> C'est selon. Pour l'état-civil, j'ai 35 ans et 7 mois. Mais, selon les circonstances de fait, de temps, de lieu, j'ai 15 ans ou 90, ou 22, ou 40... Toutefois je me sens en pleine possession et parfait usage de mes forces d'âme et de corps que quand j'ai l'impression très nette d'être soudain sans âge.
> (LA CROISIERE p.75)

Et il y a ce Jean de Saint-Clair, en rivalité amoureuse avec Henri III, pour une belle huguenote, et dont on dit qu'il est invulnérable et immortel.

Alors ? Alors je n'avance rien, je rappelle seulement un fait : le 27 décembre 1666, Johann Friedrich Zchweitzer, dit Helvétius, reçut un fragment infime de pierre philosophale, avec lequel il transmua en or une demi-once de plomb. Or la pierre philosophale n'est pas seulement, à croire les alchimistes, capable de transmuer le plomb en or, c'est même à tout prendre une faculté seconde, elle est aussi l'élixir de longue vie, celui qui permet de vieillir si lentement que les siècles semblent passer sur vous sans vous marquer.

Ne serait-ce pas là l'ultime se cret de Léo Saint-Clair ?

UNE TENTATIVE DE PROLONGEMENT

j van herp

Un de mes amis, il y a plus de vingt ans, découvrit aux Puces L'HOMME QUI PEUT VIVRE DANS L'EAU et LE MYSTERE DES XV. Il était encore bien jeune, ce lecteur, mais il lui sauta aux yeux que Jean de La Hire avait totalement négligé l'infrastructure économique, sociale et politique de son récit. La colonisation de Mars, les villes des XV surgissaient réellement ex-nihilo. Mais, à la différence de quasi tous les lecteurs, il dépassa ce stade de la simple constatation et entreprit de rétablir, ou plutôt d'établir la réalité absente, et d'écrire l'histoire des vingt et quelques années qui séparent les deux apparitions d'Oxus.

Il y travailla plusieurs années, sporadiquement, et j'ai pu lire quelques fragments entièrement rédigés. La préface, attribuée à l'académicien Masson, spécialiste de Napoléon, et qui s'y livrait à un savant pseudo-parrallèle entre Oxus et Napoléon, et abandonnant son sujet se mettait à rêver à tout ce que n'aurait pas entrepris son grand homme si l'Angleterre n'eût point existé.

Il y avait aussi le début de la dernière partie, l'arrivée aux Iles de la Désolation des Radioplanes commandés par Khéroub, le petit-fils d'Oxus. La peinture également de l'astroport assurant les communications Vénus-Terre (mon ami avait changé la planète, voulant bien compléter, mais non plagier).

Il y avait aussi l'entrevue d'Oxus et des savants cabalistes de Cochin. Surtout il y avait l'énorme dossier : 2.000 pages au total, bourré de notes, d'études, de fragments, de portraits, de fiches de personnages, d'esquisses et de détails précis sur l'évolution politique, sur les progrès de l'armement, de l'aéronautique, des sciences... C'est qu'il s'agissait de créer de toutes pièces un monde détaché du nôtre vers 1910 et qui avait évolué selon sa propre ligne. Ainsi la carte d'Europe comptait un royaume de Bohème dans une Autriche-Hongrie devenue une penta-

monarchie, un royaume de Pologne et une principauté de Lorraine formant tampon entre la France et l'Allemagne. Le moteur à essence avait partout cédé la place au moteur à vapeur, tant dans le domaine de l'automobile que de l'aéronautique, avec pour conséquences l'apparition d'avions géants issus des Sikorskis bien plus tôt que dans notre univers. Il y avait tout ce qui concernait les armées des Kébir, du Padischah et de la Chine, instruites par les agents d'Oxus et qui réinventaient l'artillerie à fusées abandonnée depuis trois quarts de siècle, etc, etc...

Quant aux personnages ils comptaient bien deux ou trois centaines de fiches, héros principaux ou personnages destinés à jouer un simple rôle épisodique.

C'est l'ampleur même du dossier qui paralysa mon ami. Il en finit par oublier son dessein premier au profit de la recherche, de la documentation et de l'invention.

Finalement il abandonna son projet, reculant devant la masse de svolumes à écrire. Et fin 1968 il bourra les poubelles des restes de son dossier.

Je n'ai pu sauver que quelques pages, une sorte de chronologie générale et le détail de la première année.

Je crois que Pierre Versins en eut également connaissance et qu'il regrettâ que cela fût resté à l'état de projet. Mais, en évaluant ce qu'aurait représenté le développement du plan concernant la première année, on se dit que LES HOMMES DE BONNE VOLONTE avec leurs 27 volumes eussent fait piètre mine en regard du tout.

Et c'est un peu pourquoi je présente ces pages. J'ai peut-être été sévère dans certaines appréciations concernant la négligence de Jean de La Hire à donner à ses oeuvres le support indispensable, et à arrêter les développements attendus, ou à les taire. Je crois maintenant qu'il ne pouvait agir autrement, vu les impératifs de l'édition.

CHRONOLOGIE GENERALE

an I Séquelles de la lutte contre l'Hictaner, révoltes en Russie, insurrection des flottes survivantes tandis que la grande masse est encore en mer d'Oman. Révoltes ouvrières en France, en Angleterre, dans la Rhur, etc... Luttes qui se poursuivent, guerres civiles généralisées. Emigration d'une partie des révoltés vers le Counani, sous l'escorte des flottes insurgées. Oxus réorganise son monde, et s'installe aux Iles de la Désolation. Son lieutenant Aegir, avec quelques navires, ratisse les mers. Premières chaines de recrutement, bases établies aux Sargasses, à Syderö et à Serq.

an III Premières manifestations en Afrique de l'action d'Oxus. Naissance d'un empire noir en Afrique centrale. Possession de plus en plus effective du Sahara.

an IV Tandis qu'en Espagne Oxus est maitre en fait grâce aux agents de Fulbert, on essaye le premier radiant aux Iles de la Désolation. Premier voyage circumlunaire. Délibération, va-t-on installer une base permanente sur la face cachée de la Lune. Oxus renonce, trop compliqué en raison de la dépendance perpétuelle de la base. Premier vol vers Vénus.

Oxus et le grand conseil des XV décident d'intensifier l'action souterraine. Il faut que la prise de possession effective de larges territoires terrestres soit poussée afin de mobiliser les ressources nécessaires à la colonisation interplanétaire.

an V Turquie, début de la guerre du Padischah qui monte vers Constantinople. Les Puissances aident le Sultan. Les agents d'Oxus fournissent les cadres militaires, apportent le secours financier, négocient l'achat des cuirassés brésiliens, et l'engagement de mercenaires aux Etats-Unis et en Allemagne.

an VI Suen-Chi-Kaï, vice-roi du Yun-nan, devient agent d'Oxus, il réorganise sa province, crée une armée, et entreprend la conquête de la Chine.

an VII Victoire du Padischah sur le Sultan.

an IX Suen-Chi-Kaï empereur de Chine. Oxus peut recruter des travailleurs destinés aux villes de Vénus.

Guerre des Balkans. Serbie, Monténégro, Bulgarie, Roumanie, aidés de "volontaires russes" contre la Turquie. Puis la Grèce. Après quelques mois de défensive qui use les forces alliées se ruant contre des retranchements à la Torrès-Védra, l'action conjuguée de la flotte rénovée, des dirigeables et de l'armée, entraîne une victoire écrasante, laissant exangues les Balkaniques.

an X Fondation de la première ville sur Vénus Hécatonchyre. Exploration: le désert des pierres qui chantent, les plantes ambulatoires.

an XI Guerre de Chine. Suen-Chi-Kaï descend en Indochine et en Birmanie. L'américain Eberhard propose les services de ses appareils basés sur Haï-nan. Appareils qui surclassent tout ce qui existe, et sortis des bureaux des Iles de la Désolation.

Guerre russo-turque. La Russie est assaillie de tous côtés ; insurrections en Pologne, au Caucase. Traité de paix, vaste remaniement européen : Pologne indépendante avec accès à la mer. Royaume de Bohème, Serbie et Roumanie fédérées à l'Autriche devenant une penta-monarchie à prédominance slave. En vue du rapprochement russo-germano-français l'Alsace-Lorraine devient principauté indépendante. La quadriplice s'oppose à la triple alliance : Angleterre-Japon-Italie.

an XII Conquête de l'Egypte par le Sultan, les "naval hollydays" imposées par l'Angleterre se retournent contre elle. Ethiopie alliée à la Turquie contre l'Italie, partage de l'Erythrée.

Fin de la guerre de Chine. La Birmanie et l'Indochine sous la domination de Péking, qui a retrouvé sa pleine souvereineté sur la Mandchourie. Alliance nippo-américaine devant la menace sur les Philippines et Formose.

an XIII Sur Vénus les lézards intelligents et les amphibies, début de la guerre de l'archipel flottant.

an XV Action d'Oxus au Mexique, un bloc latino-américain se dresse face aux U.S.A. Le péril est aux portes.

Arrivée des premiers contingents touareg et gurkhas à Hécatonchyre et Cottos, Briarée et Gygès. Fondation de Brontès, Stéropès et Argès sur le continent rouge.

an XVI Fin de la guerre de l'archipel flottant.

an XVIII Abandon par Oxus de tous les postes terrestres en tant qu'implantation permanente, désormais les XV deviennent Vénusiens, les postes des îles ne sont que ports de transits et d'approvisionnement. Arrivées régulières de travailleurs chinois, transformation de la plaine verte en rizière, industrialisation de la Chine.

an XX Guerre Sino-américaine, provoquée par les Etats-Unis. Volte face du Japon, débarquement de troupes asiatiques au Mexique.

an XXI Mise en service des grands radiants sans équipages emportant 200 T. Désormais un seul pilote entraine un convoi de 2000 T. Plan pour que, avant la fin de l'année, cinq convois par jour quittent la Terre.

On se bat aux Texas, en Californie. Les U.S.A. occupés jusqu'aux Montagnes Rocheuses où se retranchent les Asiatiques.

an XXII Médiation européenne, consécration de l'hégémonie asiatique. Rotation accrue des convois. On décharge sur la face cachée de la Lune. Construction des grands vaisseaux capables de transporter 20.000 T à une vitesse dix fois moindre des radiants. La Lune entrepôt des XV.

Crise à Hécatonchyre, tentative de mettre Oxus en minorité. Il est causé par son refus de l'an IV, que la colonisation de Vénus ne soit pas plus rapide. Fidélité de la garde noire. Exécution des conjurés.

an XXIV Khéroub dans le désert de couleur.

an XXV Révélation de l'existence d'Oxus. Combats divers.

an XXVII Coalition européenne et américaine. Construction de radiants et de trains de fusées Esnault-Pelterie. On porte la guerre sur Vénus. Hécatonchyre en flammes. Les radiants de l'amiral Ciserat, le combat du désert, la bataille indécise du Mur Courbe, arrivée des renforts Prussiens, Hongrois, des Ecossais et des Gurkhas anglais, et des goums adaptés au climat et à la région. Replis vers les terres du sud et l'archipel flottant.

Khéroub à Cochin, le conseil des Khabbalistes, les mêmes que près de trente ans plus tôt, immuables. Ils tranchent et formulent leurs ordres. Le Golem qu'on anime. Il part, quand il impose ses mains la terre tremble, les volcans s'éveillent, les villes se renversent, et les survivants hagards qui errent dans les ruines voient se lever le spectre de la peste.

Traité de paix.

(1) Hécatonchyre aux cent bras entourant la couronne d'antennes prodigieuses, le lac port des radioplanes, les fortins des défilés bloquant l'accès du cirque aux lézards hexapodes.

EVENEMENTS DE MAI A DECEMBRE AN I

Cochin, le quartier juif, la rue des occultistes et des alchimistes, avec des vieillards en tales qui récitent la Thora près des statues de Ganesh. L'arbre des dix Séphirots. Le maitre reçoit Oxus. Critique de son action précipitée. L'Hictaner a disparu, il a perdu l'électro-miroir, mais il lui reste 5 villes sous-marines, 20.000 fidèles, et ces foules qui se sont soulevées dans l'enthousiasme/.

Premier message : agere non loqui : sauver tout ce qui peut être sauvé.

"Il te manquait tes ressources, tes fabriques d'armes et de machines, tu dépendais des autres et des conquêtes, donc du hasard. Tout cela aurait été prêt en deux ou trois ans mais tu voulais agir trop vite. Tu t'es hypnotisé sur Fulbert et tu as négligé les régions protestantes orthodoxes et musulmanes.

Abandonne la Terre et va conquérir les planètes.

Le thème astrologique, la méditation, le géant noir qui demeure attaché à tes pas, que tu apercevras toujours dans ton ombre. Les sages lui ont décerné des pouvoirs qu'il communiquera à ceux dignes de favoriser ton oeuvre. Tu vas reconquérir les cieux d'où l'homme est tombé jadis, tu seras Prométhée, au delà du ciel tu auras les terres, les sciences, le pouvoir, les esclaves.

La cité sous-marine de l'Océan Indien, déserte, peuplée de la seule rumeur huilée des machines, du crépitement des télégraphes. Méditation d'Oxus, sa grande faute: être un maitre par trop absolu, trop peu d'autonomie laissée aux lieutenants. Ils avaient les moyens et les capacités d'agir, mais ils n'en avaient pas la possibilité. Une autre erreur, avoir négligé l'action des foules.

Le centre nerveux, où les miroirs s'éclairent, où apparaissent les lieutenants: Talmas, Balder, Loki, Aegir... Le dialogue qui s'engage. Les voix claires, sans émotions qui portent en compte les éléments favorables et défavorables. Tableau des places fortes, des repaires, des îles, des Servants, de l'Etat-Major. Et l'immense remous des foules qu'il faudra ordonner, que cet incendie ne soit pas feu de paille, qu'il permette de mordre dans le monde, de recruter, de créer.

Avers, Denys, aspirant, déserteur, sa rencontre de Christian et de la bande. Les navires à la chaine. L'inquiétude et les remous qui se font jour un peu partout. Et cet été de feu qui commence, qui va brûler le ciel durant 45 jours, charger les nerfs d'électricité et faire monter très haut la flamme des incendies.

"Miss Ned" surpris dans la bagarre du 1er mai. Jeune homme doux, un peu timide semble-t-il, que ses camarades raillent. Mais quand les pavés se mettent à voler, que les gendarmes chargent sabre au clair, qu'ils sont combattus à coups de tuiles et de chaises que la troupe tire, qu'il respire l'odeur de la poudre et du sang, il sent la fièvre le prendre, il ramasse le fusil d'un mort, et se met à tirer avec application. La bande de jeunes combattants qu'il rameute et entraine à travers les rangs ennemis.

Paul Franc, son père le colonel en retraite. Paris et ses rues noires encore encombrées de morts, les rues dépavées, le petit galop des patrouilles martellant ces pavés, par endroits noircis de sang, les gémissements, les volets tirés, les lumières éteintes.

Cronstadt, l'escadre de la Baltique qui se soulève et tire sur les forts, tandis que l'émeute enflamme Pétersbourg, que Moscou combat, que partout la révolte lève la tête, et que le coq rouge chante dans les campagnes.

Tableau des révoltes: France, Belgique, Rhur, Angleterre, Russie. Une armée qui s'improvise et semble vouloir descendre sur Paris.

Miss Ned et sa poignée de survivants qui rencontrent les premières colonnes montant vers le Nord. Talent de Miss Ned comme général. Il oppose une nouvelle tactique à celle des soldats, basée sur l'invisibilité, la rapidité, l'exploitation des défenses, et le refus du corps à corps. La peur et la fascination qu'il exerce. Il est l'ange de la mort, l'exterminateur. Pour lui combattre c'est tuer, tuer jusqu'au vertige.

Aliocha et les gamins de Novgorod grapilleurs de métal. Le bruit du canon de la Baltique, l'Hictaner, l'apollon vêtu d'argent qui devient un ange aux six ailes de feu. La route est longue. mais ils se portent vers le combat.

Balder venu appuyer Miss Ned, descente vers Paris d'une armée improvisée. Les trains blindés et les convois chamarrés de drapeaux noirs et rouges. Les colonnes de camions, autocars, autobus chargés à crever de soldats en salopettes, et les bennes cuirassées de sacs de terre dont les mittrailleuses refoulent les écrans de cavalerie.

Les deux chefs groupent, coordonnent et encadrent les masses venues de partout, qui parlent dix langues, où les mineurs arrivent avec des frondes et des cartouches de dynamite. Les armées régulières vont devoir livrer un combat auquel elles ne sont pas préparées.

Miss Ned est sans illusion: les munitions ne suivront pas. "Si nous ne l'emporterons pas du premier élan... Il ne nous restera plus qu'à mourir, en leur faisant le plus de mal possible".

Batailles de la Loire. La retraite n'est pas une déroute, se replier vers les ports de la Manche, tendre la main aux torpilleurs et aux grandes canonnières suédoises sorties de la Baltique.

Fulbert à Barcelone, lancer les anarchistes dans les Asturies, les Carlistes en Navarre.

Serq, entrevue de Leherte, Miss Ned, Balder et Talmas. Il est impossible de tenir l'Europe. Les gouvernements se ressaisissent, les armées régulières s'unissent, la lutte est perdue, l'incendie fait encore illusion, mais manque d'aliments. Un seul but, d'abord sauver le plus possible de jeunes gens et les recruter pour Oxus. Le reste le transporter au delà des mers, dans le Contesté, à la frange des Guyanes, où ils seront assurés de la neutralité brésilienne. Un long voyage de coques bourrées à craquer, qui se traineront pendant trois semaines au travers de l'Atlantique. Heureusement les flottes restent prisonnières du golfe d'Oman et des mines, et Suez est bouché.

Oxus et Aegir. Profiter de la confusion générale pour s'emparer de navires et les dérouter aux Iles de la Désolation, ils serviront de logement, fourniront les éléments premiers de l'installation.

Concentration des escadres révoltées dans les ports de la Manche et de l'Angleterre du sud. Les submersibles de Sudero,

les cargos, le calcul des temps. Les survivants de l'escadre internationale se dépètrent d'Oman, mais il faut faire le tour par le Cap, vu qu'il leur faut absolument charbonner, l'évacuation bien ordonnée est possible, c'est un peu juste, mais faisable. Et puis la cohésion manque dans les escadres.

La révolution menée en Espagne par les partisans de Fulbert. La confusion augmente, quatre, cinq armées se disputent le pouvoir.

Talmas à Sydero. La ville souterraine, les submersibles amènent les premiers engagés d'Oxus, examen, le discours. Ils entrent dans un ordre militaire, ils sont pareils aux moines guerriers d'autrefois liés par leurs voeux, mais ce qui leur sera offert dépasse les limites de leurs rêves.

Concentration de tous les submersibles capturés à Serq et Syderö, en vue de coups de main.

Denys et Christian fuyant dans la ville noire pour atteindre le fleuve, et le submersible qui les entrainera vers l'exil, mais la liberté.

Le sort des jeunes équipages enfermés à Belle-Ile. Les gardiens se vengent de la terreur de la révolte. Le raid des Aigrettes. Délivrance, tri, certains envoyés aux Counanis, d'autres aux îles.

Toutes les batteries : Craniembaum, Peterhof, Lissi-Noss, Sestroriez, se déchainent, les 240 Krupp amenés d'Allemagne, tout le golfe de Finlande est une machoire de feu qui se referme sur les 70.000 hommes de Cronstadt. C'est la fin de Cronstadt et la fin de l'espoir en Russie. Toutes les colonnes qui, de Moscou, d'Odessa, de Sébastopol, des bagnes de la mer Blanche, d'Orel et de Pologne, marchaient vers ce tonnerre secouant Petersbourg, toutes sont battues l'une après l'autre par les régiments allemands qui scellent l'alliance germano-russe. C'est la fin, mais la Russie n'a plus de flotte, et la révolte est pareille à un feu de chène qu'on croit éteint et qui longtemps encore jette ses étincelles.

Le Counani, les cargos coulés, échoués pour servir de moles et d'appontement, et les vieux garde-côtes, les cuirassés anciens que l'on vide, que l'on noie dans la terre et qui deviennent autant de forts pour défendre les abords et les plages. Impossibles à couler, leurs coque reposant sur le sable, matelassés, ceinturés, hâtivement bétonnés ces forts improvisés soutiendront victorieusement le choc des croiseurs. Pour les réduire il faudrait engager les cuirassés, mais les flottes en sont avares, après les terribles saignées. Il faut se résigner à supporter l'existence de ce chancre en Amérique, cette république de proscrits et de désespérés. Et après tout...

Utilisation du réseau de chenaux et de lacs intérieurs où se glissent les grandes chaloupes, les torpilleurs, les canonnières de la Baltique. Les premiers campements, les villes, la pénétration

Départ de Balder pour les Iles de la mer des Sargasses. Il va y procéder à l'entrainement des recrues destinées aux Terres de la Désolation.

Revue de la presse : incapacité gouvernementale, la sécurité n'est pas revenue, la menace du Counani, les sourds grondements des foules matées, la condition des internés.

Histoire d'André Tanguy.

Histoire de X emporté par les combats et balotté au hasard, rencontrant Franc, et recruté pour Oxus sans le savoir.

Aegir et la chasse aux petits paquebots, aux cargos, le tout sous pavillon rouge et noir, et en triant ses prisonniers.

Entrevue de Logi et d'Oxus. Comment par un traitement adéquat: poisons végétaux, chocs électriques, transformer, faire de tous les prisonniers des fanatiques dévoués au maitre, des zombies intelligents.

Ile noire dans les Sargasses. Entretien des maitres et du Caliphe. Y critique l'action d'Oxus devant ce dernier. Les clans, Miss Ned et ses lieutenants, Leherte et son groupe de séides. Les lieutenants d'Alexandre, mais Oxus les prend en main.

Balder et son règne aux Sargasses, avec les jeunes équipages fanatisés.

Y mis à l'épreuve par Oxus, le coup de main sur Gibraltar et destruction de la seule escadre anglaise demeurée intacte.

Logi aux îles de la Désolation. Le roc qu'il défonce à la dynamite, la terre végétale, criblée, triée, les serres réchauffées par l'eau chaude de l'ancien volcan, et les premières plantes qui poussent, croissent. Logi les imagine traitées à leur tour, prenant mobilité, vie presque consciente, des plantes dociles, soumises, dressées à fissurer les murs, à boucher en une nuit les meurtrières d'un fort, à lancer des dards empoisonnés.

Evénements d'Espagne et du Counani. Les combats à la frontière de la Guyane française.

Départ pour les Iles. Les convois dispersés, les navires isolés, les submersibles remorqués. Z et sa cour et ses pouvoirs.

Rapport de Miss Ned sur la situation en Europe. Les foules épuisées, saignées jusqu'à l'eau rousse. Il faut chercher ailleurs d'autres alliés. Le Kébir en Afrique. Si les arsenaux des villes sous-marines commençaient dès maintenant la construction d'un matériel léger de mittrailleuses et de lances-fusées il serait possible de freiner la pénétration européenne, et même d'en repousser vers la côte les colonnes les plus avancées.

Arrivée aux îles, les plages de sable noir, la prospection des gites minéraux. Les poneys.

Aegir et sa guerre de course, les coups de main dans les Antilles à la recherche de pétroliers, ensuite les navires frigorifiques du Rio de la Plata.

Premiers essais par Logi du traitement zombie. Echec partiel, des esclaves, oui, mais uniquement propres aux travaux les plus grossiers. L'intelligence est morte.

Les chaines d'évasion en Europe. Les premiers passages.

Miss Ned aux Sargasses et les dirigeables souples. Le premier convoi d'armes pour le Kébir. Miss Ned et ses vingt officiers en burnous. L'Afrique est à nous.

Leherte examine les premiers ateliers, les captifs, les travaux des routes et des appontements. Sa tente, ce mélange de

vanité nègre, bon enfant, de jovialité cruelle et d'efficacité.

Le palais de basalte noir d'Oxus. Les bureaux d'études.

C'est d'ici que nous nous envolerons. La terre est trop petite, je vous offre le ciel.

BIBLIOGRAPHIE

Indications préliminaires

a) Signification des notations.

oo désigne une pré-originale, dans toute la mesure du possible il a été porté les renseignements complémentaires.
o1 o2 désignent les diverses éditions d'un même texte.

N désigne une aventure du Nyctalope.
(N) désigne un ouvrage se rattachant au cycle du Nyctalope bien qu'il n'y apparaisse pas en personne.

sf un ouvrage entièrement dévolu à la science-fiction.
(sf) un ouvrage où la science-fiction n'intervient que de façon épisodique, soit en tant qu'invention dont on parle, ou encore fort peu utilisée.

f et (f)
mêmes notations concernant le fantastique.

b) Remarques.

Les collections ont été désignées par leurs qualifications officielles, donc :

Le Livre National	Tallandier Rouge
Grandes aventures, voyages excentriques	Petits Tallandiers bleus
Aventures étranges, voyages lointains	Grands Tallandiers bleus

Il existe chez Ferenczi deux collections "Les Romans d'Aventures", l'une datant de 1922, petit format, l'autre de 1925, aussi appelée "Les Grands Ferenczi verts".

De même il existe deux collections "Le Livre d'Aventures", l'une chez Ferenczi, circa 1930, l'autre chez Tallandier, circa 1938.

L'AMAZONE DU MONT EVEREST N sf

oo Le Matin
o1 Ferenczi Les romans d'aventures n° 1 1925
o2 La madone des cimes
Ferenczi Voyages et aventures n° 2 1933
o3 Le mystère de l'Everest
Jaeger Les grandes aventures du Nyctalope n° 5 1953

LES AMAZONES (sf)

oo
o1 Les amazones
Le mystère vaincu
Tallandier Le livre national n° 744, 745 1930
o2 Les amazones
Tallandier Les meilleurs romans de drame et d'amour n° 52
1939
o3 Le pays inconnu
Les amazones
Hauteville Fantastic n° 19, 20 1955

AMOUR TRAGIQUE
roman passionel
Offenstadt Les voluptueuses n° 15 1903

LES AMOURS DE LA REINE
Bibliothèque générale 1907

L'ANTRE AUX CENT DEMONS

oo L'Ami du Peuple
o1 L'antre aux cent démons
La dernière étincelle
Tallandier Le livre national n° 969, 970 1935

L'ARCHIDUC SANGLANT

oo Le Pays de France n° 93 à 103
o1 Editions du Matin 1916

LES ARBRES QUI PLEURENT
adapté et annoté par A. Zawadzka-Czerwinska
Drukarnia J. Zydaczewski Lwow
Lektura francuska n° 13 1938

L'AS DES BOY-SCOUTS

o1 L'as des boy-scouts
52 livraisons, 64 p, couverture en couleurs de G. Vallée,
6 illustrations pleine page en noire par numéro.
Ferenczi 1925/26
o2 Voyages et aventures autour du monde
L'as des boy-scouts
52 livraisons, 16 p, couverture de R. Houy 1933/34
Ferenczi
o3 Ferenczi reliure d'éditeur cartonné blanc ?

L'ASSASSINAT DU NYCTALOPE N (sf)
La renaissance du Livre
Le disque rouge 1933

AU DELA DES TENEBRES sf

oo Le Matin 1916
o1 Au delà des ténèbres
Ferenczi Les romans de Jean de La Hire 1921
(ce fut le seul ouvrage de cette collection)
o2 Au delà des ténèbres
Hauteville Fantastic n° 11 1954

A TRAVERS LES PERILS
Ferenczi Voyages et aventures n° 16 1933

L'ATTENTE DU BONHEUR (avec Marie de La Hire)
Collection parisienne n° 122 1939

les voyages passionnés
A VENISE DANS L'OMBRE DE BYRON
A Michel 1915

L'AVION D'AMOUR

oo Le Matin 1913
o1 Ferenczi Pour la propagation de la langue française n° 7
1917

LES AVENTURES D'UN ENFANT DE TROUPE
Fascicules ???
Ferenczi ??? 1911???

L'AVENTUREUSE MARQUISE
Tallandier Livre de poche N S n° 55 1928

LES AVENTURIERS DU PETROLE
Tallandier Le livre d'aventures n° 17 1937

LES BANDITS DE PARAMARIBO
Ferenczi Le livre d'aventures n° 16 1929

LE BAR DU CHIEN ROUGE
Tallandier Le livre d'aventures n° 2 1938??

BARBE BLEUE MODERNE (LANDRU)
Les inédits populaires
Les grands crimes n° 9 1925

BELZEBUTH N sf

oo Le Matin
o1 Belzébuth
L'île d'épouvante
Fayard Le livre populaire n° 261, 262 1930
o2 Idem réimprimé 1933

o3 Belzébuth
L'île d'épouvante (roman d'aventures et de passion)
Hauteville Les grandes aventures du Nyctalope n° 12,13 1954

BOMBES AUX NICHONS (RAVACHOL)
Les inédits populaires
Les grands crimes n° 1925

Le calvaire d'une amoureuse voir RACA

LA CAPITANE

oo Le Matin 1922/23
o1 Ferenczi 1923
o2 Ferenczi Les grands romans n° 37 1926

LA CAPTIVE DE LA TOUR MYSTERE voir A LEFORT
Tallandier Romans de cape et d'épée NSI n° 12 1937

LA CAPTIVE DU DEMON

oo L'antéchrist
Le Matin avant 1927
o1 La captive du démon
La princesse rouge
Fayard Le livre populaire n° 273, 274 1931

La captive du dragon noir voir LA PRISONNIERE DU DRAGON ROUGE

LA CAPTIVE DU SOLEIL D'OR

o1 Ferenczi Les romans d'aventures n° 23 1926
o2 Le fils du soleil
Ferenczi Le livre d'aventures n° 44 1931

LES CAUCHEMARS DE LA VIE (avec Marie de La Hire)
Tallandier Le livre de poche NS n° 69 1929

LE CERCUEIL DE NACRE
Ferenczi Le livre d'aventures n° 24 1930

LA CHAIR ET L'ESPRIT
roman réaliste
Edmond Girard 1898
parut sous la signature La Hire d'Espie, réédité en 1902 sous le titre : Le sang des grenades.

LA CHAMBRE HALLUCINANTE
Ferenczi Le roman mystère n° 1 ?

LES CHASSEURS DE MYSTERES (N) sf

oo circa 1922 ??
o1 Les chasseurs de mystères
La mort l'amour
Fayard Le livre populaire n° 297, 298 1933

LE CHEMIN DE SANTIAGO
Ferenczi   Voyages et aventures n° 21   1934

LES CHEMINS DE L'AMOUR
Tallandier   Le livre national NS n° 65   1940

LE CHEVALIER DE CREVECOEUR   voir A LEFORT
roman d'amour
Ed S.E.T.   Les meilleurs romans populaires n° 43   1929

LE COEUR DU CLOWN
Ferenczi   Le petit livre n° 627   1924

Les conquérants de Mars   voir LE MYSTERE DES XV

LE CORSAIRE SOUS-MARINS   sf

o1 79 livraisons, la première gratuite
    Ferenczi   1912
o2 Ferenczi   deux volumes reliés (1 à 39)(40 à 79)   circa1912
o3 76 livraisons, la première gratuite et sans numéro
    Ferenczi   1936
o4 Ferenczi   un volume, reliure d'éditeur, cartonné bleu
    circa 1937

LE COUVENT OU L'AMOUR
Ferenczi   Le petit livre n° 649   1925

LA CREOLE AMOUREUSE
Ferenczi   Le petit livre n° 611   1924

LA CROISIERE DU NYCTALOPE   N   (sf)

oo .....
o1 Fayard   Le livre populaire NS n° 1   1937
o2 Wanda
    Jaeger   Les grandes aventures du Nyctalope   1953

LA CROIX DU SANG   N   sf

oo .....   circa 1922?
o1 Simon   1941
o2 Simon   1943
    la réédition est précédée d'une étude de Marcel de Bare : le roman "littéraire", le roman "populaire" et Jean de La Hire, préface reprise du Zankador.
o3 Hauteville   Les grandes aventures du Nyctalope n° 16   1954

La crypte des maudits   voir LES HOMMES SANS YEUX

LE DEMON DE LA NUIT   (sf)
Tallandier   Grandes aventures, voyages excentriques NS n° 17
    1937

Les démons de l'Apatcha   voir LE SPHINX DU LABRADOR

La dernière étincelle   voir L'ANTRE AUX CENT DEMONS

LES DOMPTEURS DE FORCES

oo Le Matin circa 1925
ol Ferenczi Les grands romans n° 59 1927

LE DONJON DE MALEMORT voir A LEFORT
Tallandier Les romans de cape et d'épée NS II n° 3 1938

LE DRAME DU GRAND DERVICHE
Tallandier Le livre d'aventures NS n° 20 s d (1939)

LE DRAME DU PARDON
A Michel Mon petit roman ?

LES DRAMES DE LA FORET VIERGE
Ferenczi Voyages et aventures n° 8 1933

LES DRAMES DU COEUR
Ferenczi Mon livre favori n° 32 1921

DUCHESSE ET MIDINETTE voir Marie de LA HIRE
Ferenczi Les auteurs populaires n° 4 circa 1922

Ecrase la vipère voir TITANIA

L'EMPOISONNEUR MONDAIN (LA POMMERAYE)
Les inédits populaires
Les grands crimes n° 1 1925

L'ENFANT DANS LA MAISON
Ed du Livre moderne
livre moderne européen n° 1
livre moderne illustré n° 355 1941

L'ENFER DU SOLDAT
roman de moeurs
Offenstadt 1903

L'ENIGME DE L'OEIL SANGLANT
Ferenczi Police et mystère n° 161 1935

L'énigme des pôles voir LE SPHINX DU LABRADOR

L'ENIGME DU SQUELETTE N sf
oo ??
ol Hauteville Fantastic n° 1 1955

L'ENLEVEMENT
Offenstadt Les voluptueuses n° 3

LES ENVOUTEES sf f

oo La mort de Sardanapale
Le Matin
ol Tallandier Les meilleurs romans de drame et d'amour n° 27
1935

o2 Les envoûtées
La fille au double cerveau
Hauteville   Fantastic n° 14, 15   1954

ENVOUTEMENT D'AMOUR
Ferenczi   Collection populaire n° 112   1925

L'EPAVE SANGLANTE
Ferenczi   Les romans d'aventures n° 34   1926

L'EUROPE FUTURE
réponse à Mr H G Wells
A Michel   1916

LES EXPLOITS DE QUATRE JEUNES AVIATEURS
Tallandier   La livre d'aventures n° 37   s d (1938)

LES FIANCES DE L'AVENTURE

o1 Tallandier   Grandes aventures, voyages excentriques n° 279   1929
o2 Tallandier   Grandes aventures, voyages excentriques n° 535   1935

"FIAT VOLUNTAS MEA"
in Fiction n° 3   1953

La fille au double cerveau   voir LES ENVOUTEES

LA FILLE DU BOURREAU   voir A LEFORT
o1 Tallandier   Le livre national n° 653   1928
o2 Tallandier   Romans de cape et d'épée n° 99   1935

Le fils du soleil   voir LA CAPTIVE DU SOLEIL D'OR

FLEUR MEURTRIE !
Ferenczi   Mon livre favori n° 3   1921

FLOSSIE MYSTERE
Ferenczi   Voyages et aventures n° 32   1934

GORILLARD   N   sf

oo Le Matin
o1 Gorillard
Le mystère jaune
Tallandier   La livre national n° 868, 869   1931
o2 Gorillard
Le mystère jaune
Hauteville   Les grandes aventures du Nyctalope n° 17, 18   1954

LA GARDE AU RHIN
Ed des Loisirs   Loisirs-aventures   1938

LES GRANDES AVENTURES D'UN BOY-SCOUT sf

28 livraisons, 128 p, couverture en couleur de G Vallée
Ferenczi 1926

LE GRAND MATCH DE QUATRE ENFANTS AUTOUR DU MONDE

01 32 livraisons, 16 p, couverture de G Vallée
Ferenczi 1927
02 Ferenczi reliure d'éditeur

HERO ET LEANDRE
amours antiques
Revue Phocéenne, Marseille 1900
Ouvrage tiré à 500 exemplaires seulement

L'HEROINE DE BARCELONE
Roman de la guerre civile en Catalogne (juillet 1936)
Ed des Loisirs Loisirs-aventures 1937

L'homme aux hélicoptères voir LE SPHINX DU LABRADOR

L'HOMME QUI PEUT VIVRE DANS L'EAU (N) sf

00 Le Matin 1908
01 Juven 1910
02 L'homme qui peut vivre dans l'eau
Les amours de l'inconnu
Ferenczi Les romans d'aventures n° 1, 2 1921
03 Ferenczi Les romans d'aventures n° 6 1925

LES HOMMES SANS YEUX sf

01 Ferenczi Le livre d'aventures n° 20 1930
02 La crypte des maudits
Ferenczi Voyages et aventures n° 119 1935

le crime des évacuations.
LES HORREURS QUE NOUS AVONS VUES
Tallandier 1940

L'ILE DES PYGMEES
Tallandier Le livres d'aventures NS n° 5 s d (1939)
reprend les pages 1 à 43 de l'Enigme des Pôles

L'île d'épouvante voir BELZEBUTH

INCESTUEUSE
roman passionnel
Offenstadt Collection orchidée 1901

L'invisible voir CAZAL

"i.s." contre-espionnage voir LE SECRET DES TORELWOCH

J'AIME ET JE SOUFFRE
Ferenczi Le livre Epatant n° 263 1924

KAITAR

oo
ol Kaïtar
La nouvelle Judith
Tallandier Le livre national n° 728, 729 1930

LE LABYRINTHE ROUGE

oo A l'aventure n° 1 à 17
ol Tallandier Le livre d'aventures NS n° ? s d (1939)

LA LOUBIANSKAIA
sirène du Guépéou
Ed des Loisirs Loisirs-aventures 1938
Il existe deux présentations de l'ouvrage

LUCIFER N sf

oo Le Matin
ol Lucifer
Nyctalope contre Lucifer
Ferenczi Les romans d'aventures n° 10, 11 1922
o2 Lucifer
Le drame des Bermudes
Tallandier Le livre national NS n° 60, 61 1939

MADAME URTU A PARIS
oo Le Gil Blas

MAITRESSE DE ROY chronique galante du XVIIIe siècle
oo Le Gil Blas
ol Borel 1901

LE MAITRE DE LA VIE
oo Le Matin 1938
(peut-être La sorcière nue ???)

LE MAITRE DU MONDE
Ferenczi Voyages et aventures n° 25 1934

MARCELLE ET MOI suivi de VERTUEUSE EPOUSE
roman passionnel
Offenstadt Les voluptueuses n° 18 1903

MARCELLE LA P'TITE DACTYLOGRAPHE
roman vécu de drame et d'amour
A Michel Mon petit roman n° 1 1919

la marque des deux tigres voir LE SPHINX DU LABRADOR

l'homme et la société
MEMOIRES D'UN DON JUAN ET PHYSIOLOGIE DU DONJUANISME
roman de moeurs
Librairie universelle 1905

LE MILLION DES SCOUTS

o1 22 livraisons, 16 p, couverture de M Jacquot
Ferenczi 1937
o2 Ferenczi reliure d'éditeur, cartonné jaune 1937

LE MIROIR D'AMOUR
Ferenczi Mon petit livre n° 444 1921

Le monstre au coeur d'acier voir LE SPHINX DU LABRADOR

MORDAK LE ROUGE
Ferenczi Le livre d'aventures n° 48 1931

La mort, l'amour voir LES CHASSEURS DE MYSTERES

LE MORT VIVANT
Ferenczi Police et Mystère n° 152 1935

LE MYSTERE DES XV N sf

oo Le Matin 1911
o1 Le mystère des XV
Le triomphe de l'amour
Ferenczi Les romans d'aventures n° 8, 9 1922
o2 Le secret des XII grand roman d'aventures interplanétaires
Les conquérants de Mars
Jaeger Fantastic n° 8, 9 1954

LE MYSTERE DU PHARE
Tallandier Le livre d'aventures n° 1 s d (1937)

Le mystère jaune voir GORILLARD

LES MYSTERES DE LYON N sf f

oo
o1 Les mystère de Lyon
Les adorateurs du sang
Tallandier Le livre national n° 927, 928 1933
o2 Les mystères de Lyon
Tallandier Les meilleurs romans de drame et d'amour n° 37
1938

Le mystère vaincu voir LES AMAZONES

LES NOCES DE PERLES
Ferenczi Police et mystère n° 25 1933

La nouvelle Judith voir KAITAR

LE NOYE DU QUAI VOLTAIRE
Simon Collection Heures vertes 1943

L'OEIL DE LA DEESSE
Tallandier Voyages lointains, aventures étranges n° 28 1929

UN OFFICIER PAUVRE
Ferenczi Le petit livre n° 75 1914

L'OR DES ILES PERDUES

oo
o1 Fayard Le livre populaire N S n° 12 1938

LE PALADIN D'AMOUR

o1 Tallandier Romans célèbres de drame et d'amour n° 109 1929
o2 Tallandier Romans de cape et d'épée 1936

PAR DELA L'INCONNU sf
oo La Semaine (2e moitié)1940

PAR QUI NOUS SOUFFRONS. POURQUOI ?
Nouvelles études françaises s d (1940)

LE PASSAGER DE L'"INSULAR"

o1 Ferenczi Le roman policier n° 33 1927
o2 Ferenczi Police et mystère n° 26 1933

PASSION ARDENTE
A Michel Mon petit roman n° 9 1919

Le pays inconnu voir LES AMAZONES

Les pirates de Singapour voir LE VENGEUR DU PIRATE

Planète sans feu voir LE ROI DE LA NUIT

LA PLAQUE TOURNANTE
o1 Simon 1941
o2 in Super Policier Magazine n° 4, 5, 6 1954

POIGNARD AU COEUR
Ferenczi Les grands romans n° 23 1924

POUR AVOIR UN MARI

o1 Tallandier Le livre de poche n° 143 1930
o2 Tallandier Le livre de poche N S n° 444 1936

POUR GAGNER LE BONHEUR
Ferenczi Mon livre favori n° 32 1927

LE PRESIDENT FALLIERES
la vie politique, le congrès de 1906, la vie intime
Librairie universelle 1906

La princesse rouge voir LA CAPTIVE DU DEMON

LA PRISONNIERE DU DRAGON ROUGE (sf)

o1 La prisonnière du dragon rouge
Ollendorf Le roman d'aventures n° 4 s d (1925)
o2 La captive du dragon noir
Tallandier Grandes aventures, voyages excentriques N S n° 4 1937

QUAND L'AMOUR VEUT
Ferenczi Le petit livre n° 713 1926

RACA

oo Le Matin
o1 Raca
Le calvaire d'une amoureuse
Ferenczi Les romans d'aventures n° 10, 11 1922

RAPIERES ET COEURS voir A LEFORT
Tallandier Romans de cape et d'épée NS II n° 20

LES RAVAGEURS DU MONDE sf

o1 Tallandier Aventures étranges, voyages lointains n°25 1928
o2 Tallandier Grandes aventures, voyages excentriques N S n°44 1939
(si l'on prend soin de remplacer Pierrot l'Ecureuil par Jean l'Anguille, on trouve le contenu des 25 premières livraisons du Corsaire sous-marin, version 1936).

LE REGARD QUI TUE
Ferenczi Voyages et aventures n° 78 1934

l'homme et la nature
LE REGIMENT D'IRMA
roman de moeurs
Ambert et Cie Collection ivoire 1904

LA REINE DE L'ATLANTIQUE
Ed La Mode Nationale Collection Fama 1932

Les rescapés du gascogne voir LES SCOUTS A TRAVERS LE MONDE

RIEN QU'UNE NUIT N
Ed Trémoine Collection Cyclope n° 1 ?? 1944

RIVALES D'AMOUR
Offenstadt Les voluptueuses n° 2 1903

LE ROI DE LA NUIT N sf

oo L'Ami du Peuple 1923
o1 Le roi de la nuit
Ed du Livre Moderne Collection du livre moderne 1943
o2 Planète sans feu
Jaeger Fantastic 1953

LE ROI DE LA SIERRA
Ferenczi Les romans d'aventures n° 46 1927

LE ROI DES CATACOMBES voir A LEFORT

01 Tallandier Romans célèbres de drame et d'amour n° 98 1929
02 Tallandier Romans de cape et d'épée n° 108 1936

Aventures et voyages
LE ROI DES SCOUTS
Fayard 64 livraisons 1931

LE ROMAN D'UN MODELE
Ferenczi Mon livre favori n° 294 1926

LE ROMAN SYNTHETIQUE
La synthèse, la décentralisation, le mépris du vulgaire.
Gambier. Paris 1901

LA ROUE FULGURANTE sf

00 Le Matin 1908
01 La roue fulgurante, grand roman scientifique d'aventures.
Tallandier Les grands romans d'aventures s d (1908)
(contient une dédicace à Zévaco, disparue par la suite et un prologue qui disparaitra après la seconde édition.)
02 Ferenczi Les romans d'aventures n° 6 1922
03 Ferenczi Le livre d'aventures n° 7 1929
04 Tallandier Le livre national N S n° 36 1938
05 Ed du livre moderne - Collection du livre moderne illustré 1942
06 Soucoupe volante
Jaeger 1952

Le sacrifice passionné voir SOUS L'OEIL DE DIEU

SALBADOU, CONTREBANDIER CATALAN

00
01 Tallandier Les romans célèbres de drame et d'amour 1930

LE SANG DES GRENADES
roman d'amour
Offenstadt 1902
(édition remaniée de LA CHAIR ET L'ESPRIT)

LES SCOUTS A TRAVERS LE MONDE
4 sous-titres :
Le trésor de Melga
Les rescapés du gascogne
Le sorcier du ciel
Le typhon de tahiti
Fayard 1934

SCOUTS SERVICES SECRETS
??? livraisons 32 p
Tallandier 1933

LE SECRET DES CENT ILES

oo La dépèche coloniale
ol Tallandier Aventures étranges, voyages lointains n° 40 1929

le secret des XII voir LE MYSTERE DES XV

LE SECRET DES TORELWOCH

ol Ed de France A ne pas lire la nuit n° 48 1934
o2 "I.S." contre-espionnage
Jaeger 1952

LES SEPT BEAUTES DE LA MARQUISE
roman historique
Ambert et Cie Collection ivoire 1903

SON BONHEUR EN PERIL
Simon s d (1943)

LA SORCIERE NUE N

oo pourrait être le Maître de la vie paru dans le Matin 1938
ol Jaeger Les grandes aventures du Nyctalope n° 10 1954

SORTILEGE D'AMOUR
Ed Collection parisienne Collection parisienne n° 147 1941

Soucoupe volante voir LA ROUE FULGURANTE

SOUFFRANCE CACHEE
Tallandier Le livre de poche N S n° 6 1927

SOUS L'OEIL DE DIEU

oo
ol Sous l'oeil de Dieu
Le sacrifice passionné
Fayard Le livre populaire n° 285, 286 1932

LE SPHINX DU LABRADOR

comprend 6 titres :
ol Le sphinx du Labrador
La marque des deux tigres
L'énigme des pôles
L'homme aux hélicoptères
Le monstre au coeur d'acier
Les démons de l'Apatcha
Tallandier Aventures étranges, voyages lointains n° 1, 3, 5, 7, 9, 11 1927/28
o2 Tallandier deux volumes sous reliure d'éditeur

LE SPHINX DU MAROC

oo
ol Tallandier Les meilleurs romans de drame et d'amour n° 15 1934
o2 idem, seconde édition 1936

LA TIGRESSE

oo Le Matin 1924
o1 Fayard Le livre populaire n° 333 1936

TITANIA N

oo Le Matin
o1 Titania
Ecrase la vipère
Tallandier Le livre national 1929

LE TOMBEAU DES VIERGES roman historique

oo Le Gil Blas
o1 Offenstadt 1900

LA TORERA
roman espagnol
oo Le Gil Blas
o1 Borel 1902

LE TOUR DU MONDE DE DEUX ENFANTS

o1 71 livraisons 16 p couverture de G Vallée
Ferenczi 1922/23
o2 Ferenczi réunis en deux volumes sous reliure d'éditeur
o3 Ferenczi in Les aventures illustrées (ill Armengol)
(ne contient qu'une partie de l'oeuvre primitive. Un second volume était annoncé mais ne semble pas avoir paru.)

LA TRAGEDIE DU PARANA
Ferenczi Le livre d'aventures n° 28 1930

LE TRAGIQUE AS DE COEUR
Simon collection Les heures vertes 1943

LE TRAVAIL, LES TRAVAILLEURS ET LA NOUVELLE EUROPE
Ed Livre moderne 1941

LE TRESOR DANS L'ABIME

oo L'écho de Paris
o1 Boivin 1907
o2 Rouff Grandes collections nationales 1922
o3 Boivin Les romans de la jeunesse n° 13 1925
o4 Tallandier Grandes aventures, voyages excentriques N S n° 7 1936
o5 Dupuis Spirou-sélection n° 1 s d (1942)

Le trésor de Melga voir LES SCOUTS A TRAVERS LE MONDE

LE TRESOR DES ILES PERDUES

oo
o1 Fayard Le livre populaire N S n° 12 1938

LES TROIS BOY-SCOUTS (a)

ol 43 fascicules, 128 p, couverture de G Vallée
Ferenczi 1913/14
ol suite
108 livraisons
Ferenczi 1919/21
la série interrompue du fait de la guerre fut continuée après guerre.

LES TROIS BOY-SCOUTS (b)

ol 75 fascicules 16 p, couverture de Houry
Ferenczi 1935
o2 Ferenczi un volume sous reliure d'éditeur
o3 vers 1950 on les reprit en petits opuscules présentant un mélange curieux de texte et de bande dessinée, et qui, semble-t-il, n'eut pas de succès.)
Cet ouvrage, en dépit du titre, est différent du premier, celui-ci narre les aventures des fils des premiers héros.

LES TROIS DIABLES BLEUS

oo Le pays de France n° 23, 24 1915
ol Ed du Matin 1924

LES TROIS MIGNONS voir A ZORCA
roman d'amour, de cape et d'épée
Ferenczi Le livre épatant n° 3 1913

TROIS MORTS, PROMENADE DES ANGLAIS
oo Le mystère de la promenade des anglais
Nice-Matin
ol Jaeger 1953

TROIS PARISIENNES
roman de moeurs
Bibliothèque indépendante 1906

LES TROIS SCOUTS

ol 12 fascicules 32 p, moitié texte, moitié bande dessinée
Ed du carquois, 19 rue d'Hauteville 1953/54
o2 Ed du carquois réunis en deux albums, reliure d'éditeur
(en fait il s'agit d'une adaptation des TROIS BOY-SCOUTS de 1935)

TU SERAS FOLLE! ...
Ferenczi Mon livre favori n° 721 1935

Le typhon de tahiti voir LES SCOUTS A TRAVERS LE MONDE

VENGEANCES D'AMOUREUSES
oo Le Gil Blas
ol nouvelles (illustrées par Mme Weyrich de La Hire)
Ed d'Espie Collection Astartée n° 3 1905

LE VENGEUR DU PIRATE

o1	Ferenczi	Le livre de l'aventure n° 32	1930
o2	Les pirates de Singapour Librairie des Champs Elysées	Le Masque, série Emeraude n° 31	1941

VERTIGE D'AMOUR
Fayard Les maitres du roman populaire N S n° 36 1939

LE VICE PROVINCIAL
roman de moeurs
Offenstadt Collection orchidée 1902

LA VIERGE MAUDITE
Ferenczi ??? Collection populaire n° 20 1923

LA VIERGE AU REMPART
???

l'homme et la société
LA VILLE ARDENTE
Librairie universelle s d (1905)

VINGT ANS ONT PASSE
Simon Collection Les heures vertes 1943

l'homme et la société vii
LES VIPERES
moeurs de province
oo Le Gil Blas
o1 Bibliothèque indépendante 1905
o2 Bibliothèque indépendante édition définitive 1907

LE VOLCAN ARTIFICIEL
Ferenczi Voyages et aventures n° 127 1935

WAINI, LA CAPTIVE
Ed La mode nationale Collection Fama n° 269 1932

Wanda voir LA CROISIERE DU NYCTALOPE

Ménages d'artistes
WILLY ET COLETTE
Etude biographique et critique
Ed d'Espie 1905

LE ZANKADOR

oo La Matin
o1 Ferenczi Edition complète des romans de Jean de La Hire 1927
(cette collection, comme la précédente de 1922, n'eut qu'un seul volume).
Le Zankador est précédé d'une étude de Marcel de Bare: le roman "littéraire", le roman "populaire" et les romans de Jean de La Hire. Cette étude sera reprise dans la 2e édition de "La croix du sang".

Avant propos à
LE ROMAN DE JULIETTE ET DE VICTOR HUGO
Paris 1906

M Beaubourg, M Delpeuch et Jean de La Hire
NOTRE AMI GUSTAVE COQUIOT
Ed Delpeuch

Ouvrages inédits (d'après la liste publiée dans Désiré 19)

Les conjurés d'Apremont
roman de cape et d'épée

Un homme viendra (1948-51, dernières corrections en 52-55, serait un développement de FIAT VOLUNTAS MEA).

La mascotte du roi
roman de cape et d'épée (publié dans la collection Mousquetaire, sous la signature A Defort ?)

Ma vie romanesque de romancier
mémoires

Le moyen de s'en sortir
roman psychologique

Pascale
roman

Titres annoncés et non publiés

Mon amour pour Sainte Thérèse in A Venise
(très probablement la Sainte Thérèse signée E Cazal)

Georges Sand et Chopin aux Baléares in A Venise

en 1953, le Bulletin de la Librairie annonce comme sortis les ouvrages suivants :

Le Nyctalope revient in Fantastic Jaeger
Le Nyctalope est revenu

Les yeux du Nyctalope in Les Grandes aventures du Nyctalope Jaeger

Je n'en ai pas trouvé trace. Pour les deux premiers il s'agit peut-être de Gorillard, pour le dernier de l'Assassinat du Nyctalope, mais...

Collaboration journalistique

Dans sa première période Jean de La Hire donna des contes et des nouvelles au Gil Blas.
Il collabora également à

- La Petite République
- Le Journal pour tous
- La Vie Amoureuse
- L'Informateur des gens de Lettres
- La Revue d'Egypte
- La Petite Revue Méridionale
- Le Beffroi
- La Flamme
- L'Action Méridionale
- La Revue des Lettres
- La Revue Impressioniste
- La Revue Phocéenne

Ouvrages écrits sous pseudonymes

Pseudonymes utilisés : Commandant CAZAL
Edmond CAZAL
A d' ESPIE
André LAUMIERE
Arsène LEFORT
Alexandre ZORCA

Commandant CAZAL

LA GUERRE... LA GUERRE...
5 tomes
I La guerre... la guerre...
II Maginot-Siegfried
III Batailles pour la mer
IV L'Afrique en flammes
V La fin par le pétrole
Tallandier 1939

LE MYSTERE DE RADIO-ZERO
Inachevé, illustré par A Galland
in "Conquètes" n° oo (imprimé mais non publié) 24 août 1939.
On y retrouve le capitaine Sarlat de La guerre... la guerre...

Edmond CAZAL

LES AMOURS, LES FRASQUES ET LA PASSION DE MIRABEAU
Col Gustave Coquiot
A Delpeuch 1926

HISTOIRE ANECDOTIQUE DE L'INQUISITION D'ESPAGNE
Des origines à Torquemada. Torquemada. De Torquemada à Napoléon.
Bibliothèque des Curieux 1923

HISTOIRE ANECDOTIQUE DE L'INQUISITION EN FRANCE ET EN ITALIE
Bibliothèque des Curieux 1924

L'INFECONDE
Ollendorff 1920

JOE ROLLON, L'AUTRE HOMME INVISIBLE
L'Edition française illustrée 1919
jean de la hire
L'invisible
Jaeger Fantastic n° 8 1953

la vie après la guerre
LE MARIAGE STERILE ET LE DIVORCE
Ollendorff 1920

LES NUITS DE L'ALHAMBRA
nouvelles
Ollendorf 1923

SAINTE THERESE D'AVILA
Ollendorff 1921

LE VERTIGE DE LA VOLUPTE ET DE LA MORT
Ollendorff 1922

VOLUPTES DE GUERRE
L'Edition française illustrée 1922

André LAUMIERE

LE DIABLE NOIR
oo Le Petit Parisien
o1 Hauteville Mousquetaire n° 7

LE DRAME DU TROU AUX LOUPS
Tallandier

Arsène LEFORT

Pseudonyme utilisé par Jean de la Hire pour ses feuilletons de cape et d'épée. Ceux qui furent publiés en volumes le furent d'abord sous la signature de La Hire, puis repris à A Lefort.

LE BATARD DE LOUIS XI
oo ???
o1 Hauteville Mousquetaire n° 6 1955
(probablement Le roi des catacombes)

LA CAPTIVE DE LA TOUR MYSTERE
oo La Liberté
voir Jean de La Hire
o2 Hauteville Mousquetaire n° 1 1954

LE CHEVALIER DE CREVECOEUR
oo La Liberté
voir Jean de La Hire

DANS LES GRIFFES DE L'INQUISITION (Torquemada)
Hauteville Mousquetaire n° 2

LE DONJON DE MALEMORT
oo La Liberté
voir Jean de La Hire

LA FILLE DU BOURREAU
oo La Liberté
voir Jean de La Hire

LA FILLE DE DUGUESCLIN
oo Le Petit Parisien
voir Jean de La Hire

LE GRAND SECRET DE D'ARTAGNAN
Hauteville Mousquetaire n° 1955

LE MYSTERE DE KER-GOR
oo L'Ami du Peuple
o1 Ed de France A ne pas lire la nuit n° 4 1933
o2 Ed La Bruyère La Cagoule 1946

LE PALADIN D'AMOUR
oo La Liberté
voir Jean de La Hire
o3 Hauteville Mousquetaire n° 5 1955

RAPIERES ET COEURS
oo La Liberté
voir Jean de La Hire

LE ROI DES CATACOMBES
oo La Liberté
voir Jean de La Hire

A d' ESPIE

Le Devoir parlementaire
Figuières

Alexandre ZORCA

LES MOUSQUETAIRES DE QUINZE ANS
50 livraisons
Ferenczi 1922/23
o1 Ferenczi reliure d'éditeur

LES MIGNONS DU ROI
Tallandier Cape et épée N S n° 23 1936??
(il s'agit des Trois mignons, voir Jean de La Hire)

Marie de LA HIRE

peintre et femme de lettres, née à Rouillé près Poitiers en 1878, épousa en 1904 Jean de La Hire.
Elle illustra les livres de son mari, écrivit énormément, collabora avec Jean de La Hire, ainsi pour Les Cauchemars de la vie.
Il est très possible qu'elle lui ait servi de prête nom pour les ouvrages suivants :

DUCHESSE ET MIDINETTE
grand roman sentimental inédit
3 volumes
Ferenczi 1911/12

MODELE NU, roman parisien
Bibliothèque indépendante 1912

LES SENTIERS DE L'AMOUR
77 livraisons
Ferenczi 1913

A tout hasard voici la liste de ses autres ouvrages :

Marie WEYRICH (nom de jeune fille de Marie de La Hire)
LES JARDINS DU SOIR
poèmes d'amour
Ed d'Espie 1904

LA NIECE DE L'ABBE ROZAN
La Librairie universelle 1906

INNOCENTE ET VENGEE
Tallandier Le livre de poche n° 23 1916

LES DEUX AMOURS D'UNE MARQUISE
Tallandier Le livre de poche n° 25 1916

LA FEMME FRANCAISE
son activité pendant la guerre
Tallandier 1917

LE PRIX DU BONHEUR
Tallandier Romans pour tous n° 29 1919

LES AMANTS DE MONTMARTRE
Tallandier Romans pour tous n° 42 1919

LE DRAME DU PARDON
A Michel Mon petit roman

LE FIANCE FANTOME
o1 Tallandier Le livre national 157 1919??
o2 Tallandier Romans célèbres de drame et d'amour n°76 1926

PRINCESSE MAROUSSIA
Figuière 1920

FRANCIS PICABIA
Povolozki - Paris 1920

LE COEUR EN EMOI
Tallandier Le livre national 544 1926

COEURS FIDELES
Tallandier Le livre national 638 1928

LES CAUCHEMARS DE LA VIE (avec Jean de La Hire)
Tallandier Le livre de poche N S n° 69 1928

Ouvrage consacré à Jean de La Hire

Paul YAKI

Ménages d'artistes
MONSIEUR ET MADAME JEAN DE LA HIRE
Biographie illustrée de portraits, caricatures, autographes, suivie de divers fragments de critique, d'une bibliographie, d'une iconographie.
Bibliothèque indépendante 1905

Table chronologique des oeuvres

Dans cette liste nous avons essayé, autant que faire se peut, de situer les oeuvres à leur date de parution en pré-originale. Dans beaucoup de cas la date du feuilleton nous est inconnue, en ce cas les titres sont situés entre () ce qui veut dire que le roman fut produit à une date antérieure à celle de la rubrique sous laquelle il est rangé.

1898
La chair et l'esprit

1900
Héro et Léandre
Le tombeau des vierges

1901
Incestueuse
Maitresse de Roy
Le roman synthétique

1902
1 Le sang des grenades (La chair et l'esprit remanié)
(La Torera)
Le vice provincial

1903
Amour tragique
L'enfer du soldat
L'enlèvement
Marcelle et moi
Rivales d'amour
Les sept beautés de la Marquise

1904
Le régiment d'Irma.

1905
Mémoires d'un Don Juan et physiologie du Donjuanisme
Vengeances d'amoureuses
La ville ardente
Les vipères
Willy et Colette

1906
Le président Fallières
Trois parisiennes

1907
(Le trésor dans l'abîme)

1908
L'homme qui peut vivre dans l'eau
La roue fulgurante

1911
Les aventures d'un enfant de troupe
Le mystère des XV

1912
Le corsaire sous-marin

1913
L'avion d'amour
Les trois boy-scouts
Les trois mignons

1914
Un officier pauvre

1915

A Venise dans l'ombre de Byron
Les trois diables bleus

1916

(L'Archiduc sanglant)
L'Europe future
Au delà des ténèbres

1919

Marcelle la p'tite dactylographe
Passions ardentes

1921

Les drames du coeur
Fleur meurtrie!
Le miroir d'amour

1922

(Duchesse et Midinette?)
Lucifer
Raca
Le tour du monde de deux enfants

1923

La capitane
Le roi de la nuit
La vierge maudite

1924

Le coeur du clown
La créole amoureuse
La tigresse
J'aime et je souffre

1925

(L'Amazone du Mont Everest)
L'as des boy-scouts
Barbe-bleue moderne
Bombes aux nichons
La prisonnière du dragon rouge
Les couvents ou l'amour
Les dompteurs de force
L'empoisonneur mondain
Envoûtement d'amour

1926

La captive du soleil d'or
L'épave sanglante
Les grandes aventures d'un boy-scout
Quand l'amour veut
Le roman d'un modèle

1927

La captive du démon
Le grand match de quatre enfants autour du monde
Le passager de l'"Insular"
Pour gagner le bonheur!...
Le roi de la sierra
Souffrance cachée
Le sphinx du Labrador (Le sphinx du Labrador)
La marque des deux tigres
L'énigme des pôles
L'homme aux hélicoptères
Le monstre au coeur d'acier
Les démons de l'Apatcha

Le Zankador

1928
L'aventureuse marquise
(La fille du bourreau)
Les bandits de Paramaribo
1929
Les cauchemars de la vie
Le chevalier de Crèvecoeur
Les fiancés de l'aventure
L'oeil de la déesse
(Le paladin d'amour)
(Le roi des catacombes)
(Le secret des cent îles)
(Titania)
1930
(Les amazones)
(Belzébuth)
Le cercueil de nacre
(Kaïtar)
Pour avoir un marin
(Salbadou, contrebandier catalan)
La tragédie du Parana
Le vengeur du pirate
1931
(Gorillard)
Mordak le rouge
Le roi des scouts
1932
La reine de l'Atlantique
(Sous l'oeil de Dieu)
Waini, la captive
1933
L'assassinat du Nyctalope
A travers les périls
(Les chasseurs de mystères,
Les drames de la forêt vierge
(Les mystères de Lyon)
Les noces de perles
Scouts services secrets
1934
Flossie mystère
Le chemin de Santiago
Le maitre du monde
Le regard qui tue
Le roc mystérieux
Les scouts à travers le monde
Le secret des Torelwoch
(Le sphinx du Maroc)
1935
Tu seras folle! ...
Le volcan artificiel
Les trois boy-scouts
1935
(L'antre aux cent démons)
L'énigme de l'oeil sanglant
(Les envoûtées)
Le mort vivant

1937
Les aventuriers du pétrole
(La captive de la Tour mystère)
(La croisière du Nyctalope)
Le démon de la nuit
L'héroine de Barcelone
Le million des scouts
Le mystère du phare
1938
Les arbres qui pleurent
Le bar du chien rouge
(Le donjon de Malemort)
Les exploits de quatre jeunes aviateurs
La garde au Rhin
La Loubianskaia
Le maitre de la vie
(L'or des îles perdues) Le trésor?
(Rapières et coeurs)
1939
L'attente du bonheur
Le drame du Grand Derviche
(Le labyrinthe rouge)
Vertige d'amour
1940
Les chemins de l'amour
Les horreurs que nous avons vues
Par delà l'inconnu
Par qui nous souffrons. Pourquoi?
1941
(La croix du sang)
L'enfant dans la maison
La plaque tournante
Sortilège d'amour
Le travail, les travailleurs et la nouvelle Europe
1943
Le noyé du quai Voltaire
Son bonheur en péril
Le tragique as de coeur
Vingt ans ont passé
1944
Rien qu'une nuit
1951
Trois morts promenade des anglais
1954
Fiat voluntas mea
La sorcière nue
(Lénigme du squelette)

Ouvrages à dater :
Poignard au coeur
Le mystère de Ker-Port
La fille de Du Guesclin
Le drame du pardon
La chambre hallucinante

CONCLUSION
j van herp

Voici terminé ce cahier d'études et un bizarre sentiment d'insatisfaction est le nôtre. D'abord notre recesion est incomplète, nous avons pratiquement passé sous silence l'oeuvre de La Hire dévolue à la jeunesse, ainsi que ses romans sentimentaux. Encore que, croyons-nous, elle ne nous eût guère apporté d'éléments neufs ou d'ouvertures imprévues.

Mais surtout nous avons le sentiment de n'avoir pas percé le mystère de l'auteur. La Hire avait la carrure et la plume d'un écrivain de classe, son oeuvre de jeunesse en témoigne, et il est possible de relever dans sa production abondante bien des passages où il reprend la plume de sa jeunesse. Ainsi dans LES MYSTERES DE LYON il décrit les milieux occultistes, ou il peint la vie marocaine dans LE SPHINX DU MAROC. Quand le temps ne le pressait pas, il avait du style, et il savait manier les idées. Et, à tout prendre, il apparait bien supérieur à tant d'auteurs, littéraires, de l'entre-deux guerres qui nous laissèrent tant de néants joliment écrits.

Mais quelle oeuvre peut-on deviner ou imaginer derrière ce qui ne fut qu'une suite de croquis et d'esquisses ? Quel était cet écrivain qui nous donne constamment l'impression qu'arrivé aux deux-tiers de son roman il s'en désintéresse, qu'il en prépare un autre et bacle celui-ci ?

Et l'homme ? Il ne nous a guère fait de confidences. C'est à peine si, p 59 de LA PRINCESSE ROUGE, nous relevons :

> En 1916, un écrivain français, officier de réserve, empoisonné par les gaz et envoyé en traitement dans un des hôpitaux de Montpellier (...) eut le caprice d'acquérir les ruines du Château du Géant.

Vingt ans plus tard, LA SORCIERE NUE établira le lien avec Jean de La Hire. Il y aurait encore et surtout à débrouiller le jeu complexe d'échanges entre le comte Jean de la Hire et le marquis Jean de Saint-Clair, au titre équivalent, qui servit ouvertement de masque à son auteur jusque 1910. Mais après, jusqu'à quel point peuvent-ils se confondre ?

L'éloignement dans le temps et dans l'espace a fait que nous n'avons pu aborder ces questions. Nous n'avons étudié La Hire qu'à travers son oeuvre, ce qui est encore la plus juste façon de juger un écrivain.

Et cette oeuvre nous laisse une impression complexe de vague mécontentement et de perpétuel reproche : pourquoi ne pas avoir développé, pourquoi ne pas avoir creusé davantage, pourquoi... On a envie de lui adresse le reproche d'A. Daudet à Camille Mauclair, venu lui apporter L'ORIENT VIERGE :

> Quand on a la chance d'avoir trouvé un tel sujet on y consacre le temps que mit Flaubert à écrire Salammbô et on en fait un chef d'oeuvre.

A tout prendre pareil reproche frise l'éloge, on ne l'adresserait pas à Montherlant. Et je crois La Hire conscient du fait, mais ayant délibérément choisi de se borner, de rester en deçà de ses possibilités, de n'être qu'un auteur sans prétention, accessible à la plus grande masse des lecteurs, et répondant ainsi à la conception qu'il se faisait de l'écrivain. Car dès ses premiers romans (voir L'ENFER DU SOLDAT) il professait qu'un auteur ne pouvait se retrancher dans sa tour d'ivoire, qu'il devait remplir un rôle d'informateur et d'instructeur.

Tous les dons de l'écrivain il les possédait :l'imagination d'abord, le talent descriptif, encore que ceci ne transparait pas dans son oeuvre populaire, le don de créer des personnages originaux et de les faire vivre, l'humour également, l'irrespect des données reçues, ce qui se traduit par "liberté d'esprit", une haute idée de son rôle d'écrivain, bref il était taillé pour devenir l'égal de Wells. Il demeura empêtré dans le filet du feuilleton, encore qu'il en fit craquer nombre de mailles. Mais c'est volontairement qu'il accepta d'être inférieur à ce qu'il pouvait être, à ce qu'il avait voulu être.

Une partie de cette oeuvre a considérablement vieilli. D'une part elle est trop imbriquée dans le contexte de son époque, et se trouve démodée sans avoir encore acquis la patine du document. Ensuite elle fourmille de gestes, d'attitudes, de paroles qui furent vrais, mais qui sonnent faux à nos oreilles. Certains clichés, certaines emphases qui nous hérissent sont vrais, d'une vérité de document... Notre cher Papa... notre bonne Gertrude... etc, etc... Oui, les jeunes filles, en province, et particulièrement là où La Hire les situe, parlaient de la sorte. Mais cette vérité là nous échappe.

Dans LES MYSTERES DE LYON le Nyctalope se campe devant la princesse Alouh-To, les pouces dans les entournures du gilet. Cela fut vrai, cela reste historiquement vrai, mais nous est devenu insupportable. Nous n'acceptions la réalité du passé que réfractée au prisme de nos habitudes. Dans romans et films historiques nous voyons les gentilshommes baiser la main des

marquises ou de la Reine, alors que le baise-main était réservé aux roturières, les dames de qualité s'embrassant au visage. Mais l'erreur a obtenu force de loi et les gentilshommes baiseront la main aux duchesses ; comme les statues de la Grèce apparaitront blanches, et non bariolées de rouge, de bleu et dorées comme elles le furent.

D'autre part, le recul du temps fait que nous sommes plus à même d'accepter d'autres outrances. Les rites des Adorateurs du Sang ne sont pas tellement éloignés de ceux de "L'Ordre Noir". Qu'on ait écrit qu'il y avait là "une mystique ramassée dans les poubelles de l'occultisme" ne change rien au fait. Et les laboratoires devant analyser les qualités supra-humaines du pur sang aryen nous ont appris à nous méfier du rationalisme apparent de notre univers. Soucoupistes, Grands-Galactiques, Extraterrestres, et les sabbats de sorcières en Angleterre sont là pour nous le rappeler.

Quant aux sociétés secrètes asiatiques la guerre mit en lumière l'action du Dragon Noir, le Kokury Ukai de Mitsuro Tayoma, qu'il manipulait par l'intermédiaire du comte Ushida. Cet ordre, par sa filiale "La Fraternité du sang", fit assassiner le premier ministre Inoukaï, menaça la vie de l'amiral Yamamoto et soutint le général Tojo. Quant à la Chine, je renvois à Jean Chesneaux et LES SOCIETES SECRETES EN CHINE pour le rôle que jouèrent les sociétés des Piques Rouges et celle des Aînés et des Anciens dans la lutte contre le Japon d'abord, dans le triomphe de Mao ensuite.

Depuis les complots, les manoeuvres souterraines, les explosions de toutes sortes et de toutes natures, sont là pour nous rappeler l'existence de ces courants invisibles qui secouent l'histoire.

Sans doute La Hire exagère la puissance et l'ampleur de ces mouvements, mais il n'était pas historien, uniquement un romancier très attentif à l'actualité.

Au moment de conclure il m'est tombé entre les mains un ouvrage que je n'avais pas encore lu : VOLUPTES DE GUERRE signées Cazal. Le seul ouvrage peut-être où La Hire se révèle partiellement.

Paru en 1918 l'ouvrage est moins une suite de souvenirs guerriers qu'un ensemble de méditations sur la guerre et ce qu'elle fait de l'homme. A le lire de nos jours une impression s'impose : ou nous nous trompons du tout au tout quant aux préoccupations des censeurs de l'époque, ou alors comment donnérent-ils l'exeat à un ouvrage qui n'est pas d'un très bon esprit. D'abord ces voluptés de guerre ce sont la satisfaction de manger, de dormir, de manger, ou encore la volupté du silence quand on est au repos, et celle de la solitude, la volupté du feu qui réchauffe et engourdit. Toutes joies primitives, presque animales, et auxquelles la guerre donne une telle valeur. Il y en a d'autres, comme la lecture dans son poste d'infirmier, car La Hire fit la guerre dans le service de santé.

Mais à travers tout cela que de notations qui témoignent d'un esprit qui n'est pas dupe. Oh certes il y a les couplets sur la volupté du sacrifice, mais, bien que non datés, ils remontent visiblement aux premières heures de la guerre.

Et ils doivent certainement rejoindre une certaine réalité. Cela peut sembler incroyable en notre temps, mais les spectateurs de Paris 1900 ont tous vu ces images de Paris apprenant la déclaration de guerre : c'étaient des visages criant... leur joie. Après on se mit à réfléchir. Quand certains faits furent connus, ainsi que dans les Vosges l'Etat-Major envoya les dragons charger les retranchements ennemis (p 27), que le général Archinard criait à ses hommes "Vous n'aurez rien à faire: les Allemands foutent le camp comme des lapins" et que plus loin c'était le massacre devant les positions préparées en vue de la retraite (p 26/27), que partout si les hommes eurent du courage l'Etat-Major manqua de tête. Et alors cette réflexion :

> Les soldats excellents d'une manière permanente et continue (1) sont les esprits incultes, qui ne lisent pas,(...) et immédiatement obéissent sans que leur intelligence soit obligée de changer de plan.(p 204)

L'héroïsme des soldats montant au front :

> Nous allions à la guerre, simplement, comme des hommes à qui le soleil clair donne de l'optimisme, et qui ne peuvent croire que cette vie physique dont ils jouissent si violemment risque de leur être enlevée.(1) (p 45)

Le comportement des civils ? Voici l'arrivée dans un village pillé, incendié où restent les femmes :

> L'une d'elles dit (...) "C'est la guerre! Oui, mes bons messieurs, c'est la guerre! Puisqu'on tue, pourquoi donc qu'on se priverait de tout le reste qui est moins que la mort ?" (...) Elles montraient avec une évidence qui nous stupéfia que, pourvu qu'on les laissât vivre, on pouvait bien brûler leurs maisons, tuer leurs maris, fusiller leurs garçons, violer leurs filles et les violer elles-mêmes, c'est tout de même moins que d'être tuées. (p 84)

Avant Giraudoux et le discours aus morts de LA GUERRE DE TROIE N'AURA PAS LIEU, La Hire a écrit :

> "Les vrais vaincus d'une guerre ce sont les morts"; et par conséquent le seul fait de vivre implique une victoire de chaque minute (...)
> Les bienfaits de la guerre ne sauraient être sans folie mis en balance avec les bienfaits de la paix. Dénombrez les familles en deuil, les collectivités détruites ou ruinées, les souffrances des individus, les désespoirs cachés, les crimes, les cruautés, les bestialités de la guerre, et pensez seulement à une belle moisson, à une riche vendange, à une foire animée (...) (p 179/180)

On y trouve aussi l'écho d'un désespoir d'autant plus profond qu'il ne hausse pas le ton :

> Alors, l'idée que nous nous faisons, à la faveur de certaines crises de conscience, d'une Arcadie où les hommes seraient pacifiques, loyaux, bons et contents de leur sort, c'est à dire libres, égaux, fraternels et

> justes, - cette idée, d'où nous vient-elle ? N'est-elle pas le fruit d'une éducation hypocrite ? (p 187)

Et surtout on y trouve la révélation d'un fait que les moralistes se refusent à reconnaître, à admettre, à envisager :

> Je me suis battu (...) j'ai tué. Et je pense qu'il faut que les lois de la Société soient devenues pour la plupart (...) une "seconde nature", car sans cela il serait inconcevable que l'on ne fût pas, en paix comme en guerre, meurtrier par plaisir : <u>il n'y a pas de volupté plus profonde, plus obscure et par conséquent plus passionnante que la volupté de tuer</u>. (1) (...)
> Pendant un temps inappréciable (...) j'ai joui de tout mon être, violemment, à la vue du corps abattu, du sang (...) Eh bien! ... oui, je me méprise un peu d'avoir accueilli ce plaisir, d'avoir éprouvé cette jouissance, d'avoir constaté qu'il y a dans le meurtre une volupté physique plus profonde, plus puissante, plus intense que toutes les autres voluptés.

Point n'était besoin d'avoir vu La Hire pour savoir cela. Il a eu le mérite de le dire hautement. Et à relire son oeuvre on retrouve en filigrane cette double idée : que la vie par elle-même est déjà un bienfait, une victoire ; et ensuite que chacun d'entre nous peut devenir cette bête que tuer enivre.

(1) souligné par La Hire.

N° 13 - 35 francs

LES CAHIERS DE L'IMAGINAIRE

Jean de La Hire

ISSN 0243_2226

LES CAHIERS DE L'IMAGINAIRE

Bulletin de la "Société des Cahiers de l'Imaginaire", association à but non lucratif (loi de 1901). N° I.S.S.N.: 0243 2226. Directrice de la publication: Catherine BERTHELEU. Siège social et secrétariat: L'Ardrais 35580 Laillé. Services de presse, articles, courrier à adresser à Daniel COUEGNAS (adresse ci-dessus). Abonnement 4 numéros (2 numéros simples + 1 double): France: 100F; soutien: 120F; étranger: 120F. Règlements à l'ordre de:"Société des Cahiers de l'Imaginaire". Les articles refusés mais accompagnés d'une enveloppe affranchie sont retournés à leur auteur.

Prix au numéro: simple: 35F double: 45F.



NUMERO 13, QUATRIEME ANNEE(84)

DOSSIER : " JEAN DE LA HIRE."

Sous la direction de

DANIEL COMPERE

Dépot légal à parution.

Revue publiée avec le concours du Centre National des Lettres

Imprimé par COPIE-CASS, 34 rue Saint Mélaine, 35000 Rennes.





Jean de La Hire auteur populaire malgré lui

Le comte d'Espie de La Hire descendait authentiquement d'un compagnon de Jeanne d'Arc et comptait parmi ses ancêtres un gouverneur de Toulouse au XVIIe siècle et un capitaine de mousquetaires de Louis XV, il avait de l'ambition, un joli brin de plume et, les temps étant ce qu'ils étaient, il visa ce que lui permettaient une jeunesse désargentée et de bonnes études classiques : l'Académie.

En 1906 il avait vingt-huit ans et huit années de littérature derrière lui. Dans les vingt-deux ouvrages publiés, on compte la première étude consacrée à Willy et à Colette (il avait été leur secrétaire et avait signé Willy comme tout le monde), une étude concernant le Président Fallières et vingt romans. C'était un romancier social, naturaliste, désireux de marcher sur les brisées de Balzac et de Zola et le proclamant hautement :

> *"J'ai projeté une série de romans de moeurs contemporaines qui, sous le titre général L'HOMME ET LA SOCIETE, comprendra trois parties : I la jeunesse, II L'âge mûr, III La vieillesse, chacune en plusieurs volumes."*

L'unité de l'oeuvre étant assurée par le personnage central Jean de Sainte-Claire. Ce sera désormais son double, son porte-parole. La Hire poursuivait :

> *"La jeunesse (...) est l'histoire d'un jeune homme et la peinture des milieux où il vit jusqu'à son mariage, cela dans le cadre des évènements publics qui forment l'histoire de l'Humanité de l'an 1890 à l'an 1901. L'âge mûr ira de 1901 à 1920. Quant à la Vieillesse, l'avenir en décidera."*

Je complète par ces quelques lignes du manifeste du Roman synthétique car La Hire se voulait également chef d'école.

> *"La vie d'un homme au vingtième siècle est peut-être plus tragique et plus mouvementée que la vie d'un homme au quatorzième siècle. Jadis, on tuait, maintenant on laissé ou on fait mourir, l'agonie du vaincu est plus longue et le triomphe du vainqueur plus fécond en émouvantes péripéties (...) J'ai subordonné l'étude des différents milieux de la société (...) au cours normal de l'existence d'un personnage unique : Jean de Sainte-Claire. Et toute la société contemporaine je la verrai à travers l'esprit - qui se forme, se modifie et se cristallise peu à peu de Jean de Sainte-Claire."*

C'est le projet même de Proust, c'est ce qu'entreprit, avec un moindre bonheur, Abel Hermant avec ses MEMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA SOCIETE. Et quand La Hire ajoute encore :

> *"Je me serai efforcé de donner un tableau uni, serré, de lignes très simples (...) une oeuvre analytique dans ses détails et synthétique dans son tout, un panorama de la vie." (1905)*

C'est l'Unanimisme du Romains des HOMMES DE BONNE VOLONTE qu'il annonce encore.

L'auteur qui conçut pareil programme était de taille à le mener à bonne fin : il était doué pour l'imagination, des dons d'observation et du souffle nécessaire pour avancer au rythme de deux volumes par an. Et des volumes non méprisables, riches et denses. A propos du REGIMENT d'IRMA il écrivit un jour à sa fille :

> *"Si j'avais continué dans cette voie (...) je serais certainement de l'Académie Française."*

C'était l'avis de Rachilde aux compte-rendus élogieux dans le Mercure de France. Un seul roman la laissa quelque peu réticente : L'ENFER DU SOLDAT, roman naturaliste sur l'hôpital militaire de Marseille. Quatre cents pages de lavements, de coliques et de dysentéries... Peut-être... mais on y trouve l'étonnant passage de ce petit futé se faisant réformer comme fou à cause de logique. Et encore l'épisode de la fièvre jaune. Les infirmiers, de nuit, dans la cour de l'hôpital, brûlent literie et défroques des fiévreux, puis jettent sur le bûcher leurs propres vêtements, et, nus, attisent le brasier durant des heures. Ce que voyant un sous-officier homosexuel et son ami n'y tiennent plus et s'accouplent sur les pavés de la cour, à dix pieds de l'officier chargé de surveiller la destruction.

Car La Hire avait tout pour plaire : audacieux mais versant dans l'érotisme et non la pornographie. Politiquement la différence est d'importance. Seul l'écrivain de droite est pornographe : ses personnages font l'amour sans complexe, détaillant ses charmes avec fougue, et y prenant plaisir. A gauche, on est plus grave. Il n'est pas d'actes individuels, chacun est responsable devant l'Humanité et son Devenir. Là, quand des personnages s'égarent dans un lit, ce n'est point pour y batifoler, mais ils se contemplent mutuellement le sexe en méditant douloureusement la conditio[n] des Peuples Sous-Développés.

La Hire fit même un temps carrière politique, élu député après la crise vinicole, quand le Midi demanda des comptes à Paris.

Et soudain, en 1907, c'est la rupture : La Hire semble renoncer à ses ambitions, tirer un trait sur son oeuvre, changer de genre, changer de plume et accepter que ses anciens amis l'abandonnent. Ils ne le vilipendent même pas : ils l'ignorent.

> *"Mais l'éclatant succès imprévu de LA ROUE FULGURANTE (...) en décida autrement."*

Lettre à sa fille.

La Roue fulgurante, pour son lancement dans Le Matin, eût droit à la pleine page couleur où des terriens, vêtus de blanc, coiffés de casques de liège, affrontaient des Mercuriens cyclopes et monopèdes. Mais c'était quitter le Gil Blas, gauche pour élite, pour le quotidien aux 700 000 exemplaires.

Le parrain du nouveau roman fut Michel Zévaco en personne, la première édition porte cette délicace retirée après :

> *"Mon cher ami,*
> *Parce que vous avez si brillamment rajeuni et renouvelé le roman historique, vous vous êtes, le premier, et sans en connaître l'auteur, intéressé à une oeuvre qui vous a paru rajeunir et renouveler le roman d'aventures modernes (...) Vous en avez été le parrain pour sa publication en feuilleton dans Le Matin."*

Ainsi Zévaco avait été sensible à ce qui est maintenant la Science-Fiction, dont c'était l'Age d'or en France. La décennie 1904-1914 voit paraître La Force Mystérieuse, La Roue Fulgurante, L'Astre d'Epouvante, la Terreur des Images, les Paul d'Ivoi, les derniers Boussenard, les premiers M. Champagne et René Thévenin : Monsieur Rien (l'homme invisible), Le Passé Merveilleux de Béliard (le premier ouvrage à prendre la suite de Wells et à esquisser le paradoxe temporel) et Le Voyage au pays de la quatrième dimension de Pawlowski.

La Hire entrait de plain-pied dans ce domaine. Il dut en être flatté. Horrifié plutôt... Ecrire un feuilleton était la pire des déchéances pour un écrivain. Voici l'opinion de E. Gilbert dans Le ROMAN en France pendant le XIXe SIECLE, reflet de la critique moyenne du temps :

> *"Les auteurs se sont livrés aux caprices tyranniques d'une masse aveugle (...) ils sont devenus les courtisans du public (...) ces écrivains abusèrent de leur facilité et de leur talent (...) pour flatter, tromper, dépraver les intelligences inférieures. [Romans] dont les auteurs relèvent plutôt de la cour d'assises que du tribunal des gens de lettres."* (p. 211 et 216)

Aussi quand la Hire mit le doigt dans l'engrenage, il dut se dire : "*Ce n'est que pour un temps...*" Et on le voit, concurremment avec ses romans "populaires" continuer à publier du "roman littéraire" : Les Trois mignons (1913), A Venise dans l'ombre de Byron (1915), Au delà des Ténèbres (1916) et tous ces ouvrages signés Edmond Cazal : Joe Rollon, l'autre homme invisible, Le Mariage stérile et le divorce (1920) Sainte-Thérèse (1921), Le Vertige de la volupté et de la mort, (1922) Voluptés de guerre (1922), Les Nuits de l'Alhambra (1923) et L'Inféconde (1920) roman à thèse dans la lignée de Paul Bourget. Il convient de s'attarder un moment sur ce roman proposant (très naïvement) une vision politique du temps. La thèse est que le divorce pourra être demandé et obtenu si la femme est stérile : la France est sortie exangue de la Guerre, car, proportionnellement, ses pertes furent plus lourdes que celles de la prolifique Allemagne, ergo il est nécessaire de sacrifier le mariage à la grandeur de la France... Bien des propos d'hommes politiques du temps sont de la même eau...

Mais, très vite, La Hire renonça à écrire des deux mains, comme le fera Jacques Laurent, il abandonna et se voua désormais tout entier à la paralittérature.

Il serait honni et rejeté par ses pairs, son nom disparaîtrait des histoires de la littérature... Soit, mais il gagnerait sa vie, pourrait élever sa fille sans avoir à compter ou à lui refuser.

Sans cesse pourtant il laissa reparaître l'ex-futur académicien qui aurait sans doute occupé le fauteuil attribué à Pierre Benoît. Même dans ses oeuvres les plus fantaisistes d'apparence, il trahit une préoccupation. Politique ? ou simplement d'inquiétude ?... Vers 1932 il exalta Mussolini ? Il n'était pas le seul. Un temps même, après 1934 et le putsch manqué de Vienne, Mussolini apparut comme le policier tenant en respect une sombre canaille : Hitler. C'étaient les divisions italiennes massées sur le Brenner qui avaient empêché l'invasion de l'Autriche (si, si, puisqu'on vous le dit...)

Plus tard il revint sur ce jugement, et La guerre... La guerre... le clame sans ambages. Cela explique son comportement en 1940. Les Ferenczi étaient partis, lui confiant la maison... Juin, Juillet 1940 signifient une Angleterre seule, les Etats-Unis, le reste de l'Europe ne se sont pas levés contre l'Allemagne Nazie... Quant à Staline il est allié d'Hitler, un allié fidèle... et la première condamnation à mort de la "drôle de guerre..." fut un jeune ouvrier de 17 ans, coupable de sabotage dans une usine d'armement, en obéissance aux consignes qu'on lui avait données. Il était permis de perdre la tête, de croire que tout était perdu. Le devoir n'était-il pas d'essayer de composer, de sauver ce qui pouvait l'être ?

Choix malheureux... Sans doute, du moins, le faisant, La Hire ne s'est pas déshonoré. Mais laissons le personnage, parlons de l'écrivain. Il fut un écrivain populaire malgré lui. Mais écrivain populaire sans avoir, à l'exception de la fécondité, de la puissance de travail, et de l'imagination, aucune des qualités de l'écrivain populaire. C'est cela le remarquable.

Qui soumet à l'examen les romans de La Hire les trouve pleins de promesses non tenues, mal construits, mal développés, riches d'idées ingénieuses, lancées en passant mais non exploitées. La liste en est longue : dans l'Assassinat du Nyctalope, la machine à capter les informations et à les restituer gauchies et déformées ; dans Au-delà des Ténèbres, l'existence, dans le monde futur, de la République de Venise du XVIIe siècle, ignorant tout des lois et des découvertes du temps à venir ; les envoûtements de Lucifer, etc.

Ses défauts sont énormes, et résultent d'un choix délibéré.

Tout d'abord il bannit tout humour. Je n'ai découvert que cinq touches d'humour dans son oeuvre populaire : dans La Captive du démon, La Croix de sang, Le Sphinx du Maroc et Kaïtar...

Dans ce dernier il y a le Bouddah Secret, le futur maître du monde, Kaïtar-Han-Karatal. Il n'est qu'un jouet entre les mains du Grand Kahn, incarnation de l'Asie occulte et nostalgique, qui, avec ses avions électriques, ses bombes à gaz stupéfiant, ses hordes disciplinées part à la conquête du monde... Vaincu par le Nyctalope l'héritier de Gengish-Khan et Tamerlan lance :

> "*Je m'appelle (...) Louis Dubois !*
> *Vous vous imaginez qu'il faut avoir un nom extraordinaire pour avoir une existence extraordinaire ! Mais, monsieur, c'est le destin qui fait les noms !*"

Du fort bon humour au second degré, tout comme l'odyssée du kleptomorphe, possédant la faculté d'adopter, par un effort de la volonté, l'apparence de qui lui plaît. Seulement cet effort se relâche durant le sommeil, et le matin la jeune femme découvre un inconnu dans son lit à la place de son mari. Elle le reconnaît cependant au noeud rose qu'elle lui mit dans les cheveux. C'est énorme et plaisant, mais un grain de sable face à l'ensemble de l'oeuvre.

De surcroît la Hire se mit à mal écrire. Non au sens des grammairiens, ce qui ne veut rien dire, mais du lecteur. Lui qui savait balancer une phrase au rythme ternaire des épithètes, préférer le verbe à l'adjectif comme plus expressif, en vint à écrire : "La pure jeune fille", "l'ignoble traître", "les blasphèmes." Je veux bien qu'il ait parfois souffert en écrivant certaines âneries, mais nous souffrions plus encore en les lisant. Mais, reconnaissons que, pour certains lecteurs, c'était bien écrire que consigner des niaiseries telles que :

> "*Un de ces êtres abominables qu'un esprit de jeune et pure française ne peut imaginer...*
> *La vie quotidienne d'Angélique de Barange était, sur tous les plans, d'une limpidité de fin cristal, sans défaut, remplie par l'amour filial, l'amour pré-conjugal, le goût de la campagne, de la lecture, de la musique, des délicats ouvrages de femme.*"

Encore qu'ici ce n'est ni Jules Mary, ni Mérouvel ou Ponson du Terrail qu'il imite mais cet académicien que fut Paul Bourget, usant de la même encre dans Le Danseur Mondain...

Passons encore là-dessus ; mais il faut bien dire qu'on ne voit aucun de ses personnages : pas un qui soit décrit, caractérisé, ce sont des étiquettes qui se promènent. Quant à leur psychologie et leur comportement !... Ce n'est pas qu'ils obéissent aux lois du feuilleton, à cette psychologie de convention, qui fait s'exclamer aux concierges et aux vieilles dames "Comme c'est vrai..." devant des âneries, non aucun de ses héros ne semble fléchir aux conséquences de ses actes.

Dans Le Mystère des XV, Oxus a entrepris la conquête de la planète Mars, en utilisant La Guerre des Mondes de Wells comme livre documentaire. Pendant dix ans il gouverne trois mille jeunes gens, vifs et ardents, et ne semble pas avoir conscience que ces derniers désirent des compagnes... A tout le moins des femmes. Auraient-ils vécu ces années en petits bergers de

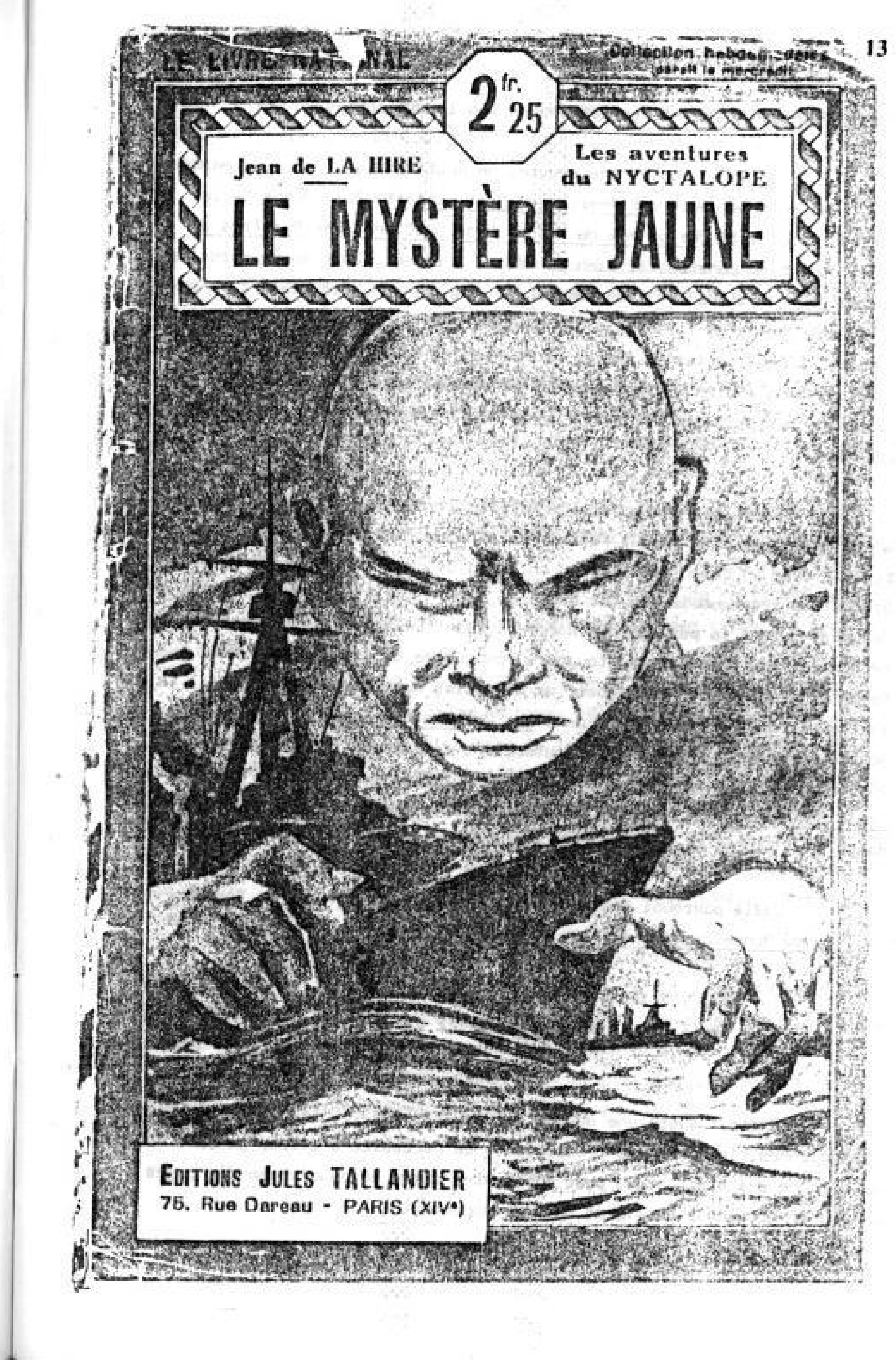
Virgile ? On peut l'imaginer. Quand enfin il pense pourvoir à cette lacune, il n'a souci que des XV, ses proches collaborateurs. Les autres ?... Inconnus... Et que fait-il ? Passer des annonces ? Organiser un B.M.C. ? Débaucher quelques midinettes qui ne demanderont pas mieux ? Non. Il enlève des jeunes filles de la plus haute société, en puissance de pères influents, de fiancés enragés... Tout comme s'il avait enlevé Brigitte Bardot ou Dalida... Et pas une fois il ne lui vient à la pensée que, ce faisant, il a attiré cette attention qu'il veut éviter.

Il y a pis. Moïsette, la soeur adoptive du Nyctalope, est la fille inconnue d'Oxus. Il la fait enlever, garder par un de ses fidèles. Et qu'en sort-il ? Rien. Alors que tout un chacun attendait l'amour passionné du gardien pour la captive, la lutte entre le devoir et la passion, etc, etc. Bref cinquante pages au moins... La Hire en tire deux lignes, juste ce qu'il faut pour apprendre que Moïsette et son gardien se sont fiancés.

Et on ne peut dire que La Hire n'aurait pas été capable de l'imaginer, le lecteur l'imagine bien ! Ni qu'il eût été incapable de le traiter. Non c'est que ce développement ne l'intéresse pas. Visiblement ce qui le passionne c'est la conquête et la colonisation de Mars, la rencontre avec les Kephales, et la politique humaine associant les Terriens à l'une des nations martiennes. Et cela il le traite mal, ayant à se dépêtrer d'une intrigue romanesque qu'il bâtit sans conviction.

On peut, sans s'aventurer, affirmer que La Hire se trouva coincé entre les sujets qui le passionnaient : l'astronautique, la colonisation planétaire, la rencontre avec d'autres formes de vie, la société du futur, la forme que prendront les conflits entre les nations, et l'instrument dont il disposait : le roman populaire supposant des conflits sentimentaux, de pures et chastes jeunes filles, des bons très blancs, et des vilains très noirs. Bref il était venu trop tôt, la science-fiction n'étant pas encore grand public au regard des directeurs de journaux. Et il n'eut pas la liberté d'un Le Rouge pouvant développer à l'aise ses thèmes.

Alors ? Alors pourquoi cet écrivain qui semble avoir raté sa vocation d'écrivain populaire, écrivant à contre-coeur des romans inférieurs à ses rêves, pourquoi mérite-t-il intérêt ? En raison de ses qualités, plus



grandes que ne le furent ses défauts ou ses insuffisances.

Et d'abord toutes ses oeuvres ne souffrent pas de tous ses défauts, ni au même degré : L'Amazone du Mont Everest, les romans de la période occultiste (Le Sphinx du Maroc, Les Envoûtées, Les Mystères de Lyon) sont bien construits, bien menés, et l'auteur y mit au placard les "pures jeunes filles" et "les admirables françaises". Visiblement, pour La Hire, ces romans ne furent pas des pensums à terminer pour remplir un contrat. Ce que certaines séries de fascicules semblent avoir été, et l'auteur mena à bien à grand renfort de ciseaux et de pot de colle : recopiant des passages d'Edgard Poe ou de Gustave Aymard. Ou de La Hire lui-même.

N'oublions pas qu'il lui fallait livrer deux grands romans par an au Matin, de plus il lui fallait satisfaire Tallandier, Ferenczi, se reposer avec un roman policier ou un roman de cape et d'épée. Rythme de production remarquable qui fut celui de José Moselli également, et même de Jean Ray durant la période des Harry Dickson. Cela suppose une merveilleuse fécondité, une possibilité, toujours renouvelée de créer de nouveaux évènements, de nouvelles intrigues, de nouvelles surprises. Encore qu'il fallait avoir de l'estomac pour, dans Les Grandes Aventures d'un Boy-Scout, mettre en scène une population souterraine de Saturne parlant un espagnol corrompu. Et sans aucune explication (sinon qu'il recopiait un épisode des Trois Boy-Scouts où, dans les cavernes du Pôle Sud, survivaient les descendants d'un navire espagnol).

Voilà pourquoi Avatar a nourri La Roue Fulgurante et Gordon Pym, Le Tour du Monde de deux enfants... Mais il est vrai que :

> *"Il y a dans chacun de ses livres vingt sujets qui eussent suffi à d'autres pour écrire vingt romans."*
> (de BARE)

C'était aussi une oeuvre dictée, non écrite, les cinq cent lignes quotidiennes, le boulet du feuilleton ; la nécessité d'étirer en cent fascicules ce qui était prévu pour cinquante, comme de boucler en dix pages ce qui en attendait deux cent de développement.

Mais surtout, dans ses grands romans, La Hire rejette les stéréotypes du roman français (où, comment, pourquoi, avec qui couchera la dame) et ceux du roman populaire.

Ce qui frappe c'est chez lui l'ampleur de la menace. Il ne s'agit plus chez lui du destin d'un individu (Roger la Honte, La Pocharde, qui ne sont pas médiocre) ou d'une famille, voire d'un pays. Le plus souvent c'est l'Humanité entière qui est concernée.

Et ces intrigues jouent systématiquement d'un élément neuf, en ce temps-là, l'invention scientifique et l'occultisme. Je sais qu'en ce domaine La Hire a eu des précurseurs, quand ce ne serait que Jules Lermina. Mais on ne peut imaginer plus plat romancier. Il faut l'ouvrir, alors le talent et le génie de La Hire sautent aux yeux. Le Petit-fils de Monte-Christo tombe des mains. La Bataille de Strasbourg apprend que le papier supporte tout, qu'on pouvait se dire et se croire de gauche et afficher le racisme le plus vil et le plus bête. Les Sorciers de Paris effarent à force de sottises. Un seul livre de Lermina mérite son titre : A brûler...

La Hire dépasse le conflit individuel. Dans la plupart des romans il n'importe guère que le bon jeune homme réussisse ou périsse... La Terre n'en continuera pas moins de tourner et les amoureux de se presser dans les coins d'ombre. Si quelques scélérats triomphent, ils ne pensent qu'à se remplir les poches, ou à satisfaire des vices fort modérés. Chez La Hire c'est à chaque fois le destin d'un monde, d'une civilisation qui sont en jeu. Cette ampleur donne leur véritable dimension à des romans, manqués sans doute, certainement incomplets et étriqués, mais jamais quelconques.

Pour avoir parcouru la presque totalité de l'oeuvre, j'ai découvert qu'elle possède une unité profonde d'esprit et de ton, que l'auteur était un homme intelligent et cultivé que l'on aurait aimé rencontrer. Et qui possédait indéniablement des dons de médium. Comme Aristide Briand qu'il admirait, il possédait l'intuition rapide et profonde des caractères et des courants psychologiques menant les foules et les individus.

Dans _La Guerre... La Guerre..._ il décrit, par anticipation, les lignes directrices du conflit à venir. Il montre des comploteurs : ce seront le Comte Ciano, ministre des affaires étrangères de Mussolini, le chef de l'espionnage allemand, comme dans la réalité.

Si l'Italie change de camp ce n'est pas seulement en raison de ses défaites dans les Balkans et en Afrique du Nord (perdue car le contingent allemand n'y est jamais arrivé), c'est aussi du fait de l'attitude condescendante et apitoyée des Etats-Majors allemands. L'homme qui, en Allemagne, se dresse contre Hitler sera le chef du contre-espionnage, instruit par ses agents d'une réalité qu'Hitler ignore, ou qu'il nie car ne cadrant pas avec ses vues. Et s'il agit ainsi ce n'est pas par amour de la démocratie, mais pour éviter à son pays le chaos où va le précipiter la volonté démente d'un homme.

Le romancier qui possède cette lucide clairvoyance de l'histoire, des motifs du comportement des hommes politiques, est loin d'être un médiocre.

Nous sentons bien qu'il n'est pas de la même classe qu'un J. Mary ou un A. Bernède, choisis à dessein, car n'étant pas des médiocres, mais dont l'oeuvre se borne à la narration des évènements ; alors que chez La Hire elle s'accompagne d'une réflexion sur ces évènements, même si elle n'est que sous-jacente.

Bref, La Hire, s'il renonça un jour à l'Académie, continua à écrire, parfois, comme s'il y rêvait encore. Il demeura en deçà de son talent et de ses possibilités, mais ce fut moins de son fait que du carcan qu'il avait accepté. Et puis... avec ses idées lancées à la volée il a éveillé le goût d'écrire chez ses lecteurs. Nous n'étions pas satisfaits, nous restions sur notre faim... Nous avons imaginé les développements, les suites... Un de mes amis a pensé, dans les années 50, développer comme il le fallait _Le Mystère des XV_... Il renonça quand il se rendit compte qu'il s'engageait dans une oeuvre à centaines de personnages et du volume des _Hommes de Bonne Volonté_... Rares sont les auteurs qui vous inspirent ainsi de vous porter à leur suite, de vous servir du récit comme d'un tremplin, où votre imagination prendra son essor.

Jacques VAN HERP.

Jean de La Hire



CAHIER

JEAN DE LA HIRE



Cahiers d'Etudes n° 1

Imprimeur : *Western-Euro-Press- — Belgium*

Editeur responsable: R.T.P.

Couverture d'après Rippl-Ronaï

TABLE DES MATIERES



LES INVENTIONS
andré leborgne

introduction.

La Hire n'est pas totalement un inconnu pour l'amateur de S.F. bien que la partie la plus accessible de son oeuvre soit, disons, la moins intéressante, du fait de l'élagage et de la modernisation du texte (Ed. Jarger et Hautteville).

Il reste donc au "fan" tout le domaine de la recherche à travers les collections Ferenczi, Tallandier, Albin Michel.

A l'égal de Jules Verne, La Hire est un visionnaire, mais un visionnaire plus profond. L'invention ou l'élément de S.F. ne forment ni toute l'armature du roman, ni son unique moteur. L'armature serait plutôt fournie par des faits politiques, de politique générale, car La Hire suit de fort près les évènements mondiaux, et il inserre le cadre et les héros de ses ouvrages dans ce contexte. (remous dans les Balkans avant et après 1914, révolution russe, établissement du nazisme, évènements d'Amérique du Sud, réformes en Italie sous l'action de Mussolini, guerre d'Espagne, guerre de 40, etc...)

Le moteur de l'action, le seul et unique moteur, c'est l'homme, disons l'être humain, car La Hire est avant tout un humaniste conscient des défauts et des faiblesses de l'être humain, et il néglige les majuscules emphatiques. Chez lui nul n'est parfait, même dans le mal. Les "totalement-mauvais-irrécupérables" sont extrêmement rares dans son oeuvre, tout comme sont rares les châtiments définitifs des"mauvais". Pour La Hire une rédemption est toujours possible. En quoi il est bien de son époque.

Un autre fait se dégage à la lecture de cette oeuvre : la place du chef. Mais là encore la notion est

fortement teintée d'humanisme. Les "chefs" commandent et entendent être obéis mais, d'une part ils sont capables d'exécuter tout ce qu'ils demandent, et de l'autre c'est librement que leur autorité a été acceptée. Aussi ce terme de chef (tant galvaudé, au point qu'il finit par prendre un sens déplaisant) devrait être remplacé par "meneurs d'hommes". Tels le Nyctalope, les officiers de LA GUERRE... LA GUERRE..., le jésuite de SOUS L'OEIL DE DIEU, le lieutenant du SPHINX DU MAROC et tant d'autres.

Un autre aspect, bien plus complexe, et qui ne m'est apparu qu'après la lecture de la quasi totalité de l'oeuvre, c'est la couleur politique de ces romans.

Anticlérical, mais admirateur des Jésuites, farouchement anti-bolchevick (j'emploie à dessein bolchevick plutôt que communiste) il admire certaines idées du catéchisme de Lénine (le Lénine d'avant la rupture avec les Mencheviks) et prône, dans BELZEBUTH, les Kolkhoses. Anti-nazi notoire, il lui arrive de faire certaines comparaisons, au travers des événements de 40, qui ne sont pas toujours en faveur de ses compatriotes ; grand admirateur de Briand il combat, au temps de Poincaré, pour le rapprochement franco-allemand... et croit, un temps, possible dans la défaite ce qui échoua dans la victoire ; admirateur de Mussolini, jusque 1935, il n'admire pas le fascisme, car il est capable d'admiration intrinsèque au delà de toute propagande. Et dans ces cas son admiration ne s'adresse pas aux idées présentées mais va à l'homme ou au meneur d'hommes :

Je chéris sa personne, mais je hais son erreur...

Et la S.F. et l'invention scientifique dans tout cela ?

Il m'a semblé, après avoir cerné tant soit peu la personnalité de Jean de La Hire, que rien ne permettait de dissocier la S.F. de l'idée directrice des livres : hommes-sciences-politiques-actualité font un amalgame solide. La preuve nous en est fournie par les rééditions Jaeger, rééditions "allégées" ce ne sont plus que des zombies, des corps sans âme et sans souffle.

florilège des thèmes et inventions :

- électricité.

Moyennant de très complexes appareillages, l'électricité permet d'amplifier et d'imposer la volonté (LUCIFER). Cet appareil permet en outre de projeter son double psychique, de se faire remettre de fortes sommes, ou encore d'imposer son amour physique à des vierges récalcitrantes, le meilleur message étant encore des morsures. Et le tout sous forme de projections mentales invisibles.

Passons sur les sous-marins électriques, les radars ultra-perfectionnés et les avions électriques capables de faire du surplace.

- aviation.

Epinglons quelques inventions.

Dans les XV ces derniers ont trouvé un moteur électrique compact, puisant dans l'air ambiant l'électricité nécessaire. C'était la solution parfaite pour l'aviation : pas de panne de moteur, pas de réserve de combustible, pas d'infrastructure ou d'entrepôts pour les aérodromes de fortune.

Dans les XV encore, le Condor de l'inventeur Klepton, un ornitoptère avec ses ailes électrisées, son hélice propulsive et son hélice ascensionnelle, moteur à air liquide, et surtout capable, comme un U-2, de parcourir moteur coupé de longs vols planés et silencieux.

Et l'hélicoptère de TITANIA :

> L'extérieur (...) est une véritable cuirasse (qui) en même temps, grâce au métal dont elle est faite, capte, décompose d'une certaine manière et emmagasine la radioactivité de la lumière solaire, laquelle radioactivité est transformée, par des appareils placés entre les deux cellules, en un fluide maniable qui devient, au gré du pilote (...) lumière ou force, ou bien lumière et force en même temps.
> (p.162)

Depuis quelque temps nous avons des caméras à photopiles dont les accus se rechargent chaque fois que l'on filme...

toute la gamme :

- vaisseau spatial dans LA ROUE FULGURANTE.
- radioplanes reliant Mars à la Terre et portés par des trains d'ondes dans les XV :

> Le radioplane ; carapace de cristal flanquée de deux ailes composées chacune d'un long chassis tendu de fils métalliques : la carapace était en outre surmontée d'un mat très court relié aux ailes par les haubans également composés de fils métalliques.
> (p.19)

- capteur de sons et d'images dans un rayon de plus de 3.000 km. Les solides eux-mêmes se révèlent inopérants comme écran de protection, grâce à un couplage de rayons-X (LE SPHINX DU MAROC). C'est, en plus perfectionné, l'appareil du DOCTEUR MYSTERE de Paul d'Ivoi.
- possibilités de transformations somatiques et ainsi de prendre la place de n'importe qui dans n'importe quelle circonstance (LE CHASSEUR DE MYSTERES).
- l'invisibilité (JOE ROLLON).
- l'être amphibie (L'HOMME QUI PEUT VIVRE DANS L'EAU).
- les récessions physiques (LES HOMMES SANS YEUX).
- le voyage dans le temps dans BELZEBUTH, AU DELA DES TENEBRES et PAR DELA L'INCONNU.

- "Médecine-Fiction" dans LA FILLE DU BOURREAU. Le roman se passe sous François Ier et l'on voit André Vésale "inventer" une médecine durcissant les muscles du cou, et empêchant la strangulation lors de pendaisons!

- robot cambrioleur et liquide désintégrateur dans LA TIGRESSE.

- avion-tank dans SOUS L'OEIL DE DIEU :

> Pour le moteur, aile, fuselage, il avait l'aspect d'un Fokker métallique du type F XIII, mais sous la coque, entre les roues de son train d'atterrissage, se trouvait agencé un système de propulsion inspiré de la chenille des tanks de guerre. Les ailes se démontaient, s'appliquaient au flanc de la carlingue et formaient cuirasses latérales. L'hélice s'enlevait et se logeait dans une alvéole blindée. Le train d'atterrissage disparaissait entre les ailes et la coque, ainsi que les gouvernails. Et l'appareil volant était transformé en un tank fortement cuirassé en toutes ses oeuvres vives. Armement : deux mitrailleuses et un canon. Très maniable, prodigieux franchisseur d'obstacles et bien plus rapide que tous les tanks connus. Equipage : huit hommes.

- les avions robots mitrailleurs et transformés en bombes dans LA GUERRE...LA GUERRE...

- rayon désintégrateur n'ayant de pouvoir que sur les êtres humains (TITANIA, L'ENIGME DU SQUELETTE).

- un engin automoteur, tout à la fois aérien, marin, sous-marin, terrestre et "intra-terrestre" d'une conception radicalement nouvelle (GORILLARD).

- ondes dirigées propagatrices d'un mal mystérieux (LA CROIX DU SANG).

- et la plus belle : "le Radiant Z" qui permet d'attirer, capter, stocker les ondes de radio, et de les libérer ensuite, authentiques ou falsifiées, ce qui rend possible le contrôle universel de l'information.

- enfin le bacille de la pneumonie utilisé comme sérum de vérité (L'ANTRE DES CENT DEMONS).

Ce court aperçu n'est pas exhaustif, mais on y voit défiler la plupart des thèmes classiques de la S.F. contemporaine.

La Hire fut-il un précurseur ? ou un compilateur de documents ? Disons qu'il fit une synthèse de l'oeuvre de Jules Verne, Wells et Flammarion. Et qu'au strict point de vue S.F. il est un des grands de langue française de la période 1920/40.

Jean de La Hire



CAHIER

JEAN DE LA HIRE



Cahiers d'Etudes n° 1

Imprimeur : *Western-Euro-Press-* — *Belgium*

Editeur responsable: R.T.P.

Couverture d'après Rippl-Ronaï

TABLE DES MATIERES



QUELQUES RESUMES
andré leborgne

LES CHASSEURS DE MYSTERE, LA MORT... L'AMOUR.

Le Hire y met en scène un héros aussi sympathique qu'Arsène Lupin, en dépit d'une solide malhonnêteté et d'une amoralité parfaite.

Rex Sinclair, se disant cousin du Nyctalope, possède un étrange pouvoir. Par la seule force de sa volonté, il peut prendre l'aspect physique, la voix, même l'écriture de qui bon lui semble. La victime choisie tombe en même temps dans un sommeil cataleptique, et tant que durera ce dernier, Rex Sinclair conservera l'apparence volée. D'où son surnom de "kleptomorphe".

Dès le début nous suivons les efforts de Rex pour s'emparer d'une importante invention d'Edison! Il commence par quelques vols, simples vu ses facultés, mais de profits élevés. Puis il emprunte l'apparence d'un pâle petit lieutenant français, le vicomte Roger d'Ormoy, afin de convoler en justes noces, à sa place, avec la fiancée Blanche de Briale. But avoué de l'entreprise : le riche héritage dont Blanche doit entrer en possession lors de son voyage de noces à Tiflis...

Sous les traits de d'Ormoy, Rex Sinclair profitera largement de la nuit de noces usurpée, et des nuits suivantes également. Jusqu'au moment où... mais laissons la parole à La Hire, qui la donne à la malheureuse Blanche :

> La troisième nuit de ses noces, à Tiflis, je m'endormis très tard, bercée par les caresses de... Oh! je ne puis plus dire que c'était Roger!... Ecoute... Au matin, je crois, je me réveillai...(...) Je voulus le contempler dans son sommeil...(...) je le vis!... Et je le regardai avidement!... Et je me crus folle!... Ce n'était pas le

visage de Roger!... Ce n'était pas Roger!...(...) Je me sentis trembler comme une feuille...(...) J'eus la présence d'esprit de regarder la main (...) cette main portait au doigt l'alliance en or pâle et la bague d'améthyste à l'écusson des Ormoy (...) Et dans les cheveux, il avait le ruban rose que j'y avais noué...
(p.135)

Il y a de quoi rendre une femme folle. Et Blanche le devient, mais folle de passion pour cet homme qui, s'il n'était pas Roger, était du moins un mari bien réel et bien vivant.

Après cet épisode le récit bifurque. Ce qui s'engage c'est le duel entre le Kleptomorphe et Eitel Ier, descendant des Hohenzollern, et empereur de Caucasie. Cet empire du Caucase, conséquence imprévue du Traité de Versailles, s'est constitué "après la faillite des Gouvernements soviétiques des confins Russes, Persans et Turcs". Il s'étend entre la mer Noire, la Caspienne, la Méditerranée et le Golfe Persique.

Le rève secret d'Eitel Ier : la conquête du monde. Et il commence en envoyant des aventuriers caucasiens en Afrique, s'implanter dans le Congo Belge, où ils jouent leurs petits Katangais et proclament la sécession des territoires occupés.

La France se trouvera en première ligne de la lutte larvée, puis ouverte. Mais, si elle triomphe, c'est grâce aux 6.000 avions construits, à son insu, sur son propre territoire, par le Kleptomorphe. Et grâce au trésor secret d'Eitel Ier dont il s'est emparé.

La France et la coalition européenne triompheront. Rex Sinclair tombera sous les coups de sbires caucasiens, et Blanche l'accompagnera dans la tombe.

Ici pas de S.F. ni de satanisme mais de la politique-fiction. Si le gouvernement soviétique s'était effondré en 1920 sous les coups de ses adversaires... si un empire était né des débris de la Russie et de la Turquie.

Il y a aussi, presque, une aventure inédite d'Arsène Lupin. Mais Rex Sinclair n'a pas la gouaille de son maître.

SOUS L'OEIL DE DIEU, UN SACRIFICE PASSIONNE.

Un fort bon livre d'aventure dont, pour une fois, sont absents les héros aux dons surhumains. La Hire y met en scène ce type qui lui tient à coeur : le "meneur d'hommes". Sur la toile de fond d'une révolution de république sud-américaine, la Bolivie pour être plus précis, se greffe une histoire d'enlèvement, une fausse expédition minière et la poursuite d'un trésor.

Il s'agit du trésor secret des Jésuites, plusieurs tonnes d'or, que ces derniers ne purent emporter quand on les explusa du pays. Mais ils eurent le temps de le mettre à l'abri dans une caverne.

Le trésor est sous la surveillance d'un Jésuite en liaison constante avec Rome : le père Gadagne, que l'on retrouve en Chine, dans les ADORATEURS DU SANG. Il a défendu de main de maître l'accès des souterrains : bennes de descente trafiquées, pièges électriques, nappes de gaz saturant en quelques secondes les masques les plus perfectionnés, etc, etc...

Si les révolutionnaires boliviens sont puisamment aidés par un colonel français, Luc Ciseran, le gouvernement jouit de l'appui d'une expédition allemande, celle des "chevaliers de la Croix-Gammée". (Il n'est pas mauvais de rappeler qu'à l'époque l'implantation allemande était très forte en Bolivie, spécialement dans l'armée).

Finalement la cause de la révolution triomphe, les jeunes filles sont libérées, et, avec l'autorisation de Rome, le trésor est remis aux révolutionnaires, dans le seul but de servir à l'émancipation du peuple bolivien.

LA TIGRESSE.

Un fiancé éconduit tue le mari de son ex-fiancée, puis tue cette dernière et enlève leur fille. Son but est d'élever cet enfant, et plus tard cette jeune femme, dans la haine de l'HOMME! Elle deviendra une tigresse qui doit amener tous les hommes bien nés à répudier pour elle fiancées et femmes, et à abandonner leurs enfants. Mais là s'arrête l'exercice de style propre à faire pleurer Margot dans son sixième sous les toits.

Car dès le début le roman nous accroche. En effet le fiancé éconduit, Claude Malter, est ingénieur, et pour s'aider dans son forfait il invente un robot cambrioleur, sorte de pantin programmé à ouvrir portes et fenêtres. Et c'est le début... Lancé, La Hire nous tiendra haletants jusqu'à la fin : liquides volatisateurs destinés à transformer tout corps organique en fumée légère ; secte des Thugs, adorateurs de Khali - déesse qui à leurs yeux s'incarne dans les formes adorables de La Tigresse.

La fin du roman, une Happy End, semble bien avoir été imposée à l'auteur, non par l'Editeur mais par la Petite Gironde qui publia le feuilleton. C'est fâcheux car une morale petite-bourgeoise vient ainsi gâcher un récit fort intéressant.

L'ANTRE DES CENT DEMONS, LA DERNIERE ETINCELLE.

sont de simples romans d'espionnage, que le talent de La Hire anime et qui fait "passer" cette histoire très, très embrouillée, et la rend attachante.

La Hire enfourche également un de ses chevaux de bataille : la conspiration internationale communiste. L'"antre des cent démons" étant la dénomination imagée de la trop fameuse Tcheka, sise au n°2 Loubianka à Moscou. L'instrument de torture préféré des tchekistes semble bien être le bacille de la pneumonie. On l'inocule à forte dose au patient qui parle... dans son délire. Le penthotal avant la lettre.

La fin est également intéressante, car elle explicite (à la Jean de la Hire) les débuts de l'ascension de Staline vers le pouvoir suprême.

LA CROIX DU SANG.

Le Nyctalope est appelé au secours de son ami Jacques d'Hermant. Hermant et sa famille semblent soumis à un envoûtement mystérieux. La Hire reprend ici son thème favori: la lutte entre le bien et le mal, les Ténèbres contre la Lumière, qu'il traite avec sa coutumière virtuosité ; bien que la très grosse part du roman ne soit qu'une longue enquête n'ajoutant pratiquement rien au suspense ni à l'intérêt. La fin, elle, est très attachante, et, pour une fois, ni baclée, ni tronquée, une longue finale qui se savoure et est le véritable élément de suspense du roman.

Grâce à ses connaissances acquises au Thibet, le Nyctalope soulève le voile du mystère : mal mystérieux, dépressions, poussées de fèvre sont provoquées à distance par un appareillage ressemblant fort à un radar. Les Thibétains se servaient déjà d'ondes transmises par miroirs et cristaux, afin de défendre l'accès de lamaseries devant demeurer interdites aux étrangers. C'est ce secret que le fort peu scrupuleux Armand Logreux utilise uniquement dans le but de s'appropier la femme de Jacques d'Hermant.

Ce sera une femme, la romani Nièves, qui consommera sa perte. Et ici La Hire devient lyrique :

> Nue, la beauté de Nièves était parfaite, beauté de jeune fille, qui ne prendrait, à devenir beauté de femme, qu'un peu plus de rondes douceurs dans certains modelés.

Quant à notre ami le Nyctalope, sa récompense sera justement le don de Nièves qui, avant l'action finale : un strip-tease remarquable devant submerger la lucidité de Logreux par la montée de la luxure, suppliera le très fortuné Saint-Clair :

> Pas avant d'avoir été à toi, Maître, je t'en supplie.

L'HOMME QUI PEUT VIVRE DANS L'EAU, LES AMOURS DE L'INCONNU.

Personnages : un savant : Oxus, un jésuite : Fulbert, la fille d'Oxus : Moïsette (18 ans au coeur du récit), un anarchiste savant, ou un savant anarchiste : Séverac, Marthe de Blignière, fille-mère, maîtresse de Séverac (ce qui ne nous sera révélé qu'à la fin du roman) et l'Hictaner (homme-poisson), fils de Marthe et de Séverac (ce que ce dernier ignore).

Comparses : un enseigne de vaisseau qui est le futur père du Nyctalope, et son ami.

Sujet : Oxus et Fulbert rèvent de dominer et d'unifier le monde dans la paix de Dieu, et pour cela sont appuyés par les Jésuites et des moines Franciscains!...

Pour y arriver ils créent, à partir d'un enfant normal, l'Hictaner, et lui greffant, à l'âge d'un mois, des branchies et l'appareil respiratoire d'un jeune requin ; les fentes branchiales se situant en dessous des aisselles. Plus aquatique que terrestre, l'Hictaner ne peut survivre plus de 48 heures à l'air libre.

Ensuite ils font évader un condamné à mort, Séverac, anarchiste régicide et inventeur de l'électro-miroir. Cet engin avait, à Paris, foufroyé un roi, un empereur et un général illustre en visite de courtoisie. Le Président de la République fut épargné, car il n'est qu'un fantôme du pouvoir. Séverac est également l'inventeur d'un bolide sous-marin, le Torpédo, capable de naviguer sous l'eau à près de 200 km/h.

Le jeu des retrouvailles, amants-amantes, père et fils, le jeu des trahisons, ainsi que l'amour partagé de Moïsette et de l'Hictaner ruineront les plans de Fulbert et d'Oxus, bien qu'ils parviennent en moins de vingt quatre heures à détruire 492 navires de guerre, le tiers de la flotte mondiale coalisée contre eux.

Après avoir été réopéré, l'Hictaner coulera des jours heureux avec Moïsette, Séverac mourra, Fulbert et Oxus disparaitront, mais Oxus reviendra dans LE MYSTERE DES XV, résolument misogyne... et on le comprend un peu.

Je ne puis résister à donner ici des précisions sur l'électro-miroir :

> ce petit miroir carré qui s'ouvre à la partie supérieure de l'appareil, l'objet que je vise, fut-il à cent km, s'y réfléchit quand mon point de mire est bien trouvé (...) Je n'ai plus qu'à presser ce bouton et l'objet visé est foudroyé. Si c'est un être vivant il tombe mort, si c'est du métal il est transpercé et il fond, quelle que soit son épaisseur, si c'est un rocher il éclate, si c'est du bois il brûle.
> Enfin, par un jeu de miroirs spéciaux, je peux, dans certaines conditions atmosphériques, envoyer le jet mortel par dessus les montagnes.

Jean de La Hire



CAHIER

JEAN DE LA HIRE



Cahiers d'Etudes n° 1

Imprimeur : *Western-Euro-Press-* — *Belgium*

Editeur responsable: **R.T.P.**

Couverture d'après Rippl-Ronaï

TABLE DES MATIERES



LE CYCLE LUCIFER, ZATTAN, BELZEBUTH
andré leborgne

Un des sommets de l'oeuvre de La Hire fut très certainement cette trilogie, où chacun des héros (mauvais) portait un nom fleurant bon le souffre : Lucifer... Zattan... et Belzébuth.

Cette trilogie - qui fut en fait une tétralogie, et je m'expliquerai plus loin sur ce point - fut mise dans le commerce par paires :

I LUCIFER
LE NYCTALOPE CONTRE LUCIFER (LE DRAME DES BERMUDES dans la réédition Tallandier)

II LA CAPTIVE DU DEMON
LA PRINCESSE ROUGE

III BELZEBUTH
L'ILE D'EPOUVANTE

J'ai omis, à dessein, un ensemble de deux titres supplémentaires : TITANIA et ECRASE LA VIPERE, car si ces deux livres doivent, en toute logique, prendre place entre le second et le troisième volet, ces deux romans sont totalement dépourvus de mystères: plus d'émanations sulfureuses, plus de magies, il s'agit uniquement d'une aventure-roman-feuilleton reprenant et expliquant des personnages présumés décédés dans les aventures précédentes. Ces deux romans ne sont pas inutiles, loin de là, car, à bien des reprises, le Nyctalope procède à des récapitulations d'événements, ce qui permet ainsi de relier les aventures de Zattan à Belzébuth.

Cette trilogie est construite sur le modèle des romans populaires de l'époque : nombreux rebondissements, portes secrètes, escaliers dérobés, châteaux mystérieux, et, ce qui est nouveau pour l'époque, inventions scientifiques. Quant aux

personnages ils sont à la fois dotés d'une haine implacable et d'une patience telle, dans l'exécution de leurs mauvais desseins, qu'il est toujours possible au Nyctalope de délivrer l'héroïne, ou sa femme, ou ses enfants, etc... Et si les comparses tombent comme des mouches, les héros et héroïnes, bien que très souvent torturés moralement, ne le seront que très rarement dans leur intégrité physique. En effet, si La Hire est un auteur relativement sadique envers ses personnages, tous ses écrits se terminent par un "happy end", souvent brusqué.

LUCIFER

Le baron Glo von Warteck (Lucifer), par le truchement de plusieurs inventions, parvient à projeter son double astral, son péresprit, ainsi que sa volonté, à distance. Il peut ainsi obséder, blesser, hanter tant et si bien qu'on en vient au suicide, se faire verser des fortunes par chantage. Et surtout, et c'est la clé du roman, cela lui permet de satisfaire ses désirs lubriques vis à vis d'Irène Lourmal, épouse de Raymond Ciserat. Et non seulement il fera l'amour (psychiquement) avec elle, mais son désir s'égare également sur Laurence Païli, cantatrice et ex-maîtresse de Jean de Sainclair, le Nyctalope. Rien ne sera épargné aux deux victimes : baisers, étreintes, morsures, et finalement l'acte d'amour. Le tout à distance et sans quitter son repaire.

L'aventure est plaisante à suivre, et les inventions y font florès: sous-marins ultra-perfectionnés, munis d'électro-aimants permettant d'attirer l'ennemi et le garder captif ; électricité directement puisée dans l'atmosphère, transmise sans fils pour l'éclairage, la force motrice, ou, plus radicalement, pour la destruction. Négligeons le menu fretin: avions électriques, tout aussi capables de faire du sur-place que de voler à des vitesses folles (pour l'époque), et radars de repérage sous-marin.

Il y a surtout le télédyname de Lucifer: son amplificateur de volonté, dont le secret se trouva dans les Wahallarâh de l'antique temple secret de Delhi, ignoré des Anglais. Cet engin formidable condense la volonté humaine, puise son énergie dans l'atmosphère, s'alimente à la radioactivité de trois grammes de radium, et à l'énergie de sept crânes métalliques contenant l'énergie de milliers de cerveaux.

C'est le télédyname qui permet à Glo VII, baron von Warteck, de se croire Lucifer, d'envisager l'asservissement du monde, le tout sur la foi de prédictions des cabalistes du Moyen-Age.

Finalement, après un chassé-croisé d'enlèvements, de délivrances, de délivrances, de recaptures des deux jeunes femmes, de trahisons et de sacrifices, de retournements imprévus de situations, le Nyctalope, assisté de quelques amis (qui ne reparaitront plus par la suite) triomphe de la dynastie des Warteck, épouse la Païli, qui lui donnera trois beaux enfants. (A noter qu'ici le Nyctalope se prénomme Jean et non Léo.)

ZATTAN

Poussé par diverses raisons, et par un hasard providentiel, le Nyctalope, assisté de Vitto et Soca (première apparition) intervient dans un conflit qui oppose deux organisations secrètes: l'une anarchiste et tyrannique, ayant comme chef un asiatique: Léonid Zattan, l'autre, soutien de la liberté et du progrès, et dirigé par une sorte de prophète illuminé (sic) Mathias Lumen.

Dans cette lutte Saint-Clair reçoit l'appui de Gnô-Mitang, diplomate et militaire japonais (ainsi se trouve constitué pour la première fois le célèbre quatuor qui, pendant de nombreuses années, animera les divers romans de La Hire).

Au départ Gnô-Mitang n'était animé que du désir de secourir et délivrer sa pupille Sylvie Mac Dhull tombée aux mains de Zattan. Finalement, Gnô-Mitang et Saint-Clair, liés d'amitié, triompheront de Zattan, et Sylvie épousera le Nyctalope à qui elle donnera un fils.

Un des points les plus intéressants de ce second volet est certainement l'intervention d'une centurie de Nostradamus qui, au long du récit, va gouverner le comportement des deux groupes antagonistes, et décider du destin des personnages. Voici comme est annoncé le combat des Ténèbres contre la Lumière, du Bien contre le Mal :

1 Au nom d'Ecosse et de tous orpheline
2 Vierge dorée animera d'amour
3 Dans le temps un et neuf et dix-neuf
4 Grand mâle brun à divin attribut
5 Si pierre et or de hasard plus qu'assez
6 Comblant puit qu'en Ushant fit anglais
7 Mort mâlement d'une lame en la gorge
8 A l'Antéchrist le mâle est opposé
9 Victorieux si femme enfante
10 Si non les temps seront loin reportés
11 Du sang sur un et neuf et vingt-neuf
12 Avec des morts en tas épouvantables
13 Mais ceci n'est pas encore l'Antéchrist
14 Zattan l'annonce en mâle rage
15 Vaincu par mâle brun prédestiné
16 Aux yeux perçant noires ténèbres.

Plein d'espoir je me suis plongé dans une étude des divers volumes consacrés soit à l'explication, soit à la publication des prophéties de Nostradamus. Je n'ai naturellement rien trouvé, et les quatrains qui précèdent ne doivent rien au mage de Salon, mais tout à Jean de La Hire. D'ailleurs la clé en est vraiment trop claire pour qu'on pût penser à l'authenticité.

1,2 : Sylvie Mac Dhull, 4 : Nyctalope, 5,6,7 : forteresse construite à Ouessant par un anglais tué d'un coup de couteau, <u>8</u> : le combat Zattan-Nyctalope, 9 : promenade entrevue à la fin du second volet et réalisée dans TITANIA, 16 : précision supplémentaire permettant de ne point douter que le mâle brun soit le Nyctalope. Vrais ou faux ces quatrains sont solides et jettent les personnages dans un combat où l'ennemi est moins l'adversaire déclaré que le destin lui-même.

TITANIA

Ce volet n'est pas indispensable, et n'entre pas dans le cycle satanique, mais il éclaire certains faits demeurés dans l'ombre, et facilite aux chercheurs les liaisons entre les divers volumes.

Dans l'hétacombe des amis et complices de Zattan une femme a survécu : DIANE Ivanowna Krasnoview (la princesse rouge) qui, sous le nom de Titania, reconstituera une société secrète, copiée sur la secte des Haschichchins, et partiellement liée à la IIIème Internationale. De plus Titania s'est alliée à un génie scientifique, Korridès.

Elle s'en prend au Nyctalope, enlève sa femme, Sylvie, son fils, Pierre. Le Nyctalope doit faire appel à Gnô-Mitang. Finalement Titania sera vaincue, tuée par une petite gitane espagnole... Mais elle a eu un fils... Quand et de qui, La Hire ne l'explique pas, mais le fait demeure. Ce fils se nommera Mézarek, plus connu en 2.100 sous le nom de Belzébuth.

Bien entendu La Hire n'a pu s'empêcher de parsemer ce volet de quelques inventions mineures : rayon désintégrant à longue portée, mais n'agissant que sur le corps humain, et laissant de ses victimes un petit cône de cendres irisées, et hélicoptère mu par l'électricité atmosphérique et naviguant aussi bien dans l'air que dans l'eau.

BELZEBUTH

Le livre emprunte un des grands thèmes de la Science-Fiction traditionnelle : le dormeur qui à son réveil se trouve à la tête d'une fortune, réalisée grâce aux intérêts d'une somme x déposée à son nom avant son départ pour le futur.

Bien que la fortune ne soit pas le thème du roman, c'est elle qui mettra les deux antagonistes dans une situation telle qu'ils deviennent virtuellement les chefs du monde de l'an 2.100, ou plutôt les P.D.G. des deux sociétés rivales.

Quant à la chute, bien que très classique (le rêve), elle n'en est pas moins savoureuse.

Donc, une nuit, le Nyctalope découvre sa femme et son fils plongés dans un sommeil cataleptique, cela grâce à un appareil fixé au poignet : l'Horo Pulsateur. L'appareil instille, à intervalles réguliers, un sérum dans les veines des patients, entretenant ainsi le sommeil artificiel, et cela pendant cent-soixante-douze ans.

Cette découverte est rendue plus angoissante encore par celle, dans le même lit d'un inconnu, muni également de l'appareil au poignet. Il s'agit de Mézarek, fils de Diana, venu se venger en entraînant dans le futur la femme et le fils de son ennemi. Grâce à la trahison d'un complice de Mézarek, le Nyctalope, Gnô-Mitang, Vitto et Socca partent également pour l'avenir.

Inutile de dire qu'après bien des péripéties, où il ne brille pas toujours, le Nyctalope triomphera, et qu'il retrouvera femme et enfant... mais il se réveillera... Tout ceci n'était qu'un rêve...

La Hire mécanisera fort peu son univers de 2.100, très peu d'inventions, en dépit des rayons carbonisants et des désormais classiques, avions électriques.

Jean de La Hire a mélangé allégrement cabale, ésotérisme, satanisme et science dans ces huit volumes. Le mélange est plaisant, car l'amalgame est parfait, plaisant à lire (n'oublions pas qu'il s'agit de romans "populaires"), les ficelles employées sont parfois visibles, mais qu'importe, car à aucun moment ces ficelles ne ressemblent à des câbles.

De plus La Hire est plus qu'un simple romancier populaire, il ne se borne pas à raconter (bien) des aventures mouvementées, il pose des principes, des postulats et il s'engage pour l'avenir. Et déjà apparaissent ses préoccupations principales : il hait la force au service du mal, il hait politique ou idéologie au service d'un seul, et si sa vision de l'an 2.100 est utopique (moins qu'il y parait tout de même, car l'esclavage s'y trouve à nouveau légalisé) elle n'en part pas moins d'un bon sentiment, d'une âme généreuse et probe.

Un problème : le Nyctalope.

On aura remarqué que le Nyctalope change d'état civil entre le premier et le second volet : Jean de Saintclair devient Léo Saint-Clair. On remarquera qu'il a surtout changé de femme. Plein d'innocence, et aidé d'une belle patience, je me suis mis à rechercher la totalité de l'oeuvre de La Hire pour tenter une explication de ce mystère. Surtout qu'une petite phrase dans LA CAPTIVE DU DEMON m'avait mis la puce à l'oreille. Le Nyctalope se présentant (déguisé) à Sylvie (prisonnière, et qu'il ne connait pas encore), celle-ci s'écrie :

> Le Nyctalope!... Le Héros de l'aventure de la Fôret-Noire! (Lucifer) et du Pôle Nord (Le drame des Bermudes)... Le Héros de l'exploration de la planète Mars (Le Mystère des XV).

Las... pas d'explication, plutôt des complications. Car avant LE MYSTERE DES XV il y a L'HOMME QUI PEUT VIVRE DANS L'EAU, dans lequel je retrouve le père du futur Nyctalope : l'enseigne de vaisseau Sainte-Claire, et son ami, un certain Ciserat. Mais entretemps je trouve un autre livre L'ASSASSINAT DU NYCTALOPE qui complique encore la situation (comme si c'était nécessaire!) voilà un autre père : l'ingénieur Pierre Saint-Clair. Enfin on y explique la Nyctalopie du héros, due à une blessure à la tête... Je me trouvais devant un beau paquet d'embrouilles, et voilà que me tombe LA CROISIERE DU NYCTALOPE, un troisième père, diplomate, ambassadeur en Russie m'était offert... Et comme je n'ai pas poussé plus avant, je n'ose pas jurer qu'en cherchant bien nous ne trouvions un quatrième père.

Dressons le bilan : 3 pères ; 3 noms : Saint-Clair, Sainte-Clair, de Saintclair, 2 prénoms : Jean et Léo, 2 femmes officielles : Laurence Païli et Sylvie Mac Duhl, 4 enfants: 3 de la première et 1 de la seconde ; des fiancées et des maitresses de toutes races et de toutes couleurs : russes, marocaines, romani...

A noter que, pour la morale, La Hire fera disparaître définitivement les épouses et les enfants pour donner une plus grance liberté d'action à son héros sur le plan affectif.

A cela s'ajoute encore un Rex Sainclair (le kleptomorphe de LES CHASSEURS DE MYSTERES). Mais là, le Nyctalope contacté sur la planète Mars déclare catégoriquement n'avoir rien à voir avec le dit Rex.

En conclusion je suis assez enclin à faire mienne l'explication de mon ami J van Herp : celle des univers parallèles.

Et pourquoi pas!